



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

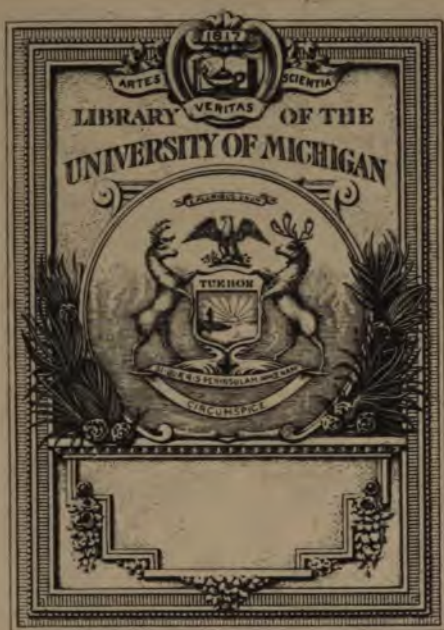
We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

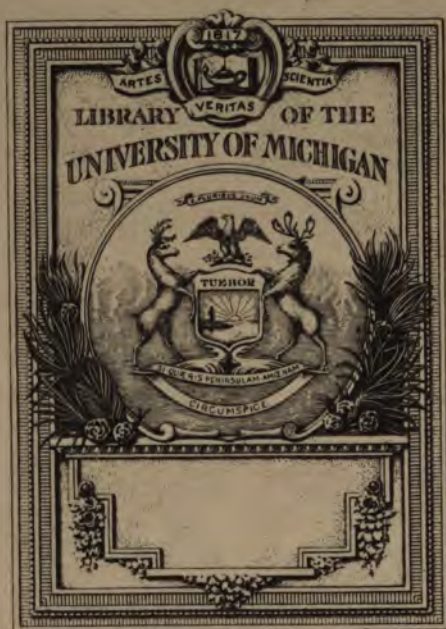
Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

B 1,083,151



F  
105  
.L77





F  
105  
.L77







16972  
221.3  
710.1

MANUSCRIT DE PARIS.—PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE LA  
SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE ET HISTORIQUE DE QUÉBEC

*Literary and Historical Society of Quebec  
= Historical documents. Ser. 3, vol. 1*

# HISTOIRE DU MONTREAL

1640-1672.

MONTREAL

EUSEBE SENÉCAL, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

Rue St. Vincent, Nos 6, 8 et 10.

1871

Reprinted 1927





Ref. 228  
10-3-38  
37060

F  
105  
.L77  
ser.  
no.

[ MANUSCRIT DE PARIS. — PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE LA SOCIÉTÉ  
LITTÉRAIRE ET HISTORIQUE DE QUÉBEC ]

# HISTOIRE DU MONTREAL.<sup>1</sup>

1640-1672.

A MESSIEURS LES INFIRMES DU SÉMINAIRE DE ST. SULPICE.<sup>2</sup>

Je vous envoie, messieurs, cette relation afin qu'elle vous serve d'un vaisseau fort commode pour venir au Montréal sans que vous ayez besoin pour cela de remèdes pour disposer vos corps aux rigueurs du voyage. Si vous êtes incommodés d'un mal de mer importun, ne craignez pas les soulliers en ce trajet car le branlement de ce navire n'augmentera aucunement vos douleurs: si vous avez l'estomac faible et que vous appréhendiez par trop les maux de coeur que cause ordinairement une mer agitée, fiez-vous sur ma parole, tournez hardiment ce feuillet et vous embarquez

1 Manuscrit de Paris sans nom d'auteur, dont copie apportée à Montréal en novembre 1845, par l'hon. L. Jos. Papineau et faite aux frais et pour la province du Canada.

Ouvrage attribué à M. François Dollier de Casson, prêtre de St. Sulpice de Paris, et troisième supérieur de Montréal.

2 Ce mémoire est assurément de M. Dollier, quoiqu'il n'en porte pas le nom, la note sur le voyage de 1669 justifie ce fait. Je n'ai pas revu ce mémoire tout de mes propres yeux, mais il m'a été relu par le copiste, pendant que je tenais l'original en mains. Comme cela s'est fait la nuit, quelques erreurs seront peut-être restées, toutefois je puis dire que la copie sera plus lisible quoiqu'il y ait, plus claire, mieux orthographiée que l'oeuvre de M. Dollier, souvent indéchiffrable—août 20, 4h du matin.

sans crainte ; car je vous promets que cette traversée vous sera si douce qu'à peine vous vous en apercevrez. Si vous avez peur de ces mouches que nous appelons maringouins qui donnent tant d'exercice aux habitants de ce pays, assurez-vous que je les banirai si bien de ce livre que vous n'y en trouverez pas un ; si la faiblesse de vos yeux vous fait craindre nos neiges, je m'offre pour garant de vos vues, pourvu que vous ne vous serviez pas d'autre navire afin d'y venir. Si vous appréhendez la dépense que pourrait causer cette entreprise, afin de la modérer et d'épargner votre bourse, je vous offre le passage gratis, pourvu que vous vouliez m'accorder quelques heures de ce temps que messieurs vos médecins ou apothicaires ne vous permettent pas de donner à des emplois plus utiles ; que si vous me dites ? tout cela est bon, mais, nous voudrions approcher autrement de notre beau fleuve pour admirer plus agréablement la beauté de son cours, je vous répondrais que si quelques-uns d'entre vous sont dans ces sentiments, j'en ai trop de joie pour m'y opposer, qu'ils viennent à la bonne heure comme il leur plaira goûter la belle eau de nos rapides et apprendre par leur propre expérience que la Seine lui doit céder son nom puisque celle-ci est mille fois plus avantageuse pour la santé du corps.

#### AU LECTEUR

Comme je ne souhaite point tromper ceux qui se donneront la peine de lire cette relation, je veux bien les avertir qu'ils ne peuvent pas espérer de moi que ce soit sans quelques légères erreurs sur l'ordre des temps et que je serai si fidèle à leur rapporter toutes les belles actions qui se sont faites en ce lieu que je n'en omette pas une. Premièrement, parce que la religion de ces personnes pieuses et qualifiées, lesquelles ont peuplé cette île aux dépens de leur bourse, n'a jamais pu souffrir que rien de remarquable parut chez les libraires touchant ce qui a été fait ici, si bien que je suis contraint aujourd'hui de laisser dans un profond silence et au milieu des ténèbres ce qui mériterait d'être exposé au plus beau jour, lorsque je n'en ai pas des témoignages authentiques ; en second lieu, il y a eu tant d'attaques en ce poste avancé, tant de coups donnés et reçus, les témoins y ont été tant de fois repoussés, depuis trente-et-un ans qu'on y est établi, d'ailleurs il y a tant de faits considérables, pour la piété surtout à l'égard des personnes qui soutenaient cet ouvrage, que j'aurais beau examiner les temps et les saisons, je serais toujours contraint d'oublier bien



des choses dignes de mémoire. En troisième lieu, je vous dirai que j'ai si peu de temps à moi, que je ne puis faire autre chose sinon parcourir ce petit jardin de Mais, prenant sans avoir le loisir de m'y arrêter, tantôt une fleur en un endroit, tantôt une autre, pour vous former ce bouquet; que si les fleurons qui le composent se trouvent moins artistiquement accomodés, je ne laisserai pas de vous le présenter volontiers, parce qu'il vous sera difficile de l'approcher sans que vous répandiez la suave odeur de cet époux des cantiques qui s'est fait suivre dans un pays éloigné par tant de personnes considérables, soit par leur démarche du corps, soit par les démarches de l'esprit et de l'affection, soit par les démarches de la bourse dont les largesses ne se sont pas fait voir avec peu de profusion et ne contribuent pas peu encore aujourd'hui aux reconnaissances et hommages qui y sont rendus au créateur de l'univers aux pieds de ces nouveaux autels surtout par plusieurs personnes qui n'y pourraient pas maintenant subsister, où du moins, elles y seraient dans la dernière misère sans les profusions charitables de la France qui les aide de temps en temps à faire leur pénitence avec moins d'inquiétude en ce grand éloignement dans lequel elles se trouvent de tous leurs amis, après avoir essuyé et courus des périls qu'il se verra dans la suite de cette histoire, à laquelle les choses qui se sont passées depuis l'an 1640 jusqu'à l'an 1641, au départ des vaisseaux de Canada en France, serviront d'une fort belle et riche entrée; ensuite nous marquerons toutes les autres années à la tête des chapitres, comptant notre année historique depuis le départ des vaisseaux du Canada pour la France dans une année jusqu'au départ d'un vaisseau du même lieu pour la France dans l'an suivant; ce que nous faisons de la sorte parce que toutes les nouvelles de ce pays sont contenues chaque année en ce qui se fait ici depuis le départ des navires d'une année à l'autre et en ce qu'on reçoit de France par les vaisseaux qui en reviennent; et comme nous puisons dans ces deux sources ce que nous mandons tous les ans à nos amis, j'ai cru que l'ordre naturel voulait que je cottasse ainsi mes chapitres pour une plus sûre division de cette histoire.

DEPUIS L'AN DE N. SEIGNEUR 1640 JUSQU'A L'AN 1641, AU DÉPART DES  
VAISSEAUX DE CANADA EN FRANCE.

La main du Tout-Puissant qui se découvre ici tous les jours en ses ouvrages voulut, l'an quarantième de ce siècle, se donner sin-

gulièrement à connaître par celui du Montréal dont elle forma les desseins dans l'esprit de plusieurs d'une manière qui faisait dans le même temps voir au Dieu une bonté très-grande pour ce pays, auquel elle voulut lors donner ce poste comme le bouclier et le boulevard de sa défense, une sagesse non pareille pour la réussite de ce qu'elle y voulut entreprendre n'admettant rien de ce que la prudence la plus politique eut pu requérir; une puissance prodigieusement surprenante pour l'exécution de cette affaire, faisant de merveilleuses choses en sa considération; tous les habitants de la Nouvelle-France savent assez combien il leur a valu d'avoir ce lieu avancé vers leurs ennemis pour les arrêter et retenir dans leurs considérables descentes. Ils n'ignorent pas que très-souvent, cette isle a servi de digue aux Iroquois pour arrêter leur furie et leur impétuosité; se dégoûtant de passer plus outre, lorsqu'ils se voyaient si vigoureusement reçus dans les attaques qu'ils y faisaient, et la suite de cette histoire fera tellement toucher au doigt combien le Canada lui est obligé de sa conservation, que ceux qui sauront par leurs propres expériences la sincérité et vérité de ce discours, béniront en le lisant mille fois le ciel d'avoir été assez bon pour prendre et concevoir le dessein d'un ouvrage qui lui est si avantageux; que si la bonté de Dieu a paru visiblement en cette entreprise, sa sagesse et toute puissance n'y ont pas brillé avec moins d'éclat, étant vray qu'il est impossible de repasser dans son esprit toutes les choses qui se firent dans l'année, dont nous parlons sur le sujet de Montréal sans admirer partout ces perfections diverses qui concouraient tellement l'une avec l'autre au dessein duquel nous traitons, qu'il paraissait clairement que cet ouvrage n'appartenait pas aux hommes mais seulement à la sagesse de Dieu et à son pouvoir infini mus par sa seule bonté, à en agir de la sorte; mais voyons un peu comme ces deux attributs divins de la sagesse et de la puissance s'assistèrent l'un à l'autre afin d'enfanter et de mettre au monde cet ouvrage. La Providence de Dieu voulant rendre cette isle assez forte pour être la frontière du pays, et voulant du reste la rendre assez peuplée pour y faire retentir les louanges de son créateur, lequel y avait été jusqu'alors inconnu, il fallait qu'elle jetta les yeux sur plusieurs personnes puissantes et pieuses afin d'en faire une compagnie qui entreprit la chose car la dépense devait en être grande, elle eut été excessive si plusieurs personnes puissantes et de qualité, ne se fussent réunies pour cet effet, et l'union n'aurait pas longtemps duré si elle n'avait été entre des personnes pieuses détachées du siècle et entièrement dans les intérêts de Notre Seigneur, d'autant que cette association se devant faire sans espoir de profit et en ayant encore même aujourd'hui



fort peu à espérer d'ici plusieurs années en ce lieu, elle se serait bientôt détruite si elle avait été intéressée quand elle n'aurait eu que ce seul chagrin d'être obligée de toujours mettre sans espérance de ne rien mettre d'un très-longtemps : de plus, il fallait que la providence divine disposant quelque illustre commandant pour ce lieu, lequel fut homme de coeur, vigoureux, d'expérience, et sans autre intérêts que ceux de l'éternité. Outre cela, il fallait que la même providence choisit une personne pareillement dégagée pour y avoir soin des pauvres, malades et blessés en attendant que le monde se multipliant, elle procura à cette isle l'assistance d'un hôpital pour seconder ou tenir la place de cette personne, sur quoi il est à remarquer qu'il était de besoin que ce fut quelque fille où femme à cause que les personnes de ce sexe sont propres à plusieurs choses qui ne se font pas communément si bien par ceux d'un sexe différent dans un lieu où il n'y en a point. Mais à dire le vrai, il fallait que ce fut une personne toute de grâce pour venir dans ce pays sy éloigné, sy sauvage et sy incommode, et il était nécessaire qu'elle fut extrêmement protégée de la main du Tout-Puissant pour conserver toujours le trésor de sa pureté sans aucun larcin où véritable où fausement présumé, venant parmi les gens de guerre. La providence a miraculeusement opéré toutes ces choses comme nous verrons dans la suite de cette histoire qui nous fera admirer également la sagesse de Dieu et son pouvoir, mais avant de parler de cet illustre commandant et de cette personne choisie pour les malades et blessés, revenons à l'érection de notre sainte compagnie, aussi bien n'oserions nous rien dire présentement de ces deux personnes que le ciel a élues parce que la main de Dieu qui travaille fortement chez elle, veut le faire comme en cachette ; ces deux ouvrages si nécessaires sans que nos associés en aient aucune connaissance jusqu'à l'an prochain afin qu'ils la reçoient alors comme une gratification purement céleste : sur donc voyons naître cette belle association et prendre son origine dans la ville de Laflèche par le moyen d'une relation de la nouvelle France, qui parlait fortement de l'Isle de Montréal comme étant le lieu le plus propre du pays afin d'y établir une mission et recevoir les sauvages, laquelle relation vint heureusement entre les mains de *M. de la Doversière*, personne de piété éminente qui fut d'abord beaucoup touché en la lisant, et qui le fut encore bien davantage quelque temps après, Dieu luy ayant donné une représentation si naïve de ce lieu qu'il le décrivait à tous d'une façon laquelle ne laissait point de doutes qu'il n'y eut bien de l'extraordinaire là dedans, car les guerres avaient laissé si peu de moyens pour le bien connaître, qu'à peine en pourrait-on donner une grossière idée, mais lui le

dépeignait de toutes parts, non-seulement quant aux castes et partie extérieure de l'Isle, mais encore il en dépeignait le dedans avec la même facilité, il en disait la beauté et bonté et largeur dans ses différents endroits; enfin il discourait si bien du tout qu'allant un jour parler au Révérend Père Chauveau ou Chameveau, Recteur du Collège de la Flèche qui le connaissait, et lui disant que Dieu lui avait fait connaître cette Isle la lui représentant comme l'ouvrage à laquelle il devait donner ses travaux afin de contribuer à la conversion des sauvages, par le moyen d'une belle colonie Française qui leur pouvait faire sucer un lait moins barbare; cependant il vit ce qu'il devait faire et s'il croyait que cela fut de Dieu oui ou non, alors ce père éclairé du ciel, convaincu parce qu'il entendait de sa bouche lui dit: " N'en doutez pas M. employez-vous y tout de bon." Etant revenu des Jésuites, incontinent il dit tout ce qui s'était passé à M. le baron de *Fauquant*, gentilhomme fort riche qui était depuis peu venu demeurer chez luy, comme dans une école de piété, afin d'apprendre à bien servir N. Seigneur, Dieu l'ayant voulu conduire tout exprès sous ce pieux prétexte en la maison de son serviteur afin qu'il se trouva là à propos pour commencer le travail de cette nouvelle vigne, sur quoi il est à remarquer que ce pieux baron ayant vu la même relation que M. de la Doversière en avait été tellement touché qu'il ne lui eut pas plus tard fait connaître à quoi l'avait destiné le bon père Chauveau, qu'aussitôt il s'offrit à lui afin de s'associer pour le même dessein; ces deux serviteurs du Tout-Puissant étant ainsi unis, ils prirent résolution d'aller de compagnie à Paris, afin de former quelque saint parti qui voulut contribuer à cette entreprise; y étant arrivé, M. de la Doversière alla dans un hôtel où N. Seigneur conduisit feu M. *Hollie*, ces deux serviteurs de J. Christ en se rendant dans ce palais furent soudain éclairés d'un rayon céleste et tout à fait extraordinaire, d'abord ils se saluèrent, ils s'embrassèrent, ils se connurent jusqu'au fond du coeur, comme St. François et St. Dominique, sans se parler, sans que personne leur en dit mot et sans que jamais ils se fussent vus. Après ces tendres embrassements, ces deux serviteurs de notre maître céleste, M. Olier dit à feu M. de la Doversière: " Je sais votre dessein, je vas le recommander à Dieu au saint autel." Cela dit, il le quitta et alla dire la sainte messe que M. de la Doversière alla entendre, le tout avec une dévotion difficile à exprimer quand les esprits ne sont pas embrasés du même feu qui consumait ces grands hommes; l'action de grâce faite, M. *Holie* donna cent pistoles à M. de la Doversière, lui disant: " Tenez voilà pour commencer l'ouvrage de Dieu." Ces cent louis ont été le premier argent qui ait été donné pour cet oeuvre, prémices qui



ont eu la bénédiction que nous voyons, sur quoy il est bien à remarquer que Dieu ayant le dessein de donner dans un certain temps pour lors connu à lui seul toute cette Isle au Séminaire de St. Sulpice, il en souhaita toucher le premier argent par les mains de son très-digne fondateur et premier supérieur, afin de la lui engager en quelque façon et lui donner des assurances qu'il s'y voulait faire servir un jour par ses enfants; après cela, ils ne doivent pas craindre au milieu des tempêtes, ils n'en seront pas abattus puisque Dieu est leur soutien; et que pour le paiement de toutes les grâces qu'il a voulu verser sur cet ouvrage par leur moyen, il en a voulu recevoir les autres par des mains qui lui étaient aussy agréables que celle de feu M. Hollie; mais reprenons le fil de notre histoire et faisons revenir M. de la Doversière trouver son cher baron de Fauquand et exprimons si nous pouvons, la joie avec laquelle il lui dit ce que nous venons de rapporter au sujet de M. Holié; exprimons si nous pouvons l'allégresse de cet illustre baron en voyant une telle merveille, ensuite voyons ces trois premiers associés dans leur première entrevue, et exprimons si nous pouvons leurs tendres embrassades mélangées de larmes et soupirs. Après disons que Dieu donne bien parfois de la joie à ses serviteurs, disons que chez les grands de ce monde rien ne se trouve de pareille, disons enfin que le lien amoureux formé par le St. Esprit entre ces trois associés ne se rompera pas aisément, qu'il sera fort, pour amener de puissants secours et faire entreprendre des merveilles dans l'Isle de Montréal; mais voyons un peu comme Dieu les conduisit pour la réussite de ce dessein; il fallait avant toutes choses qu'ils se rendissent les maîtres du lieu que la providence les faisait envisager, mais pour y parvenir, il était nécessaire auparavant, de traiter avec M. Lauzon<sup>1</sup> auquel cette terre avait été donnée, c'est ce dont s'acquitta quelques mois après avec beaucoup de vigilance et de soin le sieur de la Doversière, qui ne négligeait aucune chose à l'égard de cette affaire que le ciel lui avait commise; pour cela, il s'adressa au *R. P. Charles Lallemant* qui fut si convaincu après l'avoir ouï que ce dessein était de Dieu qu'il se résolut de demander la permission d'aller avec lui trouver M. de Lauzon dans le Lionnais, où il était alors, afin de mieux négocier la chose; zèle à qui Dieu donna une telle bénédiction que le traité de cette Isle se fit et se passa dans la ville de Vienne peu

1 Il signait Jean de Lauzon, on a son autographe; il était alors intendant de Dauphiné et fut gouverneur du Canada de 1651 à 1656, qu'il partit tard dans l'automne sans attendre son successeur. Sa commission n'expirait que le 16 janvier 1657. Il laissa pour commander à sa place M. Charles de Lauzon de Charny l'un de ses fils frère du Sénéchal.—J. VIGER.



de temps après, ce qui fut au mois d'août du même 1640<sup>1</sup>: cela donna un grand contentement aux nouveaux associés lesquels pour une marque de leur extraordinaire confiance en Dieu avaient dès le printemps avant l'accomplissement de cette affaire envoyé au *R. P. Lejeune*, lors recteur de Kébecq, vingt tonneaux de denrée outils et autres choses, afin qu'il prit la peine de leur les faire conserver pour l'an suivant: M. de la Doversière était retourné de Viennois, après cette heureuse négociation, on commença lors de travailler tout de bon à chercher les moyens de faire un grand embarquement pour l'an 1641, mais si pour résister en ce lieu aux incursions des sauvages, on avait besoin de gens soldats et résolus, on avait encore plus besoin d'un digne chef pour les commander, ce que représentant quelque temps après M. de la Doversière au P. Charles Lallemant, ce bon père lui dit: "Je sais un brave gentillonne Champenois nommé M. de Maison-Neufve, (Paul des Chaumedy sieur des Maison-Neufve) qui a telle et telle qualité lequel serait possible bien votre fait et commission." Il vit que M. de la Doversière désirait de le connaître, il lui dit son auberge afin qu'il put le voir sans faire semblant de rien, ce qu'il fit fort adroitement et sans qu'on s'aperçut des desseins qu'il avait; parce-qu'il alla tout simplement loger dans cette auberge comme s'il n'eut eu d'autre envie que d'y prendre ses repas, et parla ensuite publiquement de l'affaire de Montréal qui était sur le tapis, afin de voir si cela ne lui donnait point lieu d'entrer en quelque conversation sur ce fait avec M. de la Maison-Neufve, ce qui lui réussit fort bien, car M. de la Maison-Neufve ne se contenta pas dans la conversation de l'interroger plus que tous les autres ensemble sur le dessein proposé, mais outre cela, il le vint par après trouver dans le particulier, afin de lui dire qu'il serait bien aise pour éviter les débauches de s'éloigner et que s'il pouvait servir à son dessein, il s'y offrait volontiers, qu'il avait telle et telle qualité, qu'au reste il était sans intérêt et avait assez des biens pour son peu d'ambition, qu'il emploierait sa vie et sa bourse pour cette belle entreprise sans vouloir autre chose que l'honneur de servir Dieu et le roy son maître. dans l'état et profession des armes qu'il avait toujours portées. M. de la Doversière l'entendant parler d'un langage si chrétien et résolu en fut tout charmé. Il le reçut comme un présent de la providence divine laquelle voulait accomplir son

1 F. Faillon dit à ce sujet: "M. de Lauzon cédant aux instances de M. de la Dauversière qui fit, à cette fin, deux fois le voyage de Dauphiné, substitua à M. Ollier et ses associés à sa place par contrat passé à Grenoble le 17 août 1640 et approuvé par la grande compagnie dont il deverit la concession de l'Isle de Montréal au mois de décembre suivant."

oeuvre et l'offrait pour cette effet à la compagnie naissante du Montréal, aussy était-ce un homme digne de sa main, il était aisé à voir qu'il en venait et était propre à réussir les desseins qu'il avait sur cette compagnie à l'égard de cette Isle, elle luy avait fait commencer le métier de la guerre dans la Hollande dès l'âge de treize ans afin de lui donner plus d'expérience, elle avait eu le soin de conserver son coeur dans la pureté au milieu de ces pays hérétiques et des libertins qui s'y rencontrent, afin de le trouver par après digne d'être le soutien de sa foi et de sa religion ou ce nouvel établissement, elle le tint toujours dans une telle crainte des redoutables jugements derniers que pour n'être pas obligé d'aller dans la compagnie des méchants se dévertir, il apprit à pincer du luth, afin de passer son temps seul lorsqu'il ne se trouverait pas d'autres camarades, quand le temps fut venu auquel elle voulait l'occuper à son ouvrage, elle augmente tellement en lui cette appréhension de la divine justice que pour éviter ce monde pervers qu'il connaissait, il désira d'aller servir son Dieu dans sa profession dans quelques pays fort étrangers. Un jour, rculant ces pensées dans son esprit elle lui mit en main chez un avocat de ses amis une relation de ce pays dans laquelle il était parlé du père Ch. Lallemand, depuis quelque temps revenu du Canada; la-dessus il pensa à part sai que peut être dans la nouvelle France, il y avait quelques emplois ou il pourrait s'occuper selon Dieu et son état parfaitement retiré du monde, pour cela, il s'avisa d'aller voir le père Ch. Lallemand auquel il découvrit l'intime de son âme; le père jugeant que ce gentilhomme était le véritable fait des messieurs du Montréal, il le proposa à M. de la Doversière lorsqu'il en parla comme nous l'avons dit ci dessous, ce qui réussit à son extrême joie ainsi que nous l'avons déjà remarqué et ce qui causa des contentements indicibles à tous messieurs les associés particulièrement lorsqu'ils apprirent les avantageuses qualités qui brillaient dans ce commandant que la providence leur donnait en ce pressant besoin; il est vrai que la joie qu'ils en conçurent s'augmenta encore beaucoup quand ils le connurent plus à fond; quoique ce qu'ils remarquaient dans sa personne ne fut qu'un bien léger rayon de ce qu'il a fait paraître ici en lui; on a vu en sa personne un détachement universel et non pareil, un coeur exempt d'autres appréhensions que celles de son Dieu, et une prudence admirable, mais entre autres choses, on a vu en lui une générosité sans exemple à récompenser les bonnes actions de ses soldats, plusieurs fois pour leur donner des vivres, il en manqué lui-même, leur distribuant jusqu'aux mets de sa propre table; ils n'épargnait rien pour faire gagner quelque chose quand les sauvages venait



en ce lieu ; même je sais qu'une fois remarquant une extraordinaire tristesse dans un bon garçon qui avait fait voir plusieurs fois son coeur contre les ennemis, il l'interrogea, et sachant que c'était parceque il n'avait rien de quoi traiter avec les Outaouas, lesquels étaient lors ici, il le fit venir en sa chambre, et comme il était tailleur de profession, il lui fit couper jusqu'aux rideaux de son lit pour les mettre en capots afin de les leur vendre et ainsi il le rendit content ; sur quoi il est bon de savoir qu'il ne faisait pas les choses pour en tirer aucun bien, mais par une pure et cordiale générosité laquelle le rendit digne de louanges et d'amour, ce que n'ont pas moins mérité plusieurs autres qui ne sont pas moins dépouillés que lui de ce qu'ils avaient, d'autant que tout ce qu'ils ont fait n'a été que par la cupidité d'un profitable négoce, qui cherche partout l'utile et le souverain de tous les biens.

Ce brave et incomparable gentilhomme rencontré, les associés ne songent plus qu'à de l'argent et à s'assurer de bons hommes afin de faire une belle et considérable dépense pour Dieu et l'honneur de la France en leur première levée de boucliers, qu'ils résolurent de commencer au premier départ des navires pour le Canada, qui était au printemps suivant qui était celui de 1641.

Que s'ils réussirent Dieu les assista bien et il leur en couta bon, surtout à cause des faux frais que le peu d'expérience et la tromperie des hommes fait faire en pareille occurrence où il est à remarquer que cet embarquement se monta à vingt cinq mille écus en France et qu'ils n'étaient encore que six personnes qui contribuassent à ce dessein et que partout, il fallait que la grâce fut bien forte puisqu'elle les obligeait à employer tant de biens en faveur d'un ouvrage qu'ils savaient ne leur rien rapporter. Enfin le printemps venu, ils donnèrent les ordres pour l'embarquement qu'ils résolurent de faire principalement à Laroche où messieurs de Fauquant et de la Doversière se rendirent exprès à la prière de leurs confrères, afin d'y assister M. de Maison-Neufve qui y allait après avoir reçu de MM. les associés la commission de venir commander en ce lieu où Sa Majesté leur a donné le pouvoir de commettre des Gouvernements, d'avoir du canon et autres munitions de guerre, ces trois messieurs ne furent pas plus tôt arrivés à Laroche qu'ils recherchèrent encore de toute part du monde propre à bien soutenir ce poste. Ils ne choisirent pour cette mission que de bons hommes en quoi ils avaient d'autant plus raison qu'ils savaient que ce lieu devait être fort chaud et difficile à défendre par un petit nombre de soldats tel que celui qu'ils pouvaient fournir, vu la cruauté et la multitude des ennemis qu'ils y devaient combattre ; outre cette levée de soldats, ils firent de grandes

dépenses pour avoir les denrées, outils et marchandises nécessaires à un établissement de la conséquence de celui-ci ; enfin ils n'épargnèrent rien pour réussir en leur dessein, mais au reste ils avaient besoin d'une chose qu'ils ne pouvaient trouver et que leur bourse ne leur pouvait fournir, c'était une fille ou une femme de vertu assez héroïque et de résolution assez mâle pour venir dans ce pays prendre le soin de toutes ses denrées et marchandises nécessaires à la subsistance de ce monde et pour servir en même temps d'hospitalière aux malades ou blessés ; que si leur argent ne la leur peut octroyer la providence qui les avait assisté jusque-là et qui depuis l'an 1640, le semployait fortement à cet ouvrage, avait pris le soin de disposer à leur insu la personne dont ils avaient besoin, l'amenant à point nommé du fond de la Champagne en ce lieu de leur embarquement dans le temps qu'ils s'aperçurent de la grande nécessité qu'ils avaient et de l'impossibilité de la trouver, chose qui est considérable et qui mérite trop d'avoir son récit en cette histoire pour ne pas la rapporter tout au long, commençant par les premiers mouvements de la vocation que ressent cette bonne fille dont est question dans la ville de Langres en l'an 1640, environ la mi-avril par le moyen d'un chanoine de ce lieu là, lequel parlant de la Nouvelle-France avec beaucoup de zèle louer extrêmement Notre Seigneur de ce qu'il s'y voulait maintenant faire servir par l'un et l'autre sexe, ajoutant que depuis peu, une personne de qualité, Mme de la Pelleterie, y avait mené des Ursulines que Mme Deguillon<sup>1</sup> y avait fondé des Hospitalières et qu'enfin il y avait bien des apparences que Dieu y voulait être particulièrement honoré. Ce furent ces paroles qui donnèrent la première impression de ce que ressentit jamais Mlle Manse en faveur de ce pays, c'est le nom de cette fille qua la moitié de l'univers avait choisi pour venir travailler dans cette nouvelle vigne ; à mesure qu'elle entendait ce discours, son coeur se laissait tellement surprendre par les mouvements les plus secrets et les plus forts de la grâce qu'ils la ravirent à lui-même entièrement et la fit venir malgré lui en Canada par ses désirs et par ses vues ; lors toute ettonnée de se voir en cet état, elle voulut réfléchir sur la faiblesse de sa complexion, sur ses maladies passées, enfin elle se voulut munir de plusieurs raisons pour s'exempter d'obéir à ses divins attraits ; mais tant plus elle retardait, plus elle était inquiétée par la crainte de l'infidélité à ces mouvements célestes. Son pays natal lui était une prison, son coeur était sur des épines, que si elle les voulait découvrir à son

1 Marie Magdeleine de Wignerod ou de Vignerot, duchesse d'Aiguillon, elle avait été mariée à Antoine de Beauvon du Rouvres de Combarlet, dont elle n'eut point d'enfants ; elle était nièce du Cardinal de Richelieu.



directeur pour les arracher elles étaient tellement abondantes et fichées si avant qu'après avoir bien travaillé, il perdait l'espérance d'en venir à bout; c'est pourquoi ayant invoqué le St. Esprit il lui dit de partir pour Paris le mercredi d'après la Pentecôte; que là elle s'adressa au père Lallemant qui avait soin des affaires du Canada, que pour la direction de sa conscience elle prit le recteur de la maison des Jésuites qui serait la plus voisine du lieu où elle logerait. Ayant reçu ces conseils, elle vint à Paris pour faire ce que Dieu demandait d'elle, feignant en sa maison de n'y vouloir aller qu'afin d'y voir ses parents. En effet elle vint demeurer chez eux près du noviciat des Jésuites, de là sans perdre beaucoup de temps, elle alla voir le R. P. Lallemant, qui à la deuxième visite l'encouragea grandement, lui dit des merveilles touchant les desseins que Dieu avait sur la Nouvelle-France, et qu'il s'en alla à Lyon pour une affaire de la dernière conséquence qui regardait le Canada; c'était pour la négociation du Montréal dont nous avons parlé, mais il ne la lui découvrit pas, aussi n'en était-il pas besoin pour lors, dans le même temps, elle vit le père *St. Jure*, recteur du noviciat des Jésuites, qui lui dit peu de choses, n'approuvant, ni ne désapprouvant rien aussi sur le sujet de sa vocation en ces contrées; ors comme le père *St. Jure* était bien occupé, elle fut trois mois ensuite sans lui pouvoir parler, mais enfin ayant fait connaissance avec Mme de Villersavin, cette dame la mena par après un jour voir le père *St. Just*, qui la retint quand elle s'en voulut aller afin de lui parler en particulier, lorsque madame de Villersavin serait partie; ce qu'il fit avec beaucoup de force et ouverture de coeur, l'assurant que jamais il n'avait vu autant de marques de la volonté du bon Dieu qu'en sa vocation; qu'elle ne la devait plus dissimuler comme elle l'avait fait jusqu'alors, que c'était une oeuvre de Dieu, qu'elle s'en devait déclarer à ses parents et à tout le monde. Ces paroles dilatèrent tellement son coeur qu'elle ne pouvait l'exprimer; d'abord qu'elle fut à la maison, elle découvrit tout ce mystère à ses parents, ils voulaient s'y opposer mais en vain; incontinent après, cela se divulga de toutes parts, et comme en ce temps là, la chose était comme inouïe, cela fit un grand bruit, surtout chez les dames qui prenaient plaisir de faire venir cette demoiselle et de l'interroger sur une vocation si extraordinaire; la Reine même la voulut voir, comme aussi madame la Princesse, madame la Chancelière et autres; quand à son particulier, elle ne répondait qu'une seule chose à tous, qu'elle savait bien que Dieu la voulait dans le Canada mais qu'elle ne savait pas pourquoi; qu'elle s'abandonnait pour tout ce qu'il voudrait faire d'elle aveuglement. L'hiver suivant, un provincial des Récollets, homme d'un

grand mérite nommé le père Rupiere,<sup>1</sup> vint à Paris. Or comme elle le connaissait d'abord, elle le visita et lui dit les choses comme elles étaient; à quoi il répondit, qu'approuvant son dessein et son abandon entre les mains de Dieu; que cela étant bien, qu'il fallait ainsi qu'elle s'oublia elle-même mais qu'il était bon que d'autres en eussent le soin nécessaire; c'est ce qui arriva par le ministère de ce saint homme, lequel quelques jours après, lui demanda qu'elle eût à se tenir prête pour aller chez Mme de *Bullion*, quand on la viendrait quérir ce qui fut l'après-midi; quand elle fut arrivée, elle trouva son bon père *Rapine* avec cette pieuse Dame, laquelle prit grand plaisir à l'entretenir, jouissant entièrement avec elle de l'abandon où elle se trouvait au bon plaisir de Dieu, ensuite après avoir beaucoup causé avec elle la congédia la priant de la revenir voir; à sa quatrième visite elle lui demanda si elle ne voudrait pas prendre le soin d'un hôpital dans le pays où elle allait, parce qu'elle avait l'intention d'en fonder un, avec ce qui serait nécessaire pour sa propre subsistance, que pour cela elle eut été bien aise de savoir qu'elle était la fondation de l'hôpital de *Kébecq* faite par Mlle d'Aiguillon.<sup>2</sup> Mademoiselle Mance lui avoua que la faiblesse de sa complexion jointe à sa mauvaise santé depuis 17 ou 18 ans ne devaient pas lui permettre de faire grand fond sur sa personne, que cependant elle s'abandonnait entre les mains de Dieu pour l'exécution de ses bons plaisirs, tant à l'égard des pauvres, que de tout ce qu'il lui plairait; que quand à la fondation de l'hôpital de Québec, elle ne savait pas laquelle elle était, mais qu'elle s'en informerait. Ensuite elle continua toujours ses visites à cette bonne dame, à laquelle elle dit après s'en être soigneusement enquis à quoi se montait la fondation de l'hôpital de Kébecq, cette Dame l'ayant appris, elle donna des témoignages qu'on en devait pas moins attendre de sa libéralité. Enfin après toutes ces visites le printemps arriva auquel il fallait exécuter les desseins de Dieu; il n'était plus temps de parler, il fallait agir, c'est à quoi notre demoiselle se prépare avec une gaieté et promptitude non pareille; elle alla pour cet effet prendre congé de sa dame qui lui donna une bourse de 1200 livres en lui disant: "Voici les arrhes de notre bonne volonté en attendant que nous fassions le reste; ce que nous accomplirons lorsque vous m'aurez écrit du lieu où vous serez et que vous m'aurez mandé l'état de toutes choses."

1 Le R. P. Rapin, provincial des Récollets.

2 La Duchesse d'Aiguillon fonda l'Hôtel-Dieu de Québec le 16 avril 1637, mais ce ne fut que le premier août 1639 que les premières Hospitalières arrivèrent à Québec pour commencer leur oeuvre.



Après ces paroles elles se séparèrent; mais cela ne se fit pas sans peine; surtout à l'égard de cette bonne dame, laquelle avait bien du déplaisir de ne pouvoir pas donner au Canada son corps aussi bien que sa bourse, afin d'y venir prendre part aux premiers hommages qui ont été rendu au premier souverain de l'univers. Notre demoiselle ayant quitté madame de Bullion, elle voulut partir le jour suivant pour Paris pour s'embarquer, ses parents voyant que c'était sa résolution, souhaitèrent que ce fut en Normandie afin de la pouvoir accompagner jusque sur les bords de l'océan, mais elle tout au contraire, pour sacrifier et rompre au plus tôt les liens de la chair et du sang, voulut que ce fut à Larochele, où d'ailleurs elle savait qu'il y avait des prêtres, lesquels passaient en Canada et qu'ainsi elle aurait la messe pendant le voyage; ce fut là les deux motifs dont Dieu se servit pour faire venir Mlle Mance à ce port afin de l'y faire associer à la compagnie du Montréal par MM. de Fouquant et de la Doversière qui y étaient, ce qui n'eut arrivé si elle eut été par Dieppe comme ses parents le désiraient: cette résolution étant prise, elle partit et surmontant par son courage les fatigues d'un voyage qui d'ailleurs eut été à un corps tel que le sien était alors; elle arriva au lieu tant désiré de son embarquement où la Providence lui assigna un logis tout proche des Jésuites sans savoir où elle allait; ce qui lui donna un moyen d'aller saluer aussitôt le feu père *Laplace* qu'elle avait vu à Paris et qu'elle savait devoir passer la même année dans la *Nouvelle-France*; ce père qui la connaissait fut très-heureux de la voir et même il le lui témoigna en lui disant qu'il avait bien eu peur qu'elle n'arriva pas avant le départ des navires. Après ce commencement d'entretien, il lui dit que Dieu faisait de merveilleux préparatifs pour le Canada en ajoutant: "Voyez-vous ce Gentilhomme qui m'a quitté afin que j'eusse la liberté de vous parler? Il a donné vingt mille livres cette année pour une entreprise qui regarde ce pays-là; il s'appelle le baron de Fouquant; il est associé à plusieurs personnes de qualité, lesquelles font de grandes dépenses pour un établissement qu'il veut former dans l'Isle de Montréal qui est en Canada." Lui ayant fait part de toutes ces bonnes nouvelles, après quelques discours, il lui demanda où elle logeait, et sachant que c'était chez une Huguenotte il la fit mettre ailleurs, non pas qu'elle le demandait, car en ce lieu-là sur la route et partout généralement, Dieu disposait tellement le monde à son égard qu'elle bien reçue en tous lieux, même à peine voulait-on de son argent, après l'avoir bien traitée, quand elle sortait des hôtelleries, il est vrai qu'il était bien juste que Dieu qui est le maître de tout le monde lui donna la grâce de gagner les coeurs d'un chacun pour la récompense de ce que faible



et seule comme elle était, elle osait néanmoins tout entreprendre pour sa gloire, sans l'espérance de son unique soutien. Le lendemain de son arrivée, allant encore aux Jésuites elle rencontra M. de la Doversière qui en sortait, lequel sans l'avoir jamais vue, étant peut-être instruit par le R. P. Laplace, l'aborda, la salua par son nom et ensuite lui parla du dessein de Montréal, de leur société et union et de toutes les vues dans cet ouvrage avec une ouverture de coeur admirable; peu après il lui avoua le besoin d'une personne désintéressée comme elle, qu'ils avaient bien une personne d'engagée pour le dehors et la guerre, mais qu'il leur était nécessaire d'avoir une personne qui eut soin du dedans; qu'il y servirait assurément beaucoup Dieu, ensuite de ce pourpârler il l'alla voir chez elle, la pressa sur ce sujet, mais elle de son côté lui témoigna appréhender cette union disant: "Si je fais cela, j'aurai plus d'appui sur la créature et j'aurai moins à attendre du côté de la Providence." A cela il lui répondit: "Vous ne serez pas moins fille de la Providence, car cette année nous avons fait une dépense de 73,000 livres, je ne sais plus où nous prendrons le premier sol pour l'an prochain; il est vrai que je suis certain que ceci est l'oeuvre de Dieu et qu'il le fera, mais comment je n'en sais rien."

Ces dernières paroles gagnant absolument notre demoiselle qui dit: pourvu que le R. P. St. Jure son directeur l'eust agréable; elle s'unirait à eux encore qu'elle ne fut qu'une pauvre fille faible et malsaine qui de chez soi n'avait que sa petite pension viagère. M. de la Doversière lui dit: "Ne perdez pas de temps, écrivez par cet ordinaire au R. P. St. Just," elle le fit; et outre cela, elle demanda la même chose à tous ses amis qui tous aussi bien que lui jugèrent que la main de Dieu était visible là dedans. C'est pourquoi ils lui écrivirent qu'elle ne manqua pas d'accepter l'union qu'on lui proposait, que c'était infailliblement Notre Seigneur qui voulait cette liaison; aussitôt la nouvelle reçue, elle l'apprit à M. de la Doversière qui en eut une joie non pareille, ainsi que MM. de Fauquand et de Maison-Neufve, enfin elle fut reçu par ces trois messieurs au nom de la compagnie du Montréal comme un présent que le ciel lui faisait. Mais afin d'adorer avec plus d'attention la conduite de Dieu (maintenant que la voilà dans cette association, aussi bien que M. de Maison-Neufve qui y avait entré quelque temps auparavant) faisons une petite réflexion sur les ressorts que la sagesse et toute puissance de Dieu, fait jouer ici dedans; admirons un peu comme la providence divine fit venir M. le Baron de Fouquand chez M. de la Doversière lorsqu'elle lui voulut faire commencer cet ouvrage, afin de lui donner l'honneur d'en être participant au moyen des richesses dont elle l'avait pourvu; admirons comme

cette providence fit rencontrer les messieurs Ollier et de la Doversière dans Paris, et comme elle les éclaira tous deux au même moment sur le même sujet, leur découvrant mutuellement pour ces effets les plus intimes de leur coeur, sans qu'ils se parlassent aucunement, admirons tout ce qu'elle faisait faire d'un côté par ces dignes ouvriers évangéliques de 1640 à 1641, et comme d'une part elle connaissait l'esprit de M. de Maison-Neufve et l'obligea enfin de s'adresser à ce père Charles Lallemant, auquel ces messieurs communiquèrent leur dessein, afin qu'il le lia à eux lorsqu'il en serait temps; admirons ce qu'elle opéra à l'égard de mademoiselle Mance dans Langre, dans son voyage de Langre à Paris; voyons ce qui se passa à son égard à Paris, où même jusqu'à Laroche où l'union se fit; voyons enfin comme cette providence traça toutes choses, sans qu'aucuns reçussent des nouvelles les uns des autres et participants à ses desseins secrets; admirons, mais plus que tout autre chose, comme elle voulut que la plus part des entrepreneurs de cet ouvrage fussent sur la conduite des Révérends pères Jésuites, afin qu'y reconnaissant la volonté de Dieu ils fussent les premiers arc-boutants de cette entreprise, ce qui était très-considérable pour ne pas dire absolument nécessaire puisque ce dessein n'eut pas plus tôt vu le jour qu'il ait été mis à néant, s'il n'eut pas eu le bonheur d'être favorisé de leur approbation; louons en tout la providence divine qui s'est montré trop favorable vis à vis de ces ouvrages pour nous permettre d'appréhender que le ciel l'abandonne jamais. Mais revenons à Laroche où tout se préparait à faire voile, lorsque Mlle de Mance s'avisait fort prudemment de prier M. de la Doversière qu'il lui plut de mettre par écrit le dessein du Montréal et de lui en délivrer des copies qu'elle put les envoyer à toutes les dames qui avaient voulu le voir à Paris, entre autres à madame la Princesse, à madame la Chancelière, à madame de Villesavin, mais surtout à madame de Bullion de qui elle espérait d'avantage; M. de la Doversière estima que rien ne pouvait être mieux pensé, il dressa le dessein, fit faire des copies qu'il lui mit en mains, ensuite de quoi elle accompagna chaque copie d'une lettre et en fit un paquet séparé, après elle lui remit le tout afin qu'elle s'en pût servir selon sa prudence lorsqu'il serait à Paris; nous verrons cy après l'utilité qu'on recevra de tous ces écrits, mais en attendant, il faut parler de l'embarquement qui se fit de la sorte M. de Maison-Neufve se mit avec environ 25 hommes dans un vaisseau et Mlle Mance monta dans un autre avec 12 hommes seulement, pour le reste de l'équipage et des hommes du Montréal, ils s'étaient embarqués à Dieppe; dans le premier navire était un prêtre destiné pour les Ursulines, dans l'autre était le père Laplace,



Jésuite; huit jours après le départ, le vaisseau de Mlle Mance fut séparé de celui de M. Maison-Neufve; le vaisseau où était Mlle Mance n'expérimenta quasi de la bonasse, celui de M. de Maison-Neufve éprouva de si furieuses tempêtes qu'il fut obligé de relâcher par trois fois, il est vrai que son vaisseau faisait beaucoup d'eau et l'obligeait autant à cela que le mauvais temps, dans ses relâches, il perdit trois ou quatre de ses hommes, entre autres son chirurgien qui lui était le plus nécessaire. Mlle Mance arriva fort heureusement à *Kébecq* où d'abord elle eut la consolation de *savoir* que dix hommes qui avaient été envoyés par messieurs de la compagnie du Montréal, cette même année par Dieppe, étaient déjà arrivés et étaient occupés à construire un magasin sur les bords de l'eau, dans un lieu qui avait été donné par M. de Montmagny<sup>1</sup> pour la compagnie du Montréal. D'ailleurs elle fut dans une grande inquiétude au sujet de M. de Maison-Neufve dont elle ne recevait aucune nouvelle et qu'à *Kébecq* on croyait communément ne pas devoir atteindre cette année là, de quoi quelques-uns surpris pour n'avoir pas eu la conduite de cet ouvrage comme ils le croyaient, ne paraissaient pas du tout fâchés, ils se plaignaient fort du grand pouvoir qui avaient été donné à M. de Maison-Neufve, ce qui donna lieu aux premières attaques dont cette entreprise a été éprouvée; ces personnes sachant que Mlle Mance était très-nécessaire au dessein, on l'a voulu détourner par toutes les voies possibles; mais elle avait trop de courage pour y consentir, et au reste Dieu s'étant déjà trop déclaré pour ce lieu, il n'avait garde de souffrir qu'on l'abandonna; enfin M. de Maison-Neufve arriva à Tadoussac; il y trouva par hasard un de ses intimes, M. de Courpron, qui était amiral de la flotte du Canada; il lui dit son désastre pour la perte de son chirurgien; de Courpron lui offrit le sien en la place, ce chirurgien sachant la chose se présenta gaiement et fit descendre son coffre dans la chaloupe de M. de Maison-Neufve avec lequel tout soudain il alla à *Kébecq*, où ils arrivèrent le vingtième d'août. Aussitôt que M. de Maison-Neufve y fut, il apprit par Mlle Mance qu'il devait se disposer à être moins bien reçu de certaines personnes qu'il ne se promettait pas, ce qu'il vit bientôt après; la vive affliction qu'ils ressentirent tous les deux modéra un peu la joie qu'ils avaient l'un et l'autre de se voir, malgré toutes les oppositions et bourrasques de la mer dans ce lieu tant désiré; mais enfin comme les meilleurs chrétiens sont généralement ceux auxquels Jésus Christ fait ordinairement le plus de part des amertumes de

1 Charles Huant de Montmagny, second gouverneur-général du Canada et successeur de Champlain de 1636 au 20 août 1648 qui fut remplacé par M. Louis D'Aillebout de Coulonges, ex-gouverneur de Montréal.

son calice, surtout quand il est question de quelque illustre entreprise pour le ciel, il ne faut pas s'étonner s'il commença de faire avaler quelque portion d'absinthe à ses héroïques entrepreneurs ; pour lors, ils ne furent pas longtemps ensemble, d'autant qu'il fallut que M. de Maison-Neufve alla salua M. de Montmagny, gouverneur de ce pays, ensuite de quoi il alla voir les Révérends pères Jésuites et les autres personnes de mérite, lesquelles ne pouvaient pas être lors en grand nombre, vu que le pays ne contenait pas plus de cent Européens y renfermant les deux sexes, comme aussi les religieux et religieuses. Or sur le sujet de cette visite, je crois qu'il est à propos de remarquer que ces personnes moins bien intentionnées sur le sujet que nous venons de parler, persuadèrent à M. de Montmagny qu'il s'opposa à l'établissement du Montréal à cause de la guerre des Iroquois, lui disant que jamais cet ouvrage ne se pouvait soutenir contre leurs incursions, ajoutant que le dessein de cette nouvelle compagnie était si absurde, qu'il ne pouvait pas mieux se nommer que la Folle entreprise, nom qui leur fut donné avec plusieurs autres ensembles, afin que la postérité put reconnaître que cette pieuse folie était devant Dieu et entre les mains du Tout Puissant accompagné d'une sagesse plus sublime que tout ce qui peut provenir de l'esprit humain. M. de Montmagny ayant donc l'esprit prévenu de la sorte, dit à Monsieur de Maison-Neufve dans sa première visite : " Vous savez que la guerre a recommencé avec les Iroquois ; ils nous l'ont déclaré au lac St. Pierre le mois dernier, qu'ils y ont rompu la paix d'une façon qui les fait voir plus animés que jamais, il n'y a pas d'apparence que vous songiez à vous mettre dans un lieu si éloigné, il faut changer de délibération, si vous voulez on vous donnera l'Isle d'Orléans, au reste la saison est trop avancée pour monter jusqu'à l'Isle du Montréal quand vous en auriez la pensée." A ces paroles M. de Maison-Neufve répondit en homme de coeur et de métier : " Monsieur, ce que vous me dites serait bon si on m'avait envoyé pour délibérer et choisir un poste ; mais ayant été déterminé par la compagnie qui m'envoie que j'irais au Montréal, il est de mon honneur, et vous trouverez bon que j'y monte pour commencer une colonie, quand tous les arbres de cet Isle se devraient changer en autant d'Iroquois ; quand à la saison puisqu'elle est trop tardive, vous agréez que je me contente avant l'hiver d'aller reconnaître le poste avec les plus lestes de mes gens, afin de voir où je me pourrai camper avec tout mon monde le printemps prochain." M. de Montmagny fut tellement gagné par ce discours autant généreux que prudent, qu'au lieu de s'opposer comme on souhaitait à l'exécution de son dessein, il voulut lui-même conduire M. de Maison-Neufve



au Montréal, afin de le mettre en possession et de reconnaître le poste avec lui. En effet ils partirent tous les deux au commencement d'octobre et arrivèrent au Montréal le quatorzième du même mois, dans le lieu où est maintenant cette maison qu'on appelle le Château. Le lendemain, qui est le jour de la Ste. Thérèse, ils firent les cérémonies de la prise de possession, au nom de la compagnie du Montréal; ayant parachevé cet acte, ils s'embarquèrent pour leur retour qui ne fut pas sans des marques toutes particulières de la bienveillance de notre seigneur; car ayant descendu jusqu'à Ste. Foye, à une journée de Québec, <sup>1</sup> où demeurait un honnête homme nommé M. de Pizeaux, lequel était âgé de 75 ans; ce bon vieillard tout zélé pour le pays dans lequel il avait fait de fortes dépenses interrogea monsieur de Maison-Neufve fort au long, touchant les desseins qu'on avait pour le Montréal, de quoi étant pleinement instruit, il demeura si satisfait qu'il le pressa fortement de le vouloir associer à sa compagnie pour cette entreprise, en faveur de laquelle il protesta devoir consacrer lui-même et donner sur l'heure sa maison de Ste. Foy avec celle de Puizeaux qui était près de Kébec; et généralement tout ce qu'il avait de meubles et de bestiaux; qu'à Ste. Foy durant l'hiver, comme ce lieu est abondant en chênes, on y ferait des barques pendant qu'à Puizeaux on y ferait de la menuiserie et tout ce qui serait nécessaire et que le printemps étant venu, on mettrait toutes choses dans les bâtiments qu'on avait fait pour monter au Montréal, afin de s'y établir; monsieur de Maison-Neufve qui ne savait où mettre tout son monde hiverner, ni ce à quoi il le pourrait employer jusqu'à la navigation suivante, écoutait ce discours comme si c'eût été une voix céleste; il ne se pouvait passer d'en louer mille fois son Dieu au plus intime de son cœur, il ne lassait point d'admirer la facilité de cet homme lequel en ce moment se trouvait disposé à quitter ce qui lui avait tant coûté, non-seulement de travail, mais en son propre bien, étant vrai ce qu'il offrait lui avait coûté plus de 100,000 livres de dépenses. Néanmoins, comme M. de Maison-Neufve voulait entièrement déférer à la compagnie du Montréal, il lui dit qu'il avait un sensible regret de ne pouvoir accepter absolument une offre aussi généreuse que la sienne, sans avoir l'agrément de ceux dont il avait l'honneur d'être associé, que cependant comme ils pouvaient s'en promettre que toutes sortes de satisfaction, il le recevrait volontiers s'il l'avait pour agréable,

<sup>1</sup> M. Dollier appelant lui-même Ste. Foye (et cela de 1672) la mission Huronne établie au lieu susdit par les Jésuites en 1668 sous le nom de N. D. de Foy, fait voir que les colons Français, dès l'origine de cette mission, étaient dans l'habitude de l'appeler Ste. Foy et non N. D. de Foy.

sans le bon plaisir de ces messieurs et à condition qu'ils le vou-lussent bien. Cela dit M. de Puizeaux, qui était trop pressé au dedans de soi-même pour reculer, accepta le tout d'un grand coeur ; d'abord il livra sa maison de Ste. Foy à M. de Maison-Neufve, qui laissa dedans son chirurgien et son charpentier afin d'y construire des barques ; cela fait ils descendirent à Puizeaux où ce bon monsieur lui remit cette maison, qui lors étant le bijou du pays, il se démit de tout ses meubles et bestiaux entre ses mains, se réservant pas même une chambre pour un ami, il se dénua si absolument de tout qu'il dit à feue Madame de la Pelletrie, à laquelle il fournissait le logement auparavant : " Madame ce n'est plus moi qui vous loge car je n'ai plus rien ici, c'est à M. de Maison-Neufve à qui vous en avez présentement l'obligation, car il est le maître de tout." Chose admirable, M. de Maison-Neufve ne savait que devenir et le voilà bien placé, il faut avouer que le proviseur universel de ce monde a bien trouvé des lieux propres, pour mettre ses serviteurs quand sa sagesse le trouve à propos. Je ne vous dis point si M. de Maisonneuve donna fidèlement les avis de tout ceci à ses associés, s'il les avertit soigneusement de ce coup de la Providence et de l'obligation qu'on avait de recevoir M. de Puizeaux avec tous les témoignages nécessaires de bienveillance, d'autant vous pouvez bien juger qu'il n'y manqua pas, et qu'aussitôt ces messieurs admirèrent ce donné du ciel en leur compagnie avec toutes les reconnaissances et grâces imaginables.

DEPUIS LE DÉPART DES VAISSEAUX DU CANADA POUR LA FRANCE, DANS L'AUTOMNE DE L'ANNÉE 1641, JUSQU'A LEUR DÉPART DU MEME LIEU POUR LA FRANCE, DANS L'AUTOMNE DE L'ANNÉE 1642.

Mademoiselle Mance eut l'honneur de loger pendant cet hiver à Puizeaux avec Mademoiselle de la Pelletrie ; M. de Maisonneuve et M. de Puizeaux hivernèrent aussi dans la même maison. Ils employèrent tout le monde pendant ce temps-là à la menuiserie et aux autres préparatifs nécessaires et utiles à une nouvelle habitation et colonie. Aussitôt que le printemps fut venu et que tout fut préparé, on fit descendre les batiments qu'on avait fait pendant l'hiver, à Ste. Foy et on travailla à l'embarquement avec une telle diligence que M. de Maison-Neufve partit de Puizeaux le 8 mai avec deux bargues, une belle pinasse et une gabarre, partie desquels batiments avait été faite à Ste. Foy ; M. le chevalier de Montmagny étant un véritable homme de coeur et qui n'avait d'autres intérêts que ceux de son roi et du pays où il avait l'honneur de commander, sachant



que tout était disposé, voulut participer à ce premier établissement en l'honneur de sa présence, c'est pourquoi il monta dans une bargue et conduisit lui-même toute cette flotte au Montréal où on mouilla le 18 mai de la présente année; ce même jour on arriva de grand matin, on célébra la première messe qui ait jamais été dite dans cette île, ce qui se fit dans le lieu où depuis on a fait le château, afin de faire la base plus célèbre, on donna le loisir à Mme de la Pelletrie et à Mlle. Mance d'y préparer un autel, ce qu'ils firent avec une joie difficile à exprimer et avec la plus grande propreté qu'il leur fut possible, elles ne se pouvait passer de bénir le ciel qui en ce jour leur était si favorable que de les choisir et de consacrer leurs mains à l'élévation du premier autel de la colonie; tout le premier jour on tint le St. Sacrement exposé, et ce ne fut pas sans raison, car si Dieu n'avait mis ses fidèles serviteurs à cette entreprise qu'afin de le faire reconnaître en ce lieu où jusqu'alors il n'avait reçu aucun hommage, il était bien juste qu'il se fit tenir, la première journée, exposé sur son autel comme sur son trône, afin de remplir ses saintes vues et désirs de ses serviteurs; en effet cela était bon afin de faire connaître à la postérité qu'il n'avait établi cette colonie que pour recevoir des sacrifices et des hommages en ce lieu, que c'était là son unique dessein et celui de ses serviteurs; qu'ils avaient employé tout exprès, leur bourse, leur soin et tout leur crédit. Il était juste qu'il se fit aussi tenir ce premier jour exposé pour prendre possession de cette terre par les honneurs souverains qui lui furent rendus et afin de faire voir que ce lieu était un lieu de réserve pour lui, qu'il ne voulait pas qu'il fut profané des âmes ravalées et indignes de la grandeur de ses desseins, lesquels n'étaient pas communs comme le fit bien voir le R. Père Vimond dans la prédication qu'il fit ce matin là pendant la grande messe qu'il y célébra: " Voyez-vous, messieurs, dit-il, ce que vous voyez n'est qu'un grain de moutarde, mais il est jeté par des mains si pieuses et animées de l'esprit de la foi et de la religion que sans doute il faut que le ciel est de grands desseins puisqu'il se sert de tels ouvriers, et je ne fais aucun doute que ce petit grain ne produise un grand arbre, ne fasse un jour des merveilles, ne soit multiplié et ne s'étende de toutes parts: " comme s'il eut voulu dire, le ciel ne commence son ouvrage présentement que par une quarantaine d'hommes, mais sachez qu'il a bien d'autres desseins vers les personnes qu'il emploie pour le faire réussir, sachez que vos coeurs ne sont pas suffisants pour annoncer ici les louanges qu'il y prétend recevoir, mais qu'il les multipliera, remplissant de peuples toute l'étendue de ces lieux dont maintenant nous prenons possession de sa part en lui offrant ce sacrifice. Toute cette journée



s'écoula en dévotions, actions de grace et hymne de louange au créateur, on avait point de lampes ardentes devant le St. Sacrement, mais on avait certaines mouches brillantes qui y luisaient fort agréablement jour et nuit étant suspendues par des filets d'une façon admirable et belle, et toute propre à honorer selon la rusticité de ce pays barbare, le plus adorable de nos mystères.

Le lendemain, après toute cette cérémonie finie, on commença d'ordonner toutes choses à l'égard du poste où on était; chacun d'abord se campa sous des tantes, ainsi qu'en Europe lorsqu'on est à l'armée, ensuite on coupa des pieux avec diligence et on fit d'autres traveaux afin de l'environner et de s'assurer contre les surprises et insultes qu'on avait à craindre de la part des Iroquois. Il est vrai que cette espèce de fortification précipitée était d'autant plus facile que M. de Champlain étant autrefois venu en traite, avait fait abattre beaucoup d'arbres pour se chauffer et se garantir des embuscades qu'on lui eut pu faire dans le peu de temps qu'il y demeurait; de plus ce poste était naturellement très avantageux parce qu'il était enfermé entre le fleuve de St. Sacrement et une petite rivière qui s'y décharge, laquelle était bordée d'une prairie fort agréable qu'on appelle la *Commune*, et que de l'autre côté, où ni la rivière ni le fleuve ne passent, il y avait une terre marécageuse et inaccessible que depuis on a desséché et dont a fait le *domaine des Seigneurs*, ce qui fait assez voir l'avantage du poste; au reste, il y avait pour lors dans la prairie dont nous venons de parler, tant d'oiseaux de différents ramages et couleurs qu'ils étaient fort propres à apprivoiser nos Français dans ce pays sauvage. Si nous regardons la commodité du commerce, comme ce lieu est le plus avancé où les bargues puissent monter, il n'y a pas de doute que ce lieu soit un des meilleurs du pays pour accomoder les habitants par le moyen du négoce qu'ils y peuvent faire par le moyen des sauvages qui y descendent en canots, de toutes les nations supérieures. Monsieur le chevalier de Montmagny ayant demeuré en ce lieu jusqu'à ce qu'il fut tout entouré de pieux, il quitta par après M. de Maison-Neufve et s'en retourna à Kébecq. Quant à Mme, de la Pelletrie et M. de Puizeaux, ils demeurèrent au Montréal à la consolation d'un chacun; pendant l'été on s'employa à faire venir ce qu'on avait laissé à Pizeaux et ailleurs; ce qui obligea M. de Maison-Neufve à voir continuellement une partie de son monde occupé à la navigation; et le réduisit à n'avoir que 20 soldats avec lui, d'autant que outre ceux qu'il avait sur ses bargues, il en avait encore d'autres à Québec qui travaillaient au parachèvement du magasin que nous avons dit. Il est vrai que Dieu favorisa beaucoup ces nouveaux colons de ne les point faire si tôt décou-

vrir des Iroquois et de leur donner le loisir de respirer un peu à l'ombre de ces arbres dont la prairie voisine était bordée; où les chants et la vue des petits oiseaux et des fleurs champêtres les aidaient à attendre avec patience l'arrivée des navires dont enfin ils eurent des heureuses nouvelles par M. d'Arpentigny, qui voulut lui-même en être le porteur, tant il les trouva avantageuses; aussi ne pouvaient-elles pas être meilleures; il leur apprit que Messieurs les associés de cette Isle s'étaient tous offerts à Dieu par les mains de la Ste. Vierge, le jour de la présentation dans l'église de Notre-Dame de Paris, y présentant leurs vœux et desseins pour le Montréal et qu'ensuite pour marquer leur bonne volonté par les effets, ils avaient donné 40,000 livres pour l'embarquement dernier, lesquelles 40,000 livres avaient été mises en diverses denrées dont il apportait une quantité dans sa barque, en laquelle il avait une douzaine de bons hommes que ces messieurs avaient engagés, entr'autres un fort habile charpentier dont il leur fit grand récit. Cet homme est encore ici où Dieu lui a donné une famille nombreuse; au reste, quoiqu'on lui ait donné le nom de *Minime* qui est le plus ravalé chez tous les Tutens, il n'était pas toutefois le moindre dans les combats non plus que dans sa profession; nous devons l'aveu de ces vérités à son courage et aux services qu'il a rendu en cette Isle, laquelle est presque toute bâtie de ses maisons ou par ceux qu'il a enseigné; Monsieur de la Doversière qui a été toujours le procureur de la compagnie, lequel le connaissait bien, afin de le gagner et de le gratifier lui donna la conduite de plusieurs pièces de canon qu'il amena en ces lieux; si toutes ces bonnes nouvelles réjouirent grandement un chacun de ceux qui étaient au Montréal, M. de Maison-Neufve et Mlle Mance, reçurent encore une joie bien plus grande que tous les autres, lorsqu'en lisant les lettres de France, ils apprirent que leur compagnie s'était tellement accrue depuis qu'on avait eu du dessein du Montréal par le moyen des copies qu'on avait distribué, selon la convention qu'en avait été faite entre M. de la Doversière et Mlle Mance, un an auparavant à Larochele, comme nous avons dit que le nombre des associés se montait à 45 personnes toutes fort qualifiées, entre lesquels étaient entre autres parmi les hommes: Monsieur le duc de Liancourt, l'abbé Bareaux, de Monmor, de la Marguerie, Goffre, de Renty, Bardin, Morangy, de Chaudebonne, Duplessis, Mombar, de St. Fremin, de Fancan, de la Doversière, Duval, les deux frères MM. Le Prêtre, comme aussi du Séminaire de St. Sulpice, feu M. Ollier, M. de Bretonveilliers, M. l'abbé de Kélus et autres; parmi les femmes, Madame la Chancelière, Mesdames de Villersavin, Seguin et plusieurs autres, entre lesquels je comprends madame de Bullion



qui au ciel tiendra un des premiers rangs dans cet ouvrage et avec d'autant plus de raison que n'ayant pas voulu être connue dans les biens qu'elle a faite elle en a laissé toute la gloire à son Dieu, elle a voulu être des premières de la compagnie quant aux distributions, mais quand au nom, il n'en fallait pas parler; elle lui advenait son bien, l'en suppliait d'en avoir l'économie et le soin, mais pour savoir comment s'appelait cette main libérale, il n'y avait pas d'apparence; pour s'unir à la compagnie afin de faire ici une dépense de cinquante ou soixante mille écus, tant dans un hôpital qu'autre chose, on la pouvait rencontrer, mais quant à la connaître, c'était impossible, on ne pouvait savoir la main d'où sortaient ces larges aumônes et charitables profusions, et si ceux par qui elle les donnait avait autant appris son tombeau qu'ils ont craint de la développer pendant son vivant, nous serions aujourd'hui en la même difficulté de la connaître; que si sa mort leur a donné la liberté de nous apprendre ses merveilles, nous prendrons celle de la prôner; ce que nous ferons néanmoins avec une telle vénération à ses ordres, que nous ne la nommerons que notre illustre associée, ou notre charitable inconnue, ou bien la pieuse fondatrice du Montréal; ainsi nous taisons son nom puisqu'elle l'a voulu, mais en le taisant, nous satisfaisons au public en le faisant connaître par ses trois belles qualités qu'elle mérite très justement, ainsi que les années suivantes nous le prouveront fort bien.

DEPUIS LE DÉPART DES VAISSEaux DU CANADA POUR LA FRANCE DANS L'AUTOMNE DE L'ANNÉE 1642 JUSQU'A LEUR DÉPART DU MEME LIEU POUR LA FRANCE DANS L'AUTOMNE DE L'ANNÉE 1643.

La providence ayant pourvu M. de Maison-Neuve de forts bons ouvriers et l'ayant tenu caché aux ennemis pendant les premiers temps, il faisait travailler avec une telle diligence qu'on s'étonnait tous les jours de ce qu'on l'on voyait fait de nouveau. Enfin le 19 mars, jour de St. Joseph, patron général du pays, la charpente du principal bâtiment étant levée, on mit le canon dessus, afin d'honorer la fête au bruit de l'artillerie, ce qui se fit avec bien de la joie; chacun espérant de voir par après bientôt tous les logements préparés, et en effet de jours en jours on quittait les méchantes cabanes que l'on avait faites pour entrer dans des maisons fort commodes que l'on achevait incessamment. Quand aux Iroquois, on en voyait aucun pendant ce temps là; il est vrai qu'un petit parti des leurs nous découvrit à la fin, mais ce fut par un hasard et encore nous n'en sûmes rien; ce qui arriva de la sorte, dix

Algonquins ayant tué un Iroquois dans son pays, furent poursuivis par ses camarades jusqu'à la vue de ce fort où ils les aperçurent se sauver sans pour cela se faire connaître aux Français non plus qu'aux Algonquins; ils se contentèrent de remarquer le lieu sans faire aucun bruit afin d'aller porter ces nouvelles chez eux; c'est ainsi que leurs gens eux-mêmes nous ont appris depuis, car personne ne savait rien de cette poursuite, que si les Algonquins fuyaient fort vite, ils ne savaient pas pour cela qui étaient à leur poursuite; c'est la frayeur qui leur donnait cette allure qui est fort ordinaire aux sauvages quand ils ont fait quelques coups, alors leur nombre suffit souvent pour les effrayer et faire fuir; que si les Iroquois ne venaient pas ici, plusieurs sauvages y arrivaient de toutes parts; ce lieu étant remarqué par eux pour l'azile commun contre les Iroquois, même il y en eut plusieurs qui y reçurent le St. Baptême. Entre autres le célèbre et le plus fameux de tous les Algonquins nommé *le Borgne de l'Isle*; mais passons vite et arrivons au mois de juin afin d'avoir les prémices du sang que le Montréal a versé pour la querelle commune du pays. Du commencement du mois dont nous parlons, les Hurons en descendant de chez eux trouvèrent les Iroquois à trois lieues d'ici dans un endroit vulgairement appelé *Chine*, là où ils suivirent ensemble comme ils eussent été les meilleurs amis du monde, ce qui donna un moyen facile aux Hurons de satisfaire leur inclination fort portée à la trahison; cela se fit de la sorte: en causant familièrement ils leur dirent: " Nous vous scûtes jusque dans notre pays que des Français se sont venus établir à cette île immédiatement au dessous de ce sault, allez les voir; vous y pourrez faire quelque considérable coup et vous en ferez d'une bonne partie, vu le nombre que vous êtes: " Après le conseil de ces perfides, quarante Iroquois des plus lestes vinrent surprendre six de nos hommes, tant charpentiers que scieurs de bois, sans qu'il y en eut aucuns qui s'échappèrent de leurs mains, tous furent tués ou bien faits prisonniers. Ces pauvres gens voulurent bien se défendre en cette occasion, mais leur valeur ne put prévaloir à un coup si imprévu; on ne put les secourir car la chose fut exécutée trop promptement et qu'étant un peu en avant dans le bois, le vent peu favorable empêcha d'entendre ce qui se passait, mais enfin ce monde ne revenant pas, on les alla chercher sur les lieux, où on trouva le corps de ceux qui avaient été tués, lesquels firent juger de tout ce qui était survenu. Le lendemain on apprit les choses plus sûrement par les Hurons, que les Iroquois traitèrent selon leur mérite, car ayant passé toute la nuit à insulter les Français que les Iroquois avaient emmenés prisonniers, le matin accablés de sommeil, ils s'endormirent profondément, proche



de ces ennemis du genre humain dont ils furent presque tous taillés en pièces, parmi environ une trentaine qui reçurent ici un azile au lieu de la mort qui leur était due; cette juste punition exécutée, ceux qui avaient été les bourreaux, embarquèrent les Castors de ces perfides, ils mirent ensuite nos Français dans les canots, ils traversèrent le fleuve et après voulant aller par terre, et couper dans les bois jusqu'à Chambly, ils furent contraints d'abandonner une partie de leurs Castors à cause de la pesanteur. Ayant donc abandonné ce qu'ils ne pouvaient porter et ayant coupé leurs canots à coup de hache afin de les rendre inutiles, comme ils font toujours dans de semblables occasions, ils allèrent droit au lieu que nous avons marqué, y étant arrivés, ils crurent que quatre où cinq lieues de bois dépisteraient assez nos pauvres Français et qu'il n'était pas besoin de les garder désormais si étroitement, mais ils se trompèrent, car un d'eux s'échappa et se sauva si heureusement, qu'il revint droit aux canots qu'ils avaient laissés, où choisissant le meilleur, il remplit d'herbes les trous que l'on avait faits avec la hache, ensuite il y mit plusieurs robes de Castor et s'en vint ainsi équipé au Montréal tout au travers du fleuve, ce qui surprit agréablement M. de Maison-Neufve qui fut bien heureux que celui la fut du moins échappé des tourments Iroquois.

Cet homme raconta toute son infortune, après quoi il dit qu'il y avait bien du castor, dans le lieu où il avait pris celui qu'il avait amené dans son canot, qu'on le pouvait aller chercher sans crainte et qu'il serait perdu si on y allait pas; M. de Maison-Neufve en l'entendant parler de la sorte, encore qu'il ne voulait rien pour lui, fut bien aise de donner ce butin à ces soldats, si bien qu'il l'envoya et le leur distribua sans en rien retenir; c'est une chose admirable combien cet homme a toujours aimé ceux qu'il a commandés et combien il ne s'est pas considéré lui-même. Voilà à peu près comme les choses se sont passées cette année jusqu'à l'arrivée des vaisseaux de France, dont on eut ici les premières nouvelles par M. de Montmagny qui arriva au commencement de juillet, comblant tout le monde d'une joie bien singulière, tant pour les secours qui nous venaient de France, que pour les témoignages qu'il assura que le roi donnait de sa bienveillance à la compagnie de Montréal, pour laquelle il avait pris la peine de lui écrire, afin qu'il la favorisât en ses desseins, louant et approuvant les dépenses pour y construire un fort,—lui donnant le pouvoir de la munir de canons et autres choses nécessaires pour la guerre; disant de plus que sa majesté pour une marque plus authentique de la sincérité de ses affections l'avait gratifié d'un beau navire de trois cent cinquante — qu'il s'appelait : "*Le Notre-Dame*." On apprit encore de M. de Montmagny

qu'on espérait de grands effets cette année là de la part de la compagnie du Montréal, laquelle avait fait de la dépense considérable; ce qu'il ne peut dire qu'en général; outre cela, il dit qu'un gentilhomme de Champagne nommé M. d'Aillebout venait ici avec sa soeur et la soeur de sa femme; de plus, il apprit qu'on avait fait une fondation pour un hôpital au Montréal, mais que pour avoir le détail du tout, il fallait patienter jusqu'au mois de septembre que M. d'Aillebout arriva; ce qu'il ne fit pas sans de grandes difficultés, car encore qu'il partit, il fallait l'aller quérir dans sa barque à cause des embûches, et lui n'osait non plus approcher pour le même sujet: Il fallut que M. de Maison-Neufve y alla lui-même, encore eurent ils bien peur des ennemis en revenant, tant il est vrai que hors le seuil de sa porte on était pas en assurance. Pour lors M. d'Aillebout étant à terre et un peu rafraichi, il commença à communiquer ses nouvelles, entre autres, il apprit que notre illustre associée faisait des merveilles, que pour être inconnue elle ne laissait pas de bien faire parler d'elles,—que cette année même elle avait fait une fondation de trois mille livres de rente pour un hôpital en ce lieu,—que outre cela, elle avait donné douze mille livres, tant pour le bâtir que pour le fournir de meubles,—de plus elle envoyait deux mille livres à Mlle Mance pour les employer à sa dévotion, qu'elle faisait secrètement ses libéralités entre les mains de la compagnie du Montréal sans dire son nom et sans qu'on put savoir qui elle était.. Il dit ensuite et fit voir par effets que chacun des associés avait taché de se saigner charitablement et généreusement pour la réussite de ce nouvel ouvrage qui était déjà le théâtre des guerres de ce pays; que si ce lieu était affligé des incursions Iroquoises, à mesure aussi il était consolé de la conversion de plusieurs autres sauvages, qui se jettant ici comme dans un azile avaient recours au baptême afin de se préparer à la mort qui les attendaient comme infaillible dans la multitude des sorties qu'ils étaient obligés de faire pour aller chercher des vivres. Il est bien vrai qu'ils y allaient le plus rarement qu'ils pouvaient, mais enfin, ils étaient trop pour qu'on put subvenir entièrement à leur nourriture, c'est pourquoi il fallait souvent sortir. Dès le commencement de cette habitation, on avait bien semé quelque peu de pois et de blé d'inde et on continuait fort cette agriculture tous les ans, mais cela n'était rien à tant de gens, ils consommaient outre cela beaucoup de vivres qui venaient de la France, encore cela n'était-il pas suffisant; il est difficile d'exprimer la tendresse que M. de Maison-Neufve avait pour ces pauvres malheureux, les libéralités qu'il leur fit, et combien le tout coûta à la compagnie pendant cette première année que les choses étaient si chères; mais enfin sa



piété ne se rebutait de rien. Au reste cette année nous avons un exemple fort rare de sa générosité, non point en la personne des sauvages, mais en celle de M. Pizeaux, lequel se trouvant attaqué de paralysie et ayant le cerveau débilité par la vieillesse, commença de témoigner qu'il était bien aise de revoir les choses dont il s'était démis afin d'aller en France chercher la guérison. Vous voyez, la demande était considérable, d'autant qu'il avait donné beaucoup, sans doute que cette demande eut surpris tout autre que M. de Maison-Neufve, voyez un peu comme il lui répondit : " Monsieur lui dit-il, nous n'avons rien fait par l'intérêt, tout est encore à vous vous en pouvez être assuré, je vous baillerais ce qu'il vous faudra ici, et je vous adresserez à MM. de la Compagnie en France, lesquels reconnaitront largement les biens que vous nous avez faits." Ce qui fut promis fut généreusement exécuté, ici on lui tint compte généralement de tout, et en France MM. de la Compagnie le firent très bien soigner. Ils en eurent la même sollicitude que s'il dut être leur propre frère; ils ne l'abandonnèrent point jusqu'au tombeau de quoi il avait bien besoin, car il avait alors septante sept ans où septante huit ans et avait passé cette longue vie dans les fatigues incroyables, tant à la Nouvelle-Espagne où il avait amassé son bien, qu'en la Nouvelle-France où il l'avait dépensé.—Que s'il a tant consommé de bien ici, il ne faut pas s'en étonner; d'autant que faisant d'aussi grandes entreprises qu'il a faites il n'y pouvait pas manquer, à cause que tout coûtait pour lors exorbitement et que l'on avait aucun secours du pays tant pour les vivres que pour se vêtir. La perte de M. de Pizeaux, ne fut pas l'unique perte de Montréal pour cette année là, car Mme de la Pelletrie voyant que Mlle Mance avait alors un secours assez considérable de son sexe, elle descendit à Kébec et l'enrichit de la perte que faisait ce lieu-ci, étant privé d'une personne d'aussi grand mérite et d'aussi rare exemple qu'elle a toujours été partout.

#### DE L'AUTOMNE DE 1643 A L'AUTOMNE DE 1644.

Les dépêches de France étant parties, on commença à arracher les petits pieux qui environnaient le fort et à mesure on le revêtit de beaux bastions que traça M. d'Aillebout auquel M. de Maison-Neufve laissa la conduite de cette entreprise MM. de la compagnie lui ayant mandé qu'il était fort intelligent en ce fait, aussi y réussit-il très-bien ainsi qu'on l'a vu depuis. Enfin nos Français se lassèrent de se voir insultés tous les jours par les Iroquois, ne pouvant continuellement souffrir de leurs alarmes sans les aller

chercher, ils importunaient tellement M. de Maison-Neufve pour aller en partie, disant qu'il n'y avait aucune apparence à s'entendre fusiller chaque jour et de demeurer néanmoins dans la modération et de ne les oser poursuivre jusqu'à la portée du fusil des bois; M. de Maison-Neufve leur disait de son côté: "Les poursuivant comme vous le souhaitez, nous ne sommes qu'une poignée de monde peu expérimentés au bois, nous serons surpris dans une embuscade là où il y aura vingt Iroquois contre un Français; au reste, prenez patience, quand Dieu nous aura donné du monde, nous risquerons ces coups, mais maintenant, ce serait imprudemment hasarder la perte de tout à une seule fois, ce qui serait mal ménager l'ouvrage dont j'ai la conduite." Tout cela ne servait de rien à nos bouillants Français sinon à faire croire que M. de Maison-Neufve appréhendait de s'exposer; de quoi on commença à murmurer au fort, que cela étant venu à sa connaissance il crut qu'il valait mieux hasarder imprudemment une bonne fois, que de les laisser dans cette croyance qui nuirait à jamais et serait capable de tout perdre. Résolu donc à la chose, voici ce qui arriva: Le trentième jour de mars, les chiens qui tous les matins faisaient une grande ronde pour découvrir les ennemis, sous la conduite d'une chienne nommée Pilotte, laquelle pillait fortement à son retour ceux qui avaient manqué à la compagnie se mirent à crier et hurler de toutes leurs forces faisant face du côté où ils sentaient les ennemis. Or, comme l'expérience journalière avait fait connaître à tout le monde cet instinct naturel que Dieu donnait lors à ces animaux pour nous garantir de mille embuscades que les barbares faisaient partout, sans qu'il fut possible de s'en parer, si Dieu n'y avait pourvu par les hurlements favorables: d'abord que nos gens les entendaient, soudain, pleins de feu ils accouraient suivant la coutume, vers M. de Maison-Neufve, lui disant, "Monsieur: les ennemis sont dans le bois, d'un tel côté, ne les irons nous jamais voir? à quoi il repartit brusquement contre son ordinaire: oui, vous les verrez qu'on se préparer tout à l'heure à marcher, mais qu'on soit aussi brave qu'on le promet; je serai à votre tête."

D'abord un chacun se disposa, mais comme on avait que très peu de raquettes et que les neiges étaient encore hautes, on ne pouvait pas bien s'équiper, mais enfin ayant mis son monde dans le meilleur ordre qu'il put, il marcha avec trente hommes vers les ennemis, laissant le château et toutes autres choses entre les mains de d'Aillebout, auquel il donna ses ordres en cas d'événements; étant entré dans le bois quasi aussitôt après, ils furent chargés par 200 Iroquois qui, les ayant vu venir s'étaient mis dans plusieurs embuscades propres à les bien recevoir. Le combat fut fort chaud.



Incontinent que M. de Maison-Neufve se vit attaqué, il plaça ses gens derrière les arbres ainsi que faisaient les ennemis et lors on commença à tirer à qui mieux mieux, ce qui dura si longtemps que la munition des nôtres manqua ; ce qui obligea M. de Maison-Neufve, lequel d'ailleurs était accablé par le grand nombre d'ennemis et qui avait la plus part de ses gens morts ou blessés de penser à la retraite comme à l'unique moyen de se sauver, lui et son monde, ce qui était bien difficile à faire à cause de ce que nous étions beaucoup engagés et que les autres étaient si bien montés en raquette qu'à peine étions-nous de l'infanterie au respect de la cavalerie ; quoiqu'il en fut, n'y ayant pas d'autres parties à choisir, il commanda qu'on se retira, mais tout bellement, faisant face de temps en temps vers l'ennemi, allant toujours vers un certain chemin de traîne par lequel on emmenait le bois pour construire l'hôpital, à cause qu'il était dur et que leurs raquettes ne leur seraient pas nécessaires en ce lieu là pour bien aller ; chacun exécuta cet ordre, mais à la vérité, plus précipitamment qu'il n'était porté. Monsieur de Maison-Neufve voulant être le dernier en cette rencontre, il attendait que les blessés fussent passés avant de marcher ; quand on fut arrivé à ce chemin de traîne qui fut notre sentier de salut, nos Français effrayés s'enfuirent de toutes leurs forces et laissèrent M. de Maison-Neufve fort loin derrière eux ; lui de temps en temps, faisant face avec ses deux pistolets, crainte d'être saisi de ces barbares qui étaient toujours sur le point de le faire prisonnier. Ils ne le voulaient pas tuer, parce que le reconnaissant pour le gouverneur, ils voulurent en faire la victime de leur cruauté, mais Dieu l'en garantit et cela de la façon que je vais dire : les Iroquois ayant déferé à leur commandant cette capture, ils le laissèrent aller un peu devant eux, afin qu'il eut l'honneur de le prendre, mais celui qui voulait prendre fut pris, car M. le Gouverneur s'en trouvant si importuné qu'il l'avait toujours sur les épaules, il se mit en devoir de tirer, ce que ce sauvage voyant, il se baissa pour éviter le coup. M. le Gouverneur ayant raté, cet homme se releva pour sauter sur lui, mais en cet instant, il prit son autre pistolet et le tira si promptement et si heureusement qu'il le jeta tout raide mort. Or comme cet homme était le plus proche de lui, il eut le loisir de prendre un peu d'avance jusqu'à ce que les autres barbares étant venus à leur commandant déjà expiré, soudain au lieu de le poursuivre, ils chargèrent cet homme sur leurs épaules et l'emportèrent promptement parce qu'ils avaient peur que quelque secours inopiné ne leur vint ravir et que le corps d'un tel personnage ne tomba entre les mains de leurs ennemis : ce ridicule procédé donna loisir à M. de Maison-Neufve de se rendre au fort, quoiqu'après tous les autres,

lesquels pensaient être emportés d'un coup de canon par un malhabile homme, qui les voyant venir, courant avec confusion, sans faire distinction d'amis ou d'ennemis, mit le feu au canon, mais par bonheur, l'amorce se trouva si mauvaise que le coup ne s'en alla pas. Que s'il eut parti, la pièce étant si bien braquée sur le petit chemin par lequel ils venaient, qu'il eut tué tout le monde. M. de Maison-Neufve arriva au fort, chacun en eut une joie qu'on ne peut exprimer, et alors, trop convaincus de son courage, protestèrent qu'à l'avenir, ils se donneraient bien de garde de le faire ainsi exposer mal à propos. Au reste, il semble que Dieu en cette occasion ne leur avait imprimé de la frayeur que pour faire davantage éclater son courage et le mieux établir dans leur esprit. Ce rude combat et plusieurs autres qui se firent pendant cette année n'empêcha pas ce printemps même qu'on ne commença à faire du bled français à la sollicitation de M. d'Aillebout auquel le Canada a l'obligation de cette première épreuve, qui convainquit un chacun que la froideur de ce climat, ne l'empêchait pas de produire une grande abondance de bled. Enfin l'été étant venu, le sieur de la Barre arriva de France ici avec beaucoup de gens, partie desquels étaient d'une compagnie que la reine envoya cette année là en Canada sous sa conduite, laquelle compagnie fut distribuée dans les différents quartiers de ce pays; et l'autre partie de ce monde venait aux frais des Messieurs du Montréal, lesquels firent encore cette année de très-grandes dépenses pour ce lieu. Ce qui est remarquable ici dedans, c'est l'hypocrisie du sieur de la Barre qui trompa tant de gens en France et en Canada; à la Rochelle, il portait à sa ceinture un grand chapelet avec un grand crucifix qu'il avait quasi incessamment devant les yeux, tellement qu'il venait en ce pays comme un homme apostolique auquel on avait confié ce commandement. Ainsi, sous des vertus apparentes, il cachait une très méchante vie qui l'a fait finir ses jours sous une barre qui était plus pesante que celle de son nom; au reste quoiqu'il fit l'hypocrite aussi bien qu'homme de son siècle, toujours est-il vrai qu'il a rendu un grand service au pays en y amenant ce secours, et c'est peut être pour l'en récompenser que Dieu lui a fait faire cette rude pénitence pour la conclusion de sa vie; afin de lui donner un moyen de satisfaire à ses crimes, comme apparemment il a fait; mourant d'une façon qui a laissé sujet de croire à tous que ça été pour le grand bien de son âme. Ce personnage qui portait en lui l'image de la même vertu, demeura au Montréal toute l'année suivante, mais enfin on le reconnut par quelques promenades qu'il faisait fréquemment dans le bois avec une sauvagesse qu'il engrossa, ce qui découvrit l'erreur de ces beaux prétextes. Mais pour ne



pâs prévenir le temps qu'il faut laisser à l'année qui vient et dire un mot de notre charitable inconnue qui envoya pour sa part à Mlle Mance, pendant cette année, 3,000 livres, trois chapelles et plusieurs meubles, lui adressant le tout comme si elle eut été logée, ce que M. de Maison-Neufve voyant, il résolut d'employer tout son monde avec la plus grande diligence qu'il se pouvait, afin de la loger, ce qu'il fit avec tant de promptitude que le 8 Octobre du même an, elle fut logée et en état d'écrire et de dater ses lettres de l'hôpital du Montréal, écrivant à sa chère fondatrice, ce qu'envisageait beaucoup M. de Maison-Neufve afin de la contenter ; l'hôpital ne fut pas plus tôt fait qu'il se trouva assez de malades et de blessés pour le fournir, tous les jours, les Iroquois par leurs boucheries y fournissaient de nouveaux hôtes, ce qui obligeait un chacun à bénir Dieu de tout son coeur pour les saintes inspirations qu'il avait données à cette inconnue en faveur des pauvres malades et blessés de ce lieu ; cela fit voir à Mlle Mance que sa bonne Dame avait bien raison de ne lui point acquiescer en changeant ses charités en faveur d'une mission pour laquelle elle la sollicitait ; cet ouvrage étant si nécessaire même dans les commencements, de quoi Mlle Mance étant pour lors bien convaincue, lui écrivit en cette sorte : D'abord que la maison où je suis a été faite, incontinent elle a été garnie, et le besoin qu'on en a fait voir la conduite de Dieu en cet ouvrage : C'est pourquoi, si vous pouviez encore faire une charité qui serait que j'eusse ma subsistance pour moi et pour une servante, et que les 2,000 livres de rente que vous avez donné fussent entièrement aux pauvres, on aurait meilleur moyen de les assister, voyez ce que vous pouvez faire là dessus, j'ai de la peine à vous le proposer, parceque j'ai peine à demander, mais vos bontés sont si grandes que j'aurais peur d'un reproche éternel si je manquais à vous mander les besoins que je sais. Ce peu de paroles furent un grain de semence jetée dans une terre très excellente, nous verrons ce qu'elles produiront l'année prochaine.

DE L'AUTOMNE 1644 JUSQU'A L'AUTOMNE 1645 AU DÉPART  
DES NAVIRES DU CANADA.

Au commencement de cette année, il y eut diverses attaques où Dieu fut toujours très-favorable aux Montréalistes ; de vous dire combien ils ont tué d'ennemis, on ne le peut faire, tant ces barbares sont soigneux à cacher leurs morts et de les enlever ; mais je vous dirais bien une assez plaisante rencontre où il n'y eut point de sang répandu, ce qui arriva de la sorte : une partie de ces barbares



étant venue pour faire quelque coup, et un de leurs découvreurs ayant apperçu que tous les travailleurs s'étaient retirés dans un instant, au son de la cloche qui les appelait pour dîner, il s'avança et monta dans un arbre fort épais et fourni de branches, tout propre à se bien cacher, et bien découvrir quand quelqu'un reviendrait. Après le dîner, la cloche ayant sonné, ils virent que tous revenaient au travail, en même temps ce que regardant de tous côtés, il attendit pour voir le quartier qui serait le plus aisé à surprendre, mais par malheur pour lui, on vint placer un corps de garde sous l'arbre où il était niché. Jamais il n'osa faire connaître sa voix, il est vrai que cela lui était pardonnable parcequ'il avait une grosse fièvre qui lui dura tout autant que cet arbre fut investi. Si on eut aperçu ce corbeau au milieu de ces branches, il eut fait le saut périlleux, mais on ne le vit ni on ne l'entendit aucunement ; ce que l'on sait, c'est seulement par son rapport et celui de ses camarades ; venons aux navires et disons qu'ils nous apportèrent cet été de très-fâcheuses nouvelles, et à M. de Maison-Neuve surtout qui sut la mort de son père, ce qui l'obligea de repasser en France pour les affaires de sa maison à laquelle il fallait qu'il alla donner ordre ; il ne voulut point partir sans renvoyer auparavant en France le sieur de la Barre qu'il avait reconnu pour n'avoir rien de saint que son chapelet et sa mine trompeuse ; qu'ici le départ de Monsieur de Maison Neufve affligea beaucoup tous ceux d'ici qui le regardaient comme leur père. Mlle Mance reçut une lettre de son côté bien consolante, d'autant que sa Dame lui mandait en propres termes pour répondre à sa lettre. J'ai plus d'envie de vous donner les choses nécessaires que vous n'avez de les demander, pour cela, j'ai mis 20,000 francs entre les mains de la compagnie de Montréal pour vous les mettre en rente afin que vous serviez les pauvres sans leur être à charge d'outre cela, je vous envoie 20,000 livres cette année." La bonne Dame qu'elle était admirable en ses charités, elle savait bien que l'aumône a de grandes lettres de change pour l'autre vie, puisqu'elle l'a fait si largement, jugez combien cette vénérable fondatrice inconnue à tous, hormis à Mlle Mance et au Père Bazin, était agréable à Dieu et consolait fortement cette demoiselle qu'elle avait fait ici administratrice de son hôpital. Mais laissons cette bonne Dame et finissons cette année par M. de Maison-Neufve, lequel en partant pour la France laissa le gouvernement de son cher Montréal à M. d'Ailleboutz, auquel il le recommanda plus que s'il eut été un autre soi-même.

DE L'AUTOMNE 1645 JUSQU'A L'AUTOMNE 1646 AU DÉPART DES  
NAVIRES DU CANADA.

Nous n'avons pas grandes nouvelles à donner au public jusqu'au printemps où les Iroquois vinrent ici faire une paix forcée afin de nous surprendre lorsque nous y penserions le moins et que nous serions le moins sur nos gardes, ce que nous verrons ci-après malheureusement arriver aux sauvages nos alliés, non pas aux Français qui ne marchaient jamais qu'armés et sur la défiance. Ils allaient toujours au travail et en revenaient tous ensemble au temps marqué par le son de la cloche; on profita beaucoup de cette paix forcée, parce que les Iroquois ne voyant pas un coup assuré, ils n'osaient pas se déclarer, ce qui donna loisir à M. d'Ailleboutz de parachever les fortifications du fort de ce lieu qu'il réduisit à quatre bastions réguliers, si bons que l'on en a pas encore vu de pareils en Canada; il est vrai que l'injure des temps n'a pas permis à ces fortifications de durer jusqu'à aujourd'hui, mais la mémoire ne laisse pas d'en être récente auprès de plusieurs habitants; c'est dommage que ce fort soit si proche du fleuve St. Laurent, d'autant qu'il lui est un ennemi fâcheux, lequel ne laisse pas sa demeure assurée, surtout un certain temps que des montagnes de glace le viennent menacer d'un soudain bouleversement; ce qui fait que l'air soigne moins cet ancien *Berceau du Montréal* qui, d'ailleurs, serait fort agréable. L'été, suivant cette paix simulée, nous eûmes de bonne heure les navires à Québec, qui donnèrent incontinent la joie au Montréal de son chef M. de Maison-Neuve; mais en attendant que nous voyons le peu de temps qu'il nous doit rester en Canada parlons un peu d'un appelé M. Lemoine qui fut envoyé ici pour servir d'interprète à l'égard des Iroquois qu'on voyait toujours sans les bien entendre à cause qu'on avait pas d'assez bons interprètes. Comme c'est le principal sujet qui émut M. de Montmagny à nous l'envoyer, nous verrons dans la suite de cette histoire combien sa venue nous fut avantageuse, non seulement pour le secours qu'on a tiré de sa langue, mais encore pour les bonnes actions qu'il a faites contre les ennemis auxquels il a plusieurs fois si bien fait voir son courage, qu'il a mérité ses lettres de noblesse pour les secours qu'il a rendus contre eux; mais avant que de les marquer, il faut attendre les temps, et cependant comme celui-ci exige que nous touchions un second départ de M. de Maison-Neuve pour la France, parlons-en et disons qu'il fut causé par une lettre de M. de la Doversière qui lui manda dans un navire.



lequel partit après lui, qu'il revint incontinent, parce que son beau-frère avait été assassiné depuis son départ et que sa mère avait conçu un dessein ruineux pour des secondes noces, et que ces deux choses enveloppaient tant d'affaires qu'il fallait absolument qu'il remonta en mer. Voyant cette lettre qui l'obligeait une seconde fois à s'en aller, il n'osa aller au Montréal; il fallut qu'il épargna le coeur de ses enfants, pour conserver le sien, il savait que les lettres qui porteraient ce fâcheux rabat-joie y donneraient assez de tristesse sans l'aller augmenter par sa présence. C'est pourquoi, quittant cette pensée, il alla cacher son chagrin au plus vite dans le fond d'un vaisseau et envoya les lugubres messagers de son retour à son cher Montréal qu'il consola le mieux qu'il put par l'espérance d'y revenir l'an suivant sans y manquer.

DE L'AUTOMNE 1646, JUSQU'A L'AUTOMNE 1647, AU DÉPART DES  
NAVIRES DU CANADA.

Au commencement de cet hiver, les Iroquois brûlèrent le fort de Richelieu,<sup>1</sup> qu'on avait laissé sans monde, disant par raillerie que ce n'était pas par mal mais qu'il n'était fait que de gros bois, ce qu'ils firent à dessein de le piller sans en pouvoir être accusés. Le mois de mars venu, ils levèrent le masque tout de bon, ils commencèrent l'exécution des pernicieux desseins qui les avait portés à faire la paix; voilà qu'ils se divisèrent en plusieurs branches et allèrent en guerre de toutes parts en même temps. Quand à nos pauvres sauvages, comme ils se regardaient dans une profonde paix, ils étaient dans différentes rivières à chasser sans se donner aucunement de garde, ce qui fut cause que ces traîtres venant tout d'un coup dans ces rivières où ils étaient, ils en firent tout à la fois un si épouvantable massacre qu'ils en laissèrent peu échapper, surtout il y eut très-peu de Nipissiriniens qui se sauvèrent; quand aux Hurons qui étaient aux environs d'ici, ils s'y jettaient comme dans un asile assuré, d'où ils prirent la coutume de parlementer avec leurs ennemis, ce qu'ils faisaient sans crainte à cause du lieu où ils étaient, mais comme ils avaient de la peine à s'y tenir, pour avoir leur vie et liberté assurés en même temps, ils méditaient une lâche manière de trahir les Français, pour captiver la bienveillance de l'ennemi, sans penser aux grandes dépenses que l'on faisait ici pour les entretenir dans ce temps-là

1 Bâti en 1642 par M. de Montmagny à l'entrée de la rivière de Sorel alors nommée Rivière Richelieu.



où l'on faisait tout venir de France; ce qui fait voir leur extrême ingratitude qui les portait à vouloir livrer leurs hôtes entre les mains de leurs ennemis, afin d'être par eux brûlés tout vifs, ce qu'ils tâchaient de faire réussir en cette manière; tantôt l'un, tantôt l'autre allaient à la chasse et venaient accompagnés d'Iroquois vers la maison de son hôte, il l'appelait comme s'il eût besoin de quelque chose voulant l'attirer dans une embuscade d'ennemis, un pauvre homme sortait bonnement à une telle voix, et souvent il se trouvait dans la gueule du loup. Cela aurait réussi à ces malheureux et ils auraient fait mourir quantité de leurs charitables bienfaiteurs, si Dieu qui ne voulait pas payer leurs bonnes oeuvres de cette méchante monnaie ne les eut préservés. Enfin plusieurs ayant été repoussé jusque dans leurs propres foyers, on commença à se donner de garde et on laissa désormais crier ces basiliques avec moins de compassion sans aller s'enquérir de ce qu'ils souhaitaient. On demandera d'où vient que l'on recevait ces gens, qu'on ne les faisait pas mourir; mais il faut considérer que l'envie que l'on avait de les gagner à Dieu faisait qu'on se laissait aisément tromper par eux dans toutes leurs protestations, et que d'ailleurs, il était de la politique de ne les pas punir, crainte d'animer toute leur nation dans un temps où nous n'étions pas en état de nous soutenir contre tant de monde; ainsi le temps se passa en trahisons et alarmes jusqu'à ce que l'été étant venu, après que nos pauvres Montréalistes se furent longtemps entretenus de leur cher gouverneur, ils surent qu'il était arrivé, ce qui combla ce lieu de joie. Aussitôt qu'il fut venu, il avertit M. d'Ailleboutz qu'en France on voulait rappeler M. le chevalier de Montmagny dont la mémoire est encore en grande vénération; de plus, il lui dit qu'il serait nommé au gouvernement du Canada et qu'il fallait qu'il s'en allât en France et que l'année suivante il reviendrait pourvu de sa commission; ce bon gentilhomme avertit bien M. d'Ailleboutz de ces deux choses, mais il était trop humble pour lui dire qu'on lui avait offert à lui-même d'être gouverneur du pays, et qu'il l'avait refusé par une sagesse qui sera mieux reconnue en l'autre monde qu'en celui-ci.

DE L'AUTOMNE 1647, JUSQU'A L'AUTOMNE 1648, AU DÉPART DES  
NAVIRES DU CANADA.

Comme dans cette année et la suivante les guerres des Iroquois furent plus furieuses que jamais, ces barbares devenant de jours en jours plus audacieux et superbes par les continuelles victoires

qu'ils remportaient dans le pays des Hurons qu'ils ont depuis complètement détruits, ce fut un coup du ciel que le retour de M. de Maison-Neuve, car l'effroi était si grand dans toute l'étendue du Canada qu'il eut gelé les coeurs par l'effet de la crainte, surtout dans un poste aussi avancé qu'était celui de Montréal s'il n'eut été réchauffé par la confiance qu'un chacun avait en lui; il assurait toujours les siens dans les accidents de la guerre et il imprimait de la crainte à nos ennemis au milieu de leurs victoires ce qui était bien merveilleux dans un petit poste comme celui-ci; les Hurons quoique en grand nombre étaient quand à eux épouvantés par les tourmens, se rendaient tous aux Iroquois, ceux qui en étaient pris, tenaient à grande faveur qu'il leur fut permis d'entrer dans leur parti afin d'éviter une mort cruelle quand même ils auraient du sortir à mi-rotis du milieu des supplices. Chacun qui leur avait promis fidélité quoique par force, n'eut osé violer cette parole infidèle à cette nation appréhendant d'être attaqués une deuxième fois. Enfin nos ennemis se grossissaient tellement de jour à autre qu'il fallait être aussi intrépide que nos Montréalistes pour vouloir conserver ce lieu. Tantôt les ennemis venaient par ruse afin de nous surprendre dans un pourparler spécieux, tantôt ils venaient se cacher dans des embuscades où ils passaient sans broncher des journées entières, chacun derrière sa souche, afin de faire quelque coup; enfin un pauvre homme à dix pas de sa porte n'était point en assurance, il n'y avait morceau de bois qui ne pouvait être pris pour l'ombre ou la cache d'un ennemi; c'est une chose admirable comment Dieu conservait ces pauvres gens, il ne faut pas s'étonner si M. de Montmagny empêchait tout le monde de monter ici pour s'y établir disant qu'il n'y avait point d'apparence que ce lieu put subsister, car humainement parlant cela ne se pouvait pas si Dieu eut été de la partie, qu'il en soit loué à jamais, et que Dieu veuille bien bénir son ouvrage, il n'appartient qu'à lui, on le voit assez par la grâce qu'il a fait de soutenir jusqu'à présent au milieu de tant d'ennemis, de bourrasques, un poste, et malgré les inventions différentes dont on s'est servi pour le détruire. Le printemps venu, en plusieurs tentatives que firent les Iroquois il faut que je raconte deux trahisons qu'ils tramèrent sans aucune réussite, afin de faire connaître les gens auxquels nous avons affaire. Plusieurs Iroquois s'étaient présentés sous les apparences d'un pourparler, feu M. de Normentville et M. Lemoine s'avancèrent un peu vers eux et incontinent trois des leurs se détachèrent afin de leur venir parler; M. de Normentville voyant ces hommes s'approcher sans armes pour marque de confiance et pour donner le même témoignage, il s'en alla aussi de son côté vers le gros des



Iroquois avec une seule demi-pique en la main par contenance, ce que Lemoine voyant il lui cria :

“ Ne vous avancez pas ainsi vers ce straitres,” lui trop crédule à ces barbares qu’il aimait tendrement, quoique depuis ils l’aient fait cruellement mourir, ne laissa pas d’aller vers eux, mais lorsqu’il y fut, ils l’enveloppèrent si insensiblement et si bien que quand il s’en aperçut il ne lui fut plus possible de se retirer. Lemoine apercevant la perfidie, coucha en joue les trois Iroquois qui étaient auprès de lui et leur dit qu’il tuerait le premier qui branlerait à moins que Normentville ne revint, un des trois demanda à l’aller chercher ce qu’il lui fut permis, mais cet homme ne revenant pas, il contraignit les deux autres à marcher devant lui au château, d’où ils ne sortirent point que jusqu’au lendemain que Normentville fut rendu. L’autre trahison se pensa faire sur le Sault Normant, qui est une *bature*, laquelle est peu avant sur le fleuve vis-à-vis du château ; deux Iroquois s’étant mis sur cette bature, M. de Maison-Neufve commanda à un nommé Nicholas Godé de s’y en aller en canot, afin de savoir ce qu’ils voulaient dire, d’autant qu’ils feignaient de vouloir parler, nos deux Français approchant, un de ces misérables intimidé par sa mauvaise conscience, se jetta dans son canot, s’enfuit, et laissa son camarade dégradé sur la roche où nos amateurs le prirent ; le captif étant interrogé pourquoi son compagnon avait fui, il dit que c’était une terreur panique qui l’avait saisi sans qu’il eut aucun mauvais dessein et qu’il eut aucun sujet de s’en aller de la sorte, ainsi ce traître voila adroitement sa mauvaise intention ; cela n’empêcha pas qu’on l’emmena au château. Peu après qu’il y fut, le fuyard reparut de fort loin, voguant et haranguant sur le fleuve ; d’abord on commanda aux deux mêmes canoteurs de se tenir prêts afin de le joindre à la rame, s’il approchait de trop près, ce qui réussit fort bien, car étant insensiblement mis dans le courant, au milieu de ces belles harangues, nos Français se jetèrent soudain dans leurs canots, le poursuivirent si vivement qu’il fut impossible d’en sortir et d’aller à terre avant d’être attrapé, si bien qu’il vint faire compagnie à son camarade qu’il avait fort incivilement abandonné. Voyez la ruse de ces gens et comme néanmoins on les attrapait. Ce fut cette année que pour narguer davantage les Iroquois on commença le premier moulin du Montréal, afin de leur apprendre que nous n’étions pas dans la disposition de leur abandonner ce champ glorieux, et que ce boulevard public ne se regardait pas prêt à s’écouler... Au reste, cette année, Dieu nous assista grandement, car si les Iroquois nous blessaient bien du monde en diverses reprises, ils ne nous tuèrent jamais qu’un seul homme ; encore est-ce plutôt une victime que Dieu voulait



tirer à soi, qu'un succès de leurs armes auquel Dieu ne l'eut peut-être pas accordé si Dieu ne l'eut pas trouvé si digne de sa possession. Enfin les vaisseaux de France nous arrivèrent et nous rapportèrent M. d'Aillebout pour gouverner en la place de M. de Montmagny ;<sup>1</sup> la joie de ceux de Montréal fut grande lorsqu'ils surent qu'un des associés de la compagnie venait en Canada pour être gouverneur. Mais elle fut modérée dans l'esprit de M. de Maison-Neuve et de Mlle. Mance par une nouvelle qu'ils eurent que plusieurs des notables de la compagnie du Montréal avaient été divertis de ce dessein ici, qui exprès leur faisaient prendre le change en faveur du Levant et que M. LeGauffre, un des plus illustres et anciens associés, ayant laissé par son testament 30,000 livres pour fonder ici un évêché, on avait perdu cette somme par arrêt, faute d'avoir diligemment vaqué à cette affaire. Voilà donc les fâcheuses nouvelles qu'ils apprirent et dont M. d'Aillebout les assura. Mais ensuite, afin de les consoler un peu, il apprit à M. de Maison-Neuve qu'il apportait une ordonnance de la grande compagnie, laquelle croissait la garnison de six soldats, et que au lieu de 3,000 livres que l'on avait donné jusqu'alors de gage pour lui et ses soldats, il aurait à l'avenir 4,000 livres ; MM. de la Grande Compagnie voulant en cela reconnaître les bons et agréables services que le pays recevait du Montréal sous son digne Gouverneur.

DE L'AUTOMNE 1648 JUSQU'A L'AUTOMNE 1649, AU DÉPART DES  
NAVIRES DU CANADA.

La plupart des Iroquois furent tous occupés cette année à harceler les Hurons et les réduire aux abois dans leur propre pays ; nous ne fumes travaillés ici que par de petits partis dont on vint facilement à son honneur par la prudence de M. de Maison-Neuve et la générosité des braves Montréalistes qu'il commandait. Le printemps arrivé, M. d'Aillebout envoya ici M. de.....son neveu, avec 40 hommes qu'il commandait sous le nom de camp volant, afin d'y aider à y repousser des ennemis, ce qui fut plus aisé que de les battre, car aussitôt qu'ils entendaient le bruit des rames de ses chaloupes, ils s'enfuyaient avec une telle vitesse qu'il n'était pas facile de les attraper et de les joindre ; ce renfort encouragea

<sup>1</sup> Le 20 août 1648, M. d'Aillebout mouilla devant Québec et fut reçu gouverneur. M. de Montmagny partit le 23 septembre suivant. M. d'Aillebout, gouverneur de Montréal le 7 septembre 1645 à octobre 1647. Puis s'est embarqué pour France le 21 décembre 1647—est revenu gouverneur du Canada le 20 août 1648.

beaucoup les nôtres aussitôt qu'il parut, à quoi contribua beaucoup le nom et la qualité de celui qui le commandait, si l'on avait eu l'expérience que l'on a aujourd'hui avec la connaissance que nous avons présentement de leur pays, 40 bons hommes bien commandés, se seraient acquis beaucoup de gloire, auraient rendu des services très-signalés au pays et auraient retenu nos ennemis dans une grande crainte par les coups qu'ils auraient faits sur eux ; mais nous n'avions pas les lumières que nous avons aujourd'hui, et nous étions moins habiles à la navigation du canot qui est l'unique dont on doit user contre ces gens-là, que nous ne sommes maintenant.

L'été étant venu, Mlle. Mance descendit à Québec, pour y recevoir les nouvelles de France, lesquelles lui furent fort tristes, car premièrement, elle apprit la mort du R. P. Rapin, son pieux ami et charitable protecteur auprez de sa pieuse fondatrice. Deuxièmement que la compagnie du Montréal était quasi toute dissipée ; en troisième lieu, que ce bon M. de la Doversière était si mal dans ses affaires qu'il avait quasi fait banqueroute, même qu'on l'avait laissé si mal qu'il était en danger de mort et qu'on était sur le point de lui saisir tout son bien. Mlle. Mance frappée de ces trois coups de massue en la personne du R. P. Rapin qui lui faisait avoir tous les besoins de sa dame, en la personne de M. de la Doversière, qui depuis 1641 qu'elle fut uni à la compagnie, recevait tous ses effets et gérait toutes ses affaires de France, enfin, en la personne de tous les associés dont la désunion faisait l'entière destruction de leur commerce ; elle fut bien abattue, mais enfin, s'étant remise et abandonnée entre les mains de Notre Seigneur, éclairée de son divin esprit, elle crut qu'elle devait passer en France, comme sa chère fondatrice vivait encore, afin de lui rendre compte de toutes choses et faire ensuite tout ce qu'il lui plairait ; afin qu'elle n'eut le mécontentement de tout voir renverser dans cet ouvrage, et que l'oeuvre de Dieu ne se trouva détruit ; elle médita les moyens de joindre tous les membres de la compagnie du Montréal et pensa à leur faire faire quelque acte public qui cimentait mieux leur union, si elle y pouvait parvenir, parce que, de là, elle prévoyait bien clairement que dépendrait non-seulement l'hôpital, mais encore la subsistance de tout le Montréal, et même de tout le Canada qui ayant perdu ce boulevard avait bien la mine de périr, car enfin, tout ce pays pour lors était fort épouvanté, surtout par les cruautés et entières destructions des Hurons, lesquels menaçaient ensuite généralement tous les Français d'encourir la même disgrâce et de suivre le même traitement. Mlle. Mance considérant ces choses, résolut de s'embarquer au plus tôt pour la



France, où M. de Maison-Neuve et tous ceux du Montréal l'accompagnèrent de leurs vœux.

DE L'AUTOMNE 1649 JUSQU'A L'AUTOMNE 1650, AU DÉPART DES  
NAVIRÉS DU CANADA.

Après le départ de Mlle Mance on eut le martyre des Révérends Pères de Brébœuf et Lallemant. Pendant toute cette année on ne voyait que des descentes de Hurons qui fuyaient la cruauté des Iroquois et venaient chercher parmi nous quelque refuge, toujours on apprenait par eux quelques nouvelles esclandres, quelques nouveaux forts perdus, quelques villages pillés de nouveau, quelques nouvelles boucheries arrivées. Enfin le reste des Hurons défilait peu à peu et chacun s'échappait du mieux qu'il pouvait des mains de son ennemi: ce furent les terribles spectacles dont le Montréal fut récréé pendant cet an, afin de le préparer tout à loisir d'être le soutien de tous les Iroquois ci-après, car enfin, n'y ayant plus rien à les arrêter au-dessus pour combattre, il fallait nécessairement que tout tomba sur lui; tellement que voyant ces gens passer et leur raconter les boucheries, ils pouvaient bien dire: "Si cette poignée de monde que nous sommes ici d'Européens ne sommes plus fermes que 30000 Horons que voilà défaits par les Iroquois, il nous faut résoudre ici à être brûlés à petit feu avec la plus grande cruauté du monde, comme tous ces gens l'ont quasi été."

Voyez un peu de quel oeil ces pauvres Montréalistes pouvaient regarder ces misérables fuyards qui étaient les restes et les derniers débris de leur nation. Voilà à peu près les pitoyables divertissements que l'on eut ici jusqu'au retour de Mlle Mance qui fut trois jours avant la Toussaint. Elle vint consoler le Montréal dans les afflictions et lui apporter de bonnes nouvelles: savoir, premièrement, que sa chère fondatrice était toujours dans la meilleure volonté du monde; secondement, que la compagnie du Montréal à sa sollicitation, s'était unie cette fois-là par un contrat en bonne forme authentique, que M. Ollié avait été fait directeur de la compagnie au lieu de *M. de la Marguerye*, à cause qu'il était du conseil privé, qu'en cette réunion, tous avaient fait voir une telle preuve de bonne volonté pour cet ouvrage, qu'on avait tout sujet d'en bien espérer, qu'on avait jugé à propos qu'elle portât les associés à quitter le dessein du Montréal et à donner une assistance aux Hurons, laquelle fut proportionnée à l'état pitoyable où ils étaient dans le temps de son départ, mais qu'elle avait répondu à



la personne qui lui avait parlé que MM. du Montréal étaient plus zélés pour l'ouvrage commencé que jamais, que pour marque de cela, ils venaient de s'unir authentiquement par un acte public, afin d'y travailler, qu'ayant appris toutes ces choses à cette personne, cela n'empêcha pas qu'il alla voir Monsieur et Madame la Duchesse de Liancourt pour lui faire la même proposition, ce qui fut en vain, car elle n'eut d'autre réponse, sinon, qu'ils travaillaient pour le Montréal.

"Tout cela m'a bien fait adorer la Providence Divine, ajouta-t-elle, quand j'ai su à mon retour que Monsieur Lemoine avait été pour mener du secours dans le pays des Hurons, a été obligé de relacher, les trouvant qu'ils venaient tous, du moins autant qu'il en restait, car enfin, si tout ce monde avait tourné ses vues et avait fait ces dépenses pour ce dessein, à quoi est-ce que tout cela aurait abouti? L'état pitoyable où j'avais laissé les hommes me faisait compassion, mais le ciel qui voulait les humilier n'a pas permis que ces serviteurs, ayant ouvert leurs bourses pour un ouvrage qu'ils ne voulaient pas maintenir; il a choisi dans le Montréal une oeuvre qu'apparemment il voulait rendre plus solide. Son saint nom soit à jamais béni.

DE L'AUTOMNE 1650, JUSQU'A L'AUTOMNE 1651, DÉPART DES  
NAVIRES DU CANADA.

Les Iroquois n'ayant plus de cruautés à exercer au dessus de nous, parcequ'il n'y avait plus de Hurons à détruire, et que les autres sauvages s'en étaient enfuis dans des terres qu'ils ne pouvaient les aller chercher à cause du défaut de chasse et qu'il faut être plus adroit à la pêche qu'ils ne le sont pour aller dans les pays où ils s'étaient retirés, tournaient la face vers l'isle de Montréal qu'ils regardaient comme le premier objet de leur furie dans leur descentes, pour ce sujet l'hiver étant passé, ils commençaient tout de bon à nous attaquer, mais avec une telle opiniâtreté qu'à peine nous laissèrent-ils quelques jours sans alarmes; incessamment nous les avions sur les bras, il n'y a pas de mois cet été où notre livre des morts ne soit marqué en lettre rouge par les mains des Iroquois; il est marqué de leur côté, ils y perdaient bien plus de gens que nous, mais comme leur nombre était incomparablement plus grand que le notre, les pertes aussi nous étaient plus considérables qu'à eux qui avaient toujours du monde pour remplacer les personnes qu'ils avaient perdues dans les combats, que si les troupes étaient présents, je donnerais aux braves soldats qu'étaient pour lors les éloges qu'ils ont mérités,

mais la plupart des choses que je désirais remarquer ayant été oubliées de ceux qui m'instruisent, il faut que je me contente seulement de vous rapporter les plus notables actions qui se firent pour lors, les autres étant hors le souvenir des hommes qui est le seul mémorial dont je puis user dans cette histoire, laquelle jusqu'ici n'a eu aucun écrivain. Entre les autres qui ont laissé après elles une plus grande impression dans les esprits cette année, celle de — *Jean Bourdart* est fort remarquable : ce pauvre jeune homme étant sorti de chez lui avec un nommé *Chiquot* furent surpris par 8 ou 10 Iroquois qui les voulurent saisir ; mais eux s'enfuyant, *Chiquot* se cacha sous un arbre et tous ses barbares se mirent à la poursuite de *Jean Boudart*, lequel s'en allant à toutes jambes vers sa maison vers lequel il trouva sa femme, à laquelle il demanda si le logis était ouvert : "Non, lui répondit-elle, je l'ai fermé ;" "Ah ! voilà notre mort à tous deux," lui dit-il, "fuyons-nous-en," lors en courant de compagnie vers la maison, la femme demeurée derrière fut prise, mais elle criant à son mari qui était près d'être sauvé ; le mari touché par la voix de sa femme la vint disputer si rudement à coups de poing contre les barbares, qu'ils n'en purent venir à bout sans le tuer ; pour la femme ils la réservèrent pour en faire une cruelle curée ; ce qui fait toute leur joie, aussi n'en tuent-ils point sur le champ à moins qu'ils y soient contraints, Mr. Lemoine, Har-chambault et un autre, ayant accouru au bruit, furent eux-mêmes chargés par quarante autres Iroquois qui étaient eux-mêmes en embuscade derrière l'hôpital lesquels les voulurent couper, ce qu'eux trois ayant aperçu, ils voulurent retourner sur leurs pas, mais cela était assez difficile à cause qu'il fallait passer auprez de ces quarante hommes, lesquels ne manquèrent pas de les saluer avec un grand feu sans toutefois qu'il y eut autre effet que le bonnet de M. Lemoine percé, bref ils s'enfuirent tous trois dans l'hôpital qu'ils trouvèrent tout ouvert, et où Mlle Mance était seule, en quoi il y a bien à remercier Dieu, car s'ils ne l'eussent trouvé ouvert ils eussent été pris et si les Iroquois eussent arrivé à passer devant l'hôpital, sans que les Français y eussent entré, comme la maison était toute ouverte ils eussent prit Mlle Mance, pillé et brûlé l'hôpital, mais ces trois hommes y étant entrés et ayant fermé les portes, ils ne songèrent qu'à s'en retourner avec cette pauvre femme et à chercher *Chiquot* qu'ils avaint vu cacher. Enfin l'ayant trouvé, il les frappait si fort à coup de pieds et de poignards qu'ils n'en purent pas venir à bout, ce qui fit que craignant d'être joints sur ces entrefaites par les Français qui venaient au secours, ils lui enlevèrent la chevelure avec un morceau du crâne de la tête, ce qui ne l'a pas empêché de vivre près de quatorze ans depuis, ce qui est bien admirable.



Le 18 juin du même an, il y eut un autre combat qui fut des plus heureux que nous ayons eu, car un très-grand nombre d'Iroquois ayant attaqué quatre de nos Français, ces quatre hommes se jetèrent dans un méchant petit trou nommé redoute, qui était entre le château et un lieu appelé la *Pte. St. Charles* au milieu des abatis et.....là résolus de vendre chèrement leur vie, ils commencèrent à la disputer à grands coups de fusils ; à ce bruit un de nos anciens habitants nommé Lavigne accourut tout le premier étant le plus proche du lieu attaqué, ce qu'il fit avec une audace surprenante et un bonheur admirable, car passant seul avec une légèreté et une vitesse extraordinaire par dessus tous les bois abattus, pour venir à ses camarades, il donna en quatre embuscades Iroquoises les unes après les autres et essuya 60 à 80 coups de fusil sans être blessé et sans s'arrêter aucunement, jusqu'à ce qu'il eut joint ces pauvres assaillis, qui ne furent pas peu animés par son courage. Ce tintamarre ne fut pas longtemps sans émouvoir nos Français qui étaient toujours prêts de donner, s'en vinrent secourir nos gens par l'ordre de M. le Gouverneur. Ensuite les Iroquois ayant imprudemment laisser aller leurs coups de fusil à la fois, nos Français qui eurent plus de patience les tuèrent alors à plaisir ; Les Iroquois se voyant tomber de tous côtés par leurs décharges, ne songeaient plus qu'à s'enfuir, mais comme les arbres étaient abattus et fort gros, à mesure qu'ils se levaient pour s'en aller on les faisait descendre à coups de fusil, enfin ils y laissèrent parmi les morts vingt-cinq ou trente des leurs sans les blessés qui s'en allèrent. Mais passons outre et disons que les Iroquois ensuite à force de nous inquiéter, obligèrent cette année Mlle Mance de quitter l'hôpital pour venir au château, et que tous les habitants furent obligés d'abandonner leurs maisons, que dans les lieux que l'on voulut conserver, il fallut y mettre des garnisons ; tous les jours, on ne voyait qu'ennemis, la nuit on n'eut pas osé ouvrir sa porte et le jour on n'eut pas osé aller à quatre pas de sa maison sans avoir son fusil, son épée et son pistolet. Enfin comme nous diminuions tous les jours et que nos ennemis s'encourageaient, par leur grand nombre, chacun vit bien clairement, que s'il ne venait bientôt un puissant secours de France, tout était perdu ; Mlle Mance considérant et pesant cela dit à M. de Maison-Neufve qu'elle lui conseillait d'aller en France, que la fondatrice lui avait donné 22,000 livres pour l'hôpital, lesquels étaient dans un certain lieu qu'il lui indiqua ; qu'elle les lui donnerait pour avoir du secours, pourvu qu'en sa place on lui donna cent arpents du domaine de la seigneurie, avec la moitié des bâtiments, qu'encore cela ne valut pas les 22,000 livres elles ne croyait pas y regarder de si près, parceque si cela



ne se faisait pas tout était perdu et le pays bien hazardés. Ils convinrent tous deux de la chose qui enfin s'exécuta par après; Mlle Mance écrit le tout à son illustre fondatrice qui scella son approbation de 20 autres mille livres, qu'elle fit remettre à cette compagnie comme nous le verrons ci-après, afin de lui aider à envoyer un plus grand renfort. Voyez un peu combien cette dame est généreuse, les bonnes oeuvres qu'elle a faites pour ce lieu énonceront sans doute éternellement ses louanges dans les portes de la Jérusalem céleste. Mais revenons à M. de Maison-Neufve qui ayant résolu son départ en cette persuasion de Mlle Mance, quitta enfin son chef Montréal, dans le pitoyable état que nous avons dit; il est vrai que son départ l'eut rendu tout inconsolable sans l'espérance d'un aussi heureux et avantageux retour que celui qu'il promettait; en s'en allant, il laissa la conduite de toutes choses à M. de *Museaux*<sup>1</sup> confiant le tout à sa prudence et lu irecommandant du plus intime de son coeur.

DE L'AUTOMNE 1651 JUSQU'A L'AUTOMNE 1651 AU DÉPART DES  
NAVIRÉS DU CANADA.

Cette année le pays ayant changé de commandant, d'abord le gouverneur nouveau voulut faire connaître à Messieurs du Montréal les bons sentiments qu'il avait pour eux et les bons traitements qu'ils en devaient espérer, en retranchant 1,000 livres d'appointements que Messieurs de la Compagnie générale donnaient à M. de Maison-Neufve, tant pour lui en qualité de Gouverneur de Montréal, que pour sa garnison. Je ne veux rien dire touchant la conduite que ce bon Monsieur a observée à l'égard de cette Isle, d'autant que je veux croire qu'il a toujours eu de très-bonnes intentions quoi-qu'elles lui aient été moins avantageuses que s'il avait plus soutenu cette digue, les inondations Iroquoises n'auraient pris si facilement leur route sur Québec et n'y auraient pas fait les dégâts qu'elles y ont faits, où elles n'y ont pas toujours même respecté sa famille; le nouveau Gouverneur ayant promis à M. de Maison-Neufve avant son départ pour la France, 10 soldats dont il lui avait fait passer les armes par avance, mais il les fit partir si tard et les mit si nuds dans une chaloupe qu'ils y pensèrent geler de froid; on les prit pour des spectres vivants qui venaient, tout squelettes qu'ils étaient, affronter les rigueurs de l'hiver. C'était une chose

<sup>1</sup> Le 13 décembre 1651 M. d'Aillebout, fut remplacé par M. Jean de Lauson comme Gouverneur Général. Il était conseiller du roi et avait été intendant du Dauphiné et de la Nouvelle-France.

assez surprenante de les voir venir en cet équipage en ce temps là, d'autant qu'il était le 10 décembre, cela fit douter longtemps que ce fut des hommes et on s'en put convaincre lorsqu'on les vit de fort près; au reste ces hommes étaient les plus malingres si nous regardons leur constitution, même deux de ces dix étaient encore enfants, lesquels à la vérité sont devenus de fort bons habitants dont l'un s'appelle St. Auge (Onge?) et l'autre se nommait la Chapelle. Ces pauvres soldats ne furent pas plus tôt ici qu'on tâcha de les réchauffer le mieux qu'on put en leur faisant faire bonne chère et en leur donnant de bons habits, et ensuite on s'en servit comme des gens à repousser les Iroquois que nous avions tous les jours sur les bras; aussitôt que l'été fut venu, Mlle Mance désireuse de savoir des nouvelles de M. de Maison-Neufve qui était toute l'espérance de ce lieu pria M. Clos<sup>1</sup> major de cette place, de la vouloir escorter jusqu'aux Trois-Rivières afin de lui faciliter le voyage de Québec, M. Clos en ayant obtenu la permission et ayant descendu avec elle aux Trois-Rivières où ils demeurèrent quelques jours en l'attente d'une commodité pour Québec. Voici que des sauvages arrivèrent du Montréal qui disent que les Iroquois y étaient plus méchants et plus terribles que jamais, que depuis leur départ on était si épouvanté que les Français ne savaient que devenir. M. le Major entendant ce discours laissa Mlle Mance attendre le départ de feu M. Duplessis qui devait se rendre à Kébecq, et remonta au plus vite au Montréal, où tout le monde y fut encouragé par son retour. A son arrivée il y fut récréé et affligé en même temps par une histoire bien surprenante; voici le fait: une femme de vertu qu'on nomme présentement la *bonne femme Primot* fut attaquée à deux portées de fusil du château. D'abord que cette femme fut assaillie elle fit un cri de force; à ce cri, trois embuscades d'Iroquois se levèrent et se firent paraître et trois de ces barbares se jetèrent sur elle afin de la tuer à coups de haches, ce que cette femme voyant, elle se mit à se défendre comme une lionne, encore qu'elle n'eut que ses pieds et ses mains, au trois ou quatrième coup de hache, ils la jetèrent bas comme morte et alors un de ces Iroquois se jeta sur elle afin de lui lever la chevelure, et de s'enfuir avec cette marque de son ignominieux trophée, mais notre amazone se sentant ainsi saisie, tout d'un coup reprit ses sens, se leva et plus furieuse que jamais elle saisit ce cruel avec tant de violence par un endroit que la pudeur nous défend de nommer, qu'à peine se

1 Lambert Closse.—Il était venu en 1641 avec M. de Maison-Neufve et commandait en second la garnison; il était d'une famille noble, les écrits du temps l'appellent indifféremment *sergent major* de la garnison, major de la garnison, major de ce lieu ou du fort de la ville, ou enfin du Montréal.



put-il jamais échapper, il lui donnait des coups de hache par la tête, toujours elle tenait bon jusqu'à ce que déréchef elle tomba évanouie par terre et par sa chute elle donna lieu à cet Iroquois de s'enfuir au plus vite, ce qui était l'unique chose à quoi il pensait pour lors, car il était prêt d'être joint par nos Français lesquels accouraient de toutes parts; au reste cette action fut suivie de quelque chose d'assez plaisant, d'autant que les Français qui venaient au secours ayant aidé à relever cette femme un d'entre eux l'embrassa par signe d'amitié et de compassion, elle revenant à soi et se sentant embrassé déchargea un gros soufflet à ce client affectueux, ce qui obligea les autres à lui dire: "Que faites-vous, cet homme vous témoigne amitié sans penser à mal, pourquoi le frappez-vous?" "Parmanda, dit-elle, en son patois, je croyais qu'il me voulait baiser." C'est étonnant les profondes racines que jette la vertu lorsqu'elle se plaît dans un coeur, son âme était prête à sortir, son sang avait quitté ses veines et la vertu de la pureté était encore inébranlable dans son coeur. Dieu bénisse le saint exemple que cette bonne personne a donné à tout le monde en cette occasion pour la conservation de cette vertu. Cette bonne femme M<sup>me</sup> Primot, dont nous parlons, est encore en vie et s'appelle communément *Parmenda* à cause de ce soufflet, qui surprit tellement un chacun que le nom lui en a demeuré. Les Iroquois, sur la fin de l'été, las de ne pouvoir se venger des coups reçus et des pertes nouvelles qu'ils faisaient encore tous les jours, résolurent de se rendre plus bas afin de voir s'ils réussiraient mieux, ce qu'ils firent malheureusement pour nous, ainsi que la mort de M. Duplessis, gouverneur de Trois-Rivières, et d'une grande partie des habitants de ce lieu le fait voir à ceux qui lisent les relations des Révérends pères Jésuites, mais comme ceci n'est pas de notre fait, passons outre et disons que Mlle. Mance ne revit pas M. de Maison-Neufve, comme elle pensait, cette année; mais qu'elle eut seulement de ses nouvelles par lesquelles il lui mandait qu'il espérait de revenir l'an suivant avec plus de cent hommes, qu'il avait vu adroitement la bonne fondatrice sans faire semblant de rien, qu'il lui avait fait connaître l'état des choses, qu'il y avait sujet d'en espérer encore beaucoup, qu'il ne manqua pas de lui écrire sans lui donner à connaître qu'elle elle était. Cette lettre consola beaucoup Mlle Mance dans ce pénible retardement de notre cher Gouverneur; car par elle on voyait tout se disposer pour son retour l'an suivant, ce qui lui était fort incertain auparavant, d'autant que M. de Maison-Neufve lui avait dit et à M. DesMuseum, auquel il avait laissé ses ordres en tout événement: "Je tâcherai d'amener 200 hommes, ils nous seraient bien nécessaires pour défendre ce lieu; que si je n'en ai pas du

moins 100, je ne reviendrai point, et il faudra tout abandonner, car aussi bien la place ne serait pas tenable." Mlle Mance ayant eu ses nouvelles et ayant donné ordre aux affaires de France vint promptement au Montréal afin de lui faire part de ce qu'elle avait appris et le soulager dans cette facheuse année qu'il fallait encore passer en l'absence de son cher gouverneur.

DE L'AUTOMNE 1652 A L'AUTOMNE 1653, AU DÉPART DES  
NAVIRES DU CANADA.

Le quatorze octobre de cette année, il se fit une très-belle action de la manière que je vais dire. On sut par l'aboïement des chiens, qu'il y avait des ennemis en embuscade du côté qu'ils regardaient. M. le major, qui était toujours sur pied en toutes les occasions, eut l'honneur d'avoir cette découverte à faire, il y alla avec 24 hommes et marcha droit vers le lieu où il était question; pour y aller avec prudence, il détacha le sieur de la Lochetière, Baston et un autre dont je ne sais pas le nom, trois bons soldats qui marchaient devant à la portée de fusil; il donna l'ordre à ces trois détachés de n'aller que jusqu'à un certain lieu qu'il désigna. La Lochetière, emporté par son courage, passa un peu plus outre pour découvrir par dessus un arbre qui était devant lui, si les ennemis n'étaient point dans un fond qui y était; en regardant par dessus cet arbre, les Iroquois qui étaient cachés au pied firent d'abord leurs hués, le tuèrent et le mirent à mort, mais non pas si soudain qu'il ne fit payer sa vie à celui qui le tua, d'autant qu'il lui rendit la pareille de son coup de fusil; les deux autres découvreurs voulant se retirer, eurent une salve qui fut furieuse, mais dont Dieu les garantit. Le major mit d'abord ses hommes en état; on tint ferme quelque temps, mais il aurait expérimenté un moins heureux combat, ayant affaire à tant d'ennemis, sans que M. Prud'homme, ancien habitant d'ici, l'appela d'une chétive maisonnette où il était, lui criant de se retirer bien vite, d'autant qu'on l'environnait; il n'eut pas plus tôt ouï la parole et tourné la tête qu'il vit les Iroquois quasi tout au tour de la maisonnette et de lui, ce qui lui fit commander à ses gens de forcer ces barbares et d'entrer dedans à quelque prix que ce fut, ce qui fut dit fut rigoureusement exécuté; incontinent qu'on fut dedans, on fit des meurtrières et chacun commença à faire grand feu; hormi un lâche, qui saisi de frayeur se coucha tout plat sans que les menaces ni les coups le pussent faire lever; il fallut donc laisser ce mort tout en vie qu'il était et songer à se bien battre, car les Iroquois joignaient



la maison de toutes parts et tiraient si rudement que les balles passaient au travers de cette chétive maisonnette qui était si peu solide, qu'après l'avoir percée, elle perça un de nos plus beaux soldats, qui est un nommé Laviolette, et le mit hors de combat, ce qui nous fut une grande perte pour cette occasion, d'autant que cet homme a toujours paru ici un des plus intrépides et vigoureux, ce qui a fait qu'on lui a donné plusieurs fois des commandements dont il s'est fort bien acquitté. Enfin, nonobstant ce malheur, il ne fallut pas laisser de se battre et faire de son mieux, ce qui nous réussit très-bien et se passa de la sorte : nos meurtrières étant faites et ayant moyen de répondre aux ennemis, nous commençâmes à avoir notre tour, et dans les premières décharges, nous en jetâmes une belle quantité par terre, ce qui les embarrassa fort, surtout à cause que ne voulant pas abandonner leurs morts, ils ne savaient aussi comment les enlever, d'autant que chacun qui en approchait ne manquait pas de le payer de quelques coups de fusil. Ce tintamare dura tant que nous eûmes de la poudre, mais les munitions manquèrent ; cela inquiéta fort notre major qui en témoigna quelque chose au sieur Baston qu'il savait bon coureur ; comme il avait bon courage, c'en fut assez pour le faire s'offrir d'en aller chercher. Alors monsieur Closse, tout joyeux, le mit en état de partir avec tous les témoignages d'amitié possible ; après, on lui ouvrit la porte et on favorisa sa sortie par les redoublements des décharges ordinaires en ces occasions ; enfin, malgré eux, il arriva au château d'où il revint bien amuni, avec 8 ou 10 hommes, qui étaient tout ce qu'on pouvait lui fournir, conduisant à couvert deux petites pièces de campagne chargées à cartouche, à la faveur d'un rideau qui passe depuis le château jusqu'à vis-à-vis la maison attaquée. Quand il fut le plus proche qu'il pouvait aller à couvert, tout à coup il parut sur le rideau avec ses deux canons, qu'il tira sur les Iroquois. M. Closse, qui l'entendait, sortit tout aussitôt avec son monde pour favoriser son entrée, dont le régal fut un redoublement de coups de fusil afin de faire connaître aux Iroquois si cette poudre valait bien la précédente, mais comme ils virent qu'on était moins chiche qu'avant l'arrivée de Baston, ils jugèrent qu'il valait mieux se retirer, que d'user plus amplement de nos libéralités ; il est vrai que comme ils étaient au pied de la maison, cette retraite était un peu difficile, aussi en s'enfuyant reçurent-ils bien des coups. On ne sait pas au vrai le nombre de leurs morts, quoiqu'ils en aient beaucoup perdu en cette occasion, parce qu'ils les emportèrent quasi tous, et qu'ils n'ont pas accoutumé de se vanter des gens qu'ils ont ainsi perdus. Il est vrai qu'ils n'ont pas pu s'en taire absolument et que exagérant les pertes des leurs, ils les ont

## HISTOIRE DU MONTREAL.

...en ces termes: "Nous sommes tous morts." Quand aux  
Français, ils en ont compté le nombre aux Français leur avouant  
qu'ils en avaient 32 des leurs parfaitement estropiés; au reste,  
c'est une chose admirable que ces gens-là aient tant de force à  
porter, ou encore qu'ils ne soient pas bien forts en autre chose,  
ils ne laissent pas pourtant que de porter aussi pesant qu'un mulet:  
ils s'enfuyaient avec un mort ou un blessé, comme s'ils n'avaient  
porté rien, c'est pourquoi il ne faut pas s'étonner après les combats  
qu'il se trouve peu de personnes puisqu'ils ont une si grande  
courage de les emporter. Pour ce qui regarde ce qui nous arriva en  
cette occasion, je n'y remarque rien de funeste, sinon la mort du  
brave La Lochetière et la grande blessure du pauvre Laviolette,  
mais il est bien à propos sur ce sujet que je dise un mot de M.  
Gosse qui a été reconnu de tous comme un homme tout de coeur  
et généreux comme un lion: il était soigneux à faire faire l'exercice  
de la guerre, était l'ami des braves soldats et l'ennemi juré des  
poltrons.

Tous ceux qui l'ont bien connu le regrettent et avouent qu'on a  
perdu en lui une des plus belles fleurs de ce jardin; que si on  
avait besoin d'écrire toutes les belles actions qui se sont faites en  
ce lieu tous les ans, nous lui ferions plusieurs éloges d'autant qu'il  
était partout, et partout il faisait des merveilles; mais la négligence  
alors d'écrire m'oblige à les laisser dans le tombeau aussi  
bien que celles de plusieurs autres dont les faits héroïques entre-  
pris pour Dieu et sa gloire, seront un jour tirés du sépulcre par un  
bras moins faible que le mien et une main plus puissante que celle  
avec laquelle je travaille pour cette histoire; on ne saurait expri-  
mer les secours de cet excellent major, c'est pourquoi il nous faut  
passer outre, pour dire que dans la suite de cette année, on eut  
plusieurs autres attaques, mais que les ennemis n'y eurent pas de  
grands succès; on se secourait avec une telle vigueur, qu'aussitôt  
qu'un coup de fusil s'entendait en quelque lieu, aussitôt on y  
venait à toutes jambes; on courait ici aux coups comme à un bon  
repas; encore qu'ailleurs on fut moins friand de ces morceaux, de  
quoi on eut une plaisante marque au printemps, d'autant que M.  
le Gouverneur ayant envoyé une marque au Montréal, il avertit le  
commandant de n'approcher pas du château, s'il n'y voyait des  
marques qu'il y avait encore des Français, s'il n'en voyait pas,  
qu'il s'en revint, crainte que les Iroquois ayant pris le lieu, n'y  
fussent en embuscade pour les y attendre. Ce qui fut dit fut fidè-  
lement exécuté; la barque vint proche du Montréal, il est vrai  
qu'on ne la pouvait pas bien distinguer du château à cause des  
brumes. Là, ayant mouillé l'ancre, nos Montréalistes qui la voyaient,



disputaient fortement, les uns disaient que c'était une barque, les autres le contraire, la barque ayant resté pendant toute cette dispute. Enfin elle se lassa d'attendre, et croyant fermement qu'il n'y avait plus personne à cause qu'elle ne voyait ni n'entendait rien, elle résolut de lever l'ancre et de partir pour retourner à Kébec, assurant qu'il n'y avait plus de Français au Montréal; or la barque étant partie, et le temps étant devenu serein, nos Français qui jusqu'alors avaient dit qu'il n'y avait point eu de barque dirent aux autres: " Hé bien, y avait-il une barque?" Ceux qui avaient tenu l'affirmation dirent que cela avait bien la mine d'une barque, qu'il fallait que ce fut un fantôme ou bien quelque diablerie, ainsi se résolut la question jusqu'aux premières nouvelles de Québec, qui apprirent au Montréal que ce n'était point un prestige, mais bien une véritable barque, ce qui fit un peu rire et ce qui doit aussi apprendre à un chacun qu'on estimait ici le monde dans un tel danger d'être taillé en pièces en ces temps-là, que toutes les fois qu'on y venait, on y était dans de grandes appréhensions que cela ne fut déjà fait, c'est pourquoi on osait en approcher sans beaucoup de circonspection, crainte d'y rencontrer des Iroquois au lieu des compatriotes que l'on y venait chercher; même communément, il fallait aller aux barques pour les avertir de ce qui se passait et leur donner avis de l'état des choses, autrement ont eut été en danger, que sans s'en approcher elles ne s'en fussent allé aussi bien que celle-là. Mais parlons d'autre chose et disons que Mlle Mance toute désireuse du retour de M. de Maison-Neufve, descendit à Kébec de bonne heure cette année-là, ce qui fut un coup de la Providence, d'autant que n'ayant pas de chaloupes pour descendre, elle eut été enlevée infailliblement par les Iroquois si elle y eut été plus tard, d'autant que ces antropophages, ennemis du genre humain, se ressouvinrent de la réussite qu'ils avaient eu l'an dernier aux Trois-Rivières, y vinrent bientôt après qu'elle fut passée, rechercher ce qui avait échappé à leurs cruautés, bloquant ce lieu des Trois-Rivières, avec 600 hommes; elle aurait dormi dans ce blocus et aurait été prise au passage si elle avait tardé; mais heureusement elle était à Kébec, où elle apprit par feu M. Duhérison, qui était du premier navire, que M. de Maison-Neufve, venait avec plus de cent hommes, ce qui lui donna une joie non puérile, et même dans tout le public qui était fort abattu de crainte; tout le monde dans Kébec et par les côtes, commença à offrir ses vœux à Dieu pour son heureuse arrivée, on le nommait déjà le libérateur du pays. Cette heureuse nouvelle venue, Mlle Mance supplia M. le Gouverneur de vouloir bien donner au plus tôt cet agréable avis au Montréal; il ne lui put refuser une si juste demande, et pour

cela, il expédia une chaloupe, mais Dieu qui ne la voulait pas perdre, lui envoya un cent contraire qui l'empêcha d'aller jusqu'au blocus des Trois-Rivières, dont on avait aucune nouvelle à Kébec, et dont on n'avait rien su, sans qu'il fut découvert par les plus lestes du pays, qui en ce même temps coururent après le Père Pounèrt pour le délivrer d'entre les mains des Iroquois. Or ces messieurs, revenant de cette course dont il est parlé dans les relations du temps, ils trouvèrent la chaloupe, laquelle montait au Montréal, qu'ils avertirent de descendre au plus tôt à cause de l'armée Iroquoise qu'ils avaient vue devant les Trois-Rivières, ce qui faisait redoubler les vœux pour l'arrivée de M. de Maison-Neufve, afin d'aller dégager ces pauvres affligés, mais si Dieu ne voulut pas accorder cet honneur, il voulut se servir en ceci du Montréal par une voie bien différente. Il y avait lors plusieurs Hurons au Montréal qui y faisaient la guerre aux Iroquois à l'abri de ce fort, entre autres, il y avait le plus brave de tous, nommé *Anontaha*, qui avait fait voir un courage extraordinaire dans une action dont nous parlerons ci-après. Or ces Hurons, dans leurs découvertes, aperçurent un jour la piste des ennemis, lesquels venaient tâcher de faire quelque méchant coup en ce lieu; d'abord qu'ils eurent eu cette connaissance, ils en vinrent donner avis, et incontinent les Français et les Hurons formèrent deux partis du côté d'où venait l'ennemi, qui se trouva enfermé entre les deux, où il leur fallut combattre en champ clos, il est vrai que les Iroquois vendirent bien leur vie et leur liberté, car encore qu'ils fussent peu, c'étaient les plus braves de leur nation, et que de plus, ils étaient favorisés d'un grand embarras de bois, mais enfin en ayant été tué la majeure partie, le reste fut contraint de se rendre à la force, hormis quelques uns qui se sauvèrent. Or tous les captifs ayant été amenés au château, ils dirent qu'ils avaient une grosse armée qui ravageait tout le pays d'en bas et y mettait tout en combustion. M. Des Musseaux<sup>1</sup> qui commandait, sachant ces choses, et que ses prisonniers étaient des considérables, il se conseilla avec les mieux censés de ce qu'il y avait à faire. Le sentiment commun fut que M. Lemoine persuaderait à *Anontaha* de s'en aller parlementer avec les Iroquois et de sauver le pays, et s'il pouvait, nommément les Trois-Rivières qu'on apprenait être en grand danger; à cette proposition ce brave sauvage se résolut d'exposer sa vie pour le bien du pays, il descendit dans un canot lestement équipé et entra dans les Trois-Rivières, après qu'il y fut, il proposa aux Iroquois de s'approcher et de l'entendre, ensuite leur ayant donné le loisir de venir assez

1 Il était neveu de M. Louis d'Aillebout.



près pour l'ouïr il leur dit fortement : " Ne vous avisez pas de faire du mal aux Français ; je viens du Montréal, nous y avons pris tels et tels vos capitaines qui y étaient allés comme vous savez, ils sont maintenant à notre discrétion, si vous voulez leur sauver la vie, il faut faire la paix." Ces barbares ayant nommé leurs capitaines, et sachant qu'ils étaient pris, d'abord ils s'approchèrent et dirent que volontiers ils feraient la paix d'abord qu'on leur rendrait leur gens. Ce qui réjouit beaucoup les pauvres assiégés, mais à la vérité, leur joie pensa tout d'un coup être changée en tristesse, car les Hurons qui étaient restés au Montréal avec les prisonniers Iroquois, pensèrent être pris, eux et leurs captifs tout à la fois, d'autant que sottement, ils les voulurent amener aux Trois-Rivières sans attendre aucune escorte de chaloupe, de bonne fortune les Iroquois songeaient alors qu'à la paix et furent surpris, que s'ils ne l'eussent été et eussent attrappé ces étourdis, les affaires eussent été en pire état que jamais, mais enfin, les Iroquois traitaient à main et à demain et ne songeaient qu'à se remplir des..... françaises sans plus songer à la guerre pour le présent ; au plus vite, on envoya des Trois-Rivières à Québec afin d'avertir de ce grand changement, et les Hurons qui étaient remplis d'orgueil pour ces réussites y portèrent promptement ces bonnes nouvelles, enfin il se fit une paix forcée, à quoi les ennemis acquiescèrent, seulement pour avoir leurs gens et avoir lieu ensuite de nous surprendre ; nous reconnaissons bien leur fourberie, mais comme ils étaient les plus forts, nous en passions par là où ils voulaient, la faiblesse de ce temps là faisait jeter de grands soupirs après l'arrivée de M. de Maison-Neuve avec son secours, mais enfin, il ne venait point, ce qui affligeait tout le monde à un tel point que la saison s'avancant sans qu'il parut ; afin d'obtenir cette grande assistance que tous attendaient par sa venue, on exposa le Très-Saint Sacrement pendant plusieurs jours, jusqu'à ce que le ciel, importuné par ces prières publiques, voulut exaucer les vœux de ces peuples, ce qui fut le 27 septembre, auquel jour on chanta à l'église le Te Deum pour action de grâce de son arrivée. M. de Maison-Neuve ayant rendu ses devoirs au Souverain des lumières, il alla rendre ses respects à M. de Lozon auquel il raconta les disgrâces de son voyage, entre autres que son retardement avait été causé par une voie d'eau qui les avait obligé de relâcher trois semaines après leur départ. Ensuite de cette première visite, d'aller vers les Révérends Pères Jésuites et autres maisons religieuses, ensuite de quoi il se vint renfermer avec Mlle Mance pour lui dire en particulier ce qui s'était passé de plus secret dans son voyage, ensuite ce qui concernait cette bonne dame inconnue, ce qu'il commença de la sorte :

“ Comme vous m'aviez confié le nom de cette sainte Dame, me voyant en France, fort embarrassé par le présent désir de secourir ce pays dans l'extrémité, où les Iroquois l'ont réduit, j'avais bien envie de lui parler et lui faire connaître les choses sans faire semblant de rien, car comme vous m'aviez dit que de la manifester c'était tout perdre, je ne l'eusse pas voulu faire, mais comme aussi vous m'aviez dit, beaucoup de fois, que si vous l'eussiez pu entretenir là-dessus à coeur ouvert que cette âme généreuse y aurait apporté du remède, cela me donnait envie de la voir; or étant dans ces souhaits, Dieu me fit naître une belle occasion par le moyen d'une de mes soeurs qui avait procès contre elle, ce que sachant, je m'offris de lui donner la main pour aller chez elle et comme je savais qu'elle n'ignorait pas mon nom à cause du gouvernement du Montréal, je me fis nommer à la porte afin que cela lui renouvela la mémoire: elle eut lieu de m'interroger et moi de l'entretenir. Dieu donna bénédiction à ma ruse, car l'ayant saluée, et ma soeur lui ayant parlé de ses affaires, elle s'enquit de moi, si j'étais le gouverneur du Montréal, qu'on disait être dans la Nouvelle-France, je lui répondis que oui, que j'en étais venu depuis peu; qui est, me dit-elle, de ce pays, dites le nous, et nous apprenez des nouvelles de ce pays-là, comme on y fait, comme on y vit, et quelles sont les personnes qui y sont, car je suis curieuse de savoir tout ce qui se passe dans les pays étrangers. Madame, lui dis-je, je suis venu chercher du secours pour tâcher de délivrer ce pays des dernières calamités où les guerres des Iroquois l'ont réduit, je suis venu tenter si je pourrais trouver le moyen de le tirer de misère; l'aveuglement est grand parmi ces sauvages qui y sont, néanmoins on ne laisse pas toujours d'en gagner quelques uns; au reste ce pays est grand, et le Montréal est une île fort avancée dans les terres, très-propre pour en être la frontière, car nous sera une chose bien fâcheuse s'il nous faut abandonner des contrées aussi étendues sans qu'il n'y reste personne pour annoncer les louanges de celui qui en est le Créateur; au reste, cette terre est un lieu de bénédiction pour tous ceux qui y viennent, car cette sollicitude jointe aux périls de la mort où la guerre nous met à tout moment, fait que les plus grands pécheurs et pécheresses y vivent avec édification et exemple; cependant, s'il faut que tout cela s'abandonne, je ne sais pas ce qu'il deviendra. Ce qui me fait le plus de peine, est une bonne fille qu'on appelle Mlle Mance, car si je n'amène un puissant secours, je ne puis me décider à retourner, d'autant que cela serait inutile; et si je ne m'en retourne pas, je ne sais ce qu'elle deviendra; de plus, je ne sais ce que deviendra une certaine fondation qu'une bonne dame qu'on ne



connaît point a faite en ce pays-là, pour un hôpital, dont elle a fait cette bonne demoiselle administratrice, car enfin si je ne les vas secourir, il faut que tout quitte et échoue. A ces mots elle me dit: "Comment s'appelle cette dame?" Hélas! lui répondis-je, elle a défendu à Mlle Mance de la nommer, elle n'oserait l'avoir fait; au reste, cette demoiselle dit que sa dame est si généreuse dans ses charités, qu'on aurait lieu de tout espérer si elle pouvait avoir l'honneur de lui parler,—qu'autrefois elle avait auprès d'elle un bon religieux qui eut bien négocié cette affaire et lui eut bien fait connaître le tout, mais maintenant, lui étant mort, elle ne peut lui parler ni lui faire parler, pas même lui écrire, parce que cette dame lui a défendu de mettre son nom pour l'adresse de ses lettres; que quand ce religieux vivait, il connaissait ce mystère, elle lui envoyait ses lettres parce que lui qui avait tout moyen et savait le tout les portait; maintenant qu'il n'y avait plus rien à faire, que si elle avait seulement mis son nom pour servir d'adresse sur une lettre, elle assura qu'elle tomberait dans sa disgrâce et qu'elle aimait mieux laisser le tout à la seule Providence, que de fâcher une personne à qui elle est tant obligée elle et toute la compagnie du Montréal. Voilà, madame, lui dis-je, l'état où sont les choses, même on est si pressé de secours que la demoiselle voyant que tous les desseins de la fondatrice sont prêts à être mis au néant, elle a donné un pouvoir de prendre 22,000 livres de fondation qui sont dans Paris pour 100 arpents de terre que la compagnie lui donne, en disant: Prenez cet argent, il vaut mieux qu'une partie de la fondation périsse que le total, servez-vous de cet argent pour lever du monde, afin de garantir tout le pays en sauvant le Montréal. Je ne crains point, dit-elle, l'esprit de ma bonne dame, si elle savait les angoisses où nous sommes, elle ne se contenterait pas de cela. Voilà l'offre qu'a fait cette demoiselle. J'avais de la peine à accepter, mais enfin, ayant été pressé vivement par elle qui m'assurait toujours qu'elle pouvait hardiment interpréter la volonté de sa bonne dame en cette rencontre; j'ai fait un concordat avec elle pour ces cent arpents de terre, en faveur des 22,000 livres qu'elle a espéré devoir beaucoup aider à garantir le pays qui est l'unique but de ce concordat; car la terre à ce pays-là serait un peu bien chère. Voilà, madame, la situation où nous sommes. "Je voudrais bien, me répondit cette bonne dame, que vous me revinssiez voir pour nous entretenir de ces choses." Volontiers, madame, lui dis-je. Depuis, je l'ai vue plusieurs fois, même elle prenait plaisir à me faire entrer dans son cabinet, pour m'entretenir à loisir de toutes les particularités, mais jamais elle n'a voulu se découvrir à moi, il est vrai que notre négociation n'a pas laissé de réussir,

d'autant qu'elle a donné 20,000 livres à *M. de la Mongan*, lui disant qu'une personne de qualité faisait présent à la compagnie du Montréal de cette somme, pour lui aider à lever du monde pour secourir leur isle sous la conduite de *M. de Maison-Neufve*; elle fit ce qu'elle put pour que *M. de la Mognon* crut que cela venait d'ailleurs, mais enfin nous savons assez la main d'où procédait ce bienfait. Voyez, dit après cela *M. de Maison-Neuve* à *Mlle Mance*, une belle ratification de vos 22,000 livres; l'illustre et charitable fondatrice, Dieu la bénisse à jamais. Voilà ce que j'avais à dire à son sujet; mais parlons maintenant d'une bonne fille que j'amène, nommée *Marguerite Bourgeois*, dont la vertu est un trésor qui sera un puissant secours au Montréal; au reste cette fille est encore un fruit de notre Champagne qui semble vouloir donner à ce lieu plus que tous les autres réunis ensemble.

Cette fille est une personne de bon sens, de bon esprit, qui ayant passé jusqu'à 18 ou 20 ans sans vouloir approcher de la congrégation de Troyes, crainte de passer pour bigotte, quelque sollicitation qu'on lui en fit. Dieu lui ayant donné ensuite une forte pensée de voir comme on y fesait, elle y remarqua si bien la solide vertu qu'on pratiquait, qu'elle s'y enrola d'une si bonne manière, qu'y marchant à grands pas, elle fut bientôt élevée à la préfecture, où on l'a continué douze ou quinze ans à cause du grand avancement qu'on avait vu sous sa conduite, encore qu'une pareille continuation ne soit jamais faite aux autres. Enfin, cette bonne fille ne se contentant pas de demeurer comme elle était, et voulant être religieuse, elle souhaite d'être carmélite, et son père se résolut de faire tous ses efforts pour la doter, afin de lui donner ce contentement, parce qu'il ne lui pouvait rien refuser. Mais en ce temps une congréganiste qui avait une forte pensée pour le Canada, vint la trouver et lui dit fortement qu'il ne fallait pas qu'elle fut religieuse, mais qu'il fallait aller toutes deux servir Dieu dans la Nouvelle-France. Là-dessus elle la tourna tant et de tous côtés, qu'à la fin elle l'obligea d'en parler à la supérieure de leur congrégation qui étant une bonne religieuse, laquelle avait soin de toutes ses congréganistes externes, dont *Marguerite Bourgeois*, vulgairement nommée la soeur Marguerite, était préfette, car Dieu permit que cette supérieure fut la propre soeur de *M. de Maison-Neufve* auquel elle dit tout ce qui se passait dans l'esprit de sa préfette. *M. de Maison-Neufve* ne l'eut pas plus tôt su qu'il désira de la connaître, il ne l'eut pas plus tôt connue qu'il souhaita de ne pas perdre un aussi illustre trésor, il fit tout ce qu'il put pour le conserver. Enfin, elle résolut de passer et de venir cette présente année avec tout ce monde que *M. de Maison-Neufve* amenait, où elle n'a pas reçu



une médiocre peine, car y ayant eu quantité de malades, elle les a tous servis en qualité d'infirmière avec un soin indicible, non seulement sur la mer mais encore à Québec. Mlle Mance ayant appris quelle était cette fille, commença à la caresser, et je dis beaucoup, en quoi elle avait bien raison, et qui se manifesta assez par les grands services qu'elle a rendus depuis à Dieu et au Montréal, surtout dans les instructions qu'elle a faites aux personnes de son sexe, à quoi elle a travaillé depuis incessamment et avec tant de profit que plusieurs autres bonnes filles se sont rangées auprez d'elle afin de la seconder, avec lesquelles depuis plusieurs années elle a fait ici un corps de communauté, laquelle a été depuis autorisée par lettre patentes du Roi; ce que j'admire ici dedans est que ces filles, étant sans biens, soient si désintéressées, qu'elles veuillent instruire gratis et font beaucoup d'autres choses de cette manière, et que néanmoins par la bénédiction que Dieu verse sur le travail de leurs mains, elles aient sans avoir été à charge à personne, plusieurs maisons et lettres en valeur dans l'isle de Montréal, et que cette bonne soeur en divers lieux, vienne de faire comme elle a fait, un voyage de France de deux ans, dans lequel, sans amis ni argent, elle a subsisté, obtint ses expéditions de la cour, et revenue avec 12 ou 13 filles dont il y en avait bien peu qui eussent de quoi payer leur passage. Tout cela est admirable et fait voir la main de Dieu. Mais laissons là cette bonne fille puisqu'aussi bien ce que nous disons de ce dernier voyage où elle a apporté ses patentes ne fait que de s'accomplir et n'appartient point à l'année dont nous traitons. Disons plus tôt que tout le monde que M. de Maison-Neufve amena cette année, étaient de bons et braves gens dont la plupart a péri pour le soutien et défense du pays. M. de *St. André* eut l'honneur de lever ce monde sous M. de Maison-Neufve, dans les provinces d'Anjou, du Maine, de Poitou, de Bretagne qu'il avait été désigné pour cet effet. Ce qui nous reste aujourd'hui de ces gens-là, sont de forts bons habitants dont le nom sera, je l'espère, mentionné dans le *livre de vie* pour la récompense de leurs bonnes actions. Si la manière d'écrire les histoires me permettait de les nommer tous, je les nommerais joyeusement, parcequ'il il y en a bien peu qui n'aient mérité leur place dans cette relation, mais puisque le discours historique ne m'accorde plus cette liberté, ils m'excuseront si je ne le fais pas, aussi bien cela ne leur produirait qu'un peu de fumée qui pourrait obscurcir la juste récompense qu'ils en attendent de celui pour qui ils ont travaillé. Enfin M. de Maison-Neufve ayant raconté toutes ces choses à Mlle Mance, et ayant laissé quelques jours ses soldats rafraichir, demanda deux barques pour les monter au Montréal, dont celle de

Mlle Mance monta la première. Mais il y eut bien des difficultés à faire marcher ses soldats, d'autant qu'on ne voulait pas les laisser aller sans que M. de Maison-Neufve dit qu'il les voulait avoir et qu'ils avaient trop coûté à la compagnie du Montréal pour en laisser aucun après lui; ayant un poste aussi dangereux que celui qu'il avait à défendre, ce qu'il y avait de plus fâcheux en ceci était qu'on lui devait fournir des barques, et on ne lui en voulait point donner. A la fin il en trouva, et après avoir envoyé tout son monde, <sup>1</sup> il les suivit, ne voulant aller que le dernier de tous pour ne laisser personne après soi.

DE L'AUTOMNE 1653 JUSQU'A L'AUTOMNE 1654 QUE LES VAISSEAUX  
PARTIRENT DU CANADA.

Aussitôt que les troupes de l'an précédent furent arrivées, on commença à travailler de faire l'église de l'hôpital et accroître ses bâtiments, on réussit si bien à l'un et l'autre que tout se fit avec diligence, M. de Maison-Neufve n'avait amené que de bonshommes pleins de coeur et d'adresse à faire ce que son coeur commandait. La nécessité de ces travaux, n'empêcha pas M. de Maison-Neufve de donner la permission à ces gens-là de se marier, à quoi donna un bon et heureux exemple le sieur Gervais, lequel a aujourd'hui une famille fort nombreuse qui a le privilège de marier avec le bas âge la vieillesse des moeurs; c'est une famille de condition et de bonne odeur à tout le pays où la richesse de la vertu prévaut celle des biens de ce monde. Les bâtiments, la culture des terres et les mariages, n'empêchaient pas qu'en ce lieu, on se tint si bien sur ses gardes, que les ennemis y avaient bien de la peine à nous y insulter. Nous commençâmes dès lors à leur imprimer une certaine frayeur qui leur empêchait de s'avancer si avant dans nos desseins qu'ils le faisaient autrefois. Ce qui donna la liberté à Mlle Mance de se retirer un petit printemps à l'hôpital qu'elle avait été obligée de quitter depuis quelques années et dont depuis elle n'a pas été contrainte de sortir pour la crainte des ennemis, qui l'y ont laissé jusqu'à présent en paix, afin de bénir Dieu qui lui a donné l'inspiration de contribuer comme elle a fait au secours de l'an dernier, où en sacrifiant une partie elle avait aidé à sauver le total, non seulement du Montréal, mais aussi de l'hôpital et de tout le pays ensemble. Qui sait la désolation où il était lorsque ce

<sup>1</sup> M. de Maison-Neufve paraît avoir amené en 1653, plus de 100 soldats recrutés en France.



secours arriva par M. de Maison-Neufve, ce qui est à remarquer ici dedans, est que si elle acheta trop cher la terre en faveur de laquelle elle donna le 22,000 livres afin de faire venir ce secours, il est vrai que ni M. de Maison-Neufve, ni MM. du Montréal n'en ont paru profité, qu'il n'y a eu que le public, et que Mlle. Mance qui a agi avec autant de prudence que le marchand sans danger, qui, jette prudemment une partie de ses denrées pour sauver le reste; ce que on peut dire avec vérité, c'est qu'il a plus couté à Messieurs du Montréal, qu'à personne en cette affaire, et que partant au lieu d'avoir nui, ils ont profité aux pauvres et à tous généralement.

DE L'AUTOMNE 1654 JUSQU'A L'AUTOMNE 1655 QUE LES VAISSEAUX  
PARTIRENT DU CANADA.

Cet automne outre plusieurs combats qui se rendirent ici, il y en a eu un qui fait connaître que les Iroquois sont bien faciles à surprendre et qu'il faut bien être sur ses gardes pour n'en être point attrapé, ayant la guerre contre eux: voici le fait. Un parti de ces barbares se cacha dans les déserts à l'ombre des souches qui y étaient, lorsque nos gens allaient au travail; or comme il fallait toujours être sur ses gardes, nos Français mirent une sentinelle du côté d'où l'ennemi était à craindre; cette sentinelle étant postée, monta sur une souche afin de mieux découvrir, et comme la souche était un peu grosse, cela lui donnait moyen de se tourner tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, afin de voir ce qui se passait dans la campagne et s'il n'y avait point d'ennemis; or à mesure qu'elle tournait la tête d'un différent côté un certain Iroquois s'avancait toujours de souche en souche, quand la sentinelle regardait vers le lieu où il était, il ne branlait pas, si elle regardait ailleurs, il s'approchait incontinent autant qu'il le pouvait sans se faire découvrir; enfin le renard vint si près du mal-perché, que tout d'un coup sautant sur lui, il le prit par ses jambes sur ce bois où il était monté, soudain il le chargea sur ses épaules et s'enfuit avec ce fardeau tout de même qu'un voleur emporterait un mouton; il est vrai que ce prisonnier criait plus haut et se débattait d'une autre manière, enfin cet innocent voyant après s'être bien débattu que ce sauvage était fort, il se laissa porter sans réjimer davantage à la boucherie où il fut bientôt payé de son peu de précaution à découvrir, rien de plus étonné que nos gens lorsqu'ils entendirent leur brebis bêler et le loup l'emporter, on voulait courir sur cet épervier et lui faire lâcher prise, mais il fut bientôt secouru par un nommé La Barique qui commandait

le parti Iroquois, lequel fit tout d'un coup faire bride en main à nos gens et demeurer sur une défensive où ils eussent été battus sans que M. le Major vint au secours, lequel voyant que *la Barique* était le principal soutien de nos ennemis, il commanda à un fort bon tireur qu'il avait auprès de lui, de percer au plus tôt ce tonneau d'un coup de fusil afin qu'en ayant tiré le jus, les ennemis ne s'en pussent davantage prévaloir et fortifier. Cet homme commandé ne manqua pas son coup et fit son approche sur ce personnage, lequel était monté sur une souche où il exhortait ses gens et leur disait ce qu'ils devaient faire dans le combat, comme si c'eût été un Européen. Notre Français étant parvenu à la portée raisonnable de son fusil, il en frappa si droit et si rudement *La Barique* qu'elle en tomba par terre et commença à ruisseler de toutes parts à cause que le fusil était chargé de gros plombs et qu'il le reçut quasi tout dans son corps; les ennemis furent si découragés par la perte de cet homme qu'ils croyaient mort qu'ils s'enfuirent aussitôt et nous laissèrent maître du champ, cela fait, on l'emmena ici. Lorsqu'il fut revenu à soi, sa cruauté se changea totalement par la douceur qu'on lui fit paraître en le guérissant autant qu'il se pouvait; il est vrai qu'il en est demeuré extrêmement estropié et inhabile à tout, mais il a vu qu'il n'a pas tenu aux Français s'il n'a pas été complètement remis, c'est pourquoi il a été tellement gagné par cette humanité que depuis, il a pris toujours nos intérêts fort à coeur, ce qui n'a pas empêché que ses amis qui le croyaient mort ne nous fissent cruellement la guerre pour s'en venger entre autres son frère, qui était tellement acharné sur nous, à cause de lui, que tous les jours nous l'avions sur les bras, même une fois, il fit quatre attaques différentes dans une journée afin de se venger, mais à la dernière ayant ouï *la Barique* qui l'appelait et qu'on avait porté exprès sur le lieu du combat il lui cria: "Est-ce toi, mon frère, es-tu encore en vie?"—"Oui, lui dit-il, et tu veux tuer mes meilleurs amis." A ces mots, il vint à lui doux comme un agneau et promit de ne nous jamais faire la guerre: il dit qu'il allait promptement chercher tous les prisonniers Français qu'il y avait dans leur pays, qu'il allait travailler à la paix pour revenir dans un certain temps qu'il marqua afin de la conclure. Tout ce qu'il promit, il le garda, hormis que n'ayant pu résoudre les esprits de ses camarades aussi vite qu'il l'avait promis, il fut obligé de retarder plus qu'il ne l'avait dit; mais dans ce retardement, il arriva une affaire qui rendit souple tous ses gens là à tout ce qu'il voulait d'eux. Voici comme la chose se passa. Les Iroquois ayant ce printemps détruit *l'Isle aux Oies* et tout ce qui s'y rencontra hormis les petits enfants de Messieurs *Moyen* et *Macar*,



une partie d'entre eux emmena dans leur pays ces petits prisonniers et le reste nous vint faire la guerre en cette Isle, où ils firent plusieurs attaques et entrèrent en plusieurs pourparlers avec le sieur de la Barique que l'on portait toujours sur les lieux afin de leur parler, cet homme ne put jamais réduire à la raison ces animaux féroces: toujours ils tendirent à faire quelque méchant coup, il est vrai que Dieu nous assista bien, puisque pendant qu'ils furent ici à nous faire des embuscades, jamais ils ne nous tuèrent qu'un homme nommé d'Aubigeon. Peu après ce meurtre, ils en furent bien châtiés, car ils tombèrent à notre discrétion, ce qu'ils firent ainsi. Ce meurtre étant commis, ils passèrent de l'autre côté du fleuve et envoyèrent ensuite quelques uns d'entre eux, feignant vouloir parlementer et être de ces nations qui n'avaient jamais eu de démêlés avec nous, feinte dont ils ont usé en plusieurs de leurs trahisons passées et qui leur était ordinaire, mais en même temps, M. Lemoine revenant de Québec dit à M. de Maison-Neufve: "Voilà des gens qui ont fait un tel coup à l'Isle aux Oies, qui ont tué d'Aubigeon et qui veulent encore nous trahir. Il faut les prendre, car ce sont des fourbes et des menteurs." Afin de les attaquer, Mr. de Maison-Neufve leur fit crier que le lendemain, ils vinrent parlementer: cela dit, ils se retirent de l'autre côté de l'eau sans s'approcher plus près; le lendemain venu, voici deux Iroquois qui paraissent dans un canot avec un petit Anglais au milieu, ils viennent un peu hors la portée du mousquet du château. Alors M. le Gouverneur voulut envoyer à eux plusieurs personnes, mais M. Lemoine l'en empêcha lui disant qu'ils s'enfuiraient et que s'il voulait, il irait tout seul à eux dans un petit canot de bois avec deux pistolets cachés au fond de son canot, que dans cet état, il irait aborder sur la même bature où ils étaient; qu'étant seul de la sorte ils le laisseraient venir sans se défier, qu'étant sur eux, il se leverait tout d'un coup avec ses pistolets, et qu'ayant pris le dessus, il leur ferait prendre malgré eux le courant qui vient vers le château; quoique la proposition fut hardie, elle fut néanmoins acceptée, mais pour en faciliter l'exécution, M. le Gouverneur fit glisser des mousquetaires le long de l'eau jusque vis-à-vis les Iroquois, lesquels étaient assez proches de terre, ces mousquetaires ne se montrèrent que quand il fut temps, ce qui aida à bien réussir ainsi qu'on l'avait projeté. Ces Iroquois étant logés, comme ils étaient considérables un de leurs capitaines nommé La Plume parut aussitôt avec menace qu'il se vengerait si on ne lui rendait ses gens. On lui dit que ses gens étaient bien et qu'il les pouvait venir voir, mais à ces paroles en menaçant, il répondit qu'il y viendrait d'une autre manière, sur quoi il se retira de l'autre côté

du fleuve où nos Français résolurent de l'attaquer la nuit suivante avec la permission de M. de Maison-Neufve, mais un capitaine Iroquois, qui ne participait en rien à leur trahison et qui était ici, voyant les préparatifs s'en faire, pria qu'on n'en fit rien ce, qu'on lui accorda parcequ'on l'aimait. Le lendemain cet homme alla voir Laplume et les autres afin de tout pacifier et avoir tous les esclaves Français comme nous le souhaitions, ce qui lui fut refusé absolument, et peu après que les nouvelles en eurent été rapportées au château, voila que tous les Iroquois en plein midi traversent à notre barbe de notre côté afin de nous venir escarmoucher, mais M. de Maison-Neufve ne leur en donna pas le temps, car il commanda au major de les aller charger sur le bord du rivage où il les voyait aborder, ce qui se fit si heureusement que M. Lemoine lui quatrième prit le commandement, lui cinquième, sans qu'il osât tirer aucun coup, parce qu'ils leur mirent le fusil dans le ventre auparavant qu'ils les esurent aperçus. Quand au reste des Iroquois, ils furent mis en fuite et en déroute par M. le Major. Ces barbares voyant qu'on leur avait oté la meilleure plume de leur aile, commencèrent à ramper et à demander la paix avec toutes sortes de soumissions, ce qui fut moyennée par l'ambassadeur que nous avons ici; lequel dit que le célèbre *La Grand'Armée* grand capitaine Aniez, venait en guerre, qu'il s'en allait au devant de lui, et qu'aussitôt qu'il lui aurait appris les capitaines que nous avions pris il lui ferait faire ce que nous souhaiterions. Il s'en alla et rencontra la *Grand'Armée* avec une parti d'Aniez, les plus lestes et mieux faits qu'on eut encore vus; quand il l'eut trouvé, il lui dit: " Vous allez en guerre, et vous ne savez pas que tels et tels de nos capitaines sont captifs au Montréal, et que faisant quelques coups vous allez les faire tuer par les Français." Ces paroles firent tout d'un coup échouer ces grands desseins et penser uniquement à la paix; que cet ambassadeur dit qu'il l'obtiendrait s'il la demandait aux Français qui étaient bons; cet avis lui fit faire un beau et grand pavillon blanc au derrière de son canot; en cet équipage il passa en plein jour devant le Montréal, mit pied à terre un peu au dessus; vint parlemancer et demanda qu'on lui fit venir les prisonniers, ensuite les ayant vus, il proposa la paix pour les ravoir; on lui dit qu'on l'acceptait pourvu que l'on ramena tous les prisonniers Français; ce que faisant; on leur rendrait les leurs. Il donna parole de le faire dans un certain temps, à quoi il fut fort ponctuel, il ramena les quatre enfants de Messieurs Moyen et Macar, Messieurs de St. Michel et Trottier avec le nommé *La Perle* qu'on avait perdu au Trois-Rivières sans espérances de le ravoir, et autres, enfin on leur fit rendre tous les captifs de ce pays; au



este, comme ces deux familles des Moyen et des Macar étaient considérables, le pays reçut en ceci un grand bienfait du Montréal, les enfants là étant les plus considérables du Canada, ce qui se voit par les alliances, car Mlle. Moyen a épousé un capitaine de condition et de mérite appelé Mr. Dugué, lequel a été épris d'elle par les charmes de sa vertu. Mlle. Macar l'ainée a épousé Mr. *l'azile*, l'un des plus riches du Canada; la cadette sa soeur qui est morte avait épousée un brave gentilhomme nommé Mr. de Villiers. En même temps que les Iroquois nous eurent rendus nos prisonniers, nous leur remîmes les leurs et nous conclûmes une paix, laquelle dura un an tout entier; que si le Montréal a servi en ces paix, pourparlers et trêves, c'est toujours à ses dépens, non-seulement à cause de la vie qu'on y exposait afin d'y obliger les ennemis, mais encore à cause des dépenses qu'il fallait faire pour cela, tant en voyages de Kébec que présents et autres choses car, dans les premiers temps on était là-bas habile à recevoir et non pas à donner; il fallait faire un présent c'était à Messieurs du Montréal à le faire, si on en recevait quelqu'un, il ne fallait pas le retenir mais le faire descendre, ainsi on a toujours eu la gloire de servir au pays en toutes manières avec un détachement parfait.

DE L'AUTOMNE 1655 JUSQU'A L'AUTOMNE 1656, AU DÉPART  
DES NAVIRES DU CANADA.

Il s'est passé si peu de choses durant cet an entre les Iroquois et nous, qu'il y a peu de choses à donner au public, à ce sujet; ce qu'on peut dire, c'est que pendant cette année on avance merveilleusement les habitations, car encore que l'on craignît la trahison de ces barbares, néanmoins on savait bien que l'on ne serait pas attaqué si peu que l'on fut sur ses gardes, et qu'ils ne commencent jamais à rompre la paix s'ils ne voyaient à faire quelque coup sans se mettre au hazard; c'est pourquoi, on allait hardiment quand on était un peu en état où l'on eut pas osé paraître avec un grand nombre; c'est ce qui donnait lieu, pendant ces paix forcées, à faire des découvertes qui servaient pendant les temps de guerres. Ce qui est remarquable en ce chapitre, s'est que les Iroquois ayant toujours la guerre avec les *Hotaouads et Hurons*, quoiqu'ils fussent en paix avec nous, ils firent un furieux massacre de ces gens au mois d'aout de cette année, où en outre du père *Garneau* fut tué ici près d'un coup de fusil; après quoi aussitôt que ce meurtre fut fait au dessus, ce bon père fut rapporté au Montréal et y mourut peu après. Comme je n'écris l'histoire du Montréal qu'à cause qu'on en

a quasi parlé, on me dispensera de rapporter au long ce qui regarde ce saint homme, d'autant que les Révérends pères Jésuites n'auront pas manqué de s'acquitter de leur devoir à l'égard de ce digne confrère au sujet duquel je dirai seulement, qu'heureux le serviteur de Jésus-Christ qui meurt comme lui exposé actuellement pour le service de son maître. Sur la fin de cette année, on eut au Montréal, l'affliction du départ de M. de Maison-Neuve pour la France. Il est vrai que comme il n'y allait que pour le bien du pays, que comme cette Isle recevait toujours de grands biens dans tous ses voyages, l'espérance du bonheur qu'on croyait devait accompagner son retour, n'était pas une médiocre consolation pour radoucir l'amertume de son départ. Toujours il avait de grands desseins; et jamais cette planète ne s'éclipsait de son Montréal, sans qu'elle y ait paru par après avec l'état de quelque nouvelle conquête; que si cela s'est vérifié dans tous ses autres voyages, cela se vérifie d'autant plus avantageusement dans celui-ci, que l'âme surpasse le corps et le spirituel le temporel en dignité. Jusqu'ici son principal but était de grossir cette colonie par le nombre des hommes dont il moyennait la venue. Maintenant il veut y établir un clergé pour la sanctification des peuples; c'est pour cela qu'il passe la mer et expose sa vie en ce nouveau trajet, encore qu'il feignit un autre sujet pour son voyage. Il jugea ne devoir pas retarder ce dessein pour deux raisons: la première, parceque les Révérends pères Jésuites se trouvaient pressés de toutes parts pour les missions étrangères et éloignées des sauvages qui sont écartés dans les bois, ce qui lui faisait craindre assez souvent de n'avoir pas toujours l'assistance spirituelle qu'il aurait souhaité et qu'ils auraient bien désiré lui donner dans ces conjectures; secondement, le souvenir des desseins de M. Ollier et de tous les messieurs associés, qui avaient toujours eu la vue sur Messieurs du séminaire de St. Sulpice, ainsi qu'ils le lui avaient déclaré, lui fit croire qu'il ne pouvait procurer trop à cette Isle la venue des Ecclésiastiques de cette maison, à cause des biens spirituels et temporels qu'ils y pouvaient faire. Ayant bien pesé toutes ces choses, il les proposa à Mlle Mance, laquelle étant de son même sentiment, il se détermina d'aller trouver cette année feu M. Ollier, l'illustre fondateur du séminaire de St. Sulpice afin de lui demander des messieurs de son séminaire pour le soin de cette isle, comme aussi de faire intervenir messieurs les associés de la compagnie afin de réussir dans sa demande. Que la providence de Dieu est admirable, elle avait choisi ce lieu pour être le sépulcre et pour y enlever à ce monde plusieurs des enfants de ce digne fondateur et de les faire mourir aux douceurs de l'Europe.



Pour cela, dès l'an 1640, nous avons vu qu'il s'adressa à feu M. de la Doversière et le fit acheter ici un endroit de sépulture pour ces cent louis d'or dont nous avons parlé, qui furent les prémices de l'argent donné pour le Montréal. La providence a fait faire à feu M. Ollier en cette rencontre, comme autrefois elle fit à Abraham lorsqu'elle le fit acheter 40 cicles de tombeau qu'il acheta des..... pour toute sa lignée. Ce bonheur de mourir aux vains appas de la terre est bien grand; il ne faut pas s'étonner si Dieu n'a pas voulu donner gratis le lieu où cette mort se devait s'opérer et s'il en a voulu être payé par des mains qui étaient si aimables que celles de ce bon fondateur, et que même depuis, il en avait voulu fixer jusqu'à ce jour tant d'autres sommes d'argent tant par lui que par ses enfants, sans parler des dépenses prodigieuses que messieurs les associés ont fait autrefois; mais laissons tout ce que nous pourrions dire sur ce sujet, et disons que M. de Maison-Neufve faisant le trajet pour cette sainte entreprise laissa le commandement au brave M. Close qui s'acquitta de cet emploi pendant toute l'année au contentement d'un chacun, faisant voir à tous qu'il savait et qu'il méritait de commander.

DE L'AUTOMNE 1656, JUSQU'A L'AUTOMNE 1657 AU DÉPART DES  
VAISSEAUX DU CANADA.

Le 27 du mois de janvier, il arriva ici un grand malheur à Mlle Mance, laquelle se rompit et se disloqua le bras tout en même temps d'une étrange façon, sans que les chirurgiens pussent trouver moyen de le rétablir, mais ce qui n'était pas possible aux hommes, s'est trouvé depuis facile à la main du Tout-Puissant, laquelle avait permis ce malheur afin de mettre la mémoire de feu M. Ollier en vénération, par l'effet miraculeux de cette guérison jugée de tous incurable, soit en Canada, soit en France, ce que nous verrons dans son lieu. En attendant, accompagnons un peu Mr. de Maison-Neufve dans son voyage, et le voyons convier MM. les associés à demander à feu M. Ollier qu'il envoyât des ecclésiastiques à Montréal, proposition qui fut si bien reçue que tous jugèrent qu'il l'en fallait presser fortement, mais on n'y eut pas grand peine, car Mr. de Maison-Neufve, allant trouver Mr. Ollier, après s'être entendu avec lui de toutes ces choses, il le pria de se ressouvenir d'une lettre que Mlle. Mance lui avait écrite l'an dernier, laquelle l'avertissait qu'il était temps d'exécuter tous les beaux projets qu'il avait fait pour le Montréal, qu'il ne devait pas retarder

davantage à lui envoyer des ecclésiastiques de son séminaire; Le zélé serviteur de J. C ne pouvant refuser telles propositions les accepta d'abord, il eut bien voulu venir se sacrifier lui-même tout accablé qu'il était et près de son tombeau par ses mortifications et austérités extraordinaires, mais n'y ayant de possibilité à la chose, il jeta les yeux sur Mr. l'abbé *Quélus*, sur Mrs. *Souart* et *Gallinier* et Mr. *Dallet*, qui tous quatre acceptèrent le parti avec autant d'obéissance et de zèle qu'on en saurait souhaiter. Le temps étant venu de partir, chacun plia la toilette avec autant de diligence et de promptitude qu'Isaac plia son fagot, s'en allant vers ce lieu qu'on regardait pour celui de son sacrifice. Quant à Mr. l'abbé de *Quélus* auquel l'assemblage du clergé avait voulu auparavant procurer une mitre pour venir ici prêcher l'évangile, il n'y vint pas avec moins de joie sous une moindre qualité. Voyant que la plus grande gloire de Dieu ne s'était pas trouvé conforme à celle que l'on avait eu de l'honorer du bâton pastoral. La conduite de Dieu est admirable en toutes choses; Mr. de Maison-Neuve et Mlle Mance se disaient d'années en années, il faut demander des ecclésiastiques à M. Ollier avant qu'il meurt, même il ne faut pas beaucoup tarder, car tous les ans on nous mande qu'il se porte mal. Ils se disaient assez cela tous deux ensemble, mais pour cela, ils n'en poursuivaient point l'exécution; il n'y eut que cette année qu'ils entreprirent cela chaudement.—Voyons un peu comment il était temps de le faire; incontinent que ces quatre messieurs furent partis, Mr. Ollier mourut, ils partirent en carême et il mourut à Pâques; s'il fut mort plus tôt, peut-être que l'ouvrage serait encore aujourd'hui à entreprendre, même si ces quatre messieurs eussent différé le carême à partir, n'ayant point été engagés dans ce voyage qu'ils ne pouvaient honnêtement abandonner après s'y être mis; apparemment ils ne seraient pas partis; voyant cette mort arriver, mais la providence qui veillait sur son serviteur exécuta ses desseins, avant que d'en sortir voulut qu'il commençât l'exécution de celui-ci et le mit en état d'être poursuivi avant que de l'attirer à soi;—jusques alors, il avait été servi de lui par tous les coins de la France, mais pour dilater son coeur davantage et donner des espaces à l'excès de son amour, il voulut le porter par ses enfants, avant sa mort, jusques dans les pays étrangers, il ne voulut lui faire cette grâce qu'à la mort parce qu'il voulait que l'arrivée de ces quatre ecclésiastiques du séminaire de St. Sulpice fut un témoignage authentique au Montréal de l'intime amour que lui portait son serviteur, par le legs pieux qu'il lui faisait de ses enfants pour le servir après lui, Dieu seul sait combien ces quatre Missionnaires Evangéliques furent affligés; étant encore à Nantes, avant de faire voile, ils apprirent la fâcheuse



nouvelle de ce décès, mais enfin comme ils étaient dans le dessein de mourir à tout pour Dieu, ils ployèrent le col comme des victimes qui n'allaient pas pour éviter le sacrifice. Pour cela, ils ne tournèrent pas la tête en arrière, ils suivaient toujours M. de Maison-Neufve comme celui qui les devait mener dans cette bonne terre pour être le champ de leurs combats aussi bien que le théâtre de leurs triomphes. Quand ce fut le temps de partir, ils montèrent tous gaiement dans le vaisseau et se disposèrent à affronter généreusement pour Dieu les plus élevés flots de la mer, il est vrai que au commencement, elle sembla être la maîtresse et fit mal au coeur à plusieurs, mais la partie supérieure qui dans les âmes généreuses et chrétiennes ne cède pas volontiers aux souffrances corporelles, devint la maîtresse par la vertu de la patience qui les fit triompher de toutes les peines et hazards de la mer. Il est vrai que Dieu les assista bien dans ce voyage et que par une protection de sa main, il les délivra de plusieurs grands et imminents périls dans lesquels ils devaient faire naufrage; mais enfin le ciel qui les destinait à toute autre chose, les délivra de tous ces accidents; et les ayant mis dans le fleuve St. Laurent, ils naviguèrent heureusement vers Québec; ce qui ne se fit pas sans goûter auparavant des rafraichissements de ce pays, parce que le père *Deguan*, les Rev. Pères Jésuites et Mr. d'Aillebout ayant su leur venue, ils s'en allèrent au devant d'eux jusqu'à l'Isle d'Orléans où ils les régalerent avec des témoignages d'une si grande bienveillance que cela les obligea de venir passer quelques jours à Québec avant de monter au Montréal contre la résolution qu'ils en avaient faite; quoi plus on complimenta Mr. l'abbé Quélus sur les lettres de grand Vicaire, qu'on savait qu'il avait ou qu'on présumait avoir de Mgr. L'Archevêque de Rouen. Ayant reçu leurs compliments et civilités sur ce sujet, il fut convié surtout par un des Révérends Pères Jésuites de s'en vouloir servir pour Québec, ce qu'il ne voulait pas faire d'abord, mais enfin il acquiesca aux instances, il n'y avait rien de plus doux dans un pays barbare comme celui-ci que d'y voir de si belles choses; mais un temps si serein, ne fut pas longtemps sans se brouiller, les tonnerres commencèrent à gronder et nos quatre nouveaux missionnaires ne s'enfuirent pas pour être menacés. Ils se regardèrent comme des novices sous le père maître et se résolurent de souffrir tout au long les rigueurs de leur noviciat. Laissons-les tous sur la croix, avec le Père *Poner*, très-digne religieux de la compagnie de Jésus, ne disons rien de leurs peines afin que le ciel découvrant un jour toutes choses à la fois, fasse voir en même temps la sincérité d'un chacun dans son procédé, et la raison pourquoi il a permis tout ce qui s'est passé. J'espère que

nous verrons que comme tous ont eu bonne intention, que tous aussi en auront des récompenses, tant ceux qui auront jeté les balles que ceux qui les auront reçues. Quand à ce qui est du reste des choses qui regardent le Montréal, nous n'avons rien à vous en dire pour cette année, si ce n'est la joie singulière qu'on y reçut de voir ces quatre messieurs, mais cette satisfaction ne dura pas longtemps et fut bientôt mélangés de tristesse par la venue du R. P. Pauset qui fit descendre Mr. l'abbé Quélus à Québec afin d'y exercer les fonctions curiales.

DEPUIS L'AUTOMNE 1657, JUSQU'A L'AUTOMNE 1658, AU DÉPART DES  
VAISSEAUX DU CANADA.

Nous avons une histoire bien funeste pour commencer cette année, si toutefois nous pouvons trouver quelque chose qui puisse être commencé de la sorte entre les gens de bien, la chose arriva ainsi: Le 25 octobre 1657, un excellent menuisier nommé Nicolas Godet que la compagnie du Montréal avait fait venir ici avec toute sa famille par Normandie dès l'an 1641, son gendre nommé Jean St. Père, homme d'une piété aussi solide, d'un esprit aussi vif et tout ensemble, dit-on, d'un jugement aussi excellent qu'on ait vu ici, furent cruellement assassinés à coup de fusils avec leur valet, en couvrant leurs maisons, par des traîtres Iroquois, qui vinrent parmi nous, comme n'ayant plus de guerre les uns avec les autres depuis cette paix dernière et solennelle, dans laquelle ils nous avaient rendu nos gens et nous leur avions remis ceux des leurs qui étaient dans nos prisons. Certes cette perfide rupture nous fut bien fâcheuse, car il est bien difficile de retrouver des gens tels que nous les perdons, il est bien sensible de voir périr les meilleurs habitants qu'on ait par des lâches infâmes qui après avoir mangé leur pain, les surprennent désarmés, les font tomber comme des animaux de dessus le couvert d'une maison; au reste le ciel trouva cette action si noire, que ces barbares s'enfuyant ici trop vite pour recevoir la punition de leur crime, il les punit par des reproches qu'il tira de la langue d'un de ceux qu'ils avaient tués; ce que j'avance est un dire commun qui prend l'origine de ces mêmes assassinateurs, lesquels ont assuré que la tête de feu St. Père qu'ils avaient coupée leur fit quantité de reproches en l'emportant qu'elle leur disait un fort bon Iroquois, quoique ce défunt ne l'entendait pas de son vivant: "Tu nous tues, tu nous fais mille cruautés, tu veux anéantir les Français, tu n'en viendras pas à bout; ils seront un



jour vos maîtres et vous leur obéirez, vous avez beau faire les méchants ;” Les Iroquois disent que cette voix se faisait entendre de temps en temps le jour et la nuit à eux, que cela leur faisant peur et les importunant, tantôt ils la mettaient dans un endroit et tantôt dans un autre ; que même parfois, ils mettaient quelque chose dessus pour l’empêcher de se faire ouïr, mais qu’ils ne gagnaient rien, qu’enfin ils l’écorchèrent et en jetèrent le crâne de dépit, que toutefois, ils ne laissaient pas d’entendre la voix du côté où ils mettaient la chevelure, que si cela est, comme il n’y a pas d’apparence que ceci soit une fiction sauvage, il faut dire que Dieu sous les ombres de ce mort voulait leur faire connaître en leur faisant ces reproches ce qui a arrivé depuis, que si on en veut douter, je donne la chose pour le même prix que je l’ai reçue de personnes dignes de foi, entre lesquelles je puis dire que la dernière qui m’en a parlé et qui me dit l’avoir ouï de la propre bouche de ces Iroquois est un homme d’une probité très-avancée, qui entend aussi bien la langue sauvage que je puis faire du Français ; cela étant, j’ai cru devoir vous rapporter la chose dans l’ingénuité qu’on y peut remarque et je croirais manquer si je la laissais dans l’obscurité du silence. Depuis ce désastre arrivé, on recommença mais un peu trop tard à se mettre sur ses gardes et à ne pas souffrir les Iroquois plus proche que la portée du fusil, ce qui fit qu’ils gagnèrent fort peu sur nous le reste de cette année, et que tout ce qu’ils firent tourna à leur désavantage. Le petit printemps nous fournit une histoire qui mérite d’avoir ici son lieu et sa place ; ce fut l’arrivée de 50 Français, lesquels arrivèrent ici le 3 avril sous le commandement de *Mr. Dupuis*, à la conduite des RR. PP. Jésuites qui avaient été obligés de quitter la mission de *Onontahi* crainte d’être cruellement brûlés par ces barbares ; plusieurs de leurs gens moins disposés à ce genre de mort et à toute autre qu’il plairait à la providence d’envoyer, en eurent une telle frayeur qu’ils n’en furent guéris qu’à la vue du Montréal, lequel a fait plusieurs fois de semblable miracles ; au reste tout ce monde arrivé on tâcha de leur faire les meilleures réceptions qu’il fut possible et pour tâcher d’y réussir, on les sépara et on mit une partie du château et l’autre en cette communauté, à laquelle on accorda la grâce d’y précéder les RR. PP. Jésuites ; depuis cette flotte arrivée ici, il ne se passa rien qui mérite d’être écrit jusqu’aux nouvelles de France, lesquelles apprennent que le tonnerre qui avait menacé l’an dernier nos quatre missionnaires comme nous avons vu, avait fait grand bruit en plusieurs endroits du royaume, ce qui fit que *Mr. l’abbé de Quélus* quitta Québec pour venir consoler le Montréal de sa présence, et il y vint demeurer au grand contentement de tout le

monde mais surtout de messieurs *Souart* et *Gallinier*, qui ne craignirent pas de s'avancer bien loin dans les bois sans crainte des ennemis, afin d'aller au devant de sa barque pour lui témoigner la joie qu'ils avaient de son retour. Or Mr. l'Abbé de Quélus étant au Montréal, aussitôt Mlle Mance qui était depuis 18 mois estropiée d'un bras par l'accident que nous avons marqué, lui dit: "Mr. voilà que mon bras s'empire au lieu de se guérir, voilà qu'il est déjà quasi tout desséché et me laisse le reste du corps en danger de quelque paralysie; je ne le puis nullement remuer, même on ne peut pas me toucher sans me causer les plus vives douleurs, cet état m'embarrasse fort surtout en me voyant chargé d'un hôpital, auquel je ne puis subvenir dans l'incommodité où je suis et l'état où je me vois obligée de rester pour le reste de mes jours, cela étant, voyez ce qu'il serait à propos que je fasse, ne serait-il pas bon que j'allasse en France trouver la fondatrice tandis qu'elle est encore vivante et que parlasse à Messieurs de la compagnie du Montréal afin d'obtenir de la fondatrice, s'il se peut, un fonds pour des religieuses puisqu'aussi bien la compagnie du Montréal n'est pas présentement en état de faire cette dépense avec les autres que ce lieu requiert, je ne puis plus vaquer aux malades; que si je puis réussir, j'amènerai de ces bonnes religieuses de la Flèche, avec lesquelles feu Mr. Ollier et les autres associés ont il y a déjà longtemps passé un contrat pour le même dessein; qu'en dites-vous, Monsieur?" "Vous ne pouvez mieux faire," lui dit-il: témoignant beaucoup de joie et de cordialité là-dessus. De là à quelques jours, Mr. Souart part pour Québec, Mr. L'abbé lui ayant dit qu'une des mères Hospitalières de ce lieu là avait grand besoin d'air, que comme c'était une personne de mérite, il fallait tâcher de lui sauver la vie, qu'il ferait bien de descendre pour cela, parce que ayant la connaissance de la médecine outre son caractère sacerdotal, aussitôt qu'il donnerait son suffrage à ce qu'elle monta ici pour changer d'air, on ne manquerait pas de la faire venir; ce bon Monsieur ayant ouï ce discours, se disposa de partir au plus vite, pressé par cette même charité qui sans lui donner le loisir de réfléchir le porte tous les jours chez les malades afin de les assister quand qu'il en est requis selon que St Sainteté a trouvé bon de lui permettre, si ce Monsieur descendit promptement à Québec, il remonta encore au plus vite au Montréal avec cette bonne religieuse malade et une de ses compagnes. Ces deux bonnes religieuses étant à terre, Mr. l'abbé de Quélus qui n'avait pas manqué à dire la raison pour laquelle il avait envoyé Mr. Souart à Québec, soudainement vint avertir de tout ceci Mlle. Mance qui ne savait pas ce qui se passait lui disant, "Voilà deux bonnes filles Hospitalières qui arrivent parceque l'une



d'elle a besoin de changer d'air; elles vous vont venir saluer et demander le couvert;" après cela, ces deux bonnes filles entrèrent; auxquelles cette bonne demoiselle un peu interdite fit la meilleure réception qu'elle put, ensuite de quoi elle leur dit agréablement: "Vous venez, mes mères, et moi je m'en vais." Que si cette repartie d'esprit, fit voir son soupçon, cela lui était bien pardonnable d'autant que l'innocence de cette conduite eut paru un peu jouée à beaucoup d'autres; Après avoir causé quelque temps avec elles, elle prit son temps pour aller voir Mr. de Maison-neuve, lequel croyant qu'elle avait fait venir ces deux religieuses, était étonné de ce qu'elle ne lui en avait rien dit c'est pourquoi il la regarda un peu froid, surtout parcequ'il soupçonna quelque dessein d'établissement contre le contrat que feu M. Ollier avait fait conjointement avec les associés en faveur des religieuses de la Flèche; mais un peu d'éclaircissement lui ayant fait connaître qu'ils n'étaient pas plus savants l'un que l'autre en cette matière et que ces bonnes filles ne venaient que pour prendre l'air afin de se guérir, ils se mirent à rire de la fausse alarme, se séparèrent bons amis, et Mlle. Mance s'en retourna trouver ses chères hôtes, avec lesquelles elle fut deux jours et deux nuits, après lesquelles elle les laissa dans sa maison de l'hôpital et s'embarqua pour la France, toute remplie d'un religieux amour vers ces deux bonnes et pieuses filles aussi bien que pour toute leur maison où Dieu est admirablement bien servi, d'où elle aurait bien voulu dérober pour toujours un aussi riche trésor que ces deux hôtes sans que les filles de la Flèche auxquelles elle pensait uniquement à cause de l'élection qui en avait été faite. Etant à Québec, elle y resta 8 jours à l'hôpital où elle fut fort régalée en témoignage de reconnaissance du bon accueil qu'elle avait faite à leurs soeurs au Montréal, ensuite de quoi elle s'embarqua, pour ne mettre pied à terre que dans l'Europe.

DE L'AUTOMNE 1658 JUSQU'A L'AUTOMNE 1659 AU DÉPART DES  
NAVIRES DU CANADA.

Le Montréal ne nous fournit pas de matières fort considérables jusqu'à l'arrivée des vaisseaux de cette année d'autant que chacun se tint si bien sur ses gardes à cause de la guerre, que l'on se para de l'embuscade de l'ennemi, ce que nous pouvons dire seulement, c'est que Messieurs du Séminaire de St. Sulpice ayant pris deux terres, aux deux extrémités de cette habitation, cela servit grandement à son soutien à cause du grand nombre de gens qu'ils avaient

eu l'un et l'autre de ces deux lieux qui étaient les deux frontières de Montréal; Il est vrai qu'il leur en a bien coûté, surtout les deux premières années à cause d'une pieuse tromperie que leur fit Mr. de la Doversière, qui sachant la nudité où tous les habitants étaient alors, leur dit qu'ils n'auraient pas besoin de mener beaucoup de gens, qu'ils en trouveraient assez au Montréal pour faire leurs travaux, qu'ils n'avaient qu'à bien porter des étoffes et des denrées, que moyennant cela, ils feraient subsister les habitants du lieu et feraient faire en même temps ce qu'ils voudraient: Il est vrai que l'intention fut bonne, car ils trouvèrent un chacun ici dans un tel besoin de ces deux choses que sans ce secours, il n'y eut pas eu moyen d'y résister; La providence est admirable qui prévoit à tout; Pour les autres années ces messieurs firent venir une quantité de domestiques à cause de la grande cherté des ouvriers qui dans la suite n'ayant pas de si mauvaises années ont été bien aise de travailler plus pour soi que pour autres; puisque le Montréal se trouve ici pauvre en ce qui regarde l'histoire; passons un peu en France et voyons s'il ne s'y fait rien à son sujet qui nous donne lieu de nous entretenir, surtout voyons ce qui arriva à Mlle. Mance, et disons ce qui lui arriva pendant le séjour qu'elle y fit ce qui se passa de la sorte. Elle ne fut pas plus tôt à Larochelle que prenant un brancart à cause que l'état où était son bras ne lui permettait pas une autre voiture elle alla droit à la Flèche trouver Mr. de la Doversière qui lui fit un visage fort froid, à cause de quelques mauvais avis qu'on lui avait donné du Canada, appuyé de cette nouvelle, il croyait que cette demoiselle venait lui faire rendre compte afin de se détacher de la compagnie et qu'elle voulait d'autres filles pour l'assistance de l'hôpital du Montréal que celles qui avaient été choisies par les associés. Voilà le rafraichissement que cette infirme eut à son arrivée pour la délasser des travaux de son voyage; mais enfin le tout étant éclairci on se rapaisa et l'union fut plus belle que jamais, si bien qu'elle se vit en état de partir en peu de jours pour Paris, plus joyeuse qu'elle ne se vit à son arrivée à *La Flèche*. Etant à Paris, elle vit aussitôt Mr. de *Breton Villiers* le supérieur du Séminaire de St. Sulpice et Madame sa chère fondatrice qu'elle rendit témoin oculaire de son pitoyable état auquel ils prirent une part bien singulière. Quelques jours après, elle vit tous les Messieurs de la compagnie du Montréal assemblés auxquels elle fit un fidèle rapport des choses comme elles étaient ici, après cela, elle leur témoigna bien au long, l'impossibilité où elle était de subvenir à l'hôpital si elle n'était secourue; qu'elle croyait que le temps était venu d'envoyer ces bonnes filles sur lesquelles Mr. Ollier et tous avaient jeté la vue, qu'elle ferait son



ssible auprès de sa chère dame pour en obtenir la fondation, elle avait tout à espérer de sa bonté; eux lui ayant témoigné la connaissance qu'ils avaient à sa sollicitude parlèrent tous unanimement de son infirmité et dirent qu'il fallait sans plus tarder la faire voir aux plus experts afin de tenter par toutes les voies possibles sa guérison. Là dessus feu Mr. Duplessis Monbar d'heureuse mémoire ajouta que Mlle Chahue la mènerait en son carosse chez ses personnes qu'on nomma et qu'on crut les plus habiles. La chose exécuta comme on l'avait résolue mais sans aucun fruit, car dans toutes les consultes on nous répondit qu'il n'y avait rien à faire, que le mal était trop grand et trop invétéré, que de plus, elle était trop âgée, qu'il fallait même prendre garde que ce mal de bras ne se communiquât au corps; que sa main et son bras ayant la peau aussi sèche qu'un cuir à demi préparé, qu'étant sans la moindre bonté d'en user, que les parties étant toutes atrophiées et glacées de froid sans conserver d'autre sensibilité que pour lui causer de grands tourments lorsqu'on la touchait, il y avait bien à craindre que le côté droit de son corps, ne vint participant des infirmités de son bras; que si quelques charlatans osaient entreprendre sa guérison, au lieu de la soulager, il attirerait et irriterait les humeurs qui la rendrait paralitique de la moitié du corps, Mlle. Chahue attendant ce langage des plus habiles de Paris, ramena son infirme, laquelle commença de solliciter sa dame pour les filles de La Flèche. Or cette pieuse fondatrice ayant compassion d'elle et étant bien affligée de l'état irrémédiable où elle la voyait se résolut de l'assister et donna 20,000 livres pour l'établissement des filles qu'elle lui proposait, ce qui réjouit extrêmement les associés, lesquels en rendirent grâce à Dieu et à Mlle. Mance qui ménageait ainsi des secours par sa prudence; travaux qui furent si agréables à Notre Seigneur qu'il les voulut reconnaître par un miracle authentique qui se fit dans la chapelle du Séminaire de St. Sulpice, le jour de la Purification où Dieu voulut honorer la mémoire de Mr. Ollier son serviteur, donnant à son coeur le moyen de témoigner sa gratitude à celle qui pour lors s'employait si fortement en faveur de cette Isle à laquelle il prenait tant de part lorsqu'il était vivant; et dont Dieu veut bien qu'il prenne la protection après sa mort. Comme nous allons voir par le détail de ce miracle que nous pouvons dire bien grand puisqu'il se réitère tous les jours à la vue d'un chacun et selon l'aveu de tous ceux qui veulent prendre la peine de voir le bras sur lequel il est opéré et s'opère incessamment. Décrivons-en l'histoire; quelques jours avant la Purification, Mlle Mlle Mance était allé voir Mr. Breton-Villiers au Séminaire de St. Sulpice toute remplie de respect qu'elle conservait pour Mr. Ollier.

elle lui demanda où était son corps et son coeur qu'on lui avait dit être enchassé séparément, qu'elle eut bien souhaité rendre ses respects à l'un et à l'autre ; Mr. de Breton-Villiers lui dit que son corps était dans la chapelle, qu'il avait son coeur dans sa chambre, et qu'elle vint le jour de la Purification dans le temps que messieurs le secclesiastiques seraient à l'Eglise, qu'alors ils la feraient entrer dans la chapelle, parce qu'il ne voulait pas la faire venir devant tout le monde, d'autant que les femmes n'avaient pas coutume d'y aller, si elle y entrait publiquement, les autres en recevraient de la peine, quant à lui, il y dirait la messe et lui apporterait le coeur de feu Mr. Ollier. Le jour arrivé, elle vint à l'heure donnée, aussitôt qu'elle fut entrée dans le séminaire, il lui vint à l'esprit que feu Mr. Ollier lui pourrait bien rendre la santé ; incontinent qu'elle reconnut ce qu'elle pensait, elle voulut l'éloigner comme une tentation, mais chassant cette pensée, il lui en vint de plus fortes ce qui lui fit dire qu'encore qu'elle ne les méritât, ce serviteur de J. C. pourrait bien obtenir cette faveur et même de plus grandes. Marchant vers la chapelle en s'entretenant de la sorte elle vit Mr. Ollier, aussi présent à son esprit qu'on le pouvait avoir sans vision ; ce qui lui fit ressentir une joie si grande pour les avantages que ses vertus lui avait acquises, que voulant ensuite se confesser, elle avoue qu'il lui fut impossible de le faire et qu'elle ne put dire autre chose à son confesseur sinon : " Mr. je suis saisie d'une telle joie que je ne puis vous rien exprimer." Cette satisfaction lui dura pendant toute la messe et fut accompagnée d'une certitude intérieure que Dieu la guérirait par l'entremise de son serviteur. Après que la messe fut dite, voyant que Mr. de Breton-Villiers était pressé pour l'église à cause des cérémonies du jour, elle lui dit : " Donnez-moi un peu ce coeur que vous m'avez promis, il ne m'en faudra pas davantage pour ma guérison." D'abord il le lui atteignit et la quitta en lui marquant le lieu où elle le mettrait par après. D'abord elle le prit tout pesant qu'il était à cause du métal où il était enfermé et du petit coffret de bois où le tout était enchassé et elle l'appuya sur son écharpe à l'endroit de son plus grand mal qui ne pouvait être approché auparavant de la moindre chose. Or ayant appuyé ce petit coffret sur son bras, tout empêché qu'il était de plusieurs et de différents linges attachés d'une multitude d'épingles, elle se mit à admirer et se conjouir des trésors qui avaient été enfermés dans ce coeur et soudain voilà qu'une grosse chaleur lui descend de l'épaule et lui vint occuper tout le bras qui passa dans un instant d'une extrême froideur à cet état qui lui est si opposé. En même temps, toutes les ligatures et enveloppes se défirent d'elles-mêmes, son bras se trouva libre, et se voyant guéri elle commença à faire



un beau signe de croix, remerciant le Tout-puissant qui lui faisait une telle grâce par son serviteur, y ayant deux ans qu'elle n'avait pu faire autant de sa main droite qui était estropiée. Cela la mit en un si grand transport l'espace de huit jours, qu'à peine put-elle manger quelque chose tant elle était pâmée. Son action de grâce faite elle remit son bras en écharpe afin que le portier ne s'aperçût de rien et que M. de Breton-Villiers fut le premier à apprendre la chose, ainsi elle s'en alla chez elle où sa soeur arriva peu après; elle voulait exprimer à sa soeur le bien qu'elle avait reçue et ne le pouvant par ses paroles à cause qu'elle était transie d'allégresse, elle se mit à agir de sa main droite et lui montra par ses actions qu'il n'y avait plus de mal. Sa soeur tout transportée de joie elle-même ne lui put repartir que des yeux dans l'abord, mais ayant repris ses esprits: "ma soeur, lui dit-elle, qu'est-ce que je vois, est-ce la sainte Epine qui a fait cette merveille?" — "Non, lui répondit-elle, Dieu s'est servi du Coeur de feu Mr. Ollier." — "Ah oui, répondit-elle, il le faut publier partout, je vais le dire aux Carmes déchaussés, et dans tels et tels endroits." — "Non, ma soeur, répondit Mlle. Mance, ne le faites pas, messieurs du séminaire n'en savent rien encore, il faut du moins qu'ils le sachent les premiers, après leur récréation nous irons le leur apprendre." Cela dit, ils se mirent à table à cause que l'heure en était venue et non pas pour manger, car il ne leur fut pas possible. Sur les deux heures, elles allèrent au Séminaire où une partie des Messieurs étaient retournés à l'église, mais comme Mr. de Breton-Villiers était à la maison, elle le demanda et lui dit aussitôt qu'elle l'aperçut en état de l'entendre facilement: "Mons., en lui montrant sa main, voilà les effets de Mr. Ollier." Mr. de Breton-Villiers lui repartit: "Voyant votre confiance de ce matin, je croyais bien que vous seriez exaucée." Après, il fit appeler ce qui était resté d'ecclésiastiques au séminaire afin d'aller les uns avec les autres remercier Dieu à la même chapelle où s'était fait le miracle. L'action de grâce faite Mr. de Breton-Villiers demanda à Mlle. Mance si sa main droite de laquelle elle avait été guérie était assez forte pour à écrire la vérité du fait qui s'était passé, elle lui ayant répondu que oui, on lui donna incontinent du papier et elle satisfait à ce qu'on souhaitait. Que si l'écriture a quelques défauts, il faut accuser l'extrême joie dont elle était émue et non pas les infirmités du bras et de la main: le jour suivant, Messieurs les associés du Montréal s'assemblèrent et firent raconter toute cette histoire à cette bonne demoiselle pendant quoi ils remercièrent Dieu de tout leur coeur, qui faisait encore par leur ancien confrère de telles grâces à cette Isle en remettant Mlle. Mance en état d'y rendre encore plusieurs services; après cette assemblée, Mlle. Mance

alla voir sa bonne fondatrice, laquelle reçut une joie indicible lorsqu'elle apprit ce miracle et qu'elle l'aperçut de ses yeux, y ayant eu cela de particulier en ceci que le miracle est continu et manifeste, parceque les principes des mouvements sont demeurés disloqués comme auparavant et cependant avec tout cela, elle manie son bras et sa main sans aucune douleur, comme si tout était en bon état, ce qui est un miracle si visible qu'on ne peut le voir sans être convaincu. C'est ainsi que tous les experts ont avoué et atteste. Mais passons ce bienfait qui nous assure de la bienveillance de Mr. Ollier, dans le lieu même là où il est aujourd'hui; et parlons de ce qui se fit à Paris au printemps où les messieurs de cette compagnie firent plusieurs assemblées, dans deux lesquelles Mr. l'évêque de Pétrée assista comme venant faire voir au Canada la première mitre qui y ait jamais paru. Dans ces deux assemblées où Mgr de Pétrée fut, on parla d'envoyer ces filles de la Flèche au Montréal, mais ce prélat demanda toujours qu'on différât d'une année ce trajet, crainte, disait-il, que cela ne fit de la peine à une certaine personne qu'il croyait avoir d'autres desseins. Ces messieurs de la compagnie lui répondirent, qu'il pouvait bien l'assurer que celui dont il parlait n'aurait pas d'autre sentiment que le leur, que le fondement que l'on prenait de soupçonner le contraire n'était que présumé et qu'on avait tout lieu de ne pas le croire; qu'au reste on avait si grand besoin de ces filles pour le soulagement de l'hôpital du Montréal, que n'ayant aucune vue ni dessein pour d'autres, on le suppliait de trouver bon qu'elles partassent cette année-là. Après ces assemblées et cette prière faite à Mgr. de Pétrée, le temps de partir étant venu, Mlle. Mance s'en alla à Larochelle, à huit lieues de laquelle il lui arriva un accident qui la devait du moins disloquer tout de nouveau, si la main qui lui avait donné la santé n'eut eu le soin de la lui conserver, ce qui arriva de la sorte: Les chiens ayant fait peur à un cheval ombrageux sur lequel elle était, cet animal se lança si haut par dessus un fossé, et en même temps la jeta si loin et si rudement sur sa main autrefois estropiée qu'on a attribué à une charitable protection du ciel qu'elle en a été quitte comme elle l'a été pour une légère écorchure, sans rien rompre ni démettre ce qui n'empêcha pas qu'une certaine plume trop libre, prit la peine assez mal à propos, d'écrire contre ce qui s'était passé au sujet de ce bras à Paris, usant de ces faits nouveaux pour rendre ridicule ce fait dans une lettre qu'il écrivit à un bon père Jésuite à Larochelle au sujet de Mlle. Mance. "Enfin le miracle est démiraclé, et la chute de la demoiselle l'a mise en pareil état qu'autrefois." Le Père à qui on écrivait se connaissant bien aux ruptures et dislocations vint voir si cela était vrai, et croyant qu'il



ce qu'on lui écrivait était véritable, il parla à cette demoiselle comme si on eut voulu abuser le monde, mais alors elle lui dit : " Mon père vous avez été mal informé car tant s'en faut que ma chute doive diminuer l'estime du miracle opéré sur moi ; elle la doit augmenter car je devrais m'être cassé et disloqué le bras, au reste, mon père, voyez si le miracle de Paris n'est pas véritable, il subsiste encore, regardez encore et en portez votre jugement." Ce bon père s'approcha et ayant témoigné la vérité, il dit tout haut : " Ah ! j'écrirai à celui qui m'a fait la lettre qu'il faut respecter ceux que Dieu veut honorer, il en a voulu faire connaître son serviteur, il ne faut pas aller contre sa volonté, il faut lui rendre ce que Dieu veut que nous lui rendions." Voilà ce qui se passa dans la ville de La Rochelle où Mlle. Mance trouva la bonne Soeur Marguerite Bourgeois, de laquelle nous avons parlé ci-devant ; elle l'avait accompagnée dans son voyage en France afin de l'assister dans son infirmité. Quand à son retour Mlle Mance avait trouvé bon qu'elle se rendit la première à La Rochelle avec une compagnie de 32 filles qu'elle amena avec elle pour le Montréal auquel cette bonne soeur a servi de mère pendant ce voyage, pendant toute la route, et même jusqu'à ce qu'elles aient été pourvues ; ce qui nous fait dire qu'elles ont été heureuses de tomber en de si bonnes mains que les siennes. Au reste, il faut que je dise encore un mot de cette bonne fille bien qu'elle ne soit pas trop approuvée ; c'est qu'un homme riche et vertueux de la compagnie lui voulant donner en ce voyage du bien pour l'établir ici, elle ne voulut l'accepter, appréhendant que cela ne fit tort à cet esprit de pauvreté qu'elle conserve si religieusement ; Dieu, sans doute, lequel fait plus par ces personnes détachées que par les efforts des plus riches, favorisa de ses bénédictions cette amatrice de la pauvreté. Mais revenons aux religieuses de la Flèche auxquelles Mlle. Mance et la compagnie avaient écrit tout ce qui s'était passé et qui étaient demeuré d'accord que trois filles de cette maison ou de celles de ses dépendances iraient cette année-là au Montréal pour l'exécution de ce dessein. Le printemps étant venu, Mlle. Mance écrivit à ces Religieuses, leur donna le rendez-vous à Larochelle et envoya pareillement une lettre à Mr. de la Doversière qui les devait mener à leur embarquement, donnait avis aux uns et aux autres qu'elle ne manquerait pas de s'y rendre par une autre voie qu'elle leur marquait. Les religieuses de la Flèche sur cet avis, afin de se rendre prêtes au temps qu'on leur marquait, firent venir au plus tôt de leurs maisons du Beaugé et du Ludde les soeurs *Mace*, de *Bressolles*, *Meillots*, qui étaient les trois victimes désignées pour le Canada qui se rendirent pour cet effet promptement et avec joie à leur

maison de la Flèche, afin qu'on n'attendit pas après elle, quand on serait prêt de partir. Or ce coup, c'était un coup du ciel, et comme les affaires de Dieu ne se font jamais sans de grandes difficultés pour l'ordinaire, celle-ci n'en manqua pas. Quand il fut question de l'exécuter Mgr. d'Angers se trouva si difficile pour son obéissance qu'on désespéra quasi de l'avoir; Mr. de la Doversière, qui était le principal arc boutant de l'affaire et sans lequel il n'y avait rien à espérer pour elle se trouva si mal que trois jours avant de partir il fut en danger de mort et les médecins jugèrent qu'il ne relèverait pas de cette maladie; mais Dieu qui voulait seulement sceller cette entreprise du sceau de sa croix et non pas la détruire, voulut que dans deux jours, il fut assez rétabli pour entreprendre le voyage de La Rochelle le lendemain; il ne manquait pour cela que l'obéissance de Mgr. d'Angers qui arriva le même jour que la restitution de sa santé, ce qui fit qu'on résolut de partir la journée suivante, cela étant su dans la ville, il se fit une émeute populaire, chacun murmura et dit: Mr. de la Doversière fait amener des filles par force en ce couvent, il les veut enlever cette nuit, il faut l'en empêcher; Voilà tout le monde par les rues; chacun fit le guet de son côté; plusieurs disaient en se l'imaginant: "En voilà que nous entendrons crier miséricorde." Enfin plusieurs ne se couchèrent point cette nuit-là pour ce sujet dans la ville de La Flèche. Néanmoins à dix heures du matin, on se résolut de les faire partir; mais pour en venir à bout, on y eut bien de la peine; il fallut que Mr. St. André et les autres qui devaient les assister pendant leur voyage missent l'épée à la main et fissent écarter le peuple par les impressions de la crainte, ce qui n'est pas difficile dans les villes champêtres qui ne sont pas frontières: étant sorties, elles firent le chemin jusqu'à La Rochelle avec une grande joie et le désir de se sacrifier entièrement pour Dieu; il est vrai qu'elles avaient besoin d'être dans cette disposition car elles eurent bien des épreuves, même dès à La Rochelle où on leur voulut persuader qu'on les renverrait du Canada la même année sans vouloir d'elles: de plus comme les deniers se trouvèrent employés, elles se trouvèrent fort embarrassées de quoi payer le frêt qu'elles n'avaient pas réservé à cause de la multitude des denrées dont on avait besoin, embarras où se trouvèrent aussi deux prêtres du séminaire de St. Sulpice qui partaient cette année-là pour Montréal, où depuis, ils ont été tués par les Iroquois. La peine qu'ils eurent tous deux avec Mlle. Mance fut telle qu'on ne les voulait pas embarquer à moins qu'ils eussent de l'argent de quoi payer; cependant ils étaient 110 personnes auxquelles il fallait pourvoir, vous voyez assez qu'elle pouvait être sa mortification; c'est pourquoi nous passons



autre et jugez, comprenant tout ce qu'il fallait acheter pour le Canada, de la dépense qu'on fit surtout à cause du retardement à La Rochelle qui fut de trois mois cette année jugez combien il en couta à Messieurs de la compagnie du Montréal, au Séminaire de St. Sulpice et à l'hôpital, qui tous trois portaient les frais de ce voyage; jugez de la peine où étaient ces deux bons prêtres et ces trois religieuses avec Mlle. Mance, car enfin tout se vit à la veille de demeurer sans qu'à la fin le maître du navire qui était préparé et qui ne tenait qu'à de l'argent et résolut de tout embarquer sur leur parole, les voilà donc en mer, mais n'allèrent pas longtemps, que leur navire qui avait servi deux ans d'hôpital à l'armée sans en avoir fait depuis la quarantaine infecta les passagers de la peste, 8 ou 10 de ces gens moururent de prime abord sans qu'on permit aux religieuses de s'exposer, mais enfin on accorda à leurs instances qu'elles commenceroient leurs fonctions d'hospitalières dans lesquelles elles eurent ce bonheur ayant commencé ces premiers travaux de leur mission qu'il ne mourut plus personne, encore qu'il y eut bien des malades, au reste nous pouvons bien dire que la Soeur Marguerite Bourgeois fut celle qui travailla autant pendant toute la route et que Dieu pourvut aussi de plus de sa santé pour cela, que s'il y eut bien des fatigues dans ce voyage il y eut aussi bien des consolations pour la bonne fin que faisaient ces pauvres pestiférés, que ces deux prêtres du séminaire de St. Sulpice dont nous avons parlé assistaient autant qu'ils le pouvaient, que leurs corps aussi accablé de la maladie permettaient, ils assistèrent deux Huguenots entre ces malades qui firent leur abjuration avant de paraître devant ce juge qui jugera rigoureusement ceux qui veulent défendre aujourd'hui de juger les erreurs de leur religion prétendue réformée, afin d'avoir la liberté d'y demeurer pour leur confusion éternelle; mais passons cette mer et disons qu'après les efforts de la maladies, les vagues de la mer essuyées, voilà enfin le navire arrivé à Québec, après avoir bien vogué, que si ces religieuses se croyaient être en ce lieu au bout de toutes les tempêtes, elles se trompaient fort, car elles y en essuyèrent une si grande qu'elles eurent de la peine à mettre pied à terre et ne l'eussent peut-être jamais fait si l'astre nouveau qui depuis ce temps éclaire notre église ne leur eut été assez favorable pour dissiper qui la causait; de quoi le Montréal fut bien obligé, car il contribua ainsi à lui donner ces bonnes filles. Ensuite de ceci, nous avons le retour de Mr. l'abbé de Quélus en France qui affligea beaucoup ce lieu; ainsi en cette vie, les douceurs sont mélangées d'amertumes. Quand à toute la flotte arrivée par ce lieu, elle y monta à la joie extrême d'un chacun et ces deux bonnes religieuses qui y

étaient comme nous avons dit l'an dernier, en descendirent après que celle qui était malade eut recouvré sa santé. La providence ayant permis que son mal eut duré pour le bien de cette hôpital jusqu'à l'arrivée de ces trois bonnes filles aux travaux desquelles Dieu a donné depuis une grande bénédiction. Plusieurs Iroquois et quantité d'autres sauvages y ont été convertis tant par leur ministère tant par l'assistance des ecclésiastiques du lieu et y sont morts ensuite avec des apparences quasi visibles de leur prédestination. Grand nombre de Huguenots y sont en ce même bonheur; même dans un seul hiver, il y en a eu jusqu'à 5 qui sont morts catholiques à la grande satisfaction de leurs âmes. Ces bonnes filles ont rendu et rendent encore de si grands services au public qu'il se loue tous les jours de la grâce que le ciel lui avait faite de lui avoir amené pour sa consolation dans un pays si éloigné que celui-ci, où leur zèle le sa apportées. Outre les personnes que j'ai remarquées être venues de France cet été je dois nommer Mr. Deletré, lequel servit bien ce lieu, tant dans les temps de la guerre que lorsque nous jouissions de la paix, à cause des avantageuses qualités qu'il possède pour l'une et l'autre de ces raisons. Je donne ce mot à sa naissance, à son mérite, sans préjudice à tous ceux qui ont été du même voyage et faire tort à leur mérite particulier; au reste on peut dire du secours de cette année en général qui était très-considérable au pays, lequel était encore dans une grande désolation, et qu'il était nécessaire pour confirmer tout ce que celui de l'année 1653 conduit par Mr. de Maison-Neufve y avait apporté, davantage, parceque sans cette dernière assistance tout le pays était encore bien en danger de succomber, mais il est vrai que depuis celle-ci on a moins chancelé et craint une générale déconfiture qu'on faisait auparavant, quelques combats de perte de monde que nous ayons eus.

DE L'AUTOMNE 1659 JUSQU'A L'AUTOMNE 1660 AU DÉPART DES  
VAISSEAUX DU CANADA.

Nous entrons dans une année que le Montréal doit marquer en lettres rouges dans son calendrier, pour les différentes pertes d'hommes qu'il a faites en plusieurs et différentes occasions; il est vrai que si les belles actions doivent consoler en la mort des siens, le Montréal a tout sujet de l'être dans la perte qu'il a fait de tous les grands soldats qui ont péri cette année, parce qu'ils se sont tellement signalés et ont tellement épouventé les ennemis en mourant à cause de la vigoureuse et extraordinaire défense qu'ils ont



marqué en eux, que nous devons le salut du pays à la frayeur qu'ils ont imprimé en eux, répandant aussi généreusement leur sang qu'ils ont fait pour sa querelle, ce qui se peut pour eux glorieusement remarquer, surtout dans une action laquelle se passa le 26 ou le 27 de mai, au pied du *Long Sault*, un peu au-dessus de cette Isle où 7 de nos Montréalistes étant en parti furent attaqués par 800 Iroquois, sans qu'aucun d'eux voulut jamais demander quartier, chacun pensant à vendre sa vie le plus cher qu'il le pourrait. Voyons le fait : Sur la fin d'avril Mr. d'Aulac garçon de coeur et de famille lequel avait eu quelques commandements dans les armées de France, voulant faire ici quelque coup de main et digne de son courage, tâcha de débaucher 15 où 16 Français afin de les mener en parti au dessus de cette Isle,, ce qu'on n'avait point encore osé tenter ; il trouva de braves garçons qui lui promirent de le suivre si M. de Maison-Neufve le trouvait bon, Daulac proposa la chose et il eut son agrément, ensuite chacun se disposa à partir, ils firent un pacte de ne pas demander quartier et se jurèrent fidélité sur ce point ; outre cela, pour être plus fermes à l'égard de cette parole et être mieux en état d'affronter la mort, ils résolurent de mettre tous leur conscience en bon état, de se confesser et communier tous, et ensuite de tous faire leur testament, afin qu'il n'y eut rien qui les inquiéta pour le spirituel ou temporel et qui les empêcha de bien faire ; tout cela exécuté de point en point ils partirent ; Mr. le major avait bien envie de grossir le parti, Mr. Lemoine et Mr. de Belèvre avait bien demandé la même chose, mais il voulait faire différer cette entreprise jusqu'après les semences qui se font ici en ce temps-là ; ils disaient que pour lors, ils auraient une quarantaine d'hommes ; mais Daulac et son nombre avait trop envie de voir l'ennemi pour attendre au reste Daulac voyant que s'il différait, il n'aurait pas l'honneur du commandement, il poussa le plus qu'il put l'affaire et redoutant plus qu'il était bien aise de se pouvoir distinguer, pourvu que cela lui put servir à cause de quelque affaire qu'on disait lui être arrivé en France. Tellement que le voilà parti résolu à tout événement il ne fut pas bien loin sans attendre une alarme dans un Islet tout vis-à-vis où nous perdîmes trois hommes, il revint avec son monde et poussa si vivement les Iroquois qu'ils les eut pris en canot sans qu'ils abandonnèrent tout pour se jeter dans le bois et se sauver, s'il n'eut pas la consolation de les joindre, il eut celle d'avoir leurs dépouilles, entre autres un bon canot dont il se servit pendant son voyage, qu'ils continuèrent aussitôt avec l'accroissement d'un des leurs, lequel eut honte d'avoir manqué à la parole qu'il avait donné, alors étant tous de compagnie ce nouveau venu à eux, ils dirent un adieu

général qui fut le dernier à leurs amis, ensuite de quoi les voilà embarqués tout de nouveau, étant remplis de coeur mais étant peu nombreux peu habiles au canotage ce qui leur donna beaucoup de peines, même on a su par les hommes auxquels ils l'ont dit, qu'ils furent 8 jours arrêtés au bout de cette Isle par un petit rapide qui y est. Enfin le coeur les fit surmonter de ce que leur peu d'expérience ne leur avait pas acquis, si bien qu'ils arrivèrent au pied du *Long Sault*, où trouvant un petit fort sauvage, nullement flanqué entouré de méchants pieux qui ne valaient rien, commande par un coteau voisin, ils se mirent dedans n'ayant pas mieux; là bien moins placés que dans une des moindres maisons villageoises de France, Daulac attendoit les Iroquois comme dans un passage infaillible au retour de leurs chasses, il ne fut pas longtemps seul en ce lieu, d'autant que *Honontàha* et *Métiumgué*, l'un Huron, l'autre Algonquin eurent un défi aux Trois-Rivières pour le courage et se donnèrent pour cela rendez-vous au Montréal, comme au lieu d'honneur, afin de voir en ce lieu où les combats sont fréquents, lequel aurait plus de bravoure; ce défi fait, Métiumègue vint lui 4<sup>e</sup> de sa nation, et Honontaha lui quarantième de la sienne au Montréal. D'abord qu'ils furent ici, les Français dont le principal défaut est de trop parler lui dirent que nous avons des Français en guerre d'un tel côté; eux jaloux de se voir prévenus et étonnés de la hardiesse de ce petit nombre demandèrent un billet à Mr. de Maison-Neuve pour porter à Daulac, afin qu'il leur fit grâce de les recevoir dans son parti pour faire ensuite tous ensemble quelques grandes entreprises; Mr. de Maisonneuve fit tout ce qu'il put pour les empêcher, car il aimait mieux moins de gens et tous braves, qu'une telle marchandise mêlée en plus grande abondance, il se rendit néanmoins en quelque façon à leur importunité; mettant le Sieur Daulac par les lettres qu'il lui écrivit à son option de le recevoir sans l'y engager toutefois, l'assurant au surplus qu'il ne s'assura pas sur ces gens là, mais qu'il agit comme s'il n'y eut que les seuls Français; Les sauvages l'ayant joint, ils demeurèrent tous ensemble dans le lieu que nous avons dit pour attendre les Iroquois où enfin après quelque temps nos Français qui allaient à la découverte, virent descendre deux canots ennemis, l'avis en ayant été donné, nos gens les attendirent au débarquement près duquel ils étaient partis, où ils ne manquèrent pas de venir, mettant à terre on fit sur eux une décharge, mais la précipitation fut cause que l'on ne les tua pas tous, quelques uns se sauvèrent au travers du bois et avertirent neuf cents de leurs guerriers qui étaient derrière et les avaient envoyés à la découverte; d'abord ils leur dirent, "Nous avons été défaits au petit fort au dessous, il y a des



Français et des sauvages assemblés;" cela leur fit conclure que c'étaient des gens qui montaient au pays des Hurons, qu'ils en viendraient bientôt à bout; pour cela, ils commencèrent à faire leur approche vers ce petit réduit qu'ils tentèrent d'emporter par plusieurs fois; mais en vain, car ils furent toujours repoussés avec perte des leurs et à leur confusion; ce qui leur faisait beaucoup de dépit c'est qu'ils voyaient devant eux les Français prendre les têtes de leurs camarades et en border le haut de leurs pieux; mais ils avaient beau enrager, ils ne pouvaient se venger étant seuls; c'est pourquoi ils députèrent un canot pour aller chercher 900 de leurs guerriers qui étaient aux Isles de Richelieu, et qui les attendaient, afin d'emporter tout d'un coup ce qu'il y avait de Français dans le Canada et de les abolir ainsi qu'ils en avaient juré la ruine, ne faisant aucun doute qu'ils auraient Québec et les Trois-Rivières sans difficultés; que pour Montréal, encore qu'ils y fussent ordinairement mal reçus, ils tâcheroient cette fois là de l'avoir aussi bien que du.....à force de le harceler et de s'y opiniâtrer; ce qu'ils disaient aurait été vrai apparemment, si nos 17 Français n'eussent détourné ce coup fatal par leur valeureuse mort, voyons comme le tout tourna dans la suite. Le canot qui était allé quérir du secours étant parti, le reste des ennemis se contenta de tenir le lieu bloqué hors de la portée du fusil et à l'abri des arbres; de là, ils criaient aux Hurons qui mouraient de soif dans ce chétif trou aussi bien que nos gens, n'y ayant point d'eau; qu'ils eussent à se rendre, qu'il y avait bon quartier, qu'aussi bien ils étaient morts s'ils ne le faisaient; qu'il leur allait venir 500 hommes et que alors, ils les auraient bientôt pris. La langue de ces traîtres qui leur représentaient l'apparence du fruit de l'arbre de la vie les deçut aussi frauduleusement que le serpent trompa nos premiers parents, lorsqu'il leur fit manger ce fruit de mort qui leur coûta si cher. Enfin ces âmes lâches, au lieu de se sacrifier en vrais soldats de J. C., abandonnèrent nos 17 Français, les quatre Algonquins et Anontaha qui paya pour sa nation de sa personne, ils se rendirent tous aux ennemis, sautant qui d'un côté de l'autre, par dessus les méchantes palissades de ce trou où étaient nos pauvres relégués, ou bien sortant à la dérobée par la porte afin de s'en aller. Jugez du crève coeur que cela fit à nos gens surtout au brave Anontaha qui, dit-on, manqua son neveu d'un coup de pistolet, le voulant tuer lorsqu'il le vit s'enfuir avec les 40 paignots qu'il avait amenés. Voyez après tout cela quel coeur avaient ces 22 personnes restées demeurant fermes et constants dans la résolution de se défendre jusqu'à la mort, sans être effrayés par cet abandon, ni par l'arrivée des 500 hommes dont le hurlement seul eût été

capable de faire abandonner le parti à un plus grand nombre : ces nouveaux ennemis étant arrivés le cinquième jour, et faisant lors un gros de 800 hommes, ils commencèrent de donner de furie sur nos gens, mais jamais ils n'approchèrent de leur fort dans les différents assauts qu'ils lui livrèrent qu'ils ne s'en retirassent avec de grandes pertes ; ils passèrent encore trois journées après ce renfort à les attaquer d'heures en heures tantôt tous, tantôt une partie à la fois, outre cela, ils abattirent sur eux plusieurs arbres qui leur firent un grand désastre, mais pour cela, ils ne se rendirent point car ils étaient résolus de combattre jusqu'au dernier vivant, cela faisait croire aux ennemis que nous étions bien davantage que les lâches Hurons le leur avait dit. C'est pourquoi ils étaient souvent en délibération de quitter cette attaque qui leur coûtait si bon, mais enfin le huitième jour de ce siège arrivé, une partie des ennemis étant prête à abandonner l'autre lui dit que si les Français étaient si peu, ce serait une honte éternelle de s'être fait ainsi massacrer par si peu de gens sans s'en venger. Cette réflexion fut cause qu'ils interrogèrent tout de nouveau les traîtres Hurons qui les ayant assurés du peu que nous étions, ils se déterminèrent à ce coup là de tous périr au pied du fort où bien de l'emporter ; pour cela, ils jetèrent des buchettes afin que ceux qui voudraient bien être les enfants perdus les ramassassent ; ce qui est une cérémonie laquelle s'observe ordinairement parmi eux lorsqu'ils ont besoin de quelques braves pour aller dans un lieu fort périlleux, incontinent que les buchettes furent jetées ceux qui voulurent se faire voir les plus braves les levèrent et voilà qu'aussitôt ces gens s'avancèrent tête baissée vers le fort et tout ce qu'il y avait de monde les suivit ; alors ce qui nous restait de gens commença à tirer pêle-mêle de grands coups de fusils et gros coups de mousquetons, enfin l'ennemi gagna la palissade et occupa lui-même les meurtrières ; lors le perfide *Lamouche* qui s'était rendu aux Iroquois avec les autres Hurons cria dans son faux bourdon, avec lequel il aurait bien mérité voler jusqu'au gibet, à son illustre parent *Anontaha*, "qu'il se rendit aux ennemis qu'il aurait bon quartier." A ces lâches paroles *Anontaha* répondit ; "J'ai donné ma parole aux Français, je mourrai avec eux." Dans ce même temps, les Iroquois faisaient tous leurs efforts pour passer par dessus nos palissades ou bien pour les arracher ; mais nous défendions notre terrain vigoureusement, que le fer et le sabre n'y étaient pas épargnés. *Daulac* dans cette extrémité chargea un gros mousqueton jusqu'à son embouchure, il lui fit une espèce de petite fusée afin de lui faire faire long feu et d'avoir le loisir de le jeter sur les Iroquois où il espérait qu'éclatant comme une grenade, il ferait un grand effet, mais y ayant mis le feu et l'ayant jeté, une branche



d'arbre le rabattit qui fit recevoir à nos gens ce que Daulac avait préparé à nos ennemis, lesquels en auraient été fort endommagés, mais enfin ce coup malheureux ayant tué et estropié plusieurs des nôtres, il nous affaiblit beaucoup et donna un grand empire à nos ennemis, lesquels ensuite firent brèche de toutes parts. Il est vrai que malgré cette désolation, chacun défendait son côté à coups d'épées et de pistolets comme s'il eut le coeur d'un lion. Mais il fallait périr, le brave d'Aulac fut enfin tué et le courage de nos gens demeura toujours dans la même résolution, tous enviaient plus tôt une aussi belle mort qu'ils ne l'appréhendaient, que si on arrachait un pieux dans un endroit, quelqu'un y sautait tout de suite le sabre et la hache à la main, tuant et massacrant ce qu'il y rencontrait jusqu'à ce qu'il y fut tué lui-même. Ensuite nos gens étant quasi tous morts, on renversa la porte et on y entra à la foule; alors le reste des nôtres, l'épée dans la main droite l'épée dans la main gauche, se mit à frapper de toutes parts avec une telle furie que l'ennemi perdit la pensée de faire des prisonniers, pour la nécessité qu'il se vit de tuer au plus vite ce petit nombre d'hommes qui en mourant les menaçait d'une générale destruction, s'ils ne se hâtaient de les assommer ce qu'ils firent par une grêle de coups de fusils laquelle fit tomber nos gens sur une multitude d'ennemis qu'ils avaient terrassés avant que de mourir; après ces furieuses décharges sur si peu qui restaient, ces bourreaux voyant tout le monde à bas coururent incontinent sur les morts pour voir s'il n'y en avait pas quelques-uns qui ne fussent pas encore passés et qu'on put guérir afin de les rendre par après capables de leurs tortures, mais ils eurent beau regarder et fouiller ces corps, ils n'y purent jamais trouver qu'un seul qui était en état d'être traité et deux autres qui étaient sur le point de mourir, qu'ils jetèrent d'abord dans le feu, mais ils étaient si bas qu'ils n'eurent pas la satisfaction de les faire souffrir davantage; quant à celui qui se pouvait rendre capable de souffrances, quant il fut assez bien pour assouvir leur cruauté; on ne saurait dire les tourments qu'ils lui firent endurer, et on ne saurait exprimer non plus la patience admirable qu'il fit voir dans les tourments, ce qui forcenait de rage ces cruels qui ne pouvaient rien inventer d'assez barbare et inhumain dont ce glorieux mourant n'emporta le triomphe. Quand à Anontaha et aux 4 Algonquins ils méritent le même honneur que nos 17 Français, d'autant qu'ils combattirent comme eux, ils moururent comme eux et apparemment comme ils étaient chrétiens, ils se disposèrent comme eux à cette action; ils allèrent dans le ciel de compagnie avec eux. Ce qu'on peut dire des Iroquois est que dans leur barbarie et cruauté, ils ont eu cela de louable qu'ils firent une partie de la

justice qui était due aux traitres Hurons, parce qu'ils ne leur tinrent aucunement parole et en firent de furieuses grillades. On a appris ces choses de quelques Hurons qui se sauvèrent des mains de l'ennemi, la première nouvelle qu'on en eut fut par un de ces quarante Hurons, nommé *Louis*, bon chrétien et peu soldat, qui arriva ici le troisième juin tout effaré et dit que nos 17 Français étaient morts, mais qu'ils avaient tant tué et détruit de gens que les ennemis se servaient de leurs corps pour monter et passer par dessus les palissades du fort où ils étaient; qu'au reste, les Iroquois étaient tant de monde qu'ils allaient prendre tout le pays. Ensuite il dit tout leur dessein à Mr. de Maison-Neuve comme ils l'avaient entendu de leur propre bouche. Mr. de Maison-Neuve profitant de cet avis mit son lieu en état de recevoir les ennemis aussitôt qu'ils viendraient; il fit garder les meilleurs postes qu'il avait donné à Messieurs du Séminaire; Mr. de Belestre pour aller commander dans leur maison de Ste. Marie à tout le monde qui y était ce bâtiment étant le plus fort et le mieux en état de se défendre qu'il y eut. Après que Mr. notre Gouverneur eut ainsi sagement réglé et ordonné toutes choses, il envoya sans tarder les nouvelles qu'il avait aux Trois-Rivières et à Québec, partout on eut une telle frayeur lorsqu'on entendit ces choses, que même dans Québec on renferma tout le monde jusqu'aux religieuses dans le château et chez les Révérends Pères Jésuites. Mais enfin grâce à Dieu et au sang de nos chers Montréalistes qui méritent bien nos vœux et nos prières pour reconnaissance, les Iroquois ne parurent point et on n'en eut que la peur d'autant que après ce conflit, où ils eurent un si grand nombre de morts et de blessés, ils firent réflexion sur eux-mêmes se disant les uns aux autres: "Si 17 Français nous ont traités de la sorte étant dans un si chétif endroit, comment serons-nous traités lorsqu'il faudra attaquer une bonne maison où plusieurs de tels gens se seront ramassés, il ne faut pas être assez fou pour y aller, ce serait pour nous faire tous périr; retirons-nous;" Voilà comme on a su qu'ils se dirent après ce grand combat, qu'on peut dire avoir sauvé le pays qui sans cela était rafflé et perdu, suivant la créance commune, ce qui me fait dire que quand l'établissement du Montréal n'aurait eu que cet avantage d'avoir sauvé le pays en cette occasion et de lui avoir servi de victime publique en la personne de ces 17 enfants qui y ont perdu la vie, il doit à toute la postérité être tenu pour considérable, si jamais le Canada est quelque chose puisqu'il l'a ainsi sauvé dans cette occasion, sans compter les autres; Mais passons outre et venons au premier juin qui fut celui auquel on fit ici les obsèques de feu Mr. d'Aillebout qui était venu ici l'an 1643 comme un des associés de la compagnie du Montréal pour y



assister Mr. de Maison-Neuve, par toutes les belles lumières dont il était avantaé et dont il usa très-favorablement pour tout le pays, où il a eu l'honneur de plusieurs commandements comme celui du Montréal en 45 et 46 en l'absence de Mr. de Maisonneuve, et même celui de tout le pays pendant quatre années; trois desquelles étaient par commission du roi et la quatrième après quelque intervalle, pour suppléer et remplir la place de Mr. d'Argenson lequel ne vint pas en ce pays-là, première année de la commission; sa mort fut fort chrétienne comme avait été sa vie, nous n'avons rien qu'elle nous oblige de dire en particulier si ce n'est que nous avons oublié d'exprimer touchant sa personne lorsqu'il vint dans ce pays, qui est sa vocation pour le Montréal laquelle fut de la sorte. Deux ans durant, il fut pressé par des mouvements intérieurs à passer dans la Nouvelle-France, mais madame sa femme qui trouvait la proposition de ce trajet si éloignée de son esprit qu'elle ne pouvait en entendre la moindre parole sans le tenir pour extrêmement ridicule, surtout à cause qu'elle était toujours malade. Cependant le directeur de Mr. d'Aillebout ne rebutait point la pensée qu'il en avait, conduisait aussi madame sa femme et lui en parlait parfois, ce qui lui faisait beaucoup de peine, disant que c'était une chose même à ne pas penser dans l'état où elle était, son Directeur lui dit que si Dieu le voulait, il la mettrait en état de le faire; ce qu'il fit bientôt après, la guérissant lorsqu'elle croyait bientôt aller mourir, ce qui se fit si promptement et d'une manière si extraordinaire qu'elle et tous ses amis, ne doutèrent point que ce fut une faveur singulière du ciel; mais après tout, elle n'avait pas envie de passer la mer sans qu'à la fin Dieu la changea par une réflexion qu'elle fit à ce propos, disant si mon mari y est appelé, j'y suis appelé aussi, parcequ'étant sa femme je le dois suivre. Cette pensée la fit aller trouver son mari et le père *Marnard*, le directeur de l'un et de l'autre; cet homme, joyeux de voir le tout résolu aux désirs de Mr. d'Aillebout les fit voir au père Charles Lallemand qui ne jugeait pas à propos de les envoyer comme particuliers, leur procura l'union avec Messieurs du Montréal en la compagnie desquels ils furent reçus avec beaucoup de joie, et peu de temps après, ils partirent pour venir ici: à leur départ, ils entendirent la messe de Mr. Gauffre qui y devait venir évêque, fondant l'évêché de son propre bien, mais la mort l'a donné au ciel en privant ce lieu du bonheur de posséder un aussi grand homme. Je n'ai plus rien à remarquer sur cette année-ci, ce n'est la mort de Mr. de la Doversière qui décéda peu après avoir mis nos bonnes hospitalières sur la mer; apparemment Dieu l'avait conservé jusqu'à ce temps là pour lui laisser les moyens de coopérer à cet ouvrage qu'autant

qu'on peut juger naturellement, ne se fut jamais fait s'il eut été mort auparavant, étant vrai qu'on a jamais pensé à elles, que par son mouvement; il est bien admirable de voir le principal auteur d'une telle entreprise être prêt à mourir, être accablé de maladie, condamné par les médecins à n'en pas relever et néanmoins être trois jours après en campagne lorsqu'il s'agit d'exécuter ces desseins et d'amener ces religieuses de la Flèche à La Rochelle comme nous vîmes l'an dernier, et après cette oeuvre faite, de voir mourir cet homme incontinent, tout cela me paraît bien digne de remarque.

DE L'AUTOMNE 1660 JUSQU'A L'AUTOMNE 1661 AU DÉPART DES  
VAISSEAUX DU CANADA.

Les Iroquois restèrent dans leur frayeur à cause du combat de Daulac jusque bien avant dans l'hiver, mais ayant repris leurs esprits avec le commencement de l'année 1661, ils nous vinrent donner de très-mauvaises étrennes, car dans le mois de janvier, février et mars, ils nous tuèrent ou prirent 13 hommes tout d'un coup, et en mars et tout d'un coup encore, et nous tuèrent 4 hommes et nous firent 6 prisonniers; en février il n'y eut quasi de combat d'autant que nos gens étaient sans armes, mais en mars, le combat fut assez chaud; il est vrai que les Iroquois qui étaient bien 260 avaient un tel avantage au commencement, à cause qu'ils étaient plus de vingt contre un, que nous pensâmes perdre tous ceux qui étaient au travail du côté attaqué, mais enfin la généreuse défense de nos gens ayant donné le loisir aux autres de les aller secourir et de sauver ceux dont ils n'étaient pas encore les maîtres ce qu'ils avaient de plus fâcheux pour ceux qu'ils emmenaient, c'était que le nommé Beaudoin l'un d'entre eux se voyant entouré par une multitude de ces barbares sans se pouvoir sauver, il choisit un des principaux capitaines de tous les Iroquois et le tua de son coup de fusil, ce qui menaçait tous les captifs de tourments très horribles, surtout à cause que ce capitaine avait le renom de ne pouvoir point mourir. Mais Dieu exauça les vœux de nos captifs et les délivra la plupart de leurs mains comme nous verrons dans la suite, au reste dans le secours que les Français donnèrent en cette occasion, un vieillard nommé Mr. *Pierre Gadois*, premier habitant de ce lieu, se fit fort remarquer et donna bon exemple à tout le monde, on dit que cet homme tout cassé qu'il était faisait le coup de fusil contre les Iroquois avec la même vigueur et activité que s'il n'eût que 25 ans, sans que qui que ce fut l'en put empêcher, ce que j'ai omis de remarquable en l'affaire du mois de février, c'est le courage de



femme de feu Mr. Daulac, laquelle voyant que nos gens se sauvaient tant qu'ils pouvaient à cause qu'ils n'avaient plus rien pour se défendre, hormis Mr. Lemoine qui avait un pistolet, chacun se fiant à ce que les ennemis ne venaient point en ce temps-là, et voyant qu'il n'y avait aucun homme chez elle pour les aller secourir, prit elle-même une charge de fusils sur ses épaules, et sans craindre une nuée d'Iroquois qu'elle voyait inonder de toutes parts jusqu'à sa maison; elle courut au devant de nos Français qui étaient poursuivis et surtout au devant de Mr. Lemoine qui avait quasi les ennemis sur les épaules et prêts à le saisir; étant arrivée, elle lui remit ses armes, ce qui fortifia merveilleusement nos Français et retint les ennemis, il est vrai que si ces armes eussent été plus en état, on eut pu faire quelque chose d'avantage, mais toujours cette amazone méritait-elle bien les louanges d'avoir été si généreuse à secourir les siens et à leur donner un moyen pour attendre une plus grande résistance. On ne saurait exprimer les afflictions que causèrent ici les pertes que nous fîmes en ces deux occasions vu ces bons et braves soldats qui y étaient enveloppés, mais Dieu qui n'afflige les corps que pour le plus grand bien des âmes, se servait merveilleusement bien de toutes ces disgrâces et frayeur pour tenir ici un chacun dans son devoir à l'égard de l'éternité, le vice étant alors quasi inconnu ici et la religion y fleurissait de toutes parts bien d'une autre manière qu'elle ne fait pas aujourd'hui dans le temps de la paix. Mais passons outre et venons au mois d'août où il y eut plusieurs attaques, une desquelles entr'autres fut très-désavantageuse à ce lieu pour la perte qu'il y fit d'un bon prêtre qui y rendait très-utilement ses services depuis deux ans que le Séminaire de St. Sulpice l'y avait envoyé. Cet ecclésiastique nommé Mr. *Lemaitre* avait de forts beaux talents que pour l'amour de Dieu il était venu ensevelir dans ce lieu ici, bénéficiant de ce droit de sépulture que Mr. Ollier avait acquis à son séminaire dès l'année 1640; comme nous avons remarqué, notre Seigneur le fit jouir ici deux ans des doux entretiens de la sainte solitude, après lesquels il l'appela à lui du milieu de son désert, permettant que les Iroquois lui coupassent la tête le même jour où *Hérode* la fit trancher à ce célèbre habitant des déserts de la Judée, St. Jean Baptiste, ce qui arriva de la sorte. Mr. Lemaitre ayant dit la messe et entrant comme il est à présumer de sa piété et ainsi que la fête l'exigeait, dans les desirs de sacrifier sa tête pour J. C. comme son saint précurseur, il s'achemina vers le lieu de St. Gabriel, où étant entré dans un champ avec 14 ou 15 ouvriers lesquels y allaient tourner du blé mouillé, ces braves gens se mirent à travailler chacun de son côté et lais-

sèrent leurs armes dispersées imprudemment en plusieurs endroits, tandis que Mr. Lemaitre auquel ils avaient dit qu'assurément il y avait de sennemis proches à cause de quelque chose qu'ils avaient remarqué, regardait de parts et d'autres dans les buissons afin de voir s'il n'y en avait pas quelques uns, or recherchant de la sorte, il s'avança sans y penser jusque dans une embuscade d'Iroquois, alors ces misérables, se voyant découverts, ils se levèrent tout d'un coup, firent leurs huées et voulurent courir sur nos gens, ce que ce bon père voyant, au lieu de prendre la fuite, il résolut à l'instant de les empêcher de joindre s'il pouvait nos Français avant qu'ils eussent le loisir de prendre leurs armes qui étaient de côté et d'autre, pour cela, il prit un coutelas avec lequel il se jeta entre nos gens et ces barbares et s'en couvrant comme d'un espadron, il cria à nos Français qu'ils prissent bon courage et se missent en état de garantir leur vie; les Iroquois voyant ce prêtre leur boucher ce passage et leur faire obstacle au cruel dessein qu'ils avaient, de dépit, ils le tuèrent à coups de fusil, non pas qu'ils eussent aucune crainte d'en être blessé, parce qu'il ne se mettait pas en devoir d'en blesser aucun, mais parce qu'ils ne pouvaient pas l'approcher pour le prendre vivant et qu'il donnait du courage à nos Français pour se mettre en état de se défendre et de là se retirer en bon ordre vers la maison de St. Gabriel. Il est vrai qu'après l'avoir mis à mort ils en eurent un sensible regret et que leur capitaine qui fut celui qui fit le coup en fut fort blâmé des siens, lesquels lui disaient qu'il avait fait un beau coup qu'il avait tué celui qui les nourrissait lorsqu'ils venaient au Montréal; ce qu'ils disaient avec raison parceque Mr. Lemaitre était économiste de cette communauté et avait une singulière inclination de travailler au salut de ces aveugles dont il tâchait d'apprendre la langue; c'est pourquoi il avait des entrailles de père pour eux et ne leur épargnait rien, mais enfin voilà comme ils le payèrent, salaire qui fut bien avantageux à son âme puisqu'il lui donna l'entière liberté. Ce bon prêtre étant mort nos Français ayant eu le loisir de se mettre en état, se retirèrent en bon ordre, hormis un qui y perdit la vie de ce monde pour en avoir une meilleure en l'autre comme sa grande vertu l'a donné à présumer. On dit une chose bien extraordinaire de Mr. Lemaitre qui est que le sauvage qui a coupé sa tête l'ayant enveloppée dans son mouchoir ce linge reçut tellement bien l'impression de son visage que l'image en était parfaitement gravée dessus et que voyant le mouchoir, on reconnaissait Mr. Lemaitre; *Lavigne*, ancien habitant de ce lieu, homme des plus résolus, comme cette relation l'a remarqué et qui ne paraît pas chimérique, m'a dit avoir vu le



mouchoir imprimé comme je viens de le dire, étant prisonnier chez les Iroquois, lorsque ces malheureux y vinrent après avoir fait ce méchant coup, et il assure que le capitaine de ce parti ayant tiré le mouchoir de M. Lemaître à son arrivée, il se mit à crier sur lui de la sorte, ayant reconnu ce visage, "Ah! malheureux, tu as tué *Daouandio* (c'est le nom qu'ils lui donnaient), car je vois sa face sur son mouchoir!" Alors ces sauvages ressérèrent ce linge, sans que jamais depuis, ils l'aient voulu le montrer ni donner à personne, pas même au Révd. P. Lemoine qui, sachant la chose, fit tout son possible pour l'avoir; il est vrai que quand ces gens-là estiment quelque chose, il n'est pas aisé de l'obtenir; je ne sais pas si c'est pour cela que cet homme était si réservé ou bien si c'était pas la honte qu'il avait d'avoir fait ce méchant coup en tuant ce prêtre, car ce missionnaire était si aimé de cette nation qu'il en recevait des avanies publiques et qu'on ne le voulait pas regarder, et qui fit même que de la honte qu'il en avait, il quitta, à ce qu'on dit, les cabanes pour n'y revenir de quelque temps; quoiqu'il en soit de cette merveille, je vous en ai rapporté le fondement afin que vous en croyiez ce qu'il vous plaira; je vous dirai qu'on m'a rapporté bien d'autres choses assez extraordinaires à l'égard de la même personne, dont une partie était comme les pronostiques de ce qu'il leur devait arriver un jour et l'autre, regardant l'état de ces choses présentes et celui dans lequel apparemment toutes les choses seront bientôt. Ce Monsieur a parlé dans sa vie avec assez d'ouverture de tout ceci à une religieuse et à quelques autres personnes, pour m'autoriser, si j'en voulais dire quelque chose, mais je laisse le tout entre les mains de celui qui est le maître des temps et des saisons et qui en réserve la connaissance ou bien la donne à qui bon lui semble. Finissons ce chapitre en ce qui regarde la guerre pour cette année, parlons des nouvelles que la France nous y donna, surtout disons un petit mot de Montréal, au sujet de M. l'abbé de Quélus qui y arriva environ le temps de la mort de M. Lemaître; aussi bien encore qu'il n'y ait paru cette fois que comme un éclair; il y a trop de choses à en dire pour s'en taire tout à fait, je ne veux pas néanmoins pour cela en grossir par trop notre volume, parce que cela nous donnerait trop de peine et ne laisserait pas au lecteur la maîtrise d'exercer ses pensées; ce qui étant, je me contenterai de dire que M. l'abbé de Quélus venant de Rome avait passé ici à l'italienne incognito, mais qu'on jugea qu'il ne devait pas se servir des maximes étrangères, qu'il était plus convenable à une personne de sa qualité et vertu de faire le trajet à la française; c'est pourquoi on l'obligea de repasser la mer cette même année, afin de revenir par après au su de tout le monde, avec plus de splendeur, à la mode de l'ancienne France, comme il l'a fait depuis.

DE L'ANNÉE 1661 JUSQU'A L'AUTOMNE 1692, AU DÉPART DES  
VAISSEAUX DU CANADA.

Il s'est fait pendant le cours de cette année plusieurs combats où nous avons perdu beaucoup de monde et qui nous ont été très funestes ; le premier, qui fut le 25 octobre, se passa comme je vais dire :—M. Vignal, prêtre de cette communauté, ayant demandé congé à Mr. de Maison-Neufve de mener des hommes à l'*Ile à la Pierre*, afin de faire tirer des matériaux pour parachever cette maison, où sont présentement logés les Ecclésiastiques qui servent cette Isle, il en obtint la permission avec peine, parce que M. de Maison-Neufve craignait qu'ils ne trouvassent quelques embuscades en ce lieu, à cause qu'il y avait travaillé le jour précédent, ce qui ne manqua pas d'arriver ; sur quoi il est à remarquer que pour éviter d'être ainsi attrapé, rarement on allait deux fois de suite en un endroit lorsque les ennemis étaient à craindre. Pour revenir à feu M. Vignal, aussitôt qu'il eut le congé, il ne songea qu'à s'embarquer promptement, sans se mettre en peine des Iroquois ; même en allant, quelqu'un lui ayant dit qu'il croyait voir des canots le long de la grande terre et de l'Islet, il ne le put persuader et s'imagina que c'étaient des orignaux ; d'abord qu'ils furent à l'Islet, les voilà à terre, où ils s'en allèrent de chacun son bord, comme pour se dégourdir, sans prendre des armes ni penser à aucune découverte ; M. Grigeart même qui avait le commandement en cas d'attaque y arriva le dernier, parce qu'il avait reçu son ordre un peu tard et qu'il n'avait pu joindre ce monde parce qu'il allait trop vite ; pendant que quelques-uns se promenaient pour se dégourdir du bateau, comme nous avons déjà dit, les autres plus diligents se mirent à ramasser de la pierre, et un autre qui ne fut pas le moins surpris alla vaquer à ses nécessités, se mettant au bord de l'embuscade des ennemis auxquels il tourna le derrière ; un Iroquois indigné de cette insulte, sans dire mot le piqua d'un coup de son épée emmanchée, cet homme qui n'avait jamais éprouvé de seringue si vive ni si pointue fit un bon à ce coup en courant à la voile vers nos Français qui incontinent virent l'ennemi et l'entendirent faire une grosse huée, ce qui effraya tellement nos gens, dont une partie n'était pas encore débarquée, que tous généralement ne songèrent qu'à s'enfuir, hormis le Sieur Brigeart, lequel se jeta à terre et se mit à crier et appeler les Français, lesquels vraisemblablement s'oublièrent de leur ordinaire bravoure et ne le secondèrent pas ; que s'ils l'eussent fait, les Iroquois étaient défaits. Le Sieur Brigeart quoique seul, les empêcha tous pendant quelque



temps d'avancer, ce qui favorisa la fuite des nôtres, qui sans cela eussent tous été pris; les ennemis prirent la résolution d'aller sur lui et alors, il choisit le capitaine qu'il jeta raide mort d'un coup de fusil, ce qui effraya tellement tous les autres que cela les mit en balance s'ils devaient essuyer encore un coup de pistolet qu'il avait à tirer; mais enfin, voyant que Brigeart était seul et qu'il n'était point soutenu, ils firent une décharge sur lui dans laquelle lui ayant rompu le bras et fait tomber son pistolet, ils se jetèrent sur lui et se mirent ensuite à faire de furieuses décharges sur un grand bateau plat, lequel tachait de se mettre au large; par leurs coups de fusil, ils tuèrent et estropièrent plusieurs personnes, entre autres deux braves enfants de famille, nommés MM. Moyen et Deschesne, le dernier de ces deux exhortant son camarade à la mort, sans songer à être blessé lui-même, tomba raide mort dans le bateau. C'est une chose étonnante que la peur, car il y avait là de braves gens; mais quand l'appréhension s'est une fois saisi du coeur humain, il s'oublie de soi-même; au reste, si le brave M. Brigeart eut pu arriver assez tôt pour faire la découverte et mettre son monde à terre dans l'ordre qu'il fallait observer, ce malheur n'eut pas arrivé; mais c'était une permission de Dieu et non pas de sa faute. Revenons à M. Vignal afin de voir ce qui lui arriva; ce bon prêtre voyant tout le monde en ce désordre voulut se mettre dans le canot d'un de nos meilleurs habitants nommé M. René Cusillasier, dont malheureusement il trempa le fusil dans l'eau y voulant monter, ce qui ayant réduit cette personne sans défense, les Iroquois tirèrent sans crainte sur eux avant qu'ils aient eu le loisir de prendre le large, ce qu'il leur réussit si malheureusement pour nous que M. Vignal fut percé d'outre en outre et ensuite pris avec Cusillasier, ce pauvre homme ainsi percé fut jeté comme un sac de tabac dans un canot et son compagnon d'infortune fut mis dans un autre; M. Vignal se levant de temps en temps du milieu de son canot avec beaucoup de peine disait aux autres prisonniers qui étaient proches dans les autres canots: "Tout mon regret dans l'état où je suis est d'être la cause que vous soyez dans l'état où vous êtes, prenez courage et endurez pour Dieu." Ces paroles prononcées dans un état aussi digne de compassion que celui où il était, crevèrent le coeur de tous pauvres captifs; enfin on les emmena les uns et les autres au pays ennemi, hormis M. Vignal qu'ils ne trainèrent pas loin; car le voyant trop blessé pour faire un long voyage, ils le brûlèrent pour l'achever et lui donnèrent lieu d'offrir à son Créateur le sacrifice de son corps en odeur de suavité, étant brûlé sur un bucher comme le grain d'encens sur le charbon sans qu'il resta rien de son corps,

si nous joignons à ces flammes la dent des Iroquois qui en fit un holocauste parfait. Pour ce qui regarde M. Brigeart, ils le firent pareillement brûler, mais Dieu voulut le favoriser d'une croix beaucoup plus cruelle dans la mort, où il souffrit prodigieusement et où il endura d'une façon admirable comme vous l'allez voir. Ces cruels l'ayant fort bien guéri, à force de le bien traiter pour le mettre en état de leur donner plus de plaisir, en le rendant capable des plus horribles souffrances, aussitôt qu'ils le virent en bon point et entièrement remis des grandes plaies qu'il avait reçues au combat, ils commencèrent son supplice afin de lui faire payer la mort de leur capitaine aussi chèrement qu'ils pourraient. Ils lui arrachaient les ongles, lui arrachaient les bouts des doigts et les fumaient ensuite, ils le coupaient tantôt dans un endroit tantôt dans un autre, ils l'écorchaient, le chargeaient de coups de bâton, lui appuyaient des tisons et des fers chauds sur sa chair toute nue, enfin ils n'épargnèrent rien pendant 24 heures que le supplice dura, durant lesquels voyant son admirable patience, ils en enrageaient, forgeaient de nouveaux moyens pour le faire souffrir davantage, lui au milieu de ces tourments atroces ne faisait que prier Dieu pour leur conversion et salut, ainsi qu'il avait promis à Dieu de le faire se voyant sur le point d'entrer dans ces tortures, comme il l'écrivait lui-même en ces temps-là au Rved. P. Lemoine qui était dans une autre nation Iroquoise. M. Cusillasier qui avait lors sa vie assurée fut merveilleusement surpris d'un tel prodige de patience et vertu qu'il voyait dans la mort de cet homme de bien. Les Iroquois qui en étaient les bourreaux, en étaient si hors d'eux-mêmes qu'ils ne savaient qu'en dire; au reste, quand à nous, nous nous étonnerons moins si nous faisons réflexion sur sa vie et sur le dessein qui l'a fait venir en ce pays, puisque sa vie était fort sainte et qu'il n'était venu ici pour autre intention, qu'afin d'y offrir à Dieu un pareil sacrifice, y risquant sa vie pour son amour, en assistant les habitants de ce lieu où ils étaient si exposés; mais passons outre pour venir au combat du 7 février, qui nous ravit notre illustre major par la lacheté d'un Flamand qui était son domestique, lequel l'abandonna, ce qui donna beaucoup de coeur aux ennemis qui le tuèrent lui quatrième, sans que ses deux pistolets lui manquèrent, il eut changé la fortune du combat où quelques-uns eussent porté de ses marques, d'autant qu'il était extrêmement bon pistolier et que sa générosité lui donnait une grande présence d'esprit parmi les coups dont il n'était nullement troublé. Ce malheur arriva premièrement à cause de ce qu'il allait secourir des gens attaqués, selon son bon zèle ordinaire, laquelle action étant délaissée par ce pagnotte que nous



avons marqué, au milieu des coups, l'ennemi prit coeur et fit l'escalade dont nous parlons, que si cet étranger avait eu le courage d'un pigeon Français qui était son compagnon de service, lequel avait la moitié moins de corps et d'apparence que lui, M. le major serait peut-être aujourd'hui encore en vie, car ce pigeon fit merveille et s'exposa si avant que s'il n'eut eu de bonnes ailes pour s'en revenir, il était perdu lui-même et ne fut jamais revenu à la charge; au reste, si ce brave M. Closse, major de ce lieu, mourut en cette rencontre, il mourut en brave soldat de J. C. et de notre monarque, après avoir mille fois exposé sa vie fort généreusement, sans craindre de la perdre en de semblables occasions, ce qu'il fit bien voir à quelques-uns qui lui disaient peu avant sa mort: "Qu'il se ferait tuer vu la facilité avec laquelle il s'exposait partout pour le service du pays." A quoi il répondit: "Messieurs, je ne suis venu ici qu'afin d'y mourir pour Dieu en le servant dans la profession des armes, si je n'y croyais pas mourir, je quitterais le pays pour aller servir contre le Turc et n'être pas privé de cette gloire." Quelque temps après ce désastre, il arriva un trouble assez grand pour un certain personnage dont le pays a été délivré depuis. Cet homme, par ses menées secrètes et ses discours pestilentiels qui n'épargnaient personne, eut allumé un grand feu si Dieu ne l'eût éteint par sa miséricorde comme il fit. Le 6 de mai il se fit un beau combat à Ste. Marie, maison du séminaire, laquelle a toujours expérimenté la singulière protection de sa bonne patronne qui lui a toujours conservé ses gens sans mort ni blessure, quoiqu'ils aient souvent été attaqués et qu'ils aient toujours passés pour gens de coeur appréhendés par les Iroquois, mais voyons cette action dont je parle: Les Sieurs *Rouillé*, *Touchante* et *Langevin* étant resté les derniers sur les lieux au travail, tous les autres domestiques de Ste. Marie s'en étant déjà retournés, hormis le nommé *Soldat*, sentinelle, lorsqu'il venait dans un méchant trou nommé *Redoute* où il faisait des châteaux en Espagne; dans ce temps, 50 Iroquois qui avaient passé le jour dans les frodoches, éloignés d'une bonne portée de fusil, quelque peu davantage, se levèrent et vinrent tout doucement sur ces quatre derniers hommes afin de les surprendre, lier et emmener prisonniers, mais par bonheur, quelqu'un d'eux ayant levé la tête, il s'écria: "Aux armes! voici les ennemis sur nous;" à ce bruit chacun sauta sur son fusil et l'esprit de la sentinelle se réveilla pour s'enfuir, les Iroquois voyant n'avoir pas réussi dans cette entreprise, jettèrent leur collier et firent une salve de 50 coups de fusil à brule-pourpoint, les 3 Français qui étaient dans le champ s'encoururent à la redoute, d'où le soldat s'enfuyant, M. Trudeau, grand, fort et résolu garçon,

voyant cette lacheté, à coups de pieds, de poings, rejeta le pauvre soldat dans sa redoute et le secoua tellement en ce moment qu'il le tint, qu'il lui fit revenir son coeur, lequel commençait déjà à s'exhaler. M. Debeletre entendant ce choc sort au plus vite de Ste. Marie avec tout ce qu'il peut de monde pour soustraire les attaqués, par les chemins, il rencontra ceux qui venaient du travail dont une partie fuyait et l'autre partie retournait à ses camarades pour les défendre, mais ils firent honte aux fuyards et tous allèrent à la compagnie avec bonne intention et diligence à ces 4 assaillis qui encore que le lieu fut près, avaient déjà essuyé deux ou trois cents coups de fusil avant leur arrivée; quand le monde de Ste. Marie fut venu, on commença à répondre aux ennemis et à leur faire voir que nous savions mieux tirer qu'eux, car en toutes leurs décharges, ils ne firent autre chose sinon que couper le fusil de M. Rouillé en deux avec une balle et nos Français trouvèrent bien le secret de les atteindre, ce qu'ils eussent fait encore plus heureusement sans que ces misérables apercevant qu'on les coupait, ils s'enfuirent au plus vite dans les bois avec plusieurs blessés dont un mourut peu après de ses blessures, au reste, on tira tant dans cette attaque qu'on croyait que tout fut pris lorsque du Montréal on vint au secours; mais on trouva le contraire, car les ennemis avaient été bien vigoureusement repoussés; au reste, la providence fut grande à l'égard d'un prêtre de ce lieu qui agit tout le jour autour de cette embuscade, venant à deux ou trois enjambées près, sans que pour cela personne branla; on voulut allumer des feux qui eussent été favorables aux ennemis pour la fumée, laquelle venant de leur côté leur avait donné lieu de surprendre tous les Français sans en être vu, mais N. S. permit que le bois se trouva si mal disposé pour bruler qu'à la fin on l'abandonna. Plusieurs autres fois on a eu encore lieu de remarquer le bonheur de cette maison; une fois entre autres les ennemis y étant venus de nuit et ayant dressé une ambuscade à la porte, M. de Lavigne qui demeurait lors à cette maison se levant pour quelque nécessité regarda dehors et voyant ces traîtres venir, il en avertit un chacun et on eut le plaisir de les voir se placer au clair de la lune, où le lendemain on les débusqua, et ceux qui voulaient prendre furent pris ou faits prisonniers au nombre de 15 ou 16 qu'ils étaient. Ainsi Dieu a toujours été favorable à cette maison dans toutes les autres occasions, tant dans cette année que dans les autres.

Il y a bien eu d'autres attaques au Montréal pendant ce temps-là, et il y a bien eu quelques Français de tués en différentes rencontres; mais comme ces actions n'ont pas été fort considérables, je ne me crois pas aussi obligé d'en rechercher les détails.



DEPUIS L'AUTOMNE 1662 JUSQU'A 1663 AU DÉPART DES VAISSEAUX  
DU CANADA.

Cette année ne nous donnera pas rien de bien remarquable au sujet de la guerre, car encore bien que nous ayons eu quelquefois du monde tué, il ne se trouve pas toutefois des faits qui méritent d'être touchés dans une histoire. Il y a bien quelque chose à remarquer sur le fruit d'un voyage que Mlle. Mance fit cette année-là en France, pour lequel elle était partie dans les derniers navires; ayant su cette fâcheuse nouvelle que tous les biens de feu Mr. de la Doversière avaient été saisis, et que partant toute la fondation des religieuses hospitalières qu'il avait entre ses mains était bien en risque d'être perdue; comme en effet elle l'a été, où vous considérerez s'il vous plaît, que si ces bonnes filles avaient tardé de partir une année, comme on souhaitait, Mr. de la Doversière aurait été mort avant ce temps et leur fondation aurait été absorbée par ceux qui ont voulu faire voir que ce bon Mr. était mort ruiné, et partant ces filles n'auraient eu que faire de songer à partir étant sans fondation, mais Dieu qui les voulait ici dans l'état où elles se trouvent et qui savait les choses, les a fait prévenir ce qui les pouvait arrêter, c'est ce que je trouve de plus remarquable dans le voyage que la charité fait faire à Mlle. Mance cette année. Le 12 du mois d'août une petite sauvagesse nommée *Marie des Neiges* et qui promettait beaucoup est morte à la Congrégation chez la soeur Bourgeois, laquelle l'avait élevée depuis l'âge de dix mois avec des soins et des peines considérables dont elle a été payée par la satisfaction que l'enfant lui donnait à cause de l'amitié qu'on portait à cette enfant, on a voulu ressusciter son nom par une autre petite sauvagesse qu'on a eu en ce lieu à laquelle on a donné le même nom dans le baptême, cette deuxième étant aussi décédée, on a pris une troisième petite sauvagesse vers laquelle on s'est comporté de la même façon et à laquelle on a donné le même nom, que si celle-ci ne meurt pas plus criminelle que les autres, après avoir demeuré ici, là toutes trois dans la congrégation du Montréal, elles auront l'honneur d'être, j'espère, toutes trois au ciel pour toute l'éternité, dans cette congrégation qui suit l'Agneau immaculé avec des prérogatives toutes spéciales.

DE L'AUTOMNE 1663 JUSQU'A L'AUTOMNE 1664 AU DÉPART DES  
VAISSEAUX DU CANADA.

La seigneurie du Montréal ayant été donné par Messieurs de cette compagnie à Messieurs du Séminaire de St. Sulpice, ils en ont pris possession cette année; ce qui leur donna de l'exercice bientôt après après et pour commencer, sans considération de l'autorité du roi qui avait donné une justice à cette seigneurie avec droit de ne ressortir par appel que devant une cour souveraine, on trouva à propos de ne lui pas même souffrir la moindre ombre de justice aussitôt que Messieurs de la compagnie du Montréal le lui auraient remise. Il est vrai que cette insulte est assez grande et qu'il est assez inouï de voir telles entreprises sans fondement, ni pouvoir; c'était moins bien reconnaître 6 ou 7 cents mille livres de dépenses faites par les seigneurs de Montréal pour le soutien de ce pays où ils ont tant perdu de monde et où il n'y aura d'ici à longtemps que de la dépense à faire. Mais n'importe, Mrs. du Séminaire se consolent fort de cet affront en ce qui leur ôtait cette justice extérieure qui regarde le barreau, on leur a donné lieu d'annoblir et d'accroître celle qui est intérieure et qui regarde le ciel, au reste Mr. Tallon trop équitable pour souffrir de telles injustices a rétabli les seigneuries de ce lieu dans leur droit et a fait évanouir un certain fantôme de justice qui a régné quelque peu de temps se couvrant du beau manteau de *Justice Royale* contre tout droit et raison. Pour ce qui regarde la guerre, on a bien eu de la peine cette année, aussi bien que les autres; il fallait toujours être ici sur ses gardes; de tous côtés, on était en crainte à cause des embuscades, même si on voulait faire savoir des nouvelles à Québec ou aux Trois-Rivières de quelque chose important la guerre, il fallait chercher les meilleurs canoteurs, les faire partir de nuit, et après, avec une diligence qu'aujourd'hui on ne voudrait pas croire, ils tâchaient de se rendre au lieu déterminé, et d'éviter par leur vitesse la rencontre des ennemis; Mr. Lébert un des plus riches et honnêtes marchands qu'il y eut ici et même dans tout le Canada, a rendu ici de grands services à la Colonie, pour laquelle il s'est souvent exposé pour donner ses avis, soit en canot, soit sur les glaces, ou à travers les bois; ce n'est pas là l'unique service qui ait rendu en ce lieu, d'autant que s'il a eu l'esprit de faire sa fortune par son commerce et en même temps beaucoup servir le public dans la manière aisée et commode en laquelle il l'a fait touchant les faits de guerre. Je rapporterai ici deux coups faits par les Iroquois, afin de faire voir les peines et les hasards où l'on était ici alors; puisque à



ne osait-on paraître à sa porte pour y aller chercher de quoi vivre. Le feu *Raguideau* étant allé à la chasse avec plusieurs personnes dont avait le commandement, Mr. Debelêtre étant aussi sorti de l'habitation avec un parti dans le même temps et pour le même dessein, les deux partis se joignirent à deux Isles qui sont un peu au dessous de ce lieu où ayant tué des bêtes, ils envoyèrent un canot avant eux, chargé de viande à l'habitation; or comme on ne peut monter ce fleuve à la rame sans être proche de terre pour éviter le courant, ce canot chemin faisant le long du rivage tua ou blessa trois ou quatre hommes qui étaient dans le canot; cela fait, un Iroquois accourut afin de tirer le canot de l'eau, mais un de nos gens qui était encore en état de se défendre, jeta roide mort d'un coup de fusil l'Iroquois qui venait à lui, cela fait, il mit au large, les autres Iroquois s'encoururent à leurs canots apparemment pour tuer nos gens moribonds et blessés, mais voyant Mr Debelêtre, Saint Georges et autres Français, lesquels venaient au secours, ils changèrent le dessein en celui de s'enfuir. Au mois d'août de cette année, deux Français étaient tout proche du Montréal en canot, et d'un coup, ils furent tués roides mort sans avoir le loisir de voir ceux qui les chargeaient; enfin il y avait tellement la nuit à craindre de toutes parts en ce lieu et il y aurait tant d'exemples de ce genre à rapporter que nous n'en manquerions pas de trouver à l'avantage, mais ceux-ci suffiront pour donner une idée générale de tout.

DEPUIS L'AUTOMNE 1664 JUSQU'A L'AUTOMNE 1665 AU DÉPART DES  
VAISSEAUX DU CANADA.

Plus de la moitié de cette année se passa sans qu'il y eut rien de remarquable parce qu'on se tenait toujours bien sur ses gardes, mais dans le mois de juillet, M. Lemoine ayant eu envie d'aller à la chasse, il manda et obtint congé d'y aller avec quelques sauvages de la nation des Loups avec lesquels il alla nonobstant quelques avis qu'on lui donna particuliers, touchant les ennemis qu'on croyait être pas loin, mais son peu de crainte empêcha d'examiner ce qu'on lui en dit et ne fut pas très-loin qu'étant entré dans l'île Ste. Thérèse pour chasser, il fut attaqué par les Iroquois qui le surprirent seul, lui crièrent de se rendre, ce que ayant refusé et les ayant couchés en joue, reculant peu à peu, les ennemis avançaient toujours sur lui; ce que voyant résolu de vendre sa vie qu'il savait perdue. Il tira son coup de fusil, mais au lieu de frapper

celui qu'il visait, il n'attrapa que les branches des arbres, à cause d'un chicot qui le fit culbuter, s'étant relevé avec promptitude, il s'enfuit de son mieux, mais il fut poursuivi si vivement qu'enfin il fut atteint, environné et pris; d'abord qu'on eut cette fâcheuse nouvelle au Montréal, on envoya du monde après les Iroquois, mais ne les ayant pas trouvés, on fut obligé de revenir ici, on ne faisait aucun doute qu'il ne fut très cruellement brûlé à cause que jusqu'alors, ils avaient fait leurs efforts, tant par trahison que par force ouverte afin de l'attraper et de satisfaire par là à la dévotion de leurs vieillards qui, depuis plusieurs années amassaient de temps en temps du bois pour le brûler, faisant toutes ces sottises devant eux afin de les animer à en faire capture; que s'il a réchappé, ce fut parcequ'il leur dit étant parmi eux:—"Ma mort sera bien vengée, je t'ai souvent menacé qu'il viendrait ici quantité de soldats Français lesquels iraient chez toi te bruler en tes villages, ils arrivent maintenant à Québec, j'en ai des nouvelles assurées." Cela leur fit peur et les obligea à le conserver afin de moyennant leur accomodement pour lequel sujet, il le ramenèrent à l'automne sans lui faire aucun mal, il est vrai que cela a été considéré comme un petit miracle à cause de la haine qu'ils lui portaient, aussi on peut dire que sa femme dont la vertu est ici un rare exemple peut bien avoir contribué tant par sa piété que par ses vœux pour cette délivrance si peu attendue; mais venons à l'arrivée des navires afin de dire un mot de ce grand monde qui vient cette année au Montréal afin d'annoncer avec ingénuité que si la joie en fut extrême à cause de la bonté que le roi a eu d'y faire briller ses armes victorieuses et de rendre désormais libre le passage de la mer aux lévites de J. C. qui la voudraient traverser, afin de venir en ces lieux desservir l'arche de notre nouvelle alliance. Toutefois ces joies dans les plus éclairés furent détrempées de beaucoup d'amertume, lorsqu'ils virent M. de Maison-Neufve, leur père et très-cher gouverneur les quitter cette fois tout de bon, et les laisser dans d'autres mains, dont ils ne devaient pas espérer le même dégagement, le même amour et la même fidélité pour l'éloignement des vices qui y ont pris en effet, depuis ce temps, leurs maisons et leur accroissement avec beaucoup d'autres misères et disgraces, lesquelles n'avaient point paru jusqu'alors à ce point qu'on a vu depuis.



DE L'AUTOMNE 1665 JUSQU'A L'AUTOMNE 1666 AU DÉPART DES  
VAISSEAUX DU CANADA.

Encore que le Montréal eut été cette année notablement fortifié de monde pour l'arrivée des troupes où il y avait de braves soldats et de dignes officiers, toutefois, comme ils voulaient qu'on suivit la manière dont on se sert dans l'Europe pour se défendre, laquelle est très-désavantageuse pour ce pays, aux expériences duquel ils ajoutaient trop peu de foi : cela fit que les ennemis ne laissaient pas de nous tuer du monde tout comme auparavant, même ils nous en auraient tué davantage dans ces commencements si la multitude des gens ne leur eut fait peur et s'ils ne les fussent point aller chercher chez eux pour les combattre, ce qui les intimida ; en quoi on a beaucoup d'obligation à M. de *Courcelle*, gouverneur de ce pays, car il a pris des peines incroyables et risqué beaucoup sa vie nommément cet hiver parceque jugeant qu'il était très-important de donner aux Iroquois une juste idée de nous, il se résolut à aller chez eux aussitôt que les glaces seront bonnes : <sup>1</sup> on ne saurait exprimer l'excès de peines qu'il eut à ce voyage pour le peu d'expérience qu'avaient nos Français, ce que je décrirai plus au long sans que ce soit m'étendre plus loin que je ne me suis prescrit dans cette histoire, à laquelle je puis seulement ajouter que M. de *Courcelle* avait 70 Montréalistes en cette expédition, sous le commandement de M. Lemoine, et que M. le Gouverneur les sachant les mieux aguérés, il leur fit l'honneur de leur donner la tête en allant et la queue au retour ; y en ayant peu d'autres auxquels il eut pu leur confier ces marches honorables et périlleuses parmi ces bois dont nos troupes avaient si peu d'instruction en ce temps-là ; aussi M. le Gouverneur se reposait beaucoup sur eux tous et leur témoignait une confiance particulière et les caressait grandement, il les appelait ses capots bleus, comme s'il les eut voulu nommer "Les enfants de sa droite ;" que si tout son monde eut été de pareille trempe, il eut été en état d'entreprendre davantage qu'il ne pût pas : au reste, pour cette occasion et pour toutes les autres, M. le Gouverneur a trouvé toujours le peuple de ce lieu plus prompt à marcher qu'aucun autre, ce qui a fait qu'il a toujours uniquement eu une affection toute particulière pour le Montréal ; ce qu'ayant été trouvé à redire par une personne, il lui répondit :  
"—Que voulez-vous, je n'ai mieux trouvé de gens qui m'aient servi

<sup>1</sup> Cette expédition eut lieu le 9 janvier 1666 (que M. de *Courcelle* quitta Québec) au 19 mars suivant qu'il y entra avec ses troupes (Journal des Jésuites M. S.)

pendant les guerres et qui m'aient obéi." L'été d'après, on fit une seconde entreprise contre les Iroquois où M. de Jurel eut le commandement dans lequel parti, il fut assisté d'environ 50 Montréalistes quoiqu'il n'eut environ que 200 Français. M. de Tracy allant pendant l'automne en guerre contre les mêmes ennemis, il eut 110 habitants du Montréal auxquels il accorda le même honneur, allant chez les ennemis, les faisant marcher assez loin devant jusqu'à la vue des villages ennemis, bravant les plus grands périls qu'on pouvait encourir. M. Lemoine eut l'honneur pareillement d'être capitaine des habitants en cette occasion et M. de Bellestre celui d'être lieutenant; outre cette compagnie, nous avions encore trois autres Montréalistes, trois qui étaient près de M. de Courcelle ou de certains capitaines, lesquels étaient leurs amis particuliers, ces trois étaient M. Daillebout, M. du Homery et M. de St. André; quand à M. Daillebout, il ne vint pas jusqu'au pays pour une morsure d'ours qui l'en empêcha, quant à M. du Homery, il vint non-seulement en ce voyage mais encore en celui de l'hiver fait par M. de Courcelle, où il pensa périr et aussi en celui de M. de Sorel. La troupe de MM. les habitants de Montréal dans l'expédition de M. de Tracy se peut encore grossir par la venue d'un prêtre du Séminaire de St. Sulpice, lequel étant arrivé cette année là de France 5 ou 6 jours avant cette expédition, y assista selon son ministère, ainsi que la relation du Canada le manifeste, sous le nom de M. Colson; au reste, ce prêtre fit un bon noviciat d'abstinence sous un certain capitaine qui peut-être appelé le grand maître du Jeune, du moins cet officier aurait pu servir de père maître en ce point chez les pères du désert: (M. l'abbé Dubois devait faire pour) M. l'abbé Dubois qui était de cette confrérie y pensa mourir absolument pour le même sujet. Pour l'eclésiastique de St. Sulpice, il était d'une complexion plus forte, mais ce qui l'affaiblissait beaucoup, c'étaient les confessions de nuit, travaux spirituels qu'il fallait faire tandis que les autres dormaient, ce qui fit qu'il ne put jamais sauver un homme qui se noyait devant lui, ce qu'il eut fait aisément sans cette grande faiblesse et que un affronteur de cordonnier l'avais mis nu-pieds pour une méchante paire de souliers qui n'avaient plus que le dessus, ce qu'étant bien rude surtout en ce lieu là à cause des pierres aiguës dont l'eau et le rivage sont pavés, ces choses l'ayant rendu paresseux, quand ce fut à l'extrémité et qu'il se fut déshabillé pour se jeter à la nage, il n'en était plus temps, ce qui n'empêche pas que sa tentative en eut une bonne récompense, parceque cet homme étant en quelque façon aux RR. PP. Jésuites, un des pères de la compagnie l'ayant remercié de ce qu'il avait voulu faire, il lui répondit que la faiblesse de la faim



l'avait empêché de faire davantage, ce bon père entendant ce discours, le tira à part et lui donna un morceau de pain assaisonné de deux sucres tous différents, l'un de Madère et l'autre de l'appétit.

DE L'AUTOMNE 1666, JUSQU'A L'AUTOMNE 1667 AU DÉPART DES  
VAISSEAUX DU CANADA.

Dans la fin de cet automne, M. Frémont, prêtre de cette communauté, se rendit aux Trois-Rivières, afin d'y assister les habitants selon son ministère, mais il fit un voyage fort rude et dangereux, d'autant qu'il fut obligé de descendre fort tard dans une petite barque fort mal provisionnée qui croyait être bientôt rendu, mais qu'un vent contraire fit tromper en son calcul, car elle fut longtemps à se rendre, et par dessus cela, on y souffrit de froid dans le dernier excès, tous les bords du fleuve se glacèrent jusqu'au courant qui, se trouvant moins fort lorsqu'ils furent dans le lac St. Pierre, se gela aussi bien que le reste, si bien qu'il leur fut impossible d'avancer ni de reculer, non plus que d'aller à terre par dessus les glaces à cause qu'elles étaient trop faibles, ce qui réduisait tout le monde dans une extrême anxiété, surtout à cause que l'on avait pas de quoi se couvrir et que l'on manquait de bois pour faire du feu, ce qui eut été insupportable à quelques-uns entre autres pendant la nuit, si M. Frémont ne leur eut donné sa couverture par charitable compassion, d'autant qu'il n'en avait point et qu'il était fort mal vêtu; après que Dieu les eut tenu assez longtemps en cette épreuve où la diète était jointe aux rigueurs du froid, il fit souffler les vents avec une telle impétuosité, qu'ils firent sortir ce bâtiment du lac et le porta jusqu'à l'autre côte des Trois-Rivières où ayant mis pied à terre ils firent un grand régal par le moyen d'un grand feu qu'ils allumèrent, ce que MM. des Trois-Rivières ayant vu, s'imaginant bien que ce prêtre dont nous venons de parler était dans cette compagnie à cause qu'ils l'attendaient pour leur servir de curé, ils se résolurent d'hasarder le passage pour aller le chercher en canot d'écorce, ce qui réussit fort bien, parce que jamais ils n'eussent pu venir à eux en ce temps-là à cause des grosses glaces qui étaient aux Trois-Rivières. Je ne vous dis point ici ce qu'ils firent étant arrivés aux Trois-Rivières, parceque vous jugerez bien qu'après avoir remercié Dieu, ils ne manquèrent pas de se bien réchauffer et de bien faire voir leur appétit. Quant à ce qui regarde la guerre des Iroquois, nous ne vous parlerons plus de leurs embuscades, car la peur de la précédente campagne les avait tellement effrayés que chaque arbre leur paraissait un Fran-

çais et qu'ils ne savaient où se mettre; néanmoins comme on n'était pas informé de leur terreur, on se tenait toujours fort ici sur ses gardes, ce qui donna beaucoup de peine aux ecclésiastiques de ce lieu pour aller visiter le fort Ste. Anne qui était sans prêtre, encore qu'il fut le plus exposé aux ennemis comme étant beaucoup plus avancé que les autres qu'on avait fait depuis la venue des troupes. Mr. de Tracy ayant bien considéré combien il était fâcheux de laisser ce lieu sans aucun secours spirituel, écrivit à M. Laurent, le supérieur du séminaire, le priant d'y envoyer un prêtre, il n'y eut personne de cette communauté qui n'estima cette commission fort avantageuse, parcequ'on y devait avoir l'occasion d'y bien souffrir et de beaucoup s'exposer pour Dieu; cependant Mr. Souard qui devait avoir de la prudence pour tous, ne pouvait pas se résoudre à envoyer un prêtre dans un temps de guerre où il y allait d'être brûlé vif, sans une escorte considérable, ce fort nouvellement fait était à près de 25 lieues d'ici du côté des ennemis, c'est pour cela que tout demeura en suspens. Mr. Souard voyait bien une lettre de Mr. de Tracy qui lui proposait le secours spirituel de tous ses soldats et officiers qui étaient là dans un état assez pitoyable, mais il n'avait pas songé à donner aucun aide pour y escorter un missionnaire et les officiers de ce lieu ne jugèrent pas à propos de risquer leurs soldats et de leur donner une telle fatigue sans un commandement absolu de sa part. Cela étant, M. Souard se contenta de nommer l'ecclésiastique qu'il jugea à propos devoir aller à Ste. Anne afin de se tenir prêt, s'il s'en trouvait l'occasion: ce qui arriva dans un temps assez fâcheux pour lui quelque temps après; puisque cet ecclésiastique étant allé à la guerre de l'automne, il lui en avait resté une grosse enflure en forme d'une loupe sur le genou. Or après plusieurs remèdes, il se fit saigner, mais le chirurgien mal à propos lui ayant tiré une furieuse quantité de sang, il s'évanouit entre ses bras, revenant à soi, il vit entrer deux soldats en sa chambre qui le saluèrent et lui dirent qu'ils venaient du fort St. Louis qui est à 4 lieues d'ici, sur le chemin de Ste. Anne, entendant ces paroles, après leur avoir demandé des nouvelles de leur fort, il s'enquit d'eux quand ils s'en voulaient retourner, ils lui répondirent que ce serait le lendemain, à quoi il repartit:—"Donnez-moi un jour et je partirai avec vous pour Ste. Anne où je ne puis aller si vite à cause d'une terrible saignée qu'on vient de me faire." Ce délai obtenu et écoulé, il partit avec le congé du supérieur qui fut plus difficile à avoir, accompagné de Messieurs Lebert, Lemoine et Mijeon qui voulurent aller avec lui à St. Louis, il est vrai que dans cette route, ce prêtre qui était nouvellement arrivé de France, trouva bien à qu



parler tant pour l'infériorité de son genou que pour les faiblesses que lui avait causées sa saignée, que pour aussi la difficulté des neiges qui étaient pour lors très mauvaises surtout à un nouveau Canadien qui n'avait jamais marché en raquette et qui avait un fardeau sur ses épaules pendant une partie du chemin; quand il fut à St. Louis on lui refusa de l'escorter 24 heures durant, mais à la fin comme on le vit résolu de partir nonobstant, on lui donna dix hommes dont un enseigne demanda le commandement pour l'amitié qu'il lui portait. La providence est admirable, il ne croit jamais avoir tant souffert que pendant ces 24 heures où il lui eut été impossible de marcher, ce qu'il dissimulait de son mieux, crainte qu'on ne lui fit encore plus de difficultés à lui donner de l'escorte et sans qu'on sut son mal on lui donna du temps pour se reposer, après quoi on lui donna ce monde et il partit, quoiqu'il eut ordre de son supérieur de ne pas passer outre qu'il n'eut 25 ou 30 hommes, parcequ'il est vrai qu'il avait un fort pressentiment des misères que nous verrons qu'il trouva au fort Ste. Anne lors de son arrivée; y allant, il ne trouva rien autre chose de remarquable si ce n'est la difficulté des glaces qui le mit beaucoup en péril et même une fois, on croyait un soldat perdu parceque la glace ayant rompu sous lui et s'étant retenu avec son fusil sans couler tout-à-fait à fond, il ne pouvait remonter sur la glace à cause de ses raquettes qu'il avait aux pieds: l'ecclésiastique le voyant en si proche et manifeste péril pour l'amour de lui crut qu'il se devait hasarder pour le tirer de là, ce qu'il fit; après s'être armé du signe de la croix, il alla à lui et le prit par les bras, mais cet homme étant si pesant et embarrassé avec ses raquettes qu'il ne le pouvait tirer qu'à demi; c'est pourquoi il demanda du secours mais personne n'était d'humeur à lui aider en cette rencontre sans que ayant assuré M. *Darienne* qui était l'enseigne dont nous avons parlé, que la glace était fort bonne sur le bord du trou, il vint lui-même n'osant pas faire de commandement à personne, étant venus, ils tirèrent tous deux ce grand corps et l'allèrent faire chauffer au plus vite remerciant Dieu de l'avoir tiré de là. Mais passons outre et approchons du fort Ste. Anne, car on y crie déjà depuis plusieurs jours et on y appelle un prêtre, déjà deux soldats sont morts sans ce secours et l'un d'eux en a demandé un huit jours entiers sans l'avoir pu obtenir, mourant dans ce regret; plusieurs moribonds jetaient vers le ciel la même clameur, lorsqu'à ce moment, il leur en envoya un pour les assister. Ces soupirs, ces attentes et ces desirs firent que tant loin qu'on le vit sur le lac Champlain qui environnait ce fort, on alla donner l'avis à M. Lamothe qui commandait ce lieu là; lui sachant cette nouvelle sortit incontinent avec Mes-

sieurs les officiers et les soldats qui n'étaient pas absolument nécessaires pour la garde du fort, allant tous avec une joie indicible au devant de lui, l'embrassant avec une affection si tendre qu'il ne peut s'exprimer, tous lui disaient: "Soyez le bienvenu, que n'êtes vous venu encore un peu plus tôt, que vous étiez souhaité par deux soldats qui viennent de mourir, que vous allez apporter de joie à tous nos malades, que la nouvelle de votre arrivée les réjouit, que nous vous avons d'obligation." Comme on lui faisait ces compliments, l'un le déchargeait de son sac, l'autre lui en'evait sa chapelle, et enfin l'ayant mis dans un état plus commode, on le mena au fort où après quelques prières faites, il visita quantité de malades dans leurs cabanes, ensuite de quoi, il alla se rafraichir avec Mrs. Lamothe et Durantaye et tous messieurs les officiers subalternes; au reste, il était temps d'arriver, car de 60 soldats qui étaient dans ce fort, en peu il s'en trouva 40 attaqués du mal de terre tout à la fois: maladie qui les infecte tellement et les mettait dans un si pitoyable état qu'on ne savait qui en réchapperait tant ils étaient grandement malades, même on appréhendait que ceux qui restient encore sains ne fussent saisis de ce mal contagieux, surtout à cause qu'ils n'avaient aucuns légumes, qu'ils n'avaient que du pain et du lard et que même leur pain était mauvais à cause que leur farine s'était corrompue sur la mer. Ce qui leur causa toutes ces disgrâces à l'égard des vivres, ce fut que jusqu'à la fin de l'automne, on avait résolu d'abandonner ce lieu qu'on ne pensa à garder que dans un temps où l'approche de l'hiver réduisit M. l'intendant, nonobstant tous ses soins, à l'impossibilité de le mieux ravitailler, ce qui obligea un chacun de se contenter de la subsistance qu'on y put jetter en ce peu de temps qu'il y eut. Or malheureusement, il leur échut de la farine gâtée et de l'eau-de-vie que les matelots avaient remplie d'eau de mer en la traversée de France, ils avaient en outre cela une barrique de vinaigre laquelle eut été excellente pour leur mal, mais malheureusement, elle coula et se perdit entièrement, enfin tout était en un si pitoyable état que tout eut péri sans que M. de Lamothe voulant tout tenter afin de sauver la vie à un de ses cadets, l'envoya au Mont-réal avec quelques hommes qui en revinrent chargés, parceque M. Souard et Mlle. Mance appréhendant surtout la mort de cet ecclésiastique qui était à Ste. Anne, lui envoyèrent plusieurs traînes chargées de tous les rafraichissements possibles; comme pourpie, salé, oignons, poules et chapons avec une quantité de pruneaux de Tours; M. de Lamothe voyant entrer toutes ces provisions dans son fort et que ses amis lui en avaient envoyé fort peu pour n'en avoir pas pu trouver, il pensa y avoir une petite querelle entre lui



et son missionnaire, il est vrai que comme ils étaient bons amis elle ne fut pas sanglante, il disait à cet ecclésiastique: "puisque nous mangeons ensemble, il faut que cela vienne chez moi." L'ecclésiastique répondit: "Je travaille assez pour les soldats, le roi me nourrira bien, quant à mes provisions je n'y goûterai pas, elles seront toutes pour nos malades, car je me porte assez bien pour m'en passer." Cela dit, il fit entrer cependant tout ce qui était venu dans sa chambre et il commença à donner tous les matins des bouillons qu'il faisait à tous les malades, sur lequel il mettait un petit morceau de lard avec un morceau de volaille. Le soir il donnait à chacun 12 ou 15 pruneaux qu'il faisait cuire, ce qui a sauvé la vie à quantité de soldats; parceque cela les faisant vivre plus longtemps on les transférait au Montréal successivement sur des traînes, ce qui était l'unique moyen de les guérir, parceque l'air était si infesté à Ste. Anne qu'il n'en réchappa pas un de ceux auxquels on ne put faire faire le voyage; ces maladies duraient des trois mois entiers; ils étaient des huit jours à l'agonie, la puanteur en était si grande que même il s'en trouvait dont l'infection s'en ressentait quasi jusqu'au milieu du fort, encore qu'ils fussent bien enfermés dans leurs chambres; ces moribonds étaient si abandonnés que personne ne les osait quasi approcher hormis l'ecclésiastique et un nommé Forestier, chirurgien, lequel fit fort bien et n'aurait pas manqué de récompense si on avait bien su la charité avec laquelle il s'exposa, qui fut jusqu'au point qu'on ne croyait pas qu'il en réchappât, l'ecclésiastique qui était toujours auprès des malades a rendu ce témoignage de lui, qui est que jamais il ne l'a appelé soit de jour, soit de nuit, qu'il n'ait été fort prompt à venir, il est vrai que sur la fin, voyant qu'il était trop abattu, craignant qu'il ne demeurât tout-à-fait, et l'appelait le moins qu'il pouvait. Les malades se voyant dans ce délaissement trouvèrent un moyen admirable afin d'avoir quelques camarades à les aider; pour cela, ils s'avisèrent de faire de grands testaments comme s'ils eussent été bien riches, disant: "Je donne tant à un tel à cause qu'il m'assiste dans cette dernière maladie, dans l'abandon où je suis." Tous les jours on voyait de ces testaments; et chacun de ceux qui étaient plus éclairés riaient de l'invention de ces pauvres gens qui n'avaient pas un sol dans ce monde et ne laissaient pas de se servir utilement de ces biens imaginaires. Ce qu'on peut dire de toutes ces misères est que si le corps y était abattu, l'esprit y avait de la satisfaction à cause de la sainte vie que l'on commença à mener dans ce lieu, les soldats vivaient sains et malades comme s'ils eussent communiqué tous les jours, aussi le faisaient-ils très souvent, les messes

et les prières étaient réglées, et chacun était soigneux de s'y rendre, les jurements et les paroles moins honnêtes ne s'y entendaient quasi point du tout, la piété y était si grande que le missionnaire qui y servait s'en trouvait abondamment payé de ses peines, il assista à la mort 11 de ces soldats, assurément aussi bien disposés qu'on le pouvait souhaiter. Tous les voyages du Montréal lui apportaient de nouveaux rafraichissements qui le rendait bon orateur auprès de ses malades, s'il n'était pas dans leur chambre ou bien dans la sienne à prendre un peu de repos, il était obligé pour éviter le mal, d'aller entre les bastions du fort où la neige était battue prendre l'air et faire des courses afin d'éviter le mal dont il se ressentait un peu, ce qui l'aurait fait prendre pour fou si on l'avait vu et on n'aurait pas su combien un exercice aussi violent était nécessaire pour préserver de ce mal; il est vrai que cela était plaisant de voir réciter un bréviaire à la course, mais comme il n'avait point d'autre temps, il croyait bien employer celui-ci à dire son office, sans que messieurs les casuistes y puissent trouver à redire, si sa chambre eut été plus commode, il l'eut faite dedans avec plus de bienséance, mais c'était un bouge si étroit, si petit et si noir que le soleil n'y entra peut-être jamais et d'un si bas étage qu'il ne s'y put tenir debout. Un jour M. de Lamothe se voyant avec si peu de monde, pour combattre et si avancé vers les ennemis, il dit en riant à son missionnaire:—"Voyez, monsieur, je ne me rendrai jamais, je vous donnerai un bastion à garder;" Cet ecclésiastique afin de rendre le change à sa raillerie lui dit:—"M. ma compagnie est composée de malades dont le frater est le lieutenant, faites moi préparer des civières roulantes, nous les conduirons dans le bastion que vous nous direz, ils sont braves maintenant, ils ne s'enfuiront pas comme ils ont fait de votre compagnie et de celle de M. de la Durantaye dont ils ont déserté pour venir à la mienne." Après ces railleries, on se vit dans la croyance que nous allions être attaqués, mais heureusement c'était des ambassadeurs Iroquois qui venaient demander la paix, accompagnés de quelques Français qu'ils ramenaient de leur pays, aussitôt que l'on les vit, on fit faire grand feu par toutes les cabanes afin de leur faire accroire qu'il y avait du monde partout, étant venu au fort, on ferma toutes les cabanes afin de leur faire croire qu'elles étaient pleines de monde; outre cela on leur dit que c'était merveille qu'ils n'avaient pas été tués à venir jusqu'à ce lieu, d'autant qu'il y avait de tous côtés des soldats en parti, ce qu'ils crurent par après très-véritable, à cause que s'en allant de là au Montréal, ils trouveront une troupe de convalescents qui en venaient au nombre de 14 ou 15, qui visèrent sur eux le fusil



landé jusqu'à brûle-pourpoint, ils les eurent tirés, sans que le *Batara Flamand* qui est un célèbre entre les Iroquois, cria à un Français lequel étant derrière de parler promptement, ce Français ayant dit : " Ne tirez pas camarades, ils viennent en paix." Alors les convalescents cessèrent de les tenir couchés en joue et s'approchèrent comme amis; ce qui fit bien plaisir à messieurs les Iroquois. Ce que nous avons encore à remarquer du fort St. Anne, au sujet du Montréal, est que si l'ecclésiastique du Montréal n'y était allé en ce temps-là, on n'aurait pas du moins sitôt tenté le voyage du Montréal, parcequ'on ne le croyait pas sitôt possible a cause des glaces, ce qui aurait causé la mort à bien des gens qui seraient morts sans confession; je dois dire outre ceci que l'hôpital du Montréal s'est signalé par une confusion de malades qu'il a reçu de celui-là, auquel il a rendu tant de services en cette maladie qu'il en mérite trop de louanges pour n'en pas parler, comme aussi de la quantité de malades et de blessés qu'il reçut tout l'an dernier des forts de St. Louis et de St. Jean, sans omettre ceux de cette petite armée de M. de Courcelle qui trouva heureusement ce lieu à son retour pour ses malades et blessés, après cette terrible guerre de l'hiver que nous avons oublié de dire en son lieu.

Nous n'avons rien à dire du voyage que fit M. de Tracy cette année en l'Ile du Montréal, parcequ'il ne s'y passa rien d'extraordinaire, de telles courses n'étaient pas surprenantes à M. de Tracy qui en a beaucoup entrepris de semblables pour le service du Roi qui l'obligea de se transporter en ce lieu, afin de se faire connaître aux sauvages, comme étant le lieu le plus avancé du fleuve et où ils se rendent plus communément. M. Tallon y monta aussi dans le même temps tant pour le même sujet que pour y exercer, en qualité d'Intendant, toutes les fonctions que le service du Roi pouvait exiger de sa personne, lequel fit à l'édification et à la satisfaction de tout le public, qui le vit marcher de maison en maison suivant les côtes de cette Ile, afin de voir jusqu'au plus pauvre, si tous étaient traités selon la justice et l'équité, et si la nécessité de quelques uns n'exigeait point la participation de ses libéralités et aumônes, de quoi il s'est dignement acquitté. Nous ne devons pas oublier en cette année le passage de M. Souart en France, qui y alla exprès pour chercher des ouvriers évangéliques, parceque le nombre en était trop petit pour des nations d'une aussi vaste étendue.

DE L'AUTOMNE 1667 JUSQU'A L'AUTOMNE 1668, AU DÉPART DES  
VAISSEaux DU CANADA.

Il faut que nous commencions cette année par cette transmigration célèbre qui se fit de Lachine en ces quartiers, en donnant son nom, pendant cet hiver à une de nos côtes d'une façon si authentique qu'il lui est demeuré; si elle nous avait donné aussi bien des oranges et autres fruits qu'elle nous a donné son nom, [quand nous aurions dû lui laisser nos neiges en la place,] ce présent serait plus considérable, mais toujours son nom en attendant est-il quelque chose de grand et fort consolant pour ceux qui viendront au Mont Royal, lorsqu'on leur apprendra qu'il n'est qu'à trois lieues de la Chine et qu'ils y pourront demeurer sans sortir de cette isle qui a l'avantage de la renfermer; mais passons outre et disons que MM. de St. Sulpice sachant que l'océan leur était parfaitement ouvert pour le Canada cette année; aussitôt il y vint quatre ecclésiastiques de cette maison, savoir: M. l'abbé de *Quélus*, M. d'*Urfé*, M. Dalleck et M. Gallinée, lesquels y arrivèrent tous quatre cet automne à la grande satisfaction d'un chacun, M. de Fénélon et M. Trouvé, prêtres demeurant en ce lieu, sachant que M. de *Quélus* était arrivé pour supérieur de cette maison, ils s'offrirent aussitôt à lui pour commencer une mission de la part du séminaire de St. Sulpice dans le pays des Iroquois qui sont au nord du lac Ontario lesquels les étaient venus demander; une telle proposition si belle d'abord à M. l'abbé de *Quélus* qu'il témoigna l'avoir très-agréable pourvu que Mgr. l'Evêque en accorda la permission, ce qui étant octroyé par ce digne prélat, ces deux missionnaires partirent d'abord pour entreprendre cet ouvrage qui a toujours subsisté depuis et à qui Dieu j'espère donnera la persévérance, mais disons un mot des troupes qui partirent cette année ici pour s'en aller en France, car après avoir été ici trois ans contre les Iroquois, ils s'en retournèrent une partie chargés de leurs dépouilles que depuis ils ont changé en bons louis d'or et d'argent, lesquels n'ont pas la puanteur de pelletries, transmutation que M. de Maison-Neuve n'avait pu apprendre, il est vrai que ce secret n'est pas avantageux pour la colonie qui demandait que la substance du pays fut employée à avancer les travaux du pays, mis ils se sont moins mis en peine de son établissement que notre ancien gouverneur, Dieu veuille que la leçon qu'ils ont laissé à la postérité se puisse bien oublier car autrement, on verrait ici la dernière misère, n'étant pas possible que des gens vivent ici sans avoir de quoi acheter aucuns ferrements ni outils, sans avoir de quoi acheter ni linge ni étoffe, ni



autre chose nécessaire à son entretien, le tout dans un lieu où le blé ne vaut pas un sol de débit, sitôt qu'il y en a un peu, où il n'y a aucun minéraux ni manufactures qui donnent rien aux habitants pour avoir leurs besoins. Tout cela bien considéré, on peut bien assurer le monde qu'on a plus à faire de bourses pleines qu'à remplir, si on veut donner les moyens aux colons de ces nouvelles terres de travailler à un établissement parfait au moyen des manufactures qui s'y peuvent élever peu à peu, que si les habitants n'ont rien dans ces commencements, comme produire de rien est un ouvrage de créateur et non de la créature, il ne faut pas attendre d'eux, mais plutôt il faut s'attendre de les voir périr dans leur nudité et besoin, à la grande compassion des spectateurs de leurs misères qui n'ont moyen d'y subvenir, au reste cette cupidité d'avoir est cause que tout le pays est sans armes, d'autant que le monde n'ayant plus de pelletterie, il a été obligé de les vendre pour avoir de quoi se couvrir, si bien que tout y est exposé aujourd'être la proie des Iroquois quand ils voudront recommencer à faire la guerre, le peuple n'ayant que les pieds et les mains pour toutes armes à se défendre! Dont la cupidité réduit toutes les dépenses du roi dans un extrême péril d'être perdues avec un assez bon nombre de sujets qu'il y a déjà dans ces quartiers qu'on pourrait rendre fleurissants, si on faisait valoir ce qui en pourrait sortir aussi bien et avec autant de politique que font nos voisins qui en usent avec tant de prudence tant au dehors qu'au dedans de leur pays, qu'ils ont la plus grande partie des pelletteries du Canada et que tout le monde est chez soi à son aise, au lieu qu'ici, il est communément misérable; si les pelletteries ne valaient chez nous qu'un tiers moins que chez les étrangers nos voisins, tous les sauvages viendraient ici et rien n'iraient chez les étrangers, car outre que les sauvages nous aiment mieux qu'eux, c'est que la chasse se fait chez nous et qu'ils ont la peine de la porter chez les étrangers avec beaucoup de peine.

DE L'AUTOMNE 1668 JUSQU'A L'AUTOMNE 1669 AU DÉPART DES  
VAISSEaux DU CANADAS.

L'arrivée des ecclésiastiques de l'an dernier ayant grossi le clergé en ce lieu, M. l'abbé de Québus trouva bon que deux prêtres allassent hiverner dans les bois avec les sauvages, afin de les instruire de notre religion et de s'instruire en même temps de leur langue; ce qui réussit fort bien à l'un d'entre eux nommé M. Barthelemy, lequel a bien appris le langage des Algonquins et leur

a rendu beaucoup de services pour le salut de plusieurs, quant à l'autre prêtre, il y interrompit les premières instructions qu'il y reçut par une grande entreprise qui fut faite suivant laquelle on espéait au moyen d'un sauvage, lequel s'offrit pour guide, d'aller à 7 ou 800 lieues d'ici, afin d'y annoncer l'évangile dans un pays qu'on sait être très peuplé, les préparatifs de ce voyage encore qu'il ne se fit que dans l'été empêchèrent beaucoup les progrès qu'il eut pu faire dans le bois avec les sauvages à cause que cela lui fit rompre ses mesures, mais passons tous ces préparatifs et disons un mot de son départ, tant à cause des personnes avec lesquelles il fit le voyage à cause d'une affaire qui arriva pendant ce temps. M. de Gallinée encore qu'il ne fut que diacre, sachant les desseins qu'on avait parlé à M. l'abbé de Quélus afin qu'il jugea s'il ne serait pas à propos qu'il fut de la partie avec ce prêtre que nous avons parlé. M. l'Abbé ayant trouvé la chose fort à propos à cause des avantageuses et plusieurs belles connaissances qu'il a, il fut de la partie et fit avec MM. de cette communauté trois canots. Un nommé M. de La Salle ayant autrefois beaucoup ouï parler des pays où on allait par les Iroquois qui lui avaient fait venir la pensée de faire ce voyage, sachant qu'on l'allait entreprendre tout de bon, fit une dépense très considérable pour cette découverte où il alla avec quatre canots qui étant joints avec les 3 des deux ecclésiastiques faisaient le nombre de 7 canots lesquels contenaient 22 Français, tout ce monde s'étant disposé à un départ, il arriva une facheuse affaire qui retarda le tout de 15 jours c'était un assassinat facheux d'un considérable Iroquois commis par trois soldats des troupes du Montréal ce qui menaçait d'un grand renouvellement de guerre si on y donnait ordre au plus tôt, à quoi on ne tarda pas à le faire, mais en attendant, ces messieurs ne pouvaient pas partir parceque ils devaient passer chez les Iroquois où il n'eut pas fait bon pour eux alors, et que d'abord les trois criminels étant saisis, ils prièrent le prêtre qui devait partir de ne les point abandonner jusqu'à leur mort qui fut le 6 de juin, où ayant fini leurs jours en expiant leur crime avec une résignation admirable entre les mains de Dieu on partit le même jour pour aller à la Chine qui termina la première journée, c'est tout ce que nous avons à dire de ce voyage jusqu'à un an, où nous en dirons la réussite.



DE L'AUTOMNE 1669 JUSQU'A L'AUTOMNE 1670 AU DÉPART DES  
VAISSEAUX DU CANADAS.

Il n'y a rien de considérable à mettre dans cette histoire pour le regard de cette année, sinon le voyage que M. de Gallinée et moi nous avons fait, vous le pouvez ici faire insérer si bon vous semble je l'ai écrit tout du long de mon style, mais comme il est beaucoup inférieur à M. de Gallinée, je n'ai pas jugé à propos de l'insérer, parceque la discription qu'en fait M. de Gallinée vous donnera plus de satisfaction. Nous concluerons cette année par M. Perrot, gouverneur du Montréal, qui y est arrivé après avoir bien essuyé des hazards et périls sur la mer avec M. Tallon l'Intendant, son oncle, tant cette année que la précédente année où il fut obligé de relacher au Portugal où ils firent naufrage. Comme c'est un gentilhomme fort bien fait et de naissance, son arrivée nous a tous donné sujet d'en beaucoup espérer.

DE L'AUTOMNE 1670 JUSQU'A L'AUTOMNE 1671 AU DÉPART DES  
VAISSEAUX DU CANADAS.

M. de Courcelle ayant beaucoup inspiré de frayeur aux Iroquois comme ils est remarqué dans la relation des pères Jésuites, ils lui amenèrent ici afin de calmer quelque colère qu'il leur avait fait paraître avec raison la nouvelle des captifs qu'ils avaient pris du côté des Putuotamistes, dont messieurs les ecclésiastiques de ce lieu profitèrent parcequ'ils en obtinrent deux filles sous le bon plaisir de monsieur le directeur du Montréal en attendant la venue de M. de Courcelle au Montréal qui fut le printemps suivant, c'est-à-dire environ trois mois après, d'autant que nous étions assez avant dans l'hiver lorsque ces esclaves furent rendus et qu'ils promirent ces deux filles; M. de Courcelles a ratifié agréablement ce don et ces deux filles sont chez les soeurs de la Congrégation où elles ont appris le langage français et ont été élevées à l'Européenne, en sorte que la grande qui a été baptisée est en état de se marier avec un Français, mais ce qui serait à souhaiter ce seroit qu'on eut un peu moyen de la doter, afin qu'étant à son aise, cela donne exemple aux autres et les animât du désir d'être élevée à la Française; la plus petite des deux filles dont nous parlons étant enlevée quelque temps après avoir été à la Congrégation par sa mère laquelle l'avait donné conjointement avec les Iroquois, une fille de la Congrégation courant après pour la faire revenir, cet enfant quitta sa

mère qui la tenait à bras pour se jeter dans les mains des filles de la Congrégation. Feue Mad. la princesse de Conti a bonne part avec quelques autres personnes de qualité à l'instruction de ces deux filles pour certaine somme de 12 ou 13 cents livres que leur charité avait donné l'automne dernier et qu'on eut soin d'employer selon leur pieuse intention. Au reste si l'eau de vie était bannie de par tous les sauvages, nous aurions des milliers d'exemples de convertis à vous rapporter. Je ne doute pas que la plupart qui hantent les Français n'embrassassent tous la religion, mais cette liqueur leur est un appas si diabolique qu'il attrape tous les sauvages qui sont proches des Français à l'exception de quelques uns d'entre lesquels sont des Hurons que Dieu conserve quasi miraculeusement. Si un jour on voyait le désordre de la traite des boissons passé, on aurait ici de la satisfaction, mais comme on voit tout périr, par ce malheureux commerce cela donne beaucoup d'affliction à ceux qui sont le plus dans l'intérêt de Dieu, il n'y a quasi rien à faire qu'avec les enfants, les vieilles et les vieillards, les autres regardant l'eau de vie avec une telle avidité, soit qu'ils soient Algonquins, soit qu'ils soient Iroquois, qu'ils ne le peuvent quitter qu'après être ivres à n'en pouvoir plus, enfin, c'est une marchandise dont tout moralement parlant ils font le même usage que le furieux fait de son épée, jugez si selon Dieu on doit la leur distribuer sans discrétion aucune et si celui qui donne et celui qui reçoit ne seront pas égaux au poids de ce redoutable..... au jour de la mort qui sera bien étrange à tous ceux qui ici journellement contribuent sans se soucier, aussi librement qu'ils font au péché; pour moi quelques certains casuistes en disent ce qui leur plaira, je ne crois pas que le plus hardi voulut mourir immédiatement après avoir donné à un sauvage une portion suffisante pour l'enivrer, ce qui est l'enivrer infailliblement et le faire tomber en péché mortel, vû qu'il est écrit: Malheur à celui par qui le scandale arrive à cela on me dira, si la traite de boisson ainsi faite n'est pas permise aux gens de bien, il faut qu'ils se résolvent à mourir de faim de froid et de misère, laissant tout aller à des gens sans conscience qui traitent des liqueurs sans discrétion. Je réponds à cela qu'il est vrai et qu'il leur faut continuer de souffrir jusqu'au tombeau sans que l'amour de commodité ou du nécessaire leur permette jamais de consentir au péché pour leur intérêt propre ou celui de leur famille, qu'ils doivent tout naturellement sacrifier à Dieu quelque compassion et peine naturelle qu'ils en aient; mais à ceci je vas au delà de l'histoire, passons au printemps de cette année 1674 M. de Courcelle étant monté au Montréal reçut les captifs que les Iroquois lui avaient amenés et y attendit les Othaouais, selon l'



prière qu'ils lui en avaient faite et comme il leur avait promis ; mais comme il jugea qu'ils seraient encore quelque temps auparavant que de venir, il se résolut de profiter du séjour qu'il avait à faire hors de Québec et de monter tout d'un coup sans que personne en fut averti jusqu'au grand lac Nontario sur lequel sont placés les Iroquois, ce qu'il conçut avec beaucoup de prudence et exécuta avec beaucoup de résolution. Si les Iroquois eussent su sa venue comme c'est leur redoutable, ils lui eussent joué peut-être quelque mauvais parti sur les chemins afin d'exécuter leur mauvaise volonté contre le pays après l'avoir défait ; c'est pourquoi il fit prudemment de ne point découvrir son dessein ; mais il lui fallait autant de vigueur que celle avec laquelle il l'accomplit pour franchir aussi facilement et aussi promptement qu'il fit ces mauvais pas qu'il y a à faire pour aller jusqu'au lieu où il voulait aller ; au reste cette résolution étant considérable pour le pays parce que les Iroquois commençaient à murmurer et nous menacer par entre eux de la guerre, se confiant sur la difficulté de leurs rapides qu'ils croyaient indomptables à nos bateaux pour s'en aller chez eux. Mais M. de Courcelle leur ayant fait voir par expérience en cette occasion comme ils se trompaient, cela les intimida beaucoup et rabâtit même tellement leur audace qu'ils firent passer la frayeur que cette entreprise leur donna jusque chez les Européens qui leur sont voisins, lesquels suivant leur rapport appréhendaient l'arrivée de M. de Courcelle avec une multitude de gens de guerre que l'épouvante des Iroquois leur avait fabriqué. Plusieurs personnes de mérite accompagnaient M. le Gouverneur en cette belle entreprise, entre autres M. Perrot, gouverneur du Montréal, lequel pensa périr par un accident de canot, ce qui est assez à craindre dans tant de différents périls. M. de Loubiat, dont chacun sait le mérite, fut aussi de la partie. M. de Varennes, gouverneur des Trois-Rivières, et autres officiers, comme aussi M. Lemoine, M. de la Vallière, M. de Marmentville et autres habitants qui y allaient seulement pour accompagner M. le Gouverneur et lui donner des marques de leur estime et bonne volonté ; Champagne, sergent de la compagnie de M. Perrot y gouverna un bateau plat où il commença pendant le voyage où il eut des peines très considérables et risqua sa vie quantité de fois, donnant des preuves à tout le monde de son courage tant dans les travaux que dans les périls. Un prêtre du séminaire de Saint Sulpice eut aussi l'honneur d'accompagner et d'assister M. le Gouverneur avec toute sa troupe dans ce voyage dont je ne dirai pas davantage à cause que les R.R. P.P. Jésuites l'ont écrit en leur relation. Si je l'ai touché après eux, ça a été par une pure obligation, à cause qu'il se trouve à propos

dans l'histoire du Montréal que je décris. Passons à l'arrivée des vaisseaux laquelle amène une digne gouvernante au Montréal en la personne de Madame Perrot, à la louange de laquelle nous dirons beaucoup sans nous écarter de ce qui lui est dû, quand nous dirons qu'elle se fait voir en sa manière d'agir pour nièce de M. de Tallon, l'Intendant de ce pays et son oncle. Il n'est pas aisé de juger qu'elle fut la joie de M. Perrot son mari et celle d'un chacun en ce lieu, quand on y eut les premières nouvelles de son arrivée, ma plume est trop faible pour le pouvoir exprimer, j'aime mieux le laisser à penser à chacun et venir au plus fâcheux point que nous ayons de cette année qui fut la mort de M. Gallinier, très-digne prêtre dont la mémoire est dans une singulière vénération, surtout parmi ses confrères qui soupirent après la bonne odeur de ses vertus. Il est mort de la mort de son lit; mais auparavant pour secourir le prochain et lui donner ses assistances spirituelles, il a exposé sa vie toutes les fois qu'il y eut ici des alarmes l'espace de 14 ou 15 années, sans se soucier de toutes les cruautés que les Iroquois auraient exercées sur lui, ne demandant pas mieux que de périr dans ses charitables emplois; nous ajouterons à la perte de ce laborieux soldat de J. C. le départ de M. l'abbé de Quélus rappelé en France pour ses affaires domestiques et de deux autres ecclésiastiques de ce lieu, l'un appelé M. Dalbecq qui est auprès de M. l'abbé de Quélus, l'autre nommé M. de Gallinée dont nous avons parlé ci-devant.

DE L'ANNÉE 1671 JUSQU'À L'AUTOMNE 1672, AU DÉPART DES  
VAISSEAUX DU CANADA.

La précipitation avec laquelle je suis obligé de conclure cette histoire ne me permet pas de dire tout ce qui s'est passé en cette année où d'ailleurs je m'étais résolu de passer sous silence plusieurs choses que la prudence ne permet pas à la vérité d'énoncer ce qui fait que je me contenterai seulement de quelques réflexions pour finir agréablement cette relation en laquelle je joindrai un petit abrégé de celle de Quenté, à cause que ce sont les ecclésiastiques de ce lieu qui desservent cette mission. Première réflexion sur l'avantage que les femmes ont en ce lieu par dessus les hommes, qui est encore que les froids soient fort sains pour l'un et pour l'autre sexe, qu'il l'est incomparablement davantage pour le féminin, lequel s'y trouve quasi immortel, c'est ce que tout le monde a remarqué depuis la naissance de cette habitation et que moi-même j'ai remarqué depuis six ans, car encore qu'il y ait ici bien 14 ou



15 cents âmes, il n'y est mort qu'une seule femme depuis les six années dernières, encore peut-être ce lieu eut-il gardé ses privilèges à l'égard de cette vieille caduque si le siège de La Rochelle où elle avait été enfermée n'eut imprimé quelques facheuses dispositions et qualités dans son corps *cacochime*, qui ont donné à la mort une entrée que les avantages de ce pays pour l'immortalité des femmes ne lui aurait point accordé. La seconde réflexion sera la facilité que les personnes de ce sexe ont à se marier ici, ce qui est apparent et clair à tout le monde par ce qui s'y pratique chaque année, mais qui se fera admirablement voir par un exemple que je vais rapporter qui sera assez rare, c'est d'une femme laquelle ayant perdu cette année son mari a eu un banc publié, dispense des deux autres, son mariage fait et consommé avant que son premier mari fut enterré. Ces deux réflexions à mon avis sont assez fortes pour faire déserté la pitié et une bonne partie des filles de tous les hôpitaux de Paris, si peu qu'elles aient envie de vivre longtemps ou de dévotion au 7<sup>e</sup> sacrement. La troisième réflexion sera un célèbre prisonnier que nous avons eu cette année, lequel s'est sauvé dix ou douze fois, tant ici qu'à Québec et ailleurs, dans lesquels endroits, les serruriers ont perdu leur crédit à son égard, les charpentiers et maçons y sont entré en confusion, les menottes lui étaient des mitaines, les fers aux pieds des chaussons et le carcan une cravate; qu'on lui fasse des ouvrages de charpente propres à enfermer un prisonnier d'Etat, il en sort aussi aisément qu'un moineau de sa cage lorsque la porte en est ouverte; il trouvait si bien le faible d'une maison, qu'enfin il n'y a point de murailles à son épreuve, il tirait les pierres aussi facilement des murailles que si les maçons y avaient oublié le ciment et leur industrie, bref, il s'est laissé reprendre plusieurs fois comme s'il avait voulu insulter tous ceux qui voulaient se mêler de le garder, une fois devant trois hommes qui l'avaient pris, lié, garotté, les mains derrière le dos, il se délia sans qu'aucun des trois hommes s'en aperçut, encore que celui qui l'avait lié fut un sergent lequel avait été prisonnier en Barbarie qui se ventait savoir bien s'assurer d'un esclave en pareil cas et qui m'a assuré n'avoir rien oublié de sa science pour bien garotter celui-ci; bref cet athlète de la liberté a enfin si bien combattu pour elle qu'il semble s'être délivré une bonne fois pour toujours; aussi a-t-il fait un coup bien vigoureux en cette rencontre et on peut dire qu'il y a en quelque façon mérité sa liberté, car ayant été pris, il y a quelques mois et remis entre les mains de six ou sept hommes bien armés de chacun son fusil, ces hommes ayant placé toutes leurs armes en un endroit pour jouer au pallot, leur prisonnier trouva à propos d'interrom-

pre leur partie pour commencer la sienne, il sauta sur les fusils, les prit tous sous son esselle, comme autant de plumes provenues de ces oisons bridés et avec un des fusils il coucha tous ces gens en joue, protestant qu'il tuerait le premier qui approcherait, ainsi reculant peu à peu en faisant face, il a pris congé de la compagnie et a emporté tous leurs fusils. Depuis ce temps, on ne l'a pu attraper et il est errant parmi les bois; il pourra bien peut-être se faire chef de nos bandits et faire bien du désordre dans le pays quand il lui plaira de revenir du côté des Flamands, où on dit qu'il est allé avec un autre scélérat et une femme Française, si perdue qu'on dit qu'elle a donné ou vendu de ses enfants aux sauvages.

FIN DE L'HISTOIRE DU MONTREAL.

---



## ABREGE DE LA MISSION DE KENTÉ.

---

Tout ce que nous avons à dire de plus considérable de cette mission est renfermé dans une lettre qui nous a été adressée par M. Trouvé lequel a toujours été témoin oculaire de tout ce qui s'y est passé, ne l'ayant point abandonné depuis son commencement; voici le rapport fidèle de ce qu'il m'a écrit, puisque vous désirez que je vous dise quelque chose par écrit de ce qui s'est passé dans notre chère mission chez les Iroquois, je le ferai bien volontiers contre toute la répugnance que j'en ressens, n'ayant souhaité jusqu'à aujourd'hui rien de plus sinon que tout ce qui s'y est passé ne fut connu que de celui à la gloire duquel doivent tendre toutes nos actions, et voilà la raison pourquoi nos messieurs qui ont été employés à cette oeuvre se sont toujours tenus dans un grand silence; d'où vient que M. l'abbé de Fénélon ayant été interrogé par Mgr, de Pestrée, notre évêque, de ce qu'on pourrait mettre en la relation touchant la mission de Kenté, il lui fit réponse que la plus grande grâce qu'il nous pouvait faire était de ne point faire parler de nous.

Ce fut l'année 1668 qu'on nous donna mission pour partir pour les Iroquois et le lieu principal de notre mission nous fut assigné à Kenté parceque cette même année, plusieurs personnes de ce village étaient venues au Montréal et nous avaient demandé positivement pour les aller instruire dans leur pays, leur ambassade se fit au mois de juin, mais comme nous attendions cette année là de France un supérieur, nos messieurs trouvèrent à propos qu'on les priât de revenir, ne jugeant pas qu'on dut entreprendre une affaire de cette importance sans attendre son avis; pour ne rien faire là-dedans que suivant ses ordres. Au mois de septembre, le chef de ce village ne manqua pas de se rendre au temps qu'on lui avait prescrit afin de tacher d'avoir et de conduire des missionnaires en son pays, alors M. de Quélus étant venu pour Supérieur de cette communauté on lui demanda et il donna très volontiers son agré-

ment pour cette mission, ensuite de quoi, on alla pour ce sujet trouver Mgr. l'Evêque, lequel nous appuya de sa mission, quand à M. le Gouverneur et monsieur l'Intendant de ce pays, on n'eut pas de peine à avoir leur consentement, vu qu'ils avaient d'abord jeté les yeux sur nous pour cette entreprise. Ces démarches absolument nécessaires étant faites, nous partîmes sans tarder parceque nous étions déjà bien avancés dans l'automne; enfin nous embarquâmes à Lachine pour Kenté le 2 octobre, accompagné de deux sauvages du village où nous allions, après avoir déjà avancé notre route et surmonté les difficultés qui sont entre le lac St. Louis et celui de St. François, lesquels consistent en quelques portages et trainages de canot, nous aperçûmes de la fumée dans une des ances du lac St. François, nos Iroquois crurent d'abord que c'étaient de leurs gens qui étaient sur ce lac, c'est pourquoi ils allèrent au feu, mais nous fûmes bien surpris, car nous trouvâmes deux pauvres sauvagesses toutes décharnées qui se retiraient aux habitations françaises pour se délivrer de l'esclavage où elles étaient depuis quelques années; il y avait quarante jours qu'elles étaient parties du village Onnéiou où elles étaient esclaves et n'avaient vécu pendant tout ce temps-là que d'écureuils qu'un enfant âgé de dix à douze ans tuait avec des flèches que lui avaient fait ces pauvres femmes abandonnées. Nous leur fîmes présent à notre arrivée de quelques biscuits qu'elles jettèrent incontinent dans un peu d'eau pour les amollir et pouvoir plus tôt apaiser leur faim, leur canot était si petit qu'à peine pouvait-on être dedans sans tourner; nos deux sauvages délibérant ensemble ce qu'ils avaient à faire se résolurent de mener chez eux ces deux pauvres victimes avec cet enfant et comme elles craignaient qu'on ne les brûlat, car c'est là le châtiment ordinaire des esclaves fugitifs parmi les sauvages, elles commencèrent à s'attrister, alors je tachai de parler aux sauvages et de les obliger de laisser aller ces femmes qui dans peu seraient chez les Français, je leur disais que s'ils les emmenaient M. le Gouverneur venant à le savoir serait convaincu qu'il n'y avait encore rien d'assuré pour la paix puisqu'un des points des articles de paix étaient de rendre les prisonniers, toutes ces menaces ne purent rien sur leur esprit, ils nous disaient pour raison que la vie de ces femmes était considérable, que si les sauvages du village où elles s'étaient sauvées venaient à les rencontrer ils leur casseraient la tête. Ensuite nous marchâmes quatre journées par les plus difficiles rapides qu'il y a sur cette route; après cela un de nos sauvages qui portait un petit baril d'eau-de-vie dans son pays en but et partant il s'enivra, puisqu'ils ne boivent pas autrement ni pour autre sujet, à moins qu'on ne les em-



pêche par force; or comme ces gens sont terribles dans leur ivresse, nos prisonnières crurent que c'était fait d'elles parceque pour l'ordinaire nos sauvages s'enivrent pour faire leurs mauvais coups. Cet Iroquois ayant passé dans cet excès, il entra dans un état furieux et inaccessible et pour lors il se mit à poursuivre une de ces femmes, celle ci épouvantée s'enfuit dans le bois, aimant mieux périr par la faim que par la hache de son ennemi. Le lendemain, ce brutal surpris de sa proie échappée l'alla chercher dans le bois en vain, voyant enfin que le temps nous pressait de nous rendre à son village et que nous avions déjà eu de la neige, il se résolut de la laisser en ce lieu là avec son enfant et afin de la faire mourir de faim, ils voulurent rompre leur petit canot à cause que ce petit endroit était une isle au milieu du fleuve St. Laurent; néanmoins à force de prières, ils leur laissèrent à nos instances ce seul moyen de salut: après notre départ et que la sauvagesse fut un peu rassurée, elle sortit de sa cache et trouvant alors son canot que nous lui avions fait laisser, elle s'embarqua dedans avec son petit garçon et vint heureusement au Montréal, l'ancien asyle des malheureux fugitifs; quant à nous ayant emmené l'autre sauvagesse 5 ou 6 jours au dessus de cet isle sans jamais avoir pu obtenir sa liberté, à la fin ayant trouvée des Hurons qui s'en allaient en traite au Montréal, les sauvages réfléchirent sur ce que je leur avais dit que M. de Courcelle, qu'ils appréhendaient extraordinairement, trouverait mauvais leur..... lorsqu'il le saurait, cette réflexion leur fit remettre l'autre femme entre les mains de ces Hurons pour la ramener au Montréal, ce qu'ils firent fidèlement comme nous l'apprîmes l'année d'après, on nous sût aussi ce qui était arrivé à cette autre pauvre femme et à son petit enfant; à la fin à force de nager, le jour de la fête de St. Simon et de St. Jude, nous arrivâmes à Kenté où nous serions arrivés la veille si ce n'avait été la rencontre de quelques sauvages qui ravis d'apprendre que nous étions à Kenté pour y demeurer nous firent présent de la moitié d'un orignal; au reste ce même soir, après avoir retrouvé les hommes qui nous avaient fait ce présent étant tous près des cabanes, nous aperçûmes au milieu d'une belle rivière où nous étions entrés ce jour-là pour accourir notre chemin, un animal qu'ici l'on nomme Scononton et qu'en France on appelle chevreuil, ce qui nous donna le plaisir d'une chasse agréable surtout à cause de sa beauté et gentillesse qui surpasse de beaucoup ce que nous voyons en ceux de France; son goût aussi est bien meilleur et surpasse toutes les venaisons de la Nouvelle France. Etant arrivé à Kenté, nous y fûmes régalez autant bien qu'il fut possible aux sauvages du lieu, il est vrai que le fes-

tin ne fut que de quelques citrouilles fricassées avec de la graisse et que nous trouvâmes bonnes; aussi sont-elles excellentes en ce pays et ne peuvent entrer en comparaison avec celles de l'Europe, même on peut dire que c'est leur faire tort que de leur donner le nom de citrouilles; il y en a d'une très-grande quantité de figures, et aucune n'a quasi rapport avec celles de France, même il y en a de si dures qu'il faut avoir des haches lorsqu'elles ne sont pas cuites et qu'on les veut ouvrir, toutes ont des noms différents. Un pauvre homme, n'ayant rien de quoi nous donner, fut tout le long du jour à la pêche afin de nous attraper quelque chose, et n'attrapant qu'un petit brocheton nous le présenta tout déconforté et confus de n'avoir que cela à nous donner: il n'y a rien qui soit plus capable de mortifier un Iroquois que quand il voit arriver quelque étranger dans son pays et qu'il n'a rien de quoi leur présenter, ils sont fort hospitaliers et vont très-souvent convier ceux qui arrivent à leur nation de venir loger chez eux. Il est vrai que depuis qu'ils hantent les Européens ils commencent à se comporter d'une autre façon. Mais voyant que les Anglais et Flamands leur vendent tout jusqu'à un homme, ils les aiment moins que les Français qui ordinairement leur font présent de pain et autres petites choses quand ils vont chez eux. On ne peut pas être reçu avec plus d'amitié que nous reçûmes ces barbares, chacun fit ce qu'il put, jusqu'à une bonne vieille qui par grand régle, jetta un peu de sel dans une sagamité ou bouillie au bled-d'Inde qu'elle nous faisait. Après avoir un peu respiré l'air de ce pays, nous délibérâmes, M. de Fénélon et moi, ce que nous avions à faire sur le sujet de la religion, nous convinmes pour cela de nous adresser au chef du village appelé Rohiario, lequel nous avait obligé d'aller en son pays ensuite de quoi nous lui allâmes..... qu'il savait assez qu'il nous était venu chercher afin de les instruire, que nous n'étions venu que pour cela, qu'il commencerait à nous aider dans ce dessein, qu'il avertit dans son village un chacun d'envoyer ses enfants dans notre cabane afin d'être enseignés, ce qu'ayant réussi comme nous l'avions désiré, quelque temps après, nous priâmes le même sauvage de trouver bon et de faire agréer à sa nation que nous baptisassions leurs enfants; à cela ce vieillard répondit: "On dit que le lavement d'eau (c'est ainsi qu'ils appellent le baptême) fait mourir les enfants; si tu baptises et qu'ils meurent on dira que tu es un Andastogueronon, (qui sont leurs ennemis,) lequel est venu dans notre village pour nous détruire." Ne crains rien, répondis-je, ce sont des mal avisés qui ont dit que le baptême tuait les enfants, car nous autres Français nous sommes tous baptisés et sans cela, nous n'irions pas au ciel, et pourtant tu sais bien que



nous sommes en grande nombre ! Alors il nous dit : " Fais comme tu voudras, tu es le maître. " Nous assignâmes donc le jour que nous devions conférer ce grand sacrement où plusieurs adultes se trouvèrent et nous baptisâmes environ 50 petits enfants dont la fille du *Roharia*, qui est une qui fut la première et s'appela Marie, mettant ainsi nos premiers sous la protection de la Sainte Vierge ; ce qui est à remarquer c'est que n'étant mort aucun de ces 50 premiers baptisés, ils n'ont plus eu de peine contre le saint Baptême, encore qu'il soit mort depuis plusieurs autres enfants après le saint Baptême. Le printemps en 1669 M. de Fénélon étant descendu au Montréal pour la consultation des difficultés qu'il eut dans le voyage, où il traîna lui-même son canot tant qu'en montant qu'en descendant au milieu des plus furieux rapides, il baptisa un enfant qui mourut tout après ce qui le réjouit beaucoup au milieu de ses peines qui sont si grandes qu'on ne serait pas cru si on osait les rapporter, puisque en quantité d'endroits et très souvent l'on monte des eaux plus impétueuses que la descente d'un moulin, y étant parfois jusque sous les esselles, marchant nu-pieds sur des pierres fort coupantes dont la plupart de ces eaux sont parées. M. de Fénélon, revenant du Montréal, emmena avec lui un autre missionnaire qui fut M. d'Urfé ensuite étant arrivé, il s'en alla hiverner dans le village de Gandatsetiagon, peuplé de Sinnontouans détachés, lesquels étaient venus à la côte du Nord dont nous avons le soin ; ces gens nous ayant demandés pour les aller instruire furent ravis quand on leur accorda cette grâce sitôt après l'avoir demandée, quant à nous, ayant été obligés d'aller avec les sauvages dans les bois pour nous tirer de la nécessité des vivres dans laquelle nous étions à cause que notre établissement était nouveau, je tombai par une providence singulière dans le chemin de quelques sauvages qui étaient passés il y a déjà un peu de temps, mais nous fûmes un soir surpris, nous voyant arrivé dans un lieu où il y avait de la fumée, c'étaient les mêmes sauvages sur la piste desquels nous marchions parmi les neiges ; approchant de plus près, nous vîmes quelques branches d'arbre de.....desquelles sortait un peu de fumée ; c'était une pauvre Iroquoise laquelle avait accouché de deux enfants lesquels étaient cachés sous ce méchant cabannage avec quelques autres ; alors son mari en s'éveillant me dit : " Viens voir, robe noire, elle a accouché de trois enfants. " Ces pauvres gens étaient réduits dans la dernière nécessité, car ils n'avaient aucunes vivres et ils ne subsistaient que par le moyen de quelques porcs-épics qu'ils tuaient et qu'ils mangeaient, tout n'était pas capable de rassasier deux quoiqu'ils fussent plus de neuf ou dix. Voyant cette pauvre femme, j'en fus d'autant plus

touché que je ne pouvais lui porter aucun secours, car nous étions pour le moins aussi dépourvus qu'eux, je lui demandai si ses enfants étaient en bonne santé, le mari répondit qu'un des deux mourrait bientôt, la femme les démaillota tous deux devant moi, et je vis qu'ils étaient à demi gelés et par dessus cela, il y en avait eu qui avait la fièvre et était moribond. Je pris de là occasion de leur parler de notre religion en leur disant "que j'étais bien fâché que ces deux enfants allassent mourir sans être baptisés et qu'ils n'iraient jamais au ciel sans cela;" après quoi je leur expliquai ces choses plus en détail jusqu'à ce que le mari m'interrompant me dit: "Courage, baptise les tous deux, mon frère, cela est fâcheux de point aller au ciel." Ce consentement donné je les baptisai tous deux et peu après bon nombre de ces nouveaux chrétiens alla jouir de la gloire ce même hiver, qui fut en 1670; depuis ceia, il arriva à M. Dufé une chose qui lui pensa être funeste et que je veux remarquer: après avoir dit la sainte Messe, il alla faire son action de grâce dans le bois, mais il s'y enfonça si avant qu'il s'y égara et ne pouvait revenir, il passa le jour et la nuit à chercher son chemin sans le pouvoir trouver et après enfin il fut obligé de se reposer ce qu'il fit dans une attrape à loup qu'un sauvage avait fait, il y avait déjà quelque temps; le lendemain au milieu de la sollicitude où le mettait son égarement, il eut recours à feu M. Ollier auquel s'étant recommandé, il poursuivit de marcher et alors il alla droit au village, pour cela, il croyait devoir beaucoup à sa protection; pendant son absence, les sauvages avaient couru de toutes parts pour le chercher, étant de retour, ils firent un festin pour remercier l'Esprit de ce qu'il n'était pas mort dans le bois, il dit que pendant sa marche, il s'était substanté de ces méchants champignons qui viennent autour du pied des arbres et il assura qu'il les trouva fort bons, tant il est vrai que l'appétit donne bon goût aux choses qui sont les plus mauvaises. En 1671, le même missionnaire pensa périr dans une autre disgrâce qui fut que venant au Montréal son canot tourna sous voile d'un gros vent-arrière, au milieu du fleuve, mais quasi par bonheur encore qu'il ne sut point nager, Dieu le préserva d'autant qu'il le tint si bien au canot qu'on eut loisir de le secourir encore qu'on fut loin de lui. Cette dernière année, M. d'Urfé ayant fait séjour à un village de notre mission nommé *Ganeraské*, il prit la résolution d'aller visiter quelques sauvages établis à cinq lieues de là, pour voir s'il n'y aurait pas quelque chose à faire pour la religion. Le lendemain de son arrivée, une pauvre Iroquoise se trouva en mal d'enfant, or comme ces pauvres sauvagesses sont extrêmement honteuses quand elles sont dans cet état lorsqu'il y a des étrangers, cette



pauvre femme se résolut sans en rien dire d'aller dehors sur les neiges pour enfanter, quoique dans la plus grande rigueur de l'hiver. En effet peu de temps après, on entendit crier l'enfant, les femmes de cette cabane toutes surprises y accoururent pour prendre cet enfant et secourir la mère. M. d'Urfé, voyant que cette honte avait produit un si fâcheux effet, partit au plus vite pour retourner à Ganeraské, et laisser la cabane libre, mais le troisième jour, il résolut de venir à cette même cabane avec quelques Français parce que sa chapelle y était restée, y étant de retour, il trouva cette accouchée bien mal, les sauvagesses, lui dirent que depuis son départ, elle avait eu encore un autre enfant et qu'elle perdait tout son sang; trois quarts d'heure après, la malade criait à haute voix à quelqu'une de ses compagnes ; "donne moi de l'eau" et elle mourut au même instant, aussitôt après, celles qui l'assistaient la poussèrent dans un coin de la cabane comme une buche et jetèrent auprès d'elle ses deux enfants, tous vivants qu'ils étaient, pour être dès le lendemain enterrés avec leur mère; d'Urfé qui était assez proche pour entendre, mais non pas en commodité de voir ce qui se passait, demanda ce que c'était et pourquoi on remuait tout, les sauvages lui dirent : "C'est que cette femme est morte;" alors M. d'Urfé ayant vu de ses yeux la perte de la mère, il voulut garantir les deux enfants par le baptême, ce qu'il fit incontinent et fort à propos, car il y en eut un qui mourut la même nuit, l'autre se portant très-bien, le lendemain un sauvage le prit pour l'enterrer tout vivant avec sa mère, à quoi M. d'Urfé lui dit : "Est-ce là votre manière d'agir, à quoi pensez-vous?" Un d'eux lui répartit : "Que veux-tu que nous en fassions, qui le nourrira?" "Ne trouverait-on pas une sauvagesse qui l'allaitera," lui irépliqua M. d'Urfé. "Non," lui répartit le sauvage. M. d'Urfé, voyant ces choses, demanda la vie de l'enfant auquel il fit prendre quelques jus de raisin et quelque sirop de sucre, de quoi il laissa une petite provision afin d'assister cet orphelin pendant qu'il irait à Kenté, éloigné de 12 grandes lieues, chercher une nourrice, mais il le fit en vain, car les sauvagesses par une superstition étrange ne voudraient pas pour quoique ce soit au monde allaiter un enfant d'une décédée. Ce missionnaire revenant voir son orphelin, il le trouva mort au monde et vivant à l'éternité, après avoir reçu de ces jus et sirop plusieurs jours. Voilà la misère dans laquelle sont réduits ces pauvres sauvages, ce qui ne s'étend pas seulement sur les femmes qui sont enceintes dont il en meurt une grande quantité faute d'avoir de quoi se soulager dans leurs couches, mais aussi sur tous les malades car ils n'ont aucuns rafraîchissement et un pauvre malade dans ces nations est ravi de la visite d'un missionnaire,

espérant qu'après l'instruction qu'il lui va faire, il lui fera présent d'une prune, de 2 ou 3 grains de raisin, ou d'un petit morceau de sucre gros comme une noix.

Nous avons eu de temps en temps des adultes que Dieu a tellement touchés dans leurs maladies, qu'après avoir reçu le Baptême, ils sont morts entre nos mains avec d'admirables sentiments de douleurs pour leurs péchés passés. Où il est à remarquer que les sauvages n'ayant pas reçu comme nous cette grande grâce de l'éducation chrétienne, ils ne sont pas en récompense punis comme nous à la mort de ce grand endurcissement qui se trouve ordinairement en nous pour lors, quand nous avons mal vécu ; au contraire, d'abord que les gens sont abattus du mal et par ce moyen plus en état de réfléchir sur le peu qu'est cette vie et sur la grandeur de celui qui est aussi le maître de nos jours, si la providence dans ce temps le met entre les mains d'un missionnaire, communément il meurt dans les apparences d'un grand regret de tout le passé. Il faut que je rapporte un exemple qui est arrivé cette année sur ce sujet, aussi bien y a-t-il quelque chose d'extraordinaire qui mérite bien d'être mis au jour. Un sauvage un peu éloigné de nous et qui ne souciait guère d'en approcher parcequ'il ne faisait pas grand estime de la religion, fut saisi cet hiver d'une maladie languissante et à la fin l'a conduit au tombeau ; longtemps avant son décès, il rêva dans son sommeil qu'il voyait une belle grande maison à Kenté toute remplie de missionnaires et qu'un jeune d'entre eux le baptisait ce qui l'empêchait d'aller brûler en un feu et le mettait en état d'aller au ciel ; aussitôt qu'il fut réveillé, il envoya à Kenté chercher un prêtre par sa femme pour le baptiser. M. d'Urfé ayant vu cette femme alla voir ce que c'était, le malade lui ayant dit la chose comme je viens de rapporter, il se mit à l'instruire fortement, ce que le malade écoutait avec une grande attention ; après cela, M. d'Urfé me vint trouver et j'y allais à mon tour, près de trois mois durant, nous lui fîmes successivement tous deux nos visites, toujours ce malade nous écoutait avec des oreilles si avides que nous étions extrêmement touchés en l'instruisant, ce n'étaient que des regrets du péché, des déplaisirs d'avoir offensé Dieu et des soupirs pour son service, incessamment il nous demandait le baptême afin d'être en état d'aller voir son Créateur, mais toujours nous différions de lui conférer ce sacrement, soit à cause des avantages que le malade tirait de ses fervents désirs pour la préparation à recevoir ce sacrement ; enfin après beaucoup d'importunités sur le même sujet, nous lui avons accordé ses souhaits lorsque nous avons vu qu'il était temps de le faire, et depuis avoir été lavé de cette eau salutaire, ayant édifié un chacun de ceux qui le voyaient



pratiquer tant de beaux actes de vertu, il est mort pour vivre plus heureux, allant au lieu des soupirs des derniers temps de sa vie, de pareilles bonnes oeuvres font la seule consolation des missionnaires parmi toutes les peines qui se rencontrent dans l'instruction de ces pauvres abandonnés, je les appelle ainsi même à l'égard de leurs âmes, car bien souvent ils n'ont pas pour le spirituel tout le secours qui leur serait nécessaire: *operaravy pauci missi vero multa*? Nous avons trois villages dans cette étendue de notre mission nous comptons les cabanes écartées. Il n'y a pas un de ces villages où il n'y eut pour employer un bon missionnaire. Nos principales occupations sont auprès des malades ou auprès des enfants qui reçoivent volontiers les instructions qu'on leur fait et même prient en Dieu en leur langue et se croient bien récompensés si après leur instruction le missionnaire leur fait présent d'un pruneau ou d'un grain de raisin, ou quelque'autre semblable rafraichissement, qui nous sert comme les Agnus et les images servent en France à ceux qui y font le catéchisme. Les pères et les mères n'ont aucune opposition à ce qu'on instruisse leurs enfants; au contraire, ils en sont vains, et en prient même souvent les missionnaires. Je suis obligé de rendre ce témoignage à la vérité, que les sauvages sont barbares qu'ils soient et sans les lumières de l'évangile ne mettent point tant de péchés que la plupart des Chrétiens.

Voilà un petit crayon de tout ce qui s'est passé dans notre mission autant que la mémoire me l'a pu fournir, car jamais je ne me suis appliqué à en faire aucune remarque, sachant bien que Dieu est une grande lumière et que quand il veut qu'on connaisse les choses qui regardent sa gloire, il ferait plutôt parler les arbres et les pierres. Je ne suis pas fort attaché à décrire les petites peines qu'ont pu ressentir les missionnaires de Kenté, ni les privations dans lesquelles ils se sont trouvés très fréquemment depuis le temps que cette oeuvre est entreprise. Ce que je puis ajouter à la lettre de M. Trouvé est que les missionnaires de Kenté souffriront beaucoup moins à l'avenir que par le passé, d'autant que Messieurs du Séminaire de St. Sulpice ont fourni le lieu de bestiaux, cochons et volailles et que messieurs les missionnaires ont transférés avec beaucoup de peine; que si le roi fait faire un jour quelque entreprise sur le lac Nontario comme le lieu semble l'exiger pour tenir les Iroquois dans la dernière soumission et avoir toutes leurs pelles qu'ils viennent faire sur nos terres et qu'ils portent après eux étrangers, ceux qui seront commandés pour cette exécution et qui seront blés pourront recevoir de grands secours spirituels et temporels tout à la fois de Kenté, par les moyens des travaux et des dépenses que font Messieurs du Séminaire de St. Sulpice en ce

lieu ; je ne nomme pas en cette histoire ceux de ce séminaire qui font les dépenses du Montréal et de Kenté, quoique grandes et considérables, parceque je ne l'ose pas faire ; que si ceux qui liront ceci le trouvent à redire qu'ils trouvent bon que je me soumette à leur condamnation et que je n'encours point la disgrâce de ces Messieurs qui auraient bientôt retiré leur nom si je le voulais mettre sur le papier.

Ayant conclu cette relation on m'a fait voir la lettre qui suit, elle est écrite par M. de Courcelle et est adressée à M. le curé du Montréal ; j'ai estimé à propos d'en mettre la copie ci-après afin d'en sceller cette histoire, parceque j'ai cru ne pouvoir donner plus de poids et d'autorité aux vérités qui y sont renfermées qu'en usant d'une aussi digne main que la sienne pour faire connaître quels sont ceux dont j'ai entrepris de parler.

De Québec ce 25 septembre 1672.

“ Monsieur le comte de Frontenac étant arrivé, que le roi a  
 “ pourvu de ce gouvernement pour me venir relever, ayant eu mon  
 “ congé de la cour pour m'en retourner, je me prépare à partir et  
 “ devant m'embarquer je suis bien aise de vous écrire celle-ci tant  
 “ pour l'inclination que j'ai pour vous que pour tous vos messieurs,  
 “ à cause de la fidélité au service du roi que j'ai toujours reconnu  
 “ en vous pour vous en témoigner ma reconnaissance.

“ Je vous prie aussi de faire connaître à tous nos habitants que  
 “ je leur rends la justice qui leur est due, reconnaissant qu'ils  
 “ ont toujours été prêts et des premiers, quand il s'est agi du ser-  
 “ vice de Sa Majesté, et qu'ils aient à continuer comme ils ont  
 “ commencé, je témoignerai à Messieurs les ministres quand l'oc-  
 “ casion s'en présentera que Sa Majesté a dans notre quartier de  
 “ véritables et fidèles sujets.

“ Et comme je ne doute pas que des gens qui obéissent bien à  
 “ leur prince ainsi qu'ils le doivent, ne soient des chrétiens dont  
 “ les prières sont bien agréables à Dieu, conviez-les, s'il vous plaît,  
 “ à le prier pour mon heureux retour en France, je demande cette  
 “ même grâce à tous vos messieurs que je crois qu'ils ne me refu-  
 “ seront pas, et à vous particulièrement, de qui j'espère toute  
 “ assistance par vos bons suffrages, sur lesquels, je vous assure, je  
 “ fonde mes meilleures espérances, en vous disant adieu, je vous  
 “ prie de croire que je serai toujours de coeur et d'affection, etc.

Monsieur,

Monsieur PEROT, Curé du Montréal.

Par M. DE COURCELLES.



051  
772  
n. 3  
o. 2

*Historical documents. Ser. 3, no. 2*

*Ex. 3*

JOURNAL DES OPERATIONS  
DE  
**L'ARMÉE AMÉRICAINE**

LORS DE  
L'INVASION DU CANADA EN 1775--76

**PAR M. J. B. RADEAUX**

Notaire de la ville des Trois-Rivières.



MONTREAL  
EUSEBE SENÉCAL, IMPRIMEUR-ÉDITEUR  
Rue St. Vincent, Nos 6, 8 et 10.

1871

Reprinted 1927





Reg-206  
H-206  
10-3-38  
37060

F  
1051  
L77  
ser. 3  
no. 2

## JOURNAL DES OPERATIONS DE L'ARMEE AMERICAINE

LORS DE L'INVASION DU CANADA EN 1775-76, PAR  
M. J. B. BADEAUX, NOTAIRE DE LA VILLE  
DES TROIS-RIVIERES.

---

La postérité se ressouviendra du trouble qu'à causé en Canada la guerre civile entre les colonies de l'Amérique septentrionale et la cour d'Angleterre sous prétexte de la liberté dont les provinciaux faisaient leur idole, qu'on voulait, disaient-ils, leur ravir en voulant se soustraire à la domination de leur roy pour s'ériger en république, afin de donner des lois à toute la terre, ôtant et distribuant les trônes et les couronnes suivant leur caprice, voulant rendre le roi esclave et l'esclave roi, s'appropriant les biens de l'un pour en gratifier l'autre, et ne formant que des objets ambitieux.

Je ne sais si c'est le peu de goût que j'ai pour cette farine de gouvernement qui me fait penser ainsi; mais j'avoue que si je trouve des vertus dans plusieurs des républicains, je trouve des grands défauts dans une république en général; j'y vois beaucoup plus de faute et d'ostantation que de véritable grandeur d'âme, je dirai même que la plupart des actions des républicains me paraissent tenir plus tôt du barbarisme que de la noblesse de leurs sentiments.

Il me semble que la solide gloire a quelque chose de plus doux, de plus sage et de modeste et que cet amour excessif de la liberté porte les coeurs à des entreprises plus hardies que généreuses, et

presque toujours sanguinaires ; au lieu que dans un peuple soumis à un seul maître, je ne vois que zèle, qu'amour et fidélité, et dans celui qui gouverne seul que tendresse et qu'attention pour son peuple.

Tant de têtes qui gouvernent un peuple ne peuvent l'aimer également et le peuple ne saurait aimer tant de maîtres à la fois ; le cœur ne peut s'attacher à tant de différents objets, il n'en peut en aimer qu'un, et tous peuvent être aimés d'un seul.

D'où je conclus que puisque le ciel nous a fait naître pour obéir, il nous est mille fois plus doux de n'avoir qu'un seul maître que d'être soumis aux volontés de plusieurs, tel qu'on le voit dans les républiques. C'est mon sentiment et je souhaiterais de tout mon cœur que tous mes compatriotes pensassent comme moi, je ne craindrais point d'insérer dans ce journal des faits que je prévois qui déshonoreront la nation canadienne car je m'aperçois déjà à présent que les canadiens ont changé de sentiment par la lettre qu'ils ont reçue du congrès en date du 26 sept. 1774 dont chacun interprète à sa fantaisie. Fasse le ciel que je puisse me tromper que les Canadiens puissent conserver leur honneur et fidélité.

Vers la fin de mai 1776, Monsieur Wans-hazen, officier du 44<sup>e</sup> régiment passa en cette ville venant de Montréal qui nous apprit qu'un parti de Bostonnais étaient venus s'emparer des forts Carillon et La Pointe qu'ils étaient même venus jusqu'à St. Jean s'étaient emparés des troupes qui y étaient au fort ainsi que des vivres et munitions du roi et qu'ils s'étaient retiré à la pointe où ils construisaient des berges pour venir pénétrer dans cette province.

Aussitôt que M. de Carleton fut averti de cela, il fit monter les troupes qui étaient à Québec, pour aller défendre l'entrée des Bostonnais en cette province. La compagnie du capitaine Strong qui était en garnison en cette ville est partie le 20 mai.

Les troupes de Québec passèrent le 26 de mai et le capitaine Belly logea chez moi, il ne s'est rien passé depuis ce temps jusqu'au 9 de juin, jour auquel M. le Général fit sortir une proclamation pour établir les milices, cette proclamation fut adressée à M. de Tonnancour, qui me chargea d'en faire la lecture le 13 de juin fête de St. Antoine, ce que je fis en sortant de la messe chez les Récolets.

Le 23 de juin, M. de Montefron, chevalier de St. Louis, reçut un paquet de commissions en blanc, de M. le général, qui lui marquait dans sa lettre de me prendre avec lui pour faire le tour du gouvernement et former les élections des officiers de milice, mais M. de Baucin, de la Rivière du Loup, qui se trouva en ville m'épargna,



malgré moi, cette peine et fut avec M. de Montessore, à leur retour, ils firent l'élection des officiers de cette ville.

Toutes les affaires furent assez tranquilles pendant le mois de juillet et d'août, M. le général avait assemblé son conseil à Québec pour travailler à établir des réglemens pour cette province, mais il fut obligé d'abandonner son conseil pour courir à la défense du fort St. Jean qui était menacé par les Bostonnais.

Le 6 de septembre M. le général arriva de Québec, il fut loger chez M. de Tonnancour qui lui fit mettre un factionnaire canadien, ce fut Charles l'Étourneau, forgeron, qui se trouva alors à faire sa faction. M. le général voyant cette homme qui passait et repassait devant ses fenêtres et ne sachant ce que c'était, il demanda à M. de Tonnancour ce que faisait cette homme armé devant la porte ? M. de Tonnancour lui dit : "C'est un factionnaire pour Votre Excellence", alors il sortit à la porte, appela le factionnaire et lui dit : **Voilà** le premier canadien que j'ai l'honneur de voir sous les armes, il tira de sa poche deux guinées et lui en donna une pour lui et l'autre pour ses compagnons de garde. Si toutes les factions avaient été payées sur ce pied là, ils auraient monté la garde avec plus de courage qu'ils n'ont fait.

Le 7 de septembre M. le général partit pour Montréal et eut la douleur de voir que plus il s'avancait par en haut, plus il trouvait les habitants opposés à ses dessins.

Le 8 on fit un commandement tant dans les villes que dans les costes pour aller au fort St. Jean ; mais les paroisses de Chambly s'étant mis du côté des Bostonnais firent annoncer dans toutes les autres paroisses de ne point prendre les armes contre les Bastonnais, que ces gens là venaient pour nous tirer d'oppression le peuple canadien crédule quand il ne faut point, donna dans le sentiment des paroisses de Chambly et presque tout le gouvernement des Trois-Rivières refusa de marcher, à l'exception de quelques volontaires des paroisses de la Rivière du Loup, Machiche et Masquinongé, les paroisses de Nicolet, Bécancour, Gentilly et St. Pierre l'Ebequet n'en fournirent pas un seul, malgré les remontrances qu'on leur faisait, tout était inutile.

Sept. 10 — Aujourd'hui M. de Tonnancour fils aîné et M. Bellefeuille enseigne de la milice avec une douzaine d'hommes de la ville et de la pointe du lac, sont partis pour se rendre à St. Jean où sont déjà rendus plusieurs messieurs volontaires du Montréal, ce même jour, M. Champlain ayant refusé de marcher, a chanté la grand messe et les vêpres dans le corps de garde parceque c'était le dimanche.

Sept. 12 — Nous apprenons par le courrier de Montréal, qu'un

détachement de volontaire sous la conduite de M. de Longueuil qui était allé en découverte, a été surpris par l'ennemi, un nommé Perthuis, interprète des sauvages y a perdu la vie et M. le Chevalier La Bruyère y a eu les deux bras cassés.

22.—L'on nous apprend de Montréal que les Bastonnais et les habitants de Chambly ont bloqué le fort St. Jean et qu'ils se sont emparés de plusieurs voitures chargées de vivres, hardes et munitions; que la garnison du fort ayant été informée de cela, fit une sortie sur les Bastonnais, les repoussèrent vigoureusement et prirent plusieurs prisonniers entre lesquels se trouva M. Masses-azen du 44<sup>e</sup> régiment avec son domestique; nous avons perdu dans cette occasion, M. Beaubien, de Québec, et un nommé Tessier, de la Pointe du Lac y a été blessé.

Le 26 de ce mois les Bostonnais et Canadiens, de Chambly, au nombre de 200, se rendirent à la Longue Pointe à environ une lieue de la ville de Montréal pour tenter à surprendre cette ville et en avoir le pillage; mais la noblesse et la bourgeoisie avertis de leur démarche sortirent avec une intrépidité sans pareille et donnèrent sur l'ennemi et le repoussèrent très vigoureusement; firent 30 prisonniers parmi lesquels se trouva le colonel Etan Allan et 20 ou 25 canadiens de Chambly qui furent menés à Montréal et ensuite remis dans les bâtiments, les fers aux pieds et aux mains. Les Royalistes ont perdu dans cette action, le capitaine Carder, ci-devant du 8<sup>e</sup> régiment; M. Paterson, blessé à mort, M. Beaubassin y a été blessé légèrement. Les Bostonnais se dispersèrent dans le bois; sans quoi ils auraient tous été prisonniers.

Le 27, je fus de garde volontairement et le sergent me fit l'honneur de me faire caporal de poste, je laisse à penser si j'étais content d'avoir cette charge, n'ayant jamais été que simple soldat comme nous étions obligés de faire la patrouille d'heure en heure quand je fus de retour vers sur les onze heures, il partit un autre détachement pour faire le tour de la ville, mais nous apercevâmes qu'il tardait de revenir et qu'il était temps de relever les factionnaires. M. de Troust, officier de garde et moi, nous partîmes pour aller voir où ils étaient, en passant devant chez Macbean, nous entendîmes parler nous prêtâmes l'oreille au contrevent en l'entrouvrant un peu, et nous vîmes que nos gaillards faisaient la patrouille à pleins verres, ne craignant point d'ennemis; ils revinrent un moment après nous, avec chacun une bouteille de vin dans la main et le ventre de leur propre aveu; la nuit fut très belle.

Sept. 2 — Au commencement de ce mois nous fûmes plusieurs personnes chez M. St. Onge grand vicaire, pour le prier de nous accorder quelques prières publiques, ce qu'il fit très volontiers, i



ordonna même que les reliques de St. Clément et St. Modeste qui reposaient dans notre église, seraient descendues, vu qu'on avait plusieurs fois reçu des preuves évidentes du crédit que ces grands saints ont auprès du Seigneur, ainsi elles furent descendues, et on fit une procession où elles furent portées par M. le Grand-Vicaire et le Révérend Père Isidore, curé de cette ville, nous partîmes de la paroisse en chantant l'hymne *Sanctorum meritis*. Nous nous rendîmes chez les Pères Récollets, de là, nous fûmes chez les Dames Ursulines, où, après que les religieuses eurent chanté quelques motets, M. le grand vicaire entonna le *Te Deum* que nous chantâmes en retournant à la paroisse, y étant arrivés, nous reçûmes la bénédiction du très St. Sacrement et nous fûmes avertis que l'on ferait une neuvaine dont cette procession était l'ouverture. Pendant toute la neuvaine le monde a été fort assidu à la messe et aux saluts, il s'y trouvait de très-bons chrétiens, mais combien y en avait-il d'autres ? J'ai ouï dire moi-même à plusieurs personnes sortant de l'église, qu'elles y allaient, mais c'était pour prier Dieu que les Bastonnais gagnassent. Voilà le point jusqu'où on a poussé l'irréligion et puis doit-on être étonné si Dieu appesantit sa main sur cette misérable province ; après la neuvaine finie, nous fûmes remercier M. le grand-vicaire qui nous reçut très favorablement.

Le 8. — Mr. le général envoya des ordres dans toutes les paroisses pour faire commander quinze hommes par cent ; elle refusèrent presque toutes principalement la paroisse de Nicolet ; le capitaine vint faire son rapport à M. de Tonnancourt, colonel, il n'envoya chercher, j'y fus, il me demanda si je voulais aller avec Mr. son fils chevalier, pour faire entendre aux habitants de Nicolet le teneur de l'ordre de M. le général ; je lui dis que j'irais volontier ; on nous fit préparer aussitôt un canot et nous partîmes comme le vent était extrêmement fort sud-ouest, nous débarquâmes un peu plus haut que Ste. Thérèse et nous allâmes à pied jusqu'à Nicolet, non sans beaucoup de peine, car il nous fallut traverser des marais qui étaient très profonds, nous passâmes sur des arbres, tantôt un pied sur l'arbre, tantôt dans l'eau, tout cela ne nous put point pourvu que nous vinmes à bout de notre ambassade. Tant arrivés à Nicolet, nous allâmes en droiture au presbytère voyant y trouver M. le curé, mais il était à St. François et ne fut de retour que sur les 4 heures, cependant la fille de chez lui nous fit à diner et nous mangeâmes, pendant que les sergents avertissaient les habitants de s'assembler, ils furent chez plusieurs qui les envoyèrent au diable, d'autres ne voulurent point y venir, de manière que nous eumes très peu d'assistants à notre prédication.

Néanmoins nous commençâmes notre Harangue en leur disant que nous n'étions pas venus dans le dessein de les commander car nous n'en avions pas le pouvoir; que ce n'était que par amitié pour eux que nous étions venus leur faire voir le tort qu'ils avaient en désobéissant aux ordres d'un si bon maître; et que leur religion leur ordonnait d'être fidèles au Roy, qu'ils en avaient prêté le serment et que s'étaient à eux à le soutenir! Que l'ordre de M. le Gouverneur déclarait rebelles ceux qui refusaient aux ordres et qu'ils seraient punis comme tels, et que la punition d'un rebelle était la potence. Que nous aurions été fâchés d'en voir quelques uns d'entre eux subir cette punition; que c'était la seule chose qui nous avait décidée à les aller représenter. Enfin après bien des débats entre les uns et les autres, il y en eut 10 qui se décidèrent à venir nous; nous profitâmes de leur bonne volonté et nous demandâmes le grand canot de M. Brassard curé, qui nous le prêta volontiers mais il ne voulut pas nous laisser partir sans souper; nous nous mîmes à table et nous mangeâmes un peu à la hâte craignant que nos gens ne changeassent de sentiment; après le souper nous remercîâmes M. le curé et comme nous étions sur le bord de la rivière prêts à embarquer, nos jeunes gens se jetèrent aux genoux du curé et lui demandèrent sa bénédiction, qu'il leur donna, puis nous poussâmes au large en poussant plusieurs cris de joie; il y avait quelques uns qui pleuraient; d'abord que nous fûmes sur la grande rivière nous récitâmes les Litanies de la Ste. Vierge, puis après l'oraison *gratiam tuam*, nos guerriers se mirent à chanter jusqu'à la ville où nous arrivâmes à 10 heures du soir les cris de joie de nos jeunes gens firent sortir tout le monde qui était dans les maisons du bord de l'eau, après notre arrivée, je fus avec le chevalier de Tonnancourt rendre compte de notre mission, puis nous allâmes nous coucher.

Le 10.—Le détachement composé de 67 hommes du gouvenement des Trois-Rivières, commandé par M. de Lanaudière et M. Godfroi de Tonnancour fils, partit de cette ville pour se rendre à Montréal. Ce même jour est passé un bâtiment venant de Québec où sont les prisonniers Bastonnais et Canadiens qui ont été pris dans l'action du 26 du mois dernier près la ville de Montréal.

Le 12.—Ce matin à 6 heures sont arrivés M. Leproust officier de Milice et Joseph Balvin milicien du dit détachement qui est allé avant hier nous apprendre que les habitants de la paroisse de St. Charles sous les ordres d'un nommé Mertel qui était capitaine de la paroisse les avait arrêtés dans le bois entre Bathelier et Chicout, où ils étaient depuis trois jours; qu'après les avoir arrêtés ils avaient amené Messieurs Lanaudière et Godefroy de Tonnancourt et les



faits prisonnier, ensuite le sont amené chez Buron capitaine de St. Cuthbert, où se trouva par chance M. Fauget curé qui sollicita si fort auprès de M. le capitaine Mertel qu'il obtint enfin leur élargissement ce qui devait être mortifiant pour nos messieurs c'est qu'après qu'ils furent faits prisonniers, toutes les femmes qui se trouvaient sur les chemins par où ils passaient criaient à leurs maris, certes vous avez fait bonne chasse aujourd'hui, et cela en dérision. M. Le Proust dit qu'étant chez Buron à prendre un coup de vin, le capitaine Mertel lui demanda qui êtes vous; il lui fit réponse, je suis officier du Roy. Eh! bien reprit Mertel foutez votre camp d'ici, et sans lui donner le temps de prendre un second verre de vin, il le prit par le bras et le mit à la porte. Il regrettait bien son verre de vin, ayant beaucoup d'attention, mais il fut très satisfait de l'avoir laissé et d'être hors des mains de M. Mertel. Je ne sais si c'est la peur ou la fatigue qui avait fait changé nos arrivants, mais je puis assurer qu'ils étaient très blêmes quand je les rencontrai au bord de l'eau.

Le 13, M. Godefroy de Tonnancourt est arrivé en cette ville du chicot, le même jour est arrivé le courrier de Québec qui nous annonce qu'il est arrivé une frégate de 64 pièces de canon avec quantité de monde; dans le même moment, M. Daine, officier dans les Royaumes émigrants est arrivé qui nous apprend que le colonel Maclean est à Champlain avec sa troupe. Le 14, le colonel Maclean est arrivé en cette ville avec son monde; il fut question de faire un nouveau commandement, et je fus avec M. Godefroy de Tonnancourt porter les ordres au capitaine du cap la Magdeleine pour les faire passer jusqu'à Ste. Anne. Comme plusieurs personnes de ceux qui étaient commandés en cette ville refusaient de marcher, le colonel Maclean ordonna un commandement général et M. Pratt sergent major le fit si général qu'il n'y admit seulement pas les personnes qui en sont exemptes par leurs charges publiques, ce qu'il fit qu'il vint à huit heures du soir m'ordonner de me trouver le lendemain sur la Place d'Armes avec mes armes. Je lui fis réponse qu'elles ne me seraient pas d'un grand secours car je n'avais pour toute arme, qu'un canif qui avait la pointe cassée, néanmoins il m'ordonna de m'y trouver, mais comme le colonel Maclean me fit partir pour Québec dans la nuit, je fus exempt de cette apparition que je n'aurais pas faite quand bien même je serais resté.

Le 15.—Le parti du colonel Maclean et les gens des Trois-Rivières sous le commandement de M. Godefroy de Tonnancourt, partirent de cette ville pour se rendre à Sorel, et le colonel avec M. le Chevalier de Tonnancourt et quelques émigrants, fut à Nicolet pour soumettre les habitants de cette paroisse qui refusaient de marcher.

Y étant arrivé, il apprit qu'un nommé Rouillard s'opposait fortement à ce que quelques-uns des habitants marchassent. Il s'y transporta avec M. de la Noudieu, M. le chevalier de Tonnancourt et quelques soldats; quand il fut à la maison il n'y trouva que la femme, les hommes ayant eu soin de se cacher; il demanda où était son mari et son fils, elle répondit qu'elle n'en savait rien; eh bien, dit le colonel, si vous ne me dites pas où est votre mari et votre fils, je vais mettre le feu à votre maison, elle lui répondit: eh bien mettez, pour une vieille vous m'en rendrez une neuve, alors le colonel ordonna d'allumer le feu, quand elle vit le feu au pignon de sa maison, elle en sortit et courut vers le bois en criant: *St. Eustache, préservez-moi du feu, voici une bande de bougres qui veulent me faire brûler.* Le colonel voyant qu'il ne retirait aucun succès de faire brûler cette maison, ordonna de l'éteindre, ce qui fut aussitôt fait. Il s'en retourna au presbytère où il fut averti que les habitants (sur la nouvelle qu'on voulait les faire brûler) s'étaient tous assemblés dans une isle avec leurs armes, il partit aussitôt pour s'y rendre avec M. de la Renaudière et M. le chevalier de Tonnancourt avec quelques soldats émigrants, quand ils furent arrivés au vis-à-vis de l'isle où étaient les habitants, ils ne trouvèrent rien pour traverser qu'un petit canot de bois dans lequel M. le colonel Maclean s'embarqua avec M. de La Naudière, M. le chevalier de Tonnancourt, traversa à gué et à son exemple, le reste du parti en fit autant, lorsque les habitants s'aperçurent que le colonel et son parti traversaient, ils donnèrent des marques de leur bravoure, car sans donner à nos gens le temps de traverser, ils se mirent à courir dans le bois comme si le diable leur avait promis cinq sols; il y a tout lieu de présumer qu'ils courent encore; car on en voit aucun dans cette ville depuis cette action si glorieuse à la paroisse de Nicolet; comme il était tard, le colonel ne jugea pas à propos de les poursuivre, il s'en revint au presbytère, de là, il continua sa route pour se rendre à Sorel.

Le 20.—Nous apprenons que les paroisses de Chambly ont offert leurs services au Colonel Maclean, Dieu veuille que ce soit vrai.

Le 24.—Les nouvelles de ce jour sont bien différentes de celles du 20, car l'on dit que plusieurs canadiens des paroisses de Chambly ont été au camp du colonel Maclean sous prétexte de lui prêter la main, mais qu'après avoir été armés par le colonel Maclean ils étaient désertés au camp des Bastonnais; ce qui est de plus triste, c'est qu'on nous assure que les gens du même parti du colonel Maclean désertent tous les jours, si la chose est telle, nous avons tout lieu de craindre pour notre pauvre province.

Le 28.—Nous apprenons que le Général Carleton, le colonel



Prescott et les Montréalais ayant voulu faire une descente à Longueuil, ils y avaient été repoussés par les Bastonnais et que Mr. J.-Bte. Despins et un nommé Lacoste perruquier de Montréal y ont été faits prisonniers.

Le 29.—Aujourd'hui, il est arrivé des gens du parti du colonel Maclean qui disent que le colonel ayant voulu passer par St. Denis pour aller à St. Jean, qu'il avait trouvé le pont démanché ce qu'il l'a obligé de faire sa retraite à Sorel.

Nbre 2.—Les gens des Trois-Rivières qui étaient restés les derniers avec le colonel Maclean viennent d'arriver en cette ville, ils disent que le colonel voyant la désertion de son monde aurait été contraint de lever le camp, qu'il avait fait embarquer tous les canons à bord des bâtiments et qu'il avait fait briser les affûts et autres ustensiles de guerre.

Le 5.—Nous apprenons aujourd'hui la reddition du fort St. Jean aux Bastonnais.

Le 8.—Aujourd'hui est descendu le colonel Maclean avec le reste de sa troupe dans les bâtiments d'Etienne Papillon, avant que de débarquer du bâtiment, il a envoyé un bateau pour savoir s'il y avait des Bastonnais en cette ville ayant été averti qu'il n'y en avait point il descendit avec quelques-uns de ses officiers et soldats, il a fait embarquer toutes les vivres du roi, les fournitures de caserne et même a fait prendre jusqu'à la poudre des marchands.

9.—Voyant qu'il n'y avait plus d'espérance ni de ressources pour nous, nous nous assemblâmes dans la maison des Révérends pères Récollets pour délibérer sur le parti le plus avantageux à la conservation de nos biens; il fut décidé que n'ayant aucune force ni munition et ne pouvant espérer de pouvoir faire une capitulation que l'on députerait deux personnes vers M. de Montgomery qui seraient porteurs d'une requête conçue en ces termes.

"Humble adresse à son Excellence le Général de Montgomery,  
"supplie très-humblement les citoyens de la ville des Trois-Rivières qu'il vous plaise d'exposer à votre Excellence, que depuis quelques jours ils s'attendent à voir arriver dans leur ville un détachement de troupes qui ont l'honneur d'être sous vos ordres et que dans l'incertitude où ils sont si votre excellence serait en tête; ils osent vous supplier de vouloir bien ordonner qu'ils fussent traités aussi favorablement que ceux qui ont tombé entre vos mains dans le cours de vos différentes conquêtes.

"C'est pourquoi les suppliant espèrent que votre excellence voudra bien ordonner à l'officier commandant qui prendra possession de cette place; de donner ses attentions pour que ses soldats ne fassent aucunes insultes ni troubles dans la propriété

"de leur biens et dans la jouissance de leurs intérêts particuliers ainsi que leur santé personnelle.

"Connaissant les sentiments d'honneur et d'humanité inséparables de votre personne les suppliants ont tout lieu d'espérer la grâce qu'ils vous demandent avec le respect qu'ils ont l'honneur de se dire très sincèrement de votre Excellence les très-humbles serviteurs."—21 *Signatures*.

Après que cette requête fut signée, on me nomma pour être un des députés, je remerciai l'assemblée de la confiance que les personnes qui la composaient avaient en moi, mais je leur remontrai qu'il m'était impossible d'entreprendre ce voyage dans le temps où mes affaires ne me le permettaient pas; que j'étais obligé de partir dès le lendemain pour aller à la Rivière du Loup retirer les rentes des dames Ursulines, que si cela se fut rencontré dans un autre temps de tout mon cœur je l'eus accepté. Enfin on nomma messieurs Pierre Baby et Guillaume Morris, auxquels il fut enjoint par l'assemblée de partir incessamment, et à cet effet nous fîmes un passe-part conçu en ces termes :

"Nous soussignés, certifions que Messieurs Guillaume Morris et Pierre Baby de la ville des Trois-Rivières ont été nommés par un comité des principaux citoyens de cette dernière ville, pour députés, à l'effet de se transporter vers son Excellence le Général de Montgomery ou autres commandants des forces américaines. Nous prions tous les officiers des premiers postes de vouloir bien laisser passer les dits députés et de leur procurer les voies les plus courtes pour se rendre au lieu où sera son Excellence Montgomery ou autres commandants des dites forces, étant les dits députés chargés d'une représentation de la part du dit comité.

"Fait aux Trois-Rivières le 9 Novembre 1775."—15 *signatures*.

Messieurs les députés devaient partir le soir, mais ne pouvant avoir des chevaux ils remirent au lendemain matin, cependant M. Baby ayant changé de sentiment ne voulut point partir qu'on eût fait une somme pour son voyage, ainsi les affaires restèrent en cet état jusqu'à 18 du mois, jour auquel je suis parti pour Montréal, comme je le dirai ci-après.

N'y ayant rien d'intéressant depuis le 7 jusqu'au 17, je passe tous ces jours sous silence. Ce jourd'hui 17 de novembre est arrivé en cette ville sur les midi M. le Général Carleton, accompagné de M. le Chevalier de Niverville et de M. Lanaudière fils, ils étaient en berge et conduits par le capitaine Latourtre;<sup>1</sup> en débarquant au port M. le Général ayant fait rencontre du sieur Malcolm Fraser,

<sup>1</sup> C'est le surnom du capitaine Bouchett.



lui demanda si les Yankees étaient venus jusqu'ici? celui-ci lui fit réponse que non, mais que l'on avait appris qu'ils étaient à la pointe aux Trembles près de Québec, M. Maillet en allant lui rendre sa visite lui annonça qu'il y en avait 600 à Machiche qui ne tardaient que le moment d'arriver; M. le Général dina et partit sur les trois heures, espérant marcher toute la nuit et se rendre à Québec sans dangers, que Dieu le veuille.

Le 18 en montant à la haute-ville je m'aperçus que les citoyens anglais tramaient quelque chose entre eux, je fis mon possible pour savoir ce que c'était; après bien des pas et des démarches, j'appris qu'ils avaient fait faire une requête pour envoyer au général Montgomery en leur nom; alors craignant que si cette requête fut présentée sans qu'il parut un seul canadien, que cette division aurait pu causer du trouble dans cette ville; je fut incontinent chez le sieur Morris et lui demandai pourquoi est ce que notre requête n'était pas rendue; il me dit que M. Baby n'avait pas voulu partir sans argent; eh bien si c'est la raison, je suis prêt à partir avec vous et j'espère que le public n'ira pas au contraire de nous rembourser quand nous seront de retour, il y consentit; et nous partimes à midi de cete ville; nous fîmes rencontre à la première rivière d'un courrier de Québec allant à Montréal de la part des Bastonnais, avec qui nous avons fait route tant en montant qu'en descendant; en arrivant à Machiche nous rencontrâmes un courrier Bastonnais, qui descendait, étant à cheval et ayant une carabine en bandouillère, il s'arrêta à nous, et nous demanda s'il y avait quelques nouvelles à Québec, (pensant que nous en venions) nous lui dîmes que non, nous lui demandâmes les nouvelles d'en haut, il nous dit que la ville de Montréal était rendue et qu'ils espéraient avoir bientôt les batiments dans lesquels était le général Carleton, nous le laissâmes dans cette persuasion sans lui dire que le général était passé, nous fûmes très satisfaits de voir qu'il se trompait; nous allâmes coucher à Maskinongé malgré les mauvais chemins; le lendemain 19 nous continuâmes notre route, jusqu'à Berthier où nous fûmes arrêtés par les braves canadiens qui nous conduisirent à deux maisons plus haut où était le capitaine Merlette, on nous fit descendre de nos calèches pour rendre nos respects à M. l'officier commandant, (qui était Martel) nous entrâmes dans la maison pour demander ses ordres; mais apparemment que Monsieur avait veillé tard, car nous le trouvâmes au lit qui dormait; un de ses gardes fut l'éveiller, il vint en se frottant les yeux et demanda ce qu'il y avait de nouveau, on nous présenta comme des personnes qui allaient à Montréal avec des dépêches pour le Général Montgomery, alors il nous permit de

passer mais avant que de partir il nous fit prendre chacun un coup de rhum et nous eûmes l'honneur de trinquer avec lui; nous partîmes donc de Berthier pour nous rendre à Montréal dans la journée, mais étant arrivé à la Valterie on nous arrêta encore une fois pour prendre les ordres du Colonel Eston; nous y allâmes et fûmes très bien reçus du Colonel et des autres officiers, il nous fit des excuses de ce qu'on nous avait arrêté; mais comme il avait envoyé le major Brasin en ambassade aux bâtiments; il nous pria de vouloir bien attendre son retour pour en porter les nouvelles au Général Montgomery nous restâmes donc environ deux heures; pendant ce temps là on parlait d'affaires; les officiers demandèrent au courrier de Québec qu'est ce que les Canadiens d'en bas disaient? celui-ci leur dit qu'ils étaient tranquilles et qu'ils ne voulaient point se mêler dans la querelle; les officiers repartirent: tant mieux si les Canadiens ne s'en mêlent pas nous sommes en pied; nous les enjolerons pendant quelque temps; ils ne savaient pas que j'étais Canadien car je pense qu'ils auraient retenu ce terme "d'enjoler". A la fin le major Brassin arriva des bâtiments qui apporta que le Colonel Prescott étant prêt à se rendre à condition qu'il seraient mené à Québec avec sa troupe, le Colonel Eston rejeta la proposition disant qu'il ne cherchait que ce qui appartenait au roy, qu'ainsi si sous quatre heures les bâtiments ne se rendaient qu'il les ferait prendre à l'abordage. Après le conseil fini on nous donna notre congé et nous ne pûmes aller plus loin qu'à Arpentigny où nous couchâmes. Le 20 nous partîmes d'Arpentigny en trains pour aller à la pointe aux Trembles où nous arrêtâmes environ une demi heure pour déjeuner, on nous prit pour des Bastonnais et on manquait pas que de nous faire beaucoup de compliments et de remerciements de ce que nous étions venus (disaient-ils) pour leur accorder la liberté. Quand nous eûmes fini de déjeuner, je tirais une piastre et dit à l'hotesse payez vous de ce que vous avez eu, elle prit cette piastre, la tenant dans deux doigts elle la montrait à toutes les personnes qui étaient dans la maison en leur disant: Voyez vous comme ces messieurs les Bastonnais n'ont point d'argent, on voulait nous faire entendre qu'ils n'avaient que des billets, en voici la preuve, regardez s'ils nous parlent de papier, ils paient en bon argent, nous les laissâmes dans la persuasion que nous étions Bastonnais et que nous avions beaucoup d'argent.

Nous arrivâmes à Montréal comme l'angelus sonnait, nous fûmes en droiture chez M. de Montgomery, auquel nous fûmes présentés, nous le saluâmes et lui remîmes la requête dont nous étions chargés, il en fit la lecture, après quoi il nous dit qu'il était bien mor-



tifié de ce que nous étions venus de si loin, que nous ne devions point craindre que ses troupes nous fissent aucun tort; nous lui repartîmes que notre crainte n'était pas de sa troupe mais bien des canadiens qui descendraient avec elle; il nous dit, s'il y a quelques canadiens quand je descendrai, je saurai donner mes ordres pour la tranquillité des citoyens de votre ville, je vais vous donner une réponse par écrit; en voici les termes traduits de l'anglais: Messieurs.

Je suis très mortifié que vous soyez dans quelque appréhension de votre propriété, je suis convaincu que les troupes du continent ne seront jamais ternies d'aucune imputation d'oppression. Nous sommes venus pour conserver et non pour détruire. Si la providence continue de favoriser nos travaux, cette province sera sous peu un heureux gouvernement libre. J'ai l'honneur d'être, Messieurs, votre très humble serviteur. Rich. Montgomery, Brigadier Général, à Montréal, le 20 Sept., 1775.

Ayant reçu cette réponse nous prîmes congé de son Excellence et partîmes aussitôt de Montréal pour venir coucher à la Pointe aux Trembles, où étant rendus vers les onze heures du soir, nous rencontrâmes le colonel Eston, qui nous fit beaucoup d'amitié et même nous fit part de la capitulation que les bâtiments avaient fait en se rendant; nous y trouvâmes aussi M. Walker qui sortait des bâtiments où il avait été détenu prisonnier, les fers aux pieds et aux mains, on nous fit beaucoup d'accueil dans la maison où nous étions parceque nous parlions l'anglais, ils pensaient que nous étions Bastonnais, il n'y avait rien de trop cher pour nous.

21.—Enfin le 21, nous avons été de retour aux Trois-Rivières; nous avons donné communication de la réponse de M. de Montgomery, tout le public a été satisfait, mais il s'en faut de beaucoup que je le suis moi, car on ne se presse guère de me rembourser l'argent que j'ai dépensé dans ce voyage; cependant, je n'en suis pas absolument inquiet, parce que je trouverai un moyen pour m'en faire rembourser.

Depuis notre arrivée, nous attendons de jour à l'autre la passée des Bastonnais qui doivent descendre à Québec pour en former le siège; cependant, bien que des personnes pensant que la saison est trop avancée pour une pareille entreprise; néanmoins, les Bastonnais sont descendus dans les bâtiments qu'ils ont pris le 20 de Novembre et sont passé devant cette ville au commencement de Décembre. M. Price, marchand de Montréal, et à présent un membre du congrès, a débarqué pour faire acheter du rhum, des couvertes, des bonnets et autres articles nécessaires à la troupe. M. Montgomery a passé tout droit dans un bâtiment.

Quelques jours après la passée des bâtiments, il est arrivé ici une soixantaine de canadiens dans un Bogalet et d'autres par terre, commandés par le capitaine Loiseau, le lendemain qu'ils furent arrivés, M. Loiseau fut dans presque toutes les maisons (que l'on savait être Royalistes) pour ôter les armes, ayant été chez M. de Tonnancourt, il n'y trouva qu'un couteau de chasse et un vieux canon de pistolet qu'il prit; de là, il fut chez M. de Niverville, lui prit deux ou trois fusils; chez M. Cressé, une épée à poignée d'argent, chez M. Leproust, deux fusils, je fus averti de cette recherche, je mis mon fusil, ma corne et mon sac à plomb à sûreté, mais ce fut inutilement, ils ne vinrent point chez moi. Le soir, M. Loiseau étant à parler avec quelques personnes de cette ville (que je ne nommerai point pour leur épargner la peine et la honte d'une si noire trahison) lui dirent qu'ils étaient sûrs que Mr. de Tonnancourt avait d'autres armes et qu'il avait même de la poudre cachée; eh bien, dit le sieur Loiseau, j'y retournerai demain et si je ne trouve pas les fusils et la poudre je ferai piller chez lui, par ces paroles mit ces personnes au comble de leur joie, qu'ils ne demandaient pas autres choses; mais grâce à la providence les choses n'ont point été au point qu'ils désiraient.

Le 4 de décembre j'appris que M. de Guty avait été pris par les intrigues du sieur Larau de la Rivière du Loup, le lendemain comme je montais la haute ville je fis rencontre de M. Guty; je lui demandais s'il était vrai qu'il avait été arrêté, il me dit que oui; il me pria d'aller avec lui chez M. Hart, que M. Larau devait s'y trouver pour prouver les faits qu'il avait avancé contre lui, je m'y transportais avec Mr. Bancin, un instant après que nous fûmes entrés, le sieur Larau arriva, M. Livingston colonel des Canadiens, demanda au dit Larau quels étaient les grief qu'ils avaient contre M. Guty; il commença par déployer un paquet de papiers rempli de sottises les plus atroces, disant que Mr. Guty avait forcé les Canadiens à marcher contre les Bastonnais, qu'il les avait menacé de les faire fouetter s'ils ne voulaient marcher: qu'il avait dit que les Bastonnais étaient une bande de gueux; que Dugand était un coquin et Levington un banqueroutier qui s'était mis du côté des Bastonnais pour ne point payer ses dettes; Mr. Guty repartit qu'il avait dit que M. Dugand était un perruquier et qu'il le disait encore, tout le monde le sachant bien, que pour ce qui était de M. de Livingston on ne le connaissait pas assez particulièrement pour avoir dit les choses qu'on imputait.

M. Livingston dit au sieur Larau qu'il pouvait bien se dispenser d'insérer dans ses écrits ce qui le regardait en particulier, qu'il regardait cela au-dessous de lui, que pour ce qui était du reste on



ne voyait pas cause légitime à faire arrêter M. Gury ; il dit au sieur Larau de se tenir tranquille qu'il n'avait pas besoin de son service et qu'il ne devait point agir de la sorte, et donna à M. Gury un écrit pour faire publier à la porte de l'Eglise et donner à connaître au public le caractère du sieur Larau. Ainsi M. Gury fut déchargé des fausses imputations faites contre lui.

Depuis ce temps là jusqu'à la fin du mois il a passé des Bastonnais et Canadiens qui vont à Québec.

Nous avons appris diverses fois que Mr. de Montgomery avait sommé Mr. Carleton à se rendre, ce qu'il avait toujours refusé, qu'il s'était même adressé aux bourgeois de la ville de Québec pour lui faciliter l'entrée, ce qui lui fut pareillement refusé, enfin ne trouvant aucun moyen pour entrer dans la ville, il forma l'escalade le premier jour de l'an 1776 à quatre heures du matin, mais tout le succès qu'il en a retiré c'est d'aller dans l'autre monde chercher les étreintes de cette nouvelle année accompagnée de plusieurs officiers et soldats. On nous rapporte qu'il y a eu 420 prisonniers de fait dans cette action, les royalistes n'ont perdu que deux hommes. Depuis cette époque, il monte des Bastonnais et Canadiens qui s'en retournent les uns la tête bandée, les autres le bras en écharpe ; j'ai fait rencontre d'un Bastonnais qui me dit qu'il avait laissé le bout de son pouce dans Québec et qu'il était bien content de n'en avoir pas laissé plus long.

Janvier 1776. Le Général Woster a fait publier une ordonnance pour empêcher de parler contre le congrès sous peine d'être transporté hors de la province ; cette ordonnance a été publiée à la porte de l'Eglise le 14 de janvier.

Tous les jours on nous annonce qu'il monte quantité de Bastonnais du continent pour aller à Québec ; les coeurs Bastonnais, ou pour mieux dire les Congréganistes sont bien contents de ces nouvelles ; mais cependant voilà la fin du mois de Janvier, et il n'est encore arrivé qu'une brigade. Dans le cours de ce mois, le frère Alexis, Récollet, au couvent de Québec, est arrivé dans cette ville, il nous assure que les gens de Québec ne manquent point de vivres et très peu de bois ; il a été prisonnier ici par M. Price, sous suspicion ; deux autres frères qui étaient sortis avec lui de Québec ont été aussi pris et on les a mené tous trois à Montréal.

Le 8 Février, il est arrivé en cete ville un détachement pour en prendre possession, sous le commandement du capitaine Guillaume Duforth et M. Macdugal sous lieutenant. Le 9, ils ont été préparer les casernes et s'y sont logés le même jour.

Ye 10, le capitaine Guforth m'envoya chercher pour le prier de

lui traduire en français une publication qu'il fit publier à la porte de l'église le 11, qui était un dimanche. Il en envoya dans chaque paroisse; cette publication ordonnait à tous les officiers de milice de remettre leurs commissions qu'ils avaient reçu du général Carleton; et défendait de vendre des boissons au détail sans une licence du général David Wooster.

\* Le 12, les officiers de milice de cette ville furent remettre leurs commissions au commandant.

Le 13, M. le commandant voyant que M. de Tonnancourt n'avait pas encore remis sa commission de colonel, lui envoya son lieutenant, M. Macdugall avec une lettre de sa part, adressée à M. de Tonnancourt, par laquelle il lui faisait de grands compliments, et lui disait à la fin qu'il envoyait son lieutenant pour recevoir sa commission et qu'il espérait qu'il ne refuserait point de la remettre. Comme était écrite la lettre et en anglais et que le lieutenant n'entendait pas le français, M. de Tonnancourt m'envoya chercher pour les interpréter; quand j'eus expliqué la teneur de la lettre, M. de Tonnancourt lui fit réponse qu'il ne croyait pas être obligé de rendre sa commission, attendu que c'était une chose qui lui appartenait et faisait partie de sa propriété; qu'au surplus M. de Montgomery avait promis de maintenir tous les citoyens dans leur propriété (comme il paraît par sa réponse aux pages ) M. Macdugal dit que tels étaient ses ordres et qu'il allait en donner avis à M. le commandant. M. de Tonnancourt fit mettre un cheval à une carriole et s'embarqua avec le lieutenant pour aller chez M. le commandant, M. le chevalier de Tonnancourt et moi les suivîrent. Nous allâmes au château où logeait le capitaine Guforth. En arrivant, M. de Tonnancourt me fit dire au commandant qu'il était bien mortifié de la peine qu'avait eu M. Macdougall en venant lui demander sa commission, que s'il avait pensé que c'eût été une chose de droit, il l'aurait apporté lui-même, mais que ne croyant pas être obligé de se démentir d'une commission qui lui faisait honneur, il s'était tenu tranquille. M. le commandant lui fit réponse qu'il avait des ordres positifs du général Wooster pour les retirer et qu'il ne pouvait s'en dispenser sous aucun prétexte. M. de Tonnancourt voyant qu'il en pouvait rien gagner malgré toutes les raisons qu'il alléguait, lui dit, eh bien, monsieur, comme je suis d'un âge trop avancé pour faire le voyage de Montréal, voici mon fils que je veux faire partir pour aller représenter mes raisons au général; le commandant le refusa et lui dit, qu'il fallait qu'il y fût lui-même en personne, parce qu'il était assuré que le général ne le dispenserait pas de les remettre, et qui s'il s'opiniâttrait, qu'il le ferait passer au congrès, il lui accorda deux fois 24 heures pour se



lécider soit à partir, ou à remettre sa commission au commandant. Dans cet interval, il vint des temps abominables par la neige et le grand froid, ce qui occasionna M. de Tonnancourt à remettre sa commission au commandant, ne pouvant avoir un plus long délai.

Le 18, M. le commandant convoqua une assemblée pour faire l'élection de nouveaux officiers de Milice, ce fut à la sortie de la Ste. Messe, comme je n'avais aucune affaire dans cette assemblée, je me rendis chez moi; je n'y fus pas plus tôt rendu, que je vis un envoyé du commandant qui me faisait prier d'aller au château pour faire l'assemblée. Je ne pus le refuser, principalement dans les conjectures où on était, j'y fus et aussitôt on ouvrit l'assemblée; toutes les personnes qui étaient présentes, demandaient que M. Laframboise fut continué capitaine, ce qui leur fut accordé, ensuite on nomma M. Charles Louval lieutenant et M. Pierre Baby enseigne, et trois sergents, après quoi il fut question d'en nommer un pour la banlieue. Le Sr. St. Pierre qui l'avait toujours été dit qu'il n'était plus d'âge à servir en cette qualité, qu'on pouvait remettre cette charge à un autre. M. Baby prit la parole et lui dit: comment, vous avez servi le roi de France, le roi d'Angleterre, et vous refusez de servir le congrès, ne vaut-il pas autant comme eux? Une pareille sottise n'eut pas grande approbation, car personne ne souffla, il se trouva contraint de l'applaudir lui-même. Après l'assemblée j'eus l'honneur d'être invité à dîner avec M. le commandant, son lieutenant, M. Laframboise, Mrs. Leproust et Bellefeuille fils et Freeman; nous nous rendîmes chez M. Sills, où nous devions dîner, pendant le repas, la conversation ne fut pas intéressante et malgré les Bastonnais, nous bûmes à la santé du général Carleton. Le commandant fit une gagure qu'avant qu'il fut peu, il serait dans Québec, nous lui dîmes que nous ne croyions pas qu'il y entrât du tout, et que nous pensions qu'il viendrait du secours. Il nous fit réponse qu'il était sûr qu'il ne viendrait pas de secours, alors, M. Leproust gagea 24 bouteilles de vin que le 5 mai, il y aurait des vaisseaux d'Europe arrivés à Québec, le commandant accepta la gagure; ainsi nous sommes sûrs d'avoir 24 bouteilles de vin à boire une fois le 5 de mai arrivé; plutôt à Dieu que ce soit du vin nouveau arrivé dans un navire.

Le 20 de Lévrier, le commandant fut à Bécancourt pour faire les officiers de la milice, je fus avec lui et beaucoup de messieurs de la ville, après l'élection faite, nous fîmes une espèce de déjeuner et nous revînmes en ville.

Le 21, il a passé 30 Bastonnais, à compte sans doute de 200 qu'on nous annonçait.

Le 29, le commandant m'ayant demandé d'aller avec lui à St.

Pierre le Becquet, pour l'interpréter dans l'élection des officiers de milice, j'y fus avec M. Bellefeuille fils; nous partîmes à 9 heures du matin. En passant à Champlain, ayant appris qu'on faisait l'enterrement de M. Morissau, curé, le commandant arrêta à l'église pour voir la cérémonie, nous partîmes et nous rendîmes à St. Pierre à 1 heure après midi, étant arrivé, les habitants se trouvèrent partagés en deux parties, les uns voulaient que l'assemblée se fit au presbytère, suivant l'usage, les autres le voulaient dans une autre maison; après avoir examiné les raisons, M. le commandant ordonna que l'assemblée se tiendrait au presbytère suivant l'usage. Rendus au presbytère, plusieurs habitants dirent qu'ils ne voulaient point du capitaine qui avait été nommé il y a 3 jours; le commandant en demanda la cause, un nommé Etienne Chandonnet qui portait sans doute la parole dit au commandant: Monsieur la raison que nous avons de ne pas recevoir cet homme pour capitaine, c'est qu'il a le cœur anglais et qu'il a reçu des commissions du général Carleton, pendant que nous les avons refusées. Le commandant leur fit une réponse très-judicieuse; il leur dit que quoi que cet homme eut accepté des commissions du général Carleton et qu'il ait servi le roi, cela n'est pas une raison suffisante, il peut être aussi bon sujet pour le congrès qu'il a été fidèle au général Carleton: mais pour lever toutes difficultés, je vais procéder à une nouvelle élection.

M. le commandant m'ordonna d'ouvrir l'élection, ce que je fis et reçus les voix malgré le bruit des habitants qui se querellaient pour que le premier capitaine ne le fut point, néanmoins, s'il avait eu encore une voix, il l'aurait emporté, mais ce fut Augustin Brisson qui fut nommé capitaine, Joseph François Maillot, lieutenant, Augustin Frustrer, enseigne. Aussitôt après l'assemblée, nous repartîmes et nous arrivâmes en ville à 9 heures du soir, d'un grand froid.

Mars. Le premier jour de Mars M. Crevier Deschenau de St. François, me pria d'aller avec lui chez M. le commandant pour lui servir d'interprète, abjustifier contre les calomnies que Joseph Traversy capitaine de St. François avait fait contre lui; je fus avec lui et demandai à M. le commandant de la part de M. Crevier quels étaient les griefs qu'on lui imputait.

M. le commandant fut me chercher des certificats de plusieurs avocats de St. François, qu'il me donna à lire, les certificats portaient qu'ils avaient ouï dire que le sieur Crevier Deschenau avait dit qu'il voulait marcher jusqu'aux genoux dans le sang des Bastonnais canadiens et sauvages; après avoir fait la lecture de ces certificats, je remontrai respectueusement au commandant, qu'ils



n'étaient pas suffisants, attendu que les personnes qui les avaient donnés, ne disaient pas qu'elles avaient entendu dire cela au sieur Crevier, mais seulement qu'elles avaient ouï dire, que par conséquent ce ne pouvaient être des preuves que très-équivoques qu'il fallait que Joseph Traversy et ses témoins comparussent en personne pour prouver leur avancé.

Le commandant me dit que ça était juste et me pria de faire un ordre en Français pour ordonner à Traversy de paraître demain à 11 heures avec ses témoins.

Ce même jour, il est passé environ 30 Bastonnais qui vont à Québec avec environ 100 canadiens qui avaient désertés du camp cet automne qu'ils réunirent avec eux.

2. Le deux il est passé 50 Bastonnais qui vont au camp.

A deux heures de l'après-midi, je fus chez le commandant pour l'affaire entre le sieur Crevier Deschenau et Traversy qui ne parut point, sa femme ayant envoyé Joseph Halard pour dire au commandant qu'il était allé à la chasse à l'original.

Le commandant fit une obligation de la somme de 1000 louis sterling, dans laquelle intervenait M. Laframboise comme caution pour répondre de la bonne conduite du sieur Deschenau, j'expliquai la teneur de l'obligation en Français à tous ceux qui étaient présents; le sieur Deschenau dit qu'il ne demandait pas mieux de signer cette obligation, mais que cela ne le mettait pas à l'abri de la malice de Traversy, qui pouvait trouver quelques coquins qu'en les payant, viendraient faire des faux rapports contre lui et que par là, il se trouverait dans le cas de payer cette somme innocemment. Le commandant lui dit: Eh bien, puisque vous ne voulez pas signer cette obligation attendez ici jusqu'à lundi et si votre accusateur ne paraît point, vous vous préparerez à aller à Montréal pour vous justifie vis-à-vis du général, et le congédia.

J'ai été en campagne le 3, 4 et 5 et le 6 de mars je n'ai pu savoir comme s'est passé au juste l'affaire du sieur Crevier; j'ai seulement appris en arrivant qu'il était condamné à aller à Montréal.

Le 7. L'on a su aujourd'hui que tous les Bastonnais qui sont descendus depuis le mois de janvier ne forment que 500 hommes en tout. Hier j'appris à Nicolet qu'il était passé dans la nuit deux personnes que l'on supposait aller dans la ville de Québec, Dieu veuille qu'ils s'y rendent.

Le 8. Il est passé en cette ville trois émigrants qui ont désertés de Québec sous prétexte qu'ils étaient maltraités, disent-ils, du colonel Maclean; ils ont dit que dans Québec, il ne manquait pas de vivres, que même il en entraient tous les jours dans la ville. Sur quelques demandes qu'on leur a fait, si les gens de Québec comp-

taient se défendre; ils ont répondu qu'ils comptaient faire plus que de se défendre car ils espéraient battre les Bastonnais.

Nous avons appris ce même jour que les troupes de Montréal se sont révoltés, sur ce que le général ayant voulu les faire descendre à Québec, il lui avait répondu que quand on les fait venir en ce pays-ci, qu'on leur avait fait entendre que Québec était pris et que ce n'était que pour garder les villes et non pour se battre, sur cette réponse le général en avait fait mettre six en prison, mais que leurs camarades ayant défoncé les portes les en avaient fait sortir et que les officiers voulant s'en mêler, plusieurs d'eux furent battus, cependant le général en fit fouetter six des plus opiniâtres et le tumulte finit par là.

Aujourd'hui M. Pélessier a envoyé au commandant de cette ville deux milliers de fer, pour faire dit-on des pioches pour le siège de Québec.

Le 9. Aujourd'hui il est passé 105 voitures chargées de quarts et barils pour le camp, avec 36 Bastonnais qui les conduisaient.

Nous avons appris qu'à Québec il y avait un bâtiment en rad sort du cul de sac, cela a fait former plusieurs conjectures, les congréganistes disent que c'est monsieur de Carleton qui veut se sauver avec sa troupe, mais ceux qui connaissent la générosité des sentiments de M. le général Carleton pensent autrement et moi aussi.

Le 10. Il est arrivé deux compagnies de Bastonnais qui annoncent que le général Lee est arrivé à Montréal et qu'il doit descendre sous peu de jours pour faire le siège de Québec.

Nous avons eu ici aujourd'hui un sermon prêché par M. le Grand Vicaire. Au commencement de son discours, il a donné sur le nez de quelques congréganistes qui avaient tourné en ridicule quelques expressions dont il s'était servi dans un sermon qu'il nous donna le mardi gras.

L'on nous assure que les deux personnes dont j'ai parlé le 7 qu'il allaient à Québec sont de Montréal et qu'elles sont entrées.

11. Il est passé 7 Bastonnais qui montent et s'en vont chez eux en disant que leur temps est fini.

12. M. MacDougall lieutenant de cette ville est arrivé hier au soir de Montréal, il rapporte qu'il est parti 3 messieurs de Montréal, pour aller dans les pays d'en haut porter des colliers aux nations sauvages pour les engager à descendre dès le petit printemps pour donner secours aux Royalistes.

Il est descendu aujourd'hui 30 voitures chargées d'affûts de canon, de boulets, aubusiers et autres ustensils; il est passé aussi deux canons dont un de 24 et un de 12.



12. Nous avons appris que les deux personnes dont nous avons parlé le 7 du courant étaient envoyées du général Carleton dans les pays d'en haut pour avertir le capitaine d'Arnould de descendre dès le petit printemps avec les nations.

Mars. Nous apprenons de Québec qu'un nommé Muenil qui était auprès du général Arnold s'est échappé du camp des Bastonnais et est entré dans Québec, qu'il a emporté avec lui toutes les gazettes de York et les lettres du congrès, que quatre matelots qui étaient sortis de Québec y sont rentrés, après avoir resté trois jours dans le camp. Que le fils de M. Larivière étant sorti de Québec sous prétexte de folie, mais bien pour examiner ce qui se passait dans le camp des Bastonnais, avait été pris comme il s'en retournait à Québec qu'il est à présent aux fers aux pieds et aux mains au camp.

L'on dit aussi que les gens de Québec ont fait faire un cheval de bois qu'ils ont mis sur les murs du côté du faubourg St. Jean, avec une botte de foin devant lui et une inscription en ces termes :

“Quand ce cheval aura mangé cette botte de foin nous nous rendrons.”

Il est passé aujourd'hui 100 voitures chargées de haches, pioches, piques, affûts de canon, boulets et autres ustensils, il y avait 50 Bastonnais, deux canons de 12 et un pierrier.

15. Le 16 à 2 heures de l'après-midi il est venu un éclair et un gros coup de tonnerre lui a succédé.

17. Le 17 il est arrivé 6 voitures chargées de quarts pour le camp et 120 Bastonnais.

18. Le 18, jour de St. Patrice, les Irlandais dans les troupes du congrès, qui sont arrivés hier en cette ville, se sont promenés dans toute la ville avec leur sabre et bayonnette à la main au son des tambours et fifres. Ils avaient tous à leur chapeaux une branche de sapin à l'exception des officiers qui avaient tous chacun un aigrette artificielle. Un mouchoir de soie qui était percé, faisait leur drapeau, il était enmanché en haut d'une tête de sapin, au-dessous du mouchoir étaient deux bayonnettes en croix, ils ont été donner une aubade aux dames religieuses en criant trois fois *auras*; de là ils passèrent devant chez M. de Tonnancourt et s'étant arrêtés à sa porte ils se mirent à crier : *God dam that house and all that is in it*, (sachant que M. de Tonnancourt était royaliste.) M. Godefroy son fils qui était à la fenêtre de sa chambre les ayant entendus leur répondit, *God may for ever damn you all*. Ils se retirèrent et furent chez M. Laframboise qui fit délivrer aux soldats deux sciaux de rhum et fit entrer chez lui les officiers et les régala d'une demie douzaine de flocons de liqueur; c'était payer l'honneur qu'on lui

fait bien cher ; après midi ils furent chez M. Delpine lui donner une aubade, mais j'ignore s'ils ont eu la pièce, il y a tout lieu de le présumer étant bon congréganiste.

Aujourd'hui il est arrivé dix trains chargées de quarts.

Le 19. Les troupes ont demandé la charité dans toutes les maisons de la ville disant qu'ils crevaient de faim. Je leur ai donné malgré moi environ 4 ou 5 livres de lard en différentes fois. Une dizaine ont été chez M. de Tonnancourt qui leur donna à manger, mais non content de cela, ils voulaient à toute force ôter la viande qui était à la broche, malgré la cuisinière ; à la fin on les menaça du commandant ; ils s'enfuirent en donnant des coups de bayonnette dans les cloisons et dans les portes.

M. le grand-vicaire en ayant rassasié quelques-uns et en se croyant pas obligé de nourrir toute la garnison, fut contraint de faire fermer la porte pour pouvoir manger tranquillement.

Le 20. Il est arrivé 20 voitures chargées d'ustensils de guerre et 30 Bastonnais.

Aujourd'hui les habitants de St. Pierre les Becquet ayant été commandés pour mener du bagage au camp sont arrivés en cette ville ; plusieurs d'eux sont venus me trouver pour me prier d'aller avec eux chez M. le commandant le prier de les exempter de ce voyage. Comment leur ai-je dit, quand on vous a commandé de la part du roi l'été dernier, vous n'avez eu besoin de personne et vous avez refusé tout net de marcher ; aujourd'hui il vous faut des interprètes pour faire des sollicitations pour vous autres, allez mes amis il est très-naturel que vous ressentiez aussi bien que nous les effets de la liberté ; ainsi me voyant si peu disposé à leur rendre ce service ils s'en sont allés.

M. le commandant m'ayant envoyé chercher pour l'interpréter dans quelque affaire me pria de faire bien des excuses pour lui à M. de Tonnancourt des insultes que les soldats avaient fait chez lui et de l'assurer qu'il n'avait aucune part à tout cela, et que si pareille chose arrivait à l'avenir de l'avertir et qu'il y mettrait bon ordre.

21. Le 21 il n'y a eu rien de nouveau sinon quelques voitures de cette ville qui ont parti pour mener des vivres au camp par ordre de M. le commandant.

22. Le 22, un habitant a dit en revenant du camp que les Bastonnais se préparaient à faire feu sur la ville de Québec, lundi prochain, qui sera le jour de l'Annonciation de la Ste. Vierge.

Les voitures qui ont passé le 15 du courant sont de retour et nous dit qu'ils n'avaient pas été payés de leurs voyages.

Une personne venant de Montréal nous a appris que le lac Cham-



plain et la rivière Chambly étaient partis et que les Bastonnais ont perdu à la pointe aux fers deux canons qu'ils amenaient pour Québec.

23. Le 23 il est parti de cette ville 60 Bastonnais pour Québec.

24. Le 24 nous avons appris que M. Muzes Hazen, ci-devant du 44<sup>e</sup> régiment ayant obtenu du congrès une commission de colonel avait levé dans les paroisses d'en haut 6 compagnies de Canadiens; et qu'ayant démontré au général Waster qu'il était nécessaire d'envoyer au devant des sauvages qui doivent descendre avec la troupe, il était parti avec son monde, mais non dans l'intention de s'opposer à eux, mais plus tard pour s'y joindre; afin de venir secourir la ville de Québec.

25. Le 25, il est arrivé en cette ville 90 Bastonnais qui vont à Québec, qui ont dit qu'il y avait 15,000 hommes à la pointe, qui attendaient la navigation pour venir à Québec et que le général Waster devait descendre dans peu de jours.

26. Le 26, il est passé deux sauvages du saut St. Louis qui disent qu'il y a 5,000 hommes tant de troupes que de sauvages qui attendent la première navigation pour venir à Québec.

L'on nous assure qu'il y a une flotte française pour venir en Canada et qu'ayant fait rencontre de quelques bâtiments anglais, il y avait eu un engagement et que les Français avaient remporté victoire, cette nouvelle demande confirmation.

Nous apprenons que le bâtiment qu'on a annoncé être en rade le 9 du courant, avait été dans les paroisses d'en bas pour charger de vivres, qu'il n'a été que trois jours dans son voyage et qu'il est de retour à Québec.

L'on nous dit aussi que les gens de Québec ayant fait une sortie d'environ 40 hommes, ils avaient tué 10 Bastonnais, et fait 5 prisonniers, après quoi ils ont rentré dans la ville.

Le 27, il est arrivé en cette ville 85 Bastonnais qui descendaient à Québec; ce même jour M. Guky est venu en ville pour avoir un ordre du commandant pour faire sortir son meunier de son moulin, s'étant aperçu qu'il n'agissait pas honnêtement. Comme il lui avait dit d'en sortir, il fut se conseiller à Larose capitaine de la Rivière du Loup qui lui dit n'en sortez pas, parce que le congrès ôtera à M. Guky son moulin et vous le garderez. Non pas qu'il crut que ce devait être ainsi, mais afin de faire tomber M. dans quelque piège et d'avoir prise sur lui, car il pensait que quand le meunier s'obstinerait à rester pour cette raison, que M. de Guky disait quelque chose de désavantageux au congrès et que par là il aurait lieu de le faire prendre ayant manqué son coup dans le mois de décembre dernier.

28. Le 28 le général Woaster est arrivé dans cette ville et tous les congréganistes ont été lui rendre visite chez lui.

Il est passé M. Larivière fils, venant de Québec qui a été fait prisonnier avec un nommé Létourneau, qui était sorti de Québec.

Il est passé aujourd'hui un nommé sergent Brown qui a été fait prisonnier au fort St. Jean et qui a déserté du Connecticut; il s'était rendu jusqu'à pointe de Levy où il demanda à un habitant de le traverser, à la ville de Québec, qu'il lui donnerait cinq guinées, l'habitant lui dit qu'il allait chercher son aviron mais il fut avertir les Bastonnais et l'a fait prendre prisonnier; il dit qu'il y avait en bas de Québec 1000 hommes prêts à y entrer, Dieu le veuille.

30. Le général Woaster est parti pour Québec après avoir assuré que si M. Carleton ne se rendait pas qu'il allait prendre la ville d'assault.

M. Pélessier lui a donné sa cariole couverte et deux chevaux avec son cocher pour le mener jusqu'au camp.

Il est arrivé 60 Bastonnais qui descendaient et 8 officiers qui montent.

Il y a quelques jours que M. Laframboise donna un grand dîner où il y avait plusieurs Bastonnais parmi lesquels il se trouva un ministre; lorsque le temps de se mettre à table fut venu, ce ministre fit une espèce de singerie en bénissant la table, quand ils en sortirent M. Laframboise dit pourquoi il ne faisait pas la même cérémonie; le sieur Ailles qui était de la compagnie lui dit, si vous saviez ce qu'il dit vous ne demanderiez pas qu'il le repéta: il dit *Dieu écoute mes prières, damne tous les canadiens et les royalistes, fait tomber le feu de sa colère sur cette province.* Laframboise se mit à rire fort spirituellement.

Nous apprenons que les Bastonnais ont fait un coup sur quelques canadiens qui venaient s'emparer de la garde de la pointe Lévis, qu'ils en ont tué plusieurs, fait 50 prisonniers et que les autres se sont échappés dans le bois; l'on dit que M. Bailly prêtre et un autre dont on ignore le nom ont été tués dans cette action. Comme cette nouvelle se rapporte si différemment, on ne peut y faire aucun fondement jusqu'à ce que nous voyions entrer les prisonniers.

L'on nous assure qu'il est parti une frégate de Québec pour aller en bas chercher plusieurs habitants qui se sont soulevés; l'on dit qu'il y a 13 personnes soulevées contre les Bastonnais.

31. Aujourd'hui le nommé Ligatle est arrivant de Montréal sous prétexte d'aller à Charlesbourg pour voir un de ses enfants, il a un passeport du général Woaster. Il est porteur d'un écrit pour M. le



général Carleton, pourquoi il offre 300 livres à celui qui voudra le porter à Québec; par cet écrit on informe son Excellence de la situation des Yankees et de la quantité de troupes du roy qu'il y a dans les colonies.

Mars 2. Qu'il y a 2000 hommes de troupes de sauvages tout prêts à descendre—3 Que dans les paroisses de La Chine, de La pointe Claire et autres, il y a plusieurs cents hommes qui attendent ceux d'en haut pour descendre avec eux. 4 Que 600 hommes de troupes ont hivernés à Louisbourg pour venir en Canada: 5 L'on exhorte son Excellence à ne point se rendre, et on lui donne connaissance du plan qu'ont pris les Yankees pour prendre Québec. 1<sup>o</sup> Ils doivent faire sommer le Général Carleton de se rendre, et s'il refuse, il doit envoyer par ce moyen, des flèches, des lettres aux bourgeois pour les inviter à se rendre, sinon que leurs biens seront pris, confisqués et vendus au profit du congrès. 2<sup>o</sup> ils doivent envoyer des déserteurs supposés, pour tacher de corrompre les citoyens de la ville. Si tout cela ne suffit pas, ils doivent tenter l'assaut, et s'ils sont repoussés, ils doivent décamper par le saut de la Chaudière, y ayant des vivres de partis de la Nouvelle-Angleterre pour venir à leur rencontre.

Le même érit dit qu'il est arrivé quatre des plus fameux négociants de Londres au congrès, pour faire rentrer les colonies en elle mêmes, vu que l'Ancienne Angleterre est partie pour leur faire la guerre. Il avertit aussi son excellence le Général Carleton que la majeure partie des troupes finiront leur temps le 15 d'Avril, et donne connaissance de la situation de la ville de Montréal. Je prie le Seigneur que toutes ces connaissances puissent parvenir à Québec, pour engager les citoyens à soutenir.

Avril 1. Le premier d'Avril, il n'y a rien eu de nouveau, sinon qu'il a passé douze Bostonnais, fife jouant, tambour battant.

Le 2. J'ai été aujourd'hui chez M<sup>r</sup> le Commandant, pour lui demander, de la part des dames Ursulines, le paiement des malades qui ont été à l'hôpital depuis l'automne dernier; il m'a fait réponse qu'il n'y avait point d'argent d'arrivé. Je lui ai répondu M<sup>r</sup>., comment voulez-vous que ces dames fassent, elles avancent leur argent pour nourrir et soigner vos soldats, et elles ne peuvent être payées. Il est impossible qu'elles puissent continuer à prendre soin de vos malades? Eh bien, m'a-t-il dit, dites-leur qu'elles prennent patience et qu'elles seront payées, et bien lui ai-je répondu, je vais dire à ces dames qu'elles nourrissent vos soldats avec de la patience, l'on verra comme ils seront bien gras; il se mit à rire et me dit que sous peu il y aurait de l'argent. Comme je voulais prendre congé de lui, il me demanda pourquoi est-ce que les mar-

chands ne voulaient pas prendre des billets du congrès; je lui dis que ma raison en particulier était parce qu'ils n'étaient pas encore maîtres du pays, et que la ville capitale était encore au roi qui seul pouvait changer la monnaie de la colonie et que je ne croyais pas que le congrès put établir aucun cours de monnaie dans cette province, jusqu'à ce qu'elle fut conquise. Eh bien, m'a-t-il dit sous peu, on vous forcera de les prendre; à la bonne heure, lui dis-je, quand on nous forcera il faudra bien le faire.

Le 3. Le 3, les prisonniers du coup que les Bastonnais ont fait dont nous avons parlé le 30 du mois dernier sont arrivés ici aujourd'hui au nombre de 21 au lieu de 30 qu'on nous avait nommé; il n'y a rien de plus exécrable et qui répugne plus à la nature que de voir de pauvres malheureux conduits par leurs compatriotes sans qu'ils en soient le moins touchés; au contraire, les misérables les mènent avec une jubilation sans pareille et comme s'ils menaient des gens dont ils n'auraient jamais entendu parler ou leurs plus grands ennemis.

Ces prisonniers disant qu'ils avaient reçu des ordres de M<sup>r</sup> le Général Carleton pour venir secourir la ville de Québec et qu'il y en avait 500 hommes sous le commandement de M<sup>r</sup> de Beaujeu qu'il en avait envoyé 50 pour l'avant-garde (dont ils étaient du nombre) et que les gens de la Rivière du Sud en ayant eu nouvelle, ils les avaient arrêtés; que M<sup>r</sup> Bailly, prêtre, qui était leur aumônier, avait été blessé.

Il est passé un capitaine Bastonnais avec ces prisonniers et sa compagnie, qui a un plan de la ville de Québec, et qui dit qu'il est impossible pour les Bastonnais les puissent prendre, (à moins que ce soit la famine), que la ville de Québec étant trop bien fortifiée sur toutes les faces, ce capitaine s'en retourne avec sa compagnie en la Nouvelle Angleterre, puisqu'il dit que c'est fort que de vouloir tanter la prise de cette ville, d'autant plus que la moitié des Bastonnais sont malades et sans état de combattre.

M<sup>r</sup> Couillard, l'un de ces prisonniers, a fait demander M<sup>r</sup> de Donnancourt de l'argent à emprunter, ce qui lui a été accordé très facilement.

Le 5. Le 5 il est passé 20 Bastonnais qui descendent.

Le 6. Le 6 il n'y a rien eu de nouveau.

Le 7. L'on a dit que le colonel Maclean avait voulu désertier trois fois de Québec et qu'il avait été rattrapé. Je ne mets cette nouvelle que pour faire voir les faussetés qu'on nous a rapportés, car je n'y crois point cela. Je suis trop persuadé de la bravoure du colonel Maclean.

L'on nous a dit aussi que les canons de dessus les murs de Qué-



bec étaient retournés du côté de la ville ; je pense que cette nouvelle est encore fausse.

Le 8. Le 8 le sieur Belette père, est passé venant de Québec, fait prisonnier pour la seconde fois, il dit que les Bastonnais l'ayant soupçonné d'avoir été dans Québec l'avaient fait prendre.

Il est monté un courrier qui rapporte que les gens de Québec ayant envoyé une bombe dans le camp des Bastonnais, il avait démonté entièrement une de leurs batteries ; qu'il était sorti deux jeunes gens de la ville de Québec qui ont dit que la ville ne manquait point de munitions de guerre et de bouche, et qu'elle n'était point dans les sentiments de se rendre.

Il rapporte aussi que le général Wooster avait envoyé deux de ses soldats dans la ville de Québec sous prétexte de désertion et leur avait fait la langue pour aller mettre le feu dans Québec, que pendant que les gens de Québec seraient occupés à éteindre le feu, il devait tenter l'escalade de la ville ; que ces soldats avaient fait ce qui leur était ordonné et avaient mis le feu dans la haute ville et dans la basse dans la nuit et que les Bastonnais avaient tenté l'approche des murs, mais que la ville avait fait un feu si vifs qu'ils avaient été contraint de se retirer en désordre.

Le même jour, il est arrivé 20 voitures chargées de lard pour le camp avec une trentaine de Yankees. Il est passé un nommé Rainville, des paroisses d'en haut, avec sa femme qui ont été sous prétexte de faire un vœu à la grande Ste. Anne, cet homme a envoyé dans la ville de Québec des intelligences pour notre général Carleton de la ville de la part de Mr. Mayes-Hazen, commandant actuel de la ville de Montréal, et est chargé d'une lettre de M. Carleton pour le sieur Hazen, cet homme a dit qu'aussitôt la navigation libre, que les troupes et les sauvages d'en haut doivent descendre et que Mr. Hazen avec plus de trois mille canadiens des paroisses d'en haut doivent se joindre à eux pour aller secourir Québec. Que Dieu le veuille.

Le 9, il est passé deux officiers Bastonnais qui viennent du camp et qui ont dit en passant qu'ils étaient bien contents d'être éloignés et qu'il était impossible que leurs gens prissent la ville de Québec.

L'on nous assure que les habitants de Varennes se sont mis en uniforme et qu'ils sont prêts à secourir Québec au premier signal qu'on leur donnera ; nous apprenons aussi que les citoyens de la ville de Montréal montent la garde tous les soirs.

Les nouvelles que l'on répand aujourd'hui touchant l'impossibilité de la prise de Québec et du secours qui doit venir affligent beaucoup les coeurs Bastonnais ; mais n'importe, le peu de royalistes qui se trouvent en cette ville rendent grâce au Seigneur inté-

rieurement de toutes ces nouvelles. M. St. Onge, le grand vicaire a annoncé et chanter un salut les trois fêtes de Pâques, dans l'église des dames Ursulines pour demander la bénédiction du ciel sur nos armes. L'antienne *Domine saluum fac Regem* y a été chanté pendant les 3 jours.

Le 10 un habitant venant du camp des Bastonnais dit qu'ils ont fait commandé 300 hommes à Charlesbourg pour porter les échelles le long des murs de Québec, mais qu'ils ont refusé, leur disant qu'il était inutile de se faire tuer pour porter les échelles, que quand bien même elles seraient portées aux murs, qu'ils n'étaient point capables d'y monter, et que les Bastonnais craignant un soulèvement dans cette paroisse y avaient envoyé 300 hommes de garde.

Ce même habitant dit qu'ils font un brulot à la Pointe aux Trembles pour faire brûler la frégate qui est devant Québec, mais l'on nous assure que plusieurs bâtiments de Québec se préparent à venir à la Pointe aux Trembles pour détruire les bâtiments des Yankees.

L'on dit que Messieurs Price et Malker sont retenus au congrès parce qu'ils sont les auteurs que les Bastonnais sont venus dans cette province; ayant fait entendre au congrès que tous les Canadiens étaient prêts à recevoir leurs troupes.

Mais aujourd'hui qu'ils voient la prise de Québec impossible, ils s'en prennent à eux.

Le 11, rien de nouveau.

Le 12, les 22 Bastonnais qui étaient dans cette ville depuis quelques jours, se sont fait traverser les chevaux pour aller au camp.

L'on nous dit que c'est aujourd'hui ou demain que les Bastonnais doivent tenter à prendre la ville de Québec par escalade, par la raison que la majeure partie de leur monde finissent leur temps le quinze de ce mois. Les soldats de cette garnison finissent aussi leur temps lundi qui sera le 15, mais le capitaine Gosforth ne veut pas les laisser partir jusqu'à ce que la décision de Québec soit faite.

Seigneur Dieu des armées protégez la ville de Québec et conservez s'il vous plaît ceux qui la défendent; Grand saint Joseph, vous à qui Dieu a confié le soin de cette province en vous en établissant le patron, faites par votre intercession qu'elle soit délivrée des ennemis qui l'environnent et conservez ceux qui en soutiennent la défense par le seul motif de la gloire de Dieu et la fidélité de notre roi; nous vous en prions et nous vous conjurons par l'amour que vous avez eu pour Jésus et Marie et que Jésus et Marie ont eu pour vous, de la protéger dans ce moment où l'ennemi de notre religion voudrait s'en rendre maître. Daignez écouter nos prières et nous obtenir la grâce que nous vous demandons.



Le 13 il n'y a rien eu de nouveau; nous sommes dans l'impatience de recevoir des nouvelles du sort de Québec. St. Luc est parti à 3 heures de l'après-midi et n'a pas laissé que de faire beaucoup de bruit parmi les Bourguignons.

Le 14, point de nouvelles d'aucune part; à 6 heures du soir le général Arnold est arrivé du camp et va à Montréal; aussitôt son arrivée, il a envoyé un exprès aux forges chercher M. Pélessier qui arriva à 8½ heures et soupa avec lui, accompagné de M. Laframboise, Courval, Delzen et autres.

Le 15, le général Arnold a été dîner aux forges et avant de partir a dépêché un exprès pour Montréal; nous n'en savons point la cause. Joseph Jutras, autrement dit La Patate, a trouvé fort ingénument qu'il fallait que Québec fut pris, parce que dit-il il n'y aura point de secours. M. Balz avec son grand nez a senti qu'il ne viendrait pas de secours par en bas, parce que le Roy a envoyé toutes ses forces dans les colonies. Ces nouvelles doivent nous déconcerter venant de deux si bons politiques.

Nous avons appris que les batteries des Yankees ont été culbutées par les canons de la ville de Québec.

Le 16, le général Arnold est parti pour Montréal; ce matin à 9 heures il s'est fait mener en canot jusqu'à la pointe du Lac, les eaux étaient trop hautes pour aller par terre.

Le 17, la garnison de cette ville ayant fini son temps avant-hier, est parti ce matin à 7 heures avec une grande jubilation.

— Nous apprenons pour le sûr qu'une personne de la ville de Montréal est passé la semaine dernière pour entrer dans la ville de Québec et qu'elle porte des instructions au Général Carleton contenant 14 articles qu'elle a mis dans un bouton de culote de crainte d'être prise et fouillée, nous attendons cette personne avec impatience.

L'on dit que M. Pélessier a reçu hier du général Arnold, une commission du Colonel Général des milices du Canada.

— Le 18 il est arrivé un courrier de Montréal avec un paquet de lettre pour M. Pélessier que le commandant lui a envoyé en toute diligence. Ce même jour est arrivé le ministre des Bastonnais qui étaient au camp de St<sup>e</sup> Foy qui va à Montréal. L'on dit qu'il y a beaucoup de Bastonnais arrivés à St. Jean qui attendent que le lac soit passé pour descendre.

L'on nous assure que le Général Howe est parti de Boston pour venir en Canada, les Bastonnais disent qu'il est parti de Boston mais qu'on ne sait pas où il est allé, tout cela n'est que pour endor-

mir le peuple Canadien, il faut espérer qu'il se réveillera une fois qu'il faudra le bien bercer pour le rendormir.

Le 18 un nommé Brindamour, capitaine dans le régiment de M. Levingston, est arrivé de Québec, il dit que le Général Carleton a demandé aux citoyens de Québec de soutenir jusqu'au 22 du courant et que s'il ne venait point de secours qu'il rendrait la ville, il dit aussi que les personnes de Québec n'ont qu'une chopine de blé à manger par jour, comme ces nouvelles sortent d'un auteur si peu croyable nous n'y faisons pas de fond.

19.—Point de nouvelle, de toute parts, on nous annonce une grande quantité de Bastonnais qui viennent en bateau, il faut vraiment que le nombre soit considérable; car on dit qu'ils ont avec eux 500 prêtres catholiques, parce que dit-on la majeure partie de l'armée est catholique. Nous voilà bien dans nos affaires, nous ne manquerons pas de curé de sitôt.

J'ai oublié une circonstance du 12, M. Courval, après avoir souper avec le Général Arnold s'en retourna chez lui, mais comme les eaux avaient extrêmement monté, ils ne purent s'y rendre, il eut beau appeler ses domestiques pour venir le chercher en canot, ce fut inutile, tous le monde dormait, il s'en retourna chez Sills pour demander un tel, le commandant l'ayant aperçu, et quelques autres lui demandèrent pourquoi il était revenu, il leur dit la raison alors ils lui dirent: il faut aller voir comme les eaux ont monté, ils furent avec lui, lorsqu'ils furent au bord de l'eau, ils prirent M. Courval par dessous les bras et le traînèrent dans l'eau jusque chez lui et le laissèrent sur son perron à attendre qu'on lui ouvrit la porte et s'en furent, voilà de la façon comme ils badinaient avec les amis de la cause commune.

23.—Il est arrivé deux courriers du camp de Ste. Foy à une heure l'un après l'autre pour avertir le capitaine Gafarth de descendre à Québec avec le reste de ses soldats qui étaient ici.

24.—Il est passé deux cents Bastonnais en bateau qui descendaient au camp, qui disent qu'il doit en descendre 2,000 demain.

Nous avons appris que les Régiments du roi qui étaient dans le pays d'en haut et les sauvages étaient arrivés au lac des deux montagnes et qu'ils attendent les nouvelles de la flotte qui vient par en bas pour descendre. L'on nous assure que M. le Général Carleton a eu des nouvelles du renfort qui lui vient.

Les canadiens Bostonnais disent que le général Howe a été pris en sortant de Boston avec 15,000 hommes et 15,000 piastres; nous n'en croyons rien.

25.—Il est arrivé 3 bateaux avec 76 Bostonnais qui descendent;



je fus au bord de l'eau les voir arriver, l'un d'eux me demande des nouvelles de Québec, je lui dis que je n'en savais point, cela me mit dans le chemin de discourir, je lui demandais s'il descendait beaucoup de leurs gens, il me dit, comment voulez vous qu'il m'en vienne beaucoup, l'on ne nous paie point, voilà 7 mois que nous sommes engagés, on ne nous a pas donné un sol, et même plusieurs de nos gens ont déserté; il y a 16 hommes de notre compagnie qui nous ont laissé à Carillon; mais, lui dis-je, pensez vous prendre Québec? quand bien même, ajouta-t-il, nous le prendrions, nous serions assurés de ne point le garder longtemps, parce qu'il y a une flotte en bas qui vient au secours de Québec. Eh bien, lui dis-je, quel est donc votre dessein? Ma foi, dit-il, je n'en sais rien; on nous fait espérer que nous aurons Québec le 10 mai, et puis voilà tout; je le laissais, voyant qu'il ne me donnait aucune bonne raison.

M. St. Onge, vicaire Général, a annoncé ce matin une neuvaine pour demander à Dieu sa sainte bénédiction sur cette province et la conservation de notre religion, cette neuvaine doit commencer Dimanche 28 du courant, les dames Religieuses doivent s'y joindre par une neuvaine de communions.

Les amis de la cause commune se moquent et raillent de nos prières, mais nous nous en soucions fort peu, nous espérons que Dieu les écoutera et qu'il favorisera les armes du Roy; si toutefois il ne lui plaît point de le faire, nous aurons toujours l'honneur et la gloire de dire que nous avons été fidèles sujets de sa majesté jusqu'à la fin et que nous n'avons point donné notre âme au diable en devenant rebelles à notre roy sous un faux prétexte d'oppression comme ont fait une quantité de nos concytoyens.

26. Les 26 hommes arrivés d'hier sont partis aujourd'hui pour le camp; tous les coeurs Bastonnais ont été les voir partir comme ils attendaient avec beaucoup de jubilation comme s'ils attendaient une fortune par le retour de ces gens-là; comme j'étais au bord de l'eau, M. Freeman fils vint me demander si je pouvais lui enseigner quelqu'un pour piloter ces trois bateaux à Québec; je lui dis que oui, je lui montrai un homme qui est sourd-muet et je le laissais, il partit pour aller lui demander, mais il vit bien que je m'étais moqué de lui, car il ne put jamais rien lui faire comprendre.

M. Hart est arrivé à Montréal, il rapporte la vérification que le General Howe est retiré de Boston, il dit que les Bastonnais ont envoyé des batiments pour découvrir quelle route il prenait et que s'il vient en Canada que le Général Washington est tout prêt avec 10,000 hommes pour venir en cette province.

A 9 heures du soir, est arrivé un nommé Lacouture, courrier pour les Bastonnais qui vient du camp; il dit qu'il y a une goëlette qu'ils ont armé qui monte et qu'elle est à Champlain pour aller à Montréal, il rapporte aussi que Joseph Papillon a été fait prisonnier et mis dans le fond de calle d'un bâtiment les fers aux pieds et aux mains et ne dit point pour quelle raison.

27.—Un nommé Blondeau est arrivé de Montréal; il y a un grand tumulte causé par les Sauvages qui sont avec le régiment du roy et que tous les jours on s'aperçoit qu'il manque beaucoup de monde dans la ville, qui vont les joindre.

L'on nous dit qu'il est entré dans Québec deux messieurs de Montréal, d'une façon assez comique; ces messieurs ont été trois ou quatre jours, dans le camp des Bastonnais habillés en mendiants, le dernier jour, ils s'avancèrent jusqu'à la dernière garde; là ils firent cuire un morceau de lard, lorsqu'il fut cuit, l'un d'eux le prit et se mit à fuir, l'autre courut après lui, le rattrappa et firent semblant de se chamailler, celui qui avait le lard s'échappa et l'autre donna encore après; lorsqu'il fut arrivé aux dernières sentinelles, il lui dit: faites moi le plaisir de tenir mon sac pour que je puisse courir après mon camarade qui emporte mon lard; le factionnaire prit le sac, et ainsi mon homme se mit à courir après l'autre; le factionnaire lui criait, "cours, cours, tu vas le rattrapper"; effectivement, ils ont si bien couru qu'ils sont entrés dans Québec le lard en main. La ruse n'est pas mal inventée.

28.—Un officier est arrivé du camp qui rapporte que sept bâtiments sont en route pour monter et qu'ils vont chercher de l'artillerie à Montréal pour faire brèche à Québec; Nous espérons qu'avant que leur artillerie soit passée que nous aurons du secours, aujourd'hui notre curé a annoncé une Gr. Messe qui se chantera mardi en l'honneur de St. Joseph, patron de cette province pour le prier de la prendre sous sa protection.

Il vient d'arriver un courrier de Montréal qui rapporte que le Général Thomas est arrivé avec 2000 hommes et qu'ils doivent descendre ces jours-ci. Quand nous les verrons nous le croirons, car ils ont dit tant de menteries qu'on ne peut les croire d'un seul mot.

29.—Le Général Thomas est arrivé en ville; aussitôt il a dépêché un exprès pour aller chercher M. Pélassier; mais comme il partait M. Pélassier est arrivé. Le général est parti pour le camp; il a emmené 3,000 hommes qui doivent descendre.

30.—13 bateaux sont arrivés et 240 hommes avec deux canons de 24, à ce que l'on dit, mais je les ai vus ils sont de 9 et pas plus.



Nous apprenons qu'une personne de cette ville a donné à Mr. l'officier commandant une liste des Royalistes de l'endroit savoir :

Chez M. de Tonnancourt.....	3
Le Père Tridant et le frère Adrien.....	2
Le 3 <sup>me</sup> Vicaire.....	1
M. le Proust.....	2
M. Bellefeuille.....	1
M. Maillet.....	1
M. Badeaux.....	1
Stansfeld, Fraser et Morris.....	3
Mrs. Niverville et Normandville.....	2

16

Cette personne n'a pas donné une liste exacte, car j'en connais d'autres que je ne divulguerais que lorsqu'il le faudra.

L'on est venu m'apprendre cela en me disant que j'étais du nombre, j'ai répondu que cela ne me faisait point de peine, au contraire, que le nom de Royaliste me faisait honneur et que je serais bien mortifié si on pensait autrement de moi.

Nous venons d'apprendre qu'il y a 8 jours le colonel Maclean a fait une sortie de Québec, avec 18 bateaux armés, qu'il a été attaqué la garde du Foulon qu'il la repoussé et qu'il a pris à l'ennemi 9,000 rations ; cela leur aidera à subsister jusqu'aux secours.

Il est monté 45 Bastonnais qui avaient fini leur temps qui ont dit qu'il était déserté deux hommes de leur camp dans Québec et que le capitaine Tipper devait aussi se rendre à Québec avec un bâtiment chargé de vivres, mais qu'ayant été découvert, les Bastonnais l'avaient fait prisonnier.

La goëlette de Belette est passé à 6 heures du soir qui monte à Montréal, il y a plusieurs Bastonnais dedans, qui ont fini leur temps et qui s'en retournent à la Nouvelle-Angleterre.

Mai.—Le premier de mai, nous avons eu une forte bordée de neige.

M. Pélessier avait commencé à faire aujourd'hui des bombes de 13, 9 et 7 pouces pour les Yankees ; mais les forgerons anglais disent que ces bombes ne pourront point éclater et que de plus elles ne seront prêtes que dans 5 semaines. Ainsi ils pensent qu'elles serviront plus tôt au roi qu'aux Yankees, je le souhaite.

2.—Nous avons appris que les Bastonnais s'étaient révoltés dans le camp par le manque de vivres, et qu'ils avaient dit au général que s'il ne les nourrissait pas mieux qu'ils abandonneraient le service.

L'on dit que le capitaine Maclean étant sorti de Québec pour aller

chercher des vivres à l'île d'Orléans, a été pris par les Bastonnais et conduit au général Wooster, qui lui a demandé comment il osait faire entrer des vivres dans Québec, le capitaine lui a demandé comment il osait lui faire lui-même une pareille question, qu'il devait savoir qu'il ferait son devoir en servant son prince, ce qu'il ne faisait pas lui-même n'étant qu'un rebel ainsi que toute sa troupe pouilleuse, mais a-t-il dit au général Wooster, voici le temps bientôt venu et le jour n'est pas loin où je verrai votre chevelure lève de dessus votre vieille carcasse. Le général l'a fait mettre aux fers dans le camp.

Il est passé aujourd'hui 50 Yankees qui montent, les pauvres malheureux font encore pitié de les voir comme ils sont tous nus et chétifs.

3. (Nous avons appris que les Gazettes de la nouvelle York qu'il y avait 30,000 hommes sur mer, tant pour le Canada que pour les autres provinces, et qu'ils devaient se rendre à Halifax pour prendre les ordres de chacun leur parti. La Gazette est datée du 15 d'avril, il y est fait mention aussi que le Glasgow, bâtiment du roi a battu une frégate aux Yankees, commandé par le capt. Hapkins ; il est arrivé à 7 heures du soir, 27 bateaux dans lesquels il y a 340 yankees de la Pensylvanie qui descendaient à Québec, ils disent qu'ils ont fait rencontre de la goëlette de Belette dans le lac et que croyant que ce fut un bâtiment royaliste, ils avaient fait un long circuit pour l'éviter.

4.—Il est arrivé deux bateaux de Yankees de la province du Connecticut au nombre de 40 en débarquant de leur bateaux ils se sont informés s'ils n'y avait pas de crainte pour eux de la part des royalistes ; leurs gens leur ont répondu que non, ensuite ils ont donné des nouvelles de Québec et comment il était fortifié. Un de ceux qui sont revenus du camp lui a répondu que les gens de Québec tiraient comme des diables et qu'il était impossible de prendre la ville, à moins que ce ne fut par famine, ce qui ne tardera pas parce qu'ils manquent de vivres et que la maladie est très grande dans Québec, suivant le rapport d'un de leurs gens qu'est déserté depuis peu.

Il n'est pas possible d'exprimer combien la canaille triomphe de la passée de ces gens-là ; il semble que chaque brigade leur apporte une fortune ; cependant ils devraient voir qu'ils ne sont guère portés à leurs intérêts car ils ont mis aujourd'hui le feu dans les cheminées du corps de garde et des casernes et ne se sont pas mis en peine de l'éteindre, au contraire, ils sortaient chacun avec leur paquet sans s'embarrasser du reste, si ce n'eût été les messieurs



Tonnancourt, M. de St. Ours et quelques autres canadiens, c'en était fait des casernes.

5.—Il est arrivé 220 hommes, je ne sais de quelle nation ils sont car il y a des nègres, des sauvages, des Panis, des mulâtres; je crois qu'ils ont écuré l'enfer tant ils sont noirs et salopés.

6.—Il est arrivé 300 hommes qui reviennent du camp et qui s'en retournent, l'un d'eux m'a dit qu'il y avait un bâtiment Français de 70 canons à 40 lieues de Québec, mais je pense que cela est faux.

7.—Sur les trois heures de l'après midi est arrivé du camp M. Call qui annonce l'arrivée d'un vaisseau de guerre de 72 pièces de canon, quatre transports à Québec, cette nouvelle attriste beaucoup les coeurs Bastonnais, mais nous en sommes aussi réjouis qu'ils en sont affligés.

Ce même jour 54 Bastonnais sont descendus dans 5 bateaux.

Le capitaine Wats et M. Fourcher étant au bord de l'eau lorsqu'ils sont arrivés, leur ont demandé s'ils étaient à Boston lorsque le Général Howe en est parti, ils ont dit que oui, et bien ont ils dit, il a fait plus de diligence que vous car il est à Québec et vous n'êtes encore qu'ici, ces pauvres malheureux ont changé de couleur à cette nouvelle.

A 8 heures il est arrivé 8 bateaux et 160 hommes qui descendaient, l'un d'eux m'aborda et me demanda si j'avais ouï parler de la nouvelle qui était répandu des vaisseaux arrivés à Québec. Je lui dis que oui et qu'il y en avait 16 autres qui devaient être arrivés actuellement. Il me donna un *God dam* et dit "nous sommes bien foutus, il vaudrait beaucoup mieux abandonner cela, cependant me dit-il nous sommes aussi du monde pour eux." Cela est vrai, lui dis-je, mais vous ne faites pas attention que le général Carleton peut faire marcher les Canadiens d'en bas. *oh by God*, a-t-il dit, cela est vrai, nous allons nous trouver pris ici comme dans une cage.

A 10 heures trois courriers se sont succédé qui rapportent que sitôt que la troupe du roy a été arrivée à Québec elle a fait une sortie sur les Bastonnais, les a massacrés, pris tous leurs vivres et leurs canons et que deux frégates sont en route pour monter avec deux transports.

8.—Le 8 un courrier du camp apporte les ordres à ceux qui sont descendus hier de remonter et que le reste d'en bas est en chemin pour y remonter, sans doute que le général Wooster a pris le devant, car il est arrivé ici hier au soir.

A la réception du succès des royalistes, les Dames Ursulines ont chanté ce matin le *Te Deum* pendant la messe.

Les Bastonnais ont reçu ordre de rester dans cette ville jusqu'à nouveau ordre.

A deux heures après midi, le Colonel Campbell est arrivé, qui rapporte que presque toute l'armée des Bastonnais était fait prisonnière et que le reste montait.

9.—Le 9 les Bastonnais arrivés d'en haut avant hier, se sont en retournés aujourd'hui, ils disent qu'ils vont se retrancher à Sorel.

Plus de 900 Yankees sont passés aujourd'hui qui s'en vont; ils confessent qu'ils ont eu une diable de peur.

10.—12 bateaux chargés de Yankees sont passés; il faut espérer que nous en verrons bientôt la fin, car ils décampent grand train.

11.—Quatre sauvages du sault St. Louis sont arrivés en cette ville, qu'ils disent avoir des lettres du Général Washington qu'ils portent au Général Thomas qui est encore à Déchambault pour lui apprendre qu'il y a un renforcement prodigieux de Bastonnais à la pointe et de se retrancher à Sorel en attendant qu'ils arrivent.

Des Anglais m'ont dit ce matin que la dernière brigade des Bastonnais qui monte devait mettre le feu aux casernes, au corps de garde et à la poudrière; ces nouvelles nous attristent beaucoup.

12.—M. Bannefield venant de Québec nous apprend qu'il y a 15,000 hommes de troupes pour cette province et 50,000 pour les colonies d'Amérique; ainsi il faut espérer que les Yankees seront détruits.

Nous avons eu une alerte en voyant 14 bateaux qui descendaient, pensant que c'était les Bastonnais qui revenaient, mais notre peine a été changée bien vite, en apprenant que ces bateaux allaient chercher le reste des Bastonnais qui étaient en bas. Les coeurs Bastonnais étaient bien contents et criaient en frappant des mains, ha! ha! nous savions bien que les Bastonnais reviendraient et qu'ils étaient montés que par feinte.

Sur les deux heures après midi, le fermier de Mr. de Tonnancourt vint l'avertir que les Bastonnais étaient allés piller chez lui. Je fus chez le commandant avec les messieurs de Tonnancourt pour lui en porter plainte. Le commandant dit qu'il ne connaissait point ceux qui avaient pillés et qu'il ne pouvait envoyer de monde parce que dit-il ses gens étaient fatigués. Mrs. de Tonnancourt lui dirent: eh bien, monsieur, nous allons prendre du monde et courir après; nous leur ferons bien rendre ce qu'ils ont pris. Le commandant reprit la parole et dit: ces gens-là pourront bien faire feu sur vous, et bien dirent-ils (les messieurs de Tonnancourt) nous sommes hommes comme eux, et s'ils font feu sur nous nous sommes en état de leur rendre; alors le commandant voyant leur résolution leur dit qu'il allait écrire une lettre et envoya son lieutenant avec un détachement pour courir après et leur faire rendre ce qu'ils avaient pris, les priant de ne point prendre de monde avec eux.



parce que cela causerait un grand tumulte. Ils sont partis pour les rejoindre avec M. de Normanville chez qui ils ont pareillement pillé.

14.—Messieurs de Tonnancourt et Normanville ont rattrapé les voleurs et leur ont fait rendre un miroir, deux chevaux, des nappes et des serviettes ouvrées; un lit en tombeau et d'autres articles. Les malheureux se préparaient à aller piller chez M. Guky, à Machiche, mais comme ils ont été pris dans cette paroisse, on pense qu'ils auront passé tout droit. Hier deux Bastonnais vinrent me demander à loger, comme toutes les maisons étaient pleines, je les reçus et les questionnai sur la déroute, ils me dirent qu'ils ne savaient pas ce qui les avait chassés; qu'ils n'ont presque point vu de monde et qu'il y avait quelque chose de surnaturel qui les avait frappés de crainte, que la peur s'était emparée d'eux d'une façon singulière. Je leur demandai s'ils comptaient se retrancher à Sorel, ils me firent réponse que pour eux ils allaient se retrancher chez eux, que c'était pour la troisième fois qu'ils avaient été repoussés de Québec, la première quand ils sont arrivés par St. Igan, la seconde dans l'action de M. de Montgomery et puis cette chasse cy. Ils me paraissaient bien contents du service du congrès, car ils le donnent à tous les diables.

Mr. Guky étant à la ville a reçu avis que les habitants de Machiche ont excité des Bastonnais et les ont persuadé d'aller piller chez lui ce qu'ils ont fait ce matin à dix heures.

M. Jacques Bannefeeld venait de Montréal rapporte que les Bastonnais ont 8 régiments en marche et quatre généraux pour descendre à Québec. Ces nouvelles font sauter les coeurs Bastonnais de joie.

Une personne de crédit nous assure qu'un sauvage est passé de jeudi dernier pour porter la nouvelle au général Carleton que le régiment du Roi, les sauvages et 700 canadiens sont à la galette et qu'ils attendent ses ordres pour descendre.

Les habitants de Machiche à ce qu'on dit se proposent de faire prendre M. de Tonnancourt et M. Leproust fils. L'on doit juger de notre situation de voir tant de malheureux qui courent à la perte de cette misérable province. Nous sommes entre la mort et la vie depuis que les gueux de canadiens montent, ils sont comme des enragés et ne cherchent que le pillage et le meurtre. Fasse le ciel que nous puissions être bientôt délivrés de leurs mains. M. Guky qui était en cette ville depuis quelques jours pour se soustraire à plusieurs coquins qui le voulaient prendre, est parti aujourd'hui

pour s'en retourner chez lui, après avoir obtenu un ordre du commandant pour que ses ennemis ne lui fassent aucun dommage.

15.—Le Général Thomas est arrivé avec le reste de la troupe qui était restée à Déchambault; nous avons espérance qu'une fois qu'il serait passé que nous serions quittes d'eux; mais notre espérance s'est trouvée vaine puisqu'il reste ici et qu'il attend encore du monde d'en haut; il a fait prendre toutes les maisons vides pour loger sa troupe; Il a amené le sieur Stansfield qui était parti pour aller à Québec porter des nouvelles au Général Carleton (dit-on).

L'on dit que M. Péliissier est allé au camp de Sorel pour engager les Généraux à redescendre; cela peut bien être.

16.—Le Général Thomas est parti en bateau pour Sorel; il laissé environ 600 hommes qui sont logés en cette ville; nous savons point quel est leur dessein.

Un habitant venant de Sorel dit qu'il n'est point arrivé de renfort aux Bastonnais, qu'il y a tout au plus 7 à 800 hommes, qui retranchent et qui n'ont que 6 pièces de canon.

Il s'est fait beaucoup de nouvelles sur l'absence de M. Leprou fils et M. Paradis; les uns ont dit qu'ils étaient fait prisonniers par les Bastonnois et que M. Leproust avait eu le bras cassé; les autres qu'ils étaient prisonniers dans les batiments les fers au pieds et aux mains; mais enfin nous avons appris par une personne sûre qu'ils étaient rendus à Québec.

Le sieur Stansfield qui était parti de cette ville pour aller à bord des batiments et qui a été fait prisonnier en revenant, a été élargi aujourd'hui, les Yankees n'ayant point trouvé de preuves contre lui; il me dit que le 11 de ce mois les Bastonnais avaient pillé tout ce qu'ils avaient pu trouver au moulin de Lotbinière, bled, farine etc.

17.—Un nommé Laliberté de Bécancourt, venant de Montréal pour se faire payer des effets que les Yankees lui ont pris l'automne dernier à Québec, dit avoir passé par Laprairie et qu'il n'y a pas plus de 500 hommes; qu'à Sorel tous ceux qui montent suivent presque tous leur route à la Nouvelle Angleterre, qu'il ne s'est point aperçu qu'ils fassent aucun retranchement. Il n'a pas été payé.

Trois Hurons venant de Québec ont dit qu'il y était arrivé neuf transports chargés de troupes, nous espérons au premier vent du Nord-Est les voir arriver ici.

L'on dit que deux habitants de la paroisse de St. Louis dans la rivière Chambly sont passés par le côté du sud pour aller à Québec demander grâce à M. le Général Carleton; je souhaite qu'ils la



puissent obtenir, du moins les autres paroisses rentreront peut-être en elles-mêmes.

M. Gury craignant que ses ennemis qui ont causé le pillage chez lui n'attendent à sa personne, est venu en ville jusqu'à ce que le reste des troupes du congrès soit passé.

18.—M. Pélessier arrivant de Montréal, rapporte qu'il y a 10,000 hommes à Sorel pour descendre à Québec.

19.—Nous avons aperçu une Goëlette qui descendait et comme M. Pélessier avait rapporté la nouvelle ci dessus, nous pensions que c'était du monde ou des vivres qu'elle apportait; mais notre crainte n'a pas duré longtemps en voyant qu'elle était allège et qu'elle venait chercher le bagage des officiers qui sont en cette ville.

20.—Des lettres venues de Montréal disent que mercredi il a passé 150 Bastonnais de la ville pour aller aux Cèdres au devant du régiment du roy, les sauvages et les canadiens qui y sont, et que jeudi l'on avait entendu tirer plusieurs coups de canon d'où l'on presume qu'il y a une action.

Des gens de cette ville qui ont été à Montréal mener des canots d'écorce et qui sont de retour aujourd'hui rapportent qu'il n'y a pas plus de cent hommes Bastonnais à Montréal.

Aujourd'hui les sieurs Proust et Paradis revenant de Québec se sont enretournés par la crainte d'être fait prisonniers par les Bastonnais, vu que bien des personnes savaient qu'ils étaient de retour.

Un bateau venant de Sorel est arrivé à dix heures du matin qui a apporté la nouvelle que les Royalistes avaient repris Montréal et que tous les Bastonnais et Canadiens du congrès qui se sont trouvés dans la ville; aussitôt cette nouvelle arrivée, les Bastonnais se sont préparés à partir pour Sorel, ils sont partis de cette ville à trois heures après-midi.

Nous attendons avec impatience les troupes du roy, d'en bas. Comme il restait quatre officiers malades à l'hôpital de cette ville hors d'état de pouvoir suivre l'armée, les Bastonnais par l'avis de M. Banfield avaient dessein d'emmener avec eux quatre personnes des plus notables de la ville pour être ôtages de leurs malades; Mr. Pélessier s'étant trouvé avec eux lorsqu'ils en parlaient; leur dit qu'ils feraient très-mal qu'ils allaient irriter le reste de la nation contre eux; ce conseil fut accepté et l'on prit personne. Les malades ont été bien rassurés, quand on leur a fait voir la proclamation de M. le Général Carleton; ils ne pouvaient se lasser de dire que M. de Carleton était un grand homme généreux et humain.

24.—La prise de Montréal qu'on avait annoncée se trouve fautive, mais il est certain qu'il y a eu action aux Cèdres et que les

Royalistes ont remporté victoire; les Bastonnais y envoient beaucoup de monde pour empêcher que la troupe du roi n'y pénètre.

Ce matin à huit heures quatre Bastonnais sont arrivés dans cette ville venant d'en haut, ils ont dit qu'ils venaient de la pointe de Lévis, mais nous pensons que ce sont des espions qui viennent voir ce qui se passe ici. Il en est arrivé un autre d'en bas, armé, il dit être déserté de Québec, il est dommage qu'on ait point de troupes ici pour les prendre.

Des Hurons de Lorette venant d'en haut nous apprennent que les Royalistes ont tué et fait prisonnier tout le parti Bastonnais qui avait été envoyé aux Cèdres et qu'ils devaient les attaquer ce matin à heures dans le retranchement qu'ils ont fait à Lachine; dans l'action des Cèdres, les Royalistes ont pris deux pièces de canons aux Yankees.

27.—Ce matin à la pointe du jour, il est arrivé deux bateaux avec 24 Bastonnais armés qui ont voulu surprendre les Royalistes. Ils se sont adressés d'abord chez Mr. Leproust pour prendre son fils; ayant été averti de leur recherche, il est passé par une fenêtre sans bas ni souliers et s'est retiré dans le bois.

Ils avaient cependant investi la maison, mais il s'est sauvé sans qu'ils s'en soient aperçus. Voyant qu'ils ne le trouvaient point chez son père, ils sont allés chez Mr. de Bellefeuille faire la recherche partout sans succès; enfin ils se sont lassés de chercher le sieur Proust; ils ont été à l'hôpital prendre quatre malades, les ont embarqués dans leurs bateaux et sont partis.

A 8 heures du matin nous avons aperçus à Champlain douze bâtiments qui montait, cela a fait changer notre crainte en joie, les Royalistes qui se sont trouvés au bord de l'eau voyant les bâtiments ont crié: *Vive le Roy*; Mrs. Leproust et Paradi qui étaient dans le bois, ont été avertis et sont revenus vers onze heures, nous n'avons pas eu la consolation de voir arriver les bâtiments; le vent du Nord-Est ayant tombé.

28.—Le sieur Bazile Duchainy a été arrêté par un parti commandé par M. Godfroy de Tonnancourt, ayant été soupçonné d'être d'intelligence avec M. Medet comme l'ayant servi tout l'hiver, il a été envoyé aux frégates qui sont à Champlain. A deux heures de l'après midi, je vis arriver deux personnes dans une calèche venant d'en haut, j'en donnai aussitôt avis à M. de Tonnancourt, qui envoya M. Laframboise avec moi chez M. Lells pour savoir qui c'était, nous reconnûmes que c'était deux royalistes de Montréal, qui nous apprirent que les Bastonnais avaient perdu deux parties de 500 hommes chaque, tant aux Cèdres qu'à Lachine; ils nous donnèrent avis aussi qu'il y avait un Bastonnais tout acoutré qui entraînait



dans la ville, M. Marchand, de Baticand, et moi nous le fûmes prendre, il se rendit volontiers, il nous dit qu'il était déserté de Sorel avec quatre autres dont deux avaient traversé au Sud et que les deux venaient d'arrière lui, il dit qu'il était malade depuis quelques jours; M. Laframboise le fit mettre à l'hôpital en conformité à la proclamation de M. le Général Carleton.

Le garçon de M. Marin arriva de la Rivière du loup sur les deux heures et demi, qui est venu l'avertir de ne point aller chez lui, qu'il y avait un détachement de 40 hommes Bastonnais et Canadiens qui était venu la nuit passée pour le prendre ainsi que M. Baucin: qu'ils avaient été chez M. Gury à Machiche et qu'il croit qu'ils y ont pillé; il dit avoir entendu dire aux canadiens Bastonnais qu'ils devaient venir ce soir à la ville, nous nous tenons sur nos gardes.

Nous avons appris avec joie qu'il était arrivé à Québec la semaine dernière 40 batiments chargés de troupes.

29.—Mr. Farguson et deux autres personnes de Montréal qui s'en sont échappés sont passés aujourd'hui pour aller à bord des batiments qui sont à Champlain; ils nous confirment les deux faits que les Bastonnais ont perdu du côté d'en haut, et ils nous ont dit que les sauvages qui sont avec le parti du roi se comportent très humainement envers les prisonniers qu'ils font.

30.—Plusieurs personnes de la pointe aux Trembles de Montréal sont arrivées en cette ville, pour se sauver des ennemis qui les veulent prendre; on dit que M. Cuthebert de Berthier a été fait prisonnier et qu'on lui a pris 3,000 minots de bled.

31.—Monsieur Lavaltrie et plusieurs autres messieurs venant de Montréal nous apprennent que les Bastonnais ont fait un accord avec les Royalistes qui sont du côté d'en haut, c'est à savoir qu'ils ont promis de renvoyer les prisonniers qu'ils ont fait à St. Jean l'automme dernier, et les Royalistes se sont engagés à remonter les prisonniers qu'ils ont fait tant aux Cèdres qu'à La Chine; qu'en outre que les Royalistes leur ont proposé de se renfermer dans Montréal et qu'ils se retireraient à la Galette sans quoi ils allaient continuer à les harceler.

Le Sieur Bélisle, interprète des sauvages de St. François, vient d'arriver; il était parti il y a deux jours pour porter les ordres à M. le Général Carleton; étant arrivé à St. François, il a été averti qu'on le voulait prendre, les sauvages lui dirent: ne crains point nous te défendrons si l'on vient pour te prendre, mais ayant su pendant qu'il était au village que 300 hommes Bastonnais l'environnaient, il prit une baguette à sa main et faisant semblant de

badiner, il passa à travers les ennemis sans qu'ils le reconnurent étant passé il prit le bois et de là et venu ressortir à la baie et de là ici.

Juin 2.—Les batiments qui étaient à Champlain depuis 8 jours aujourd'hui, à leur passée de la ville, les volontaires les saluèrent de trois volées de mousquet en criant 3 fois vive le Roy; les batiments y ont répondu de quatre coups de canon. Les coeurs Bastonnais ne les regardaient que de côté ils ne sont pas si contents que quand leurs frères descendaient en bateau.

4.—Aujourd'hui étant let jour de la naissance du roi, toutes les troupes se sont rendues dans la Commune, ont fait trois décharges de fusil et les batiments la même chose de leurs canons.

Nous apprenons qu'il y a 600 Yankees à Nicolet que quelques habitants de la paroisse ont été chercher, ils ont voulu s'emparer de M. Bellarmin, capitaine de milice, de son beau-père et de deux de ses beaux-frères, mais ils sont échappés par le bois et sont venus en ville. Plusieurs Montréalais qui ont abandonné leurs maisons sont venus se réfugier ici.

8.—A quatre heures du matin, le sieur Landeau, capitaine de milice de la Pointe-du-lac, est arrivé, en cette ville, qui a donné avis qu'il y avait un fort parti de Yankees débarqué pour venir ici. Aussitôt le colonel Fraser a fait battre la générale et rassemblé son monde au nombre de 7,000; plusieurs piquets ont été envoyés dans les différents endroits où les Yankees pouvaient pénétrer.

Sur les 8 heures, ils ont paru au bord du bois derrière la terre de M. Laframboise; nos troupes y ont fait un feu continu pendant deux heures, tant du canon que de la mousqueterie et de batiments, ce qui a obligé les Yankees de se retirer dans les profondeurs; nous n'avons qu'environ que douze blessés; point de mort, grâce à Dieu. Ce parti était conduit par le nommé Larose et Dupaul qui avaient juré Antoine Gautier de les conduire à travers les bois; mais qui la fait d'une manière à donner le temps à nos troupes de se préparer au combat, en faisant plusieurs caracales dans le bois; et feignant de ne pas connaître le chemin, sans quoi ils nous auraient surpris avant le jour.

A trois heures après-midi nous avons appris que nos troupes ont pris aux Yankees, 20 bateaux, 20 quarts de lard et outre deux ou trois hommes prisonniers et 8 pièces de canon; nos volontaires ont fait des merveilles.

A 6 heures M. le Général Carleton est arrivé à Québec accompagné de Mr. son frère et Mr. Lanaudière; il est parti aussitôt pour se rendre à la pointe du lac.



9.—Les prisonniers que l'on a fait hier sont arrivés dans cette ville parmi lesquels étaient le général Thompson, son aide de camp et un colonel qui a été pris à la pointe du lac par un nommé Baiville de Laprairie et un nommé Chabot, il y avait aussi parmi ces prisonniers un nommé Langlois, capitaine des milices du cap Sante.

Nous apprenons par les habitants de Machiche que depuis le jour de la bataille donnée le 8, il sort des Bastonnois du bois, qui sont blessés et qu'il y en a plusieurs de morts, en conséquence un parti de canadiens de cette ville sont allés dans le bois faire la recherche des blessés pour les amener en ville.

---





772  
no. 3  
no. 3  
3298  
no 3

Literary and Historical Society of Quebec  
= Historical document. Ser. 3, no. 3

# MANUSCRIPT

RELATING TO THE

## EARLY HISTORY OF CANADA,

(FROM THE ARCHIVES OF THE LITERARY AND HISTORICAL SOCIETY.)



### RELATION SUR LE CANADA,"

1682-1712.

Printed under the Auspices of the Literary and Historical Society  
of Quebec.

Quebec :

PRINTED BY MIDDLETON & DAWSON, AT THE "GAZETTE"  
GENERAL PRINTING ESTABLISHMENT.

1871.

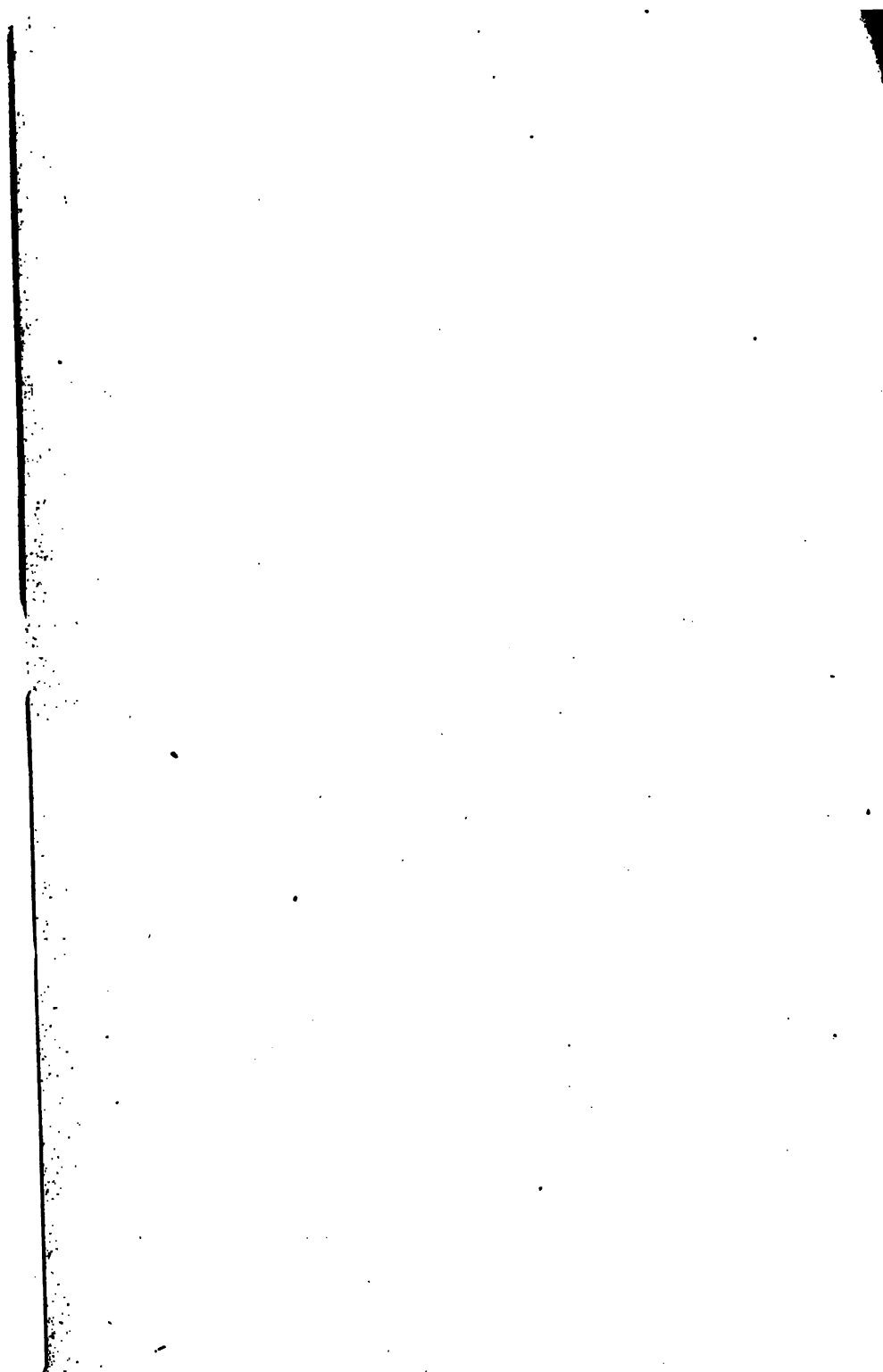




F-  
1051  
1772

## RECUEIL

*De ce qui s'est passé en Canada au sujet de la guerre, tant  
des Anglais que des Iroquois, depuis l'année 1682.*





# RECUEIL

*De ce qui s'est passé en Canada au sujet de la guerre, tant  
des Anglais que des Iroquois, depuis l'année 1682.*

---

(PUBLIÉ SOUS LES AUSPICES DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE ET HISTORIQUE  
DE QUÉBEC.)

---

[Ce Manuscrit, très mal orthographié dans l'original, est en outre souvent illisible. Le copiste, comme on le voit, s'est servi de la permission que lui offraient ces deux causes, pour ne pas lire et pour mal orthographier aussi.]

---

**1682.**—En l'année 1682, M. Lefevre de la Barre était Gouverneur Général de toute la France Septentrionale, et M. Devreilles (Demeulles) \* de La Source, Intendant ; M. Delaval, Evêque (Evêque) ; M. Prevot, Gouverneur de Montréal, nommé par le Séminaire de Saint Sulpice ; et M. Devarenes, Gouverneur des Trois-Rivières.

La même année, comme il y avait un grand nombre de voyageurs qui furtivement allaient en commerce sans permission au pays des Outaves (Outaouais), et dans les routes par le moment (mouvement) troublaient le commerce légitime, c'est à dire ceux qui ne négociaient que par la permission de M. le Gouverneur. Cette conduite fit plaindre les intéressés, entr'autres les Sieurs Delachenaye, qui avait équipé plusieurs canots, qui, par ses remontrances, obtint de M. Delabarre un ordre adressé aux Iroquois, par lequel il leur était enjoint de piller toutes les marchandises et pelleteries qu'ils trouveraient dans les canots Français voyageurs, à moins qu'ils ne fussent porteurs des passeports

---

\* Les mots entre guillemets sont des notes au crayon sur la marge du MS.,—on ne sait par qui.





F  
1651  
1772

## RECUEIL

*De ce qui s'est passé en Canada au sujet de la guerre, tant  
des Anglais que des Iroquois, depuis l'année 1682.*

marée, lorsque le canot fut en *flotte*, un petit vent de terre le poussa au large sans qu'ils s'en aperçussent. Ainsi ils se trouvèrent dégradés, ce qui les détermina à retourner par terre chez les Anglais. Il y avait des Anglais sur leur route qui chassaient. Lorsqu'ils aperçurent ces trois Français ils en furent donner avis au commandant, qui les soupçonna de mauvais dessein et les fit arrêter, desquels il en envoya deux à l'Île Charleston, à dix lieues au large, et garda le Sieur Peré au fort. Les deux qui étaient à l'île avec des Anglais n'étaient point gênés, avaient la liberté de chasser et pêcher, ce qui les facilita à fabriquer un canot d'écorce et d'épinette, avec lequel ils traversèrent en terre ferme, où ils trouvèrent des sauvages qui les ramenèrent aux Outaouais, où ils racontèrent leur aventure à M. Deladurantaye, qui en informa M. le Gouverneur Général. Aussitôt les négociants de Québec et Montréal proposèrent de faire un armement pour enlever les trois forts que les Anglais occupaient à la Baye de Husson. La chose conclue, on fit l'armement l'hiver de 86, composé de trente soldats et soixante-dix Canadiens, commandés par M. Detrois, capitaine des troupes, Ducheny et Catalogne pour commander les soldats ; les Sieurs de St. Hilaire, D'Iberville, Maricour, tous trois frères, et le Sieur Lanoué, (pour commander les Canadiens.)

Le cortège se rendit en traînes sur les glaces (au bout) du long saut au commencement d'Avril, et le premier jour de Mai nous arrivâmes à Mataouan, où les deux rivières se séparent, la plus petite vers les (Outaouais), et la plus grande au Lac des Temiscamongues. Du Lac de Temiscamongues nous prîmes à droite, montant une petite rivière, où les portages sont fréquents, et de petite baie en petite baie nous gagnâmes la hauteur des terres, où se trouve un petit lac qui décharge dans le lac des *abitibis*, à l'entrée duquel nous fîmes un fort de pieux et y laissâmes trois Canadiens ; et ensuite traversâmes le lac qui se décharge par une rivière extrêmement rapide à la Baye de Husson, où nous arrivâmes le 18 de Juin avec tous les préparatifs pour prendre le fort. Deux sauvages nous informèrent de la situation du fort, qui



était à 4 bastions, un canon de 8e de balles, à chaque flancs ; ils nous dirent aussi qu'il y avait dedans un petit vaisseau. Nous partîmes à minuit close, mais nous fûmes surpris dans ce climat, en ce que le crépuscule n'était pas fermé que l'aurore parut ; le temps étant fort serein, ce qui nous obligea à nous retirer dans un cric de marée haute, où nous restâmes toute la journée, après avoir laissé deux vedettes dans l'île où était le fort.

Dès le soir nous partîmes et fûmes à nos vedettes, qui nous dirent que le vaisseau était parti. Les Sieurs de St. Hilaire (St. Helène ?) et D'Iberville furent à la découverte de si près qu'ils sondèrent les canons qui n'étaient point chargés ; cela n'empêcha pas que l'on ne suivit le premier projet, qui était de couper la palissade pour faire une brèche, où les soldats étaient destinés que je commandais. En outre nous avions fait un bélier, porté par les Canadiens, qui en deux coups rompirent les pentures des portes, ce qui fit cesser la brèche. Etant maîtres du fort, nous ne l'étions pas du bâtiment, qui était carré, de pièces sur pièces, de vingt pieds de hauteur ; le dessus fait en pont de navire, avec un garde-corps avec des petits canons de 2e ; au devant de la porte il y avait un tambour de pieux qui empêchait la jouissance du bélier, lequel il fallut démonter, et ensuite la porte fut enfoncée. Néanmoins repoussée et retenue par les assiégés, en sorte que le Sieur D'Iberville était pressé entre la porte et le poteau, sans que nous puissions le dégager, ayant un pistolet à la main le tira à tout hasard, ce qui épouvanta les assiégés, qui nous abandonnèrent la porte. On apporta en peu de temps de la lumière que nous avions dans des lanternes, et fûmes dans les appartements, où les Anglais nous demandèrent quartier. Ils étaient au nombre de quinze. Il n'y eu que leur canonnier de tué, à qui M. de St. Hilaire (St. Helène ?) donna un coup de fusil au milieu du front, par un des sabords d'en haut, où il chargeait un canon avec des morceaux de gros verre cassé. L'action dura environ deux heures, pendant laquelle on ne cessa de fusillier les fenêtres et sabords.

Devant le port il y avait un bâtiment échoué, qui avait été pris sur les Français de Québec ; on se détermina à le faire mettre en état de naviguer, pour nous en servir à transporter les canons pour la prise des autres forts. Après huit jours de séjours, pendant lesquels nombre de sauvages vinrent en traite, nous partîmes par la droite de la baie, en sortant, pour aller prendre le Fort Rupert, distant de celui-ci de quarante lieues, afin de tâcher de surprendre le vaisseau qui y faisait route. En effet, comme nous étions sur une pointe, d'où l'on fait la traverse de dix lieues pour en abrégier près de trente, nous vîmes le vaisseau à travers des glaces flottantes. Comme elles étaient au vent à nous, nous en ressentions la fraîcheur comme au plus fort de l'hiver. Le vent ayant cessé le 2<sup>e</sup> jour, 27 Juin, nous traversâmes cette baie à travers les glaces qui étaient comme des îles flottantes, qui allaient au gré du vent, sur lesquelles et aux environs il y avait un nombre infini de loups-marins et de canage de mer. La traversée faite, nous y trouvâmes trois sauvages qui voulaient s'enfuir, nous ayant pris pour des Iroquois, ayant beaucoup de crainte de cette nation quoiqu'ils ne les aient jamais vus. Nous continuâmes notre route, gardant à vue le vaisseau, qui fut mouiller devant le fort, à la portée du fusil. Les officiers Canadiens furent le soir à la découverte, à travers les bois, et sur leurs opinions, M. D'Iberville demanda deux canots armés de 7 hommes chacun, avec lesquels il aborderait le vaisseau, et que le reste du détachement, en cas de résistance, ferait feu sur les Anglais. Nous n'en fûmes pas à la peine, car M. D'Iberville monta sur le vaisseau sans opposition, tout le monde, au nombre de quinze, étaient endormis. Le Général Brigur (Bridger ?) était dessus et un capitaine d'un vaisseau, qui, l'automne précédente, avait fait naufrage dans ces côtes, lequel saisit M. D'Iberville au collet ; mais comme M. D'Iberville était fort et vigilant, lui fendit la tête d'un coup de sabre, et tomba mort sur son lit ; un matelot fut aussi tué en dormant. Comme l'action fut courte, et que le signal fut donné, nous fûmes au fort, duquel nous enfonçâmes la porte d'un coup de béliet. Quoique nous



Tussions maîtres du fort nous ne l'étions pas du bâtiment, car s'il y avait eu dix bons hommes ils nous auraient battus, parce que, comme je l'ai déjà dit, leurs maisons sont de pièces sur pièces. A celle-ci il y avait quatre guérites pendantes, et un degré en rampe pour monter au plain-pied ; par conséquent le bélier inutile, notre mousqueterie ne cessait de tirer aux embrasures des fenêtres. Deux petits canons que nous avions apportés furent braqués sur la porte, sans que les assiégés fissent aucun mouvement. Il y avait une échelle qui portait sur le haut de la maison, un soldat et un Canadien y montèrent avec des grenades, après avoir fait ouverture avec une hache, par laquelle ils jettèrent des grenades qui tombaient dans une grande salle où toutes les chambres répondaient, avec un effet admirable. Une dame échappée du naufrage du vaisseau dont j'ai parlé, s'y était réfugiée ; croyant que le feu était à la maison par l'éclat des grenades, se hasarda d'entreprendre à vouloir ouvrir la porte, à la lueur d'un éclat de grenade. Le commandant l'aperçut, et lui cria de se retirer, qu'il allait ouvrir la porte ; ce qu'il fit effectivement en passant devant une fenêtre où la mousqueterie ne cessait de tirer, sans qu'il en fut atteint. La porte ouverte, j'étais avec M. D'Iberville et plusieurs autres ; nous entrâmes. Je m'étais muni d'une chandelle, et monté dans les appartements, c'est à dire dans la salle, sans trouver personne. Une voix plaintive me fit ouvrir la porte d'un cabinet, où je trouvai cette Anglaise en chemise, toute ensanglantée par l'effet d'un éclat de grenade dans la hanche. Ma présence, si l'on en juge par son cri piteux, lui fit autant d'impression que le bruit de la grenade, puisque nous ressemblions à des bandits. Par ses cris elle demandait M. Docte (Doctor?), que je repetai à grands cris. Aussitôt parut le chirurgien qui me demanda cartier. Je le menai au cabinet de la dame. Quoique ma figure ne lui fut point agréable, elle eut de la reconnaissance, en ce que je mis un fauteuil devant sa porte pour que personne n'y entrât que les officiers. La scène étant finie, et le jour venu, chacun courait à la pitance. On amena du vaisseau le Général Brigueur, qui

proposa à M. DeTroys de lui rendre son vaisseau avec ses 14 hommes, qu'il le défiait de le prendre avec tout ce qu'il avait de Français. On le turlupina un peu, et y ayant près le fort un hiak, on mit deux ouvriers Anglais à le radoubler, pour leur servir à passer en Angleterre ou au port Nelson. M. D'Iberville amarina sa prise ; et après quatre jours de séjour nous partîmes pour retourner par notre même chemin, et M. D'Iberville mena le vaisseau pour aller charger huit pièces de canon pour canonner les trois forts, distants du premier de 40 lieues. Lorsque nous fûmes à la traversée où nous avions trouvé les glaces en allant, il n'y en avait plus. Nous commençâmes la traversée comme le soleil se levait. Deux heures après il fit une brume si épaisse avec le vent devant que deux canots ne pouvaient pas se voir, par conséquent sauve qui peut. Comme j'étais maître de mon canot, je ne changeai point ma route, et nous arrivâmes au bout de notre traversée, où un autre canot nous suivit au bruit des coups de fusil. Le soir nous trouvâmes deux autres canots, mais pour M. DeTroys et ceux qui étaient avec lui nous ne savions ce qu'ils étaient devenus. Deux jours après nous arrivâmes à notre fort, où M. DeTroys arriva aussi trois jours après nous, et le vaisseau en même temps, sur lequel on chargea les canons et amonitions, mais fort peu de vivres. Nous partîmes en canot, à gauche, le long de la mer. Nous fûmes 5 jours à nous rendre devant le Fort Quiquitchiouan, distant de 40 lieues du premier. Ce fort est un grand quart de lieue avant dans une petite rivière qui ne porte que de petits batiments ; au devant il y a une île, où nous disposâmes une batterie pour huit canons. Pour y parvenir il fallut couper une partie de la terre à coups de hache, tant elle était gelée. Les Anglais qui voyaient tout ces mouvements n'en faisaient aucun de leur côté. Lorsque la batterie fut achevée, quoique nous n'eussions pas les canons, M. DeTroys envoya un tambour avec un interprète pour sommer le gouverneur de rendre le Sieur Peré qu'il avait retenu, que faute de quoi il lui demandait la place. Le gouverneur répondit qu'il avait renvoyé le dit Sieur Peré en France par l'Angleterre, et que



l'on avait tort de l'insulter, puisqu'il n'y avait point de guerre entre les deux Couronnes. La chose en demeura là, attendant toujours nos canons ; les vents n'étaient point favorables pour amener le vaisseau, nous n'avions plus de vivres, point de chasse dans cette saison, ni d'autres ressources qu'un persil de Macedoine ? ou à périr, ou prendre le fort par escalade. Le conseil tenu, on commença des échelles, mais par bonheur la surveillance de la Ste. Anne le vaisseau entra, on déchargea les canons ; le lendemain on les mit en batterie ; dès le soir on en fit une décharge, à laquelle les assiégés répondirent par une des leurs. Le lendemain, jour de Ste. Anne, on recommença à canonner, les assiégés de même, mais notre canon leur en démontra du leur, et ne tirait que lentement. Nos boulets diminuaient fort, on résolut d'en faire de plomb ; mais il fallait observer la proportion du poids et du calibre. Pour cet effet on fit un moule, dans le centre duquel on mettait de petites boules de bois, soutenues dans le milieu par de petites chevilles ; ce qui nous réussit. Comme, vers midi, nous laissions rafraichir le canon, les assiégés envoyèrent un canot où était le ministre, à qui M. DeTrois dit qu'il voulait absolument que la place lui fut rendue. Le ministre lui dit qu'en pareil cas il fallait qu'il conférât avec le gouverneur ; ainsi, s'il voulait faire la moitié du chemin avec son canot, que le gouverneur s'y rendrait ; ce qui fut effectué. Les articles signés, M. D'Iberville fut prendre possession du fort. Les Anglais sortirent, le gouverneur, sa femme, son fils, le ministre, sa servante, et trente hommes ; et moi, avec nos soldats, je gardais le camp, où je fis la recherche des vivres, et n'y en trouvai en tout que pour faire diner quinze hommes. M. DeTrois qui était resté au camp avec moi, m'envoya chercher au vaisseau la dame Anglaise de qui j'ai ci-devant parlé, qui avait été guérie par un de nos chirurgiens. Le détachement fait pour garder le fort, où M. D'Iberville resta commandant, qui ne suivait pas les articles de la capitulation, de quoi se sont plaint les Anglais. Le M. DeTrois partit sans faire observer aucun ordre de route, à save qui peut

avec très peu de vivres, c'est à dire de l'orge germée, avec laquelle les Anglais faisaient de la bière. Nous nous rendîmes à Montréal au mois d'Octobre, où les derniers n'arrivèrent qu'un mois après les premiers.

M. le Marquis de Denonville venait de faire le voyage du Fort de Frontenac, où sans doute il conçut le dessein de faire la guerre aux Iroquois sans la leur déclarer. Dans la même année, il arriva nombre de troupes, et ordre fut donné aux capitaines de mettre leurs soldats en équipages de campagne. On envoya force vivres au Fort Frontenac, où le Sieur Dorvily, père, était commandant, avec une forte garnison, sans que l'Iroquois entrât en aucune défiance, y en ayant bon nombre d'établis autour de ce fort, d'autres cabanés le long du fleuve et à coté.

**1687.**—L'hiver de 87, l'ordre fut donné aux troupes et milices de se rendre à la fin de Mai à Montréal camper à L'Ile Ste. Hélène. M. de Champigny, Intendant, y arriva des premiers, et partit peu de jours après pour le Fort Frontenac, et en chemin faisant, tous les Iroquois qu'il trouva en sa route il les invita à un festin qu'il allait faire au dit fort ; ceux qui étaient cabanés aux environ de ce poste y furent aussi invités. Pendant ce temps il y avait des charpentiers qui disposaient des pièces de bois par coches pour mettre tous les conviés aux ceps. Le jour assigné au festin étant arrivé, tous les conviés furent arrêtés, et comme il n'y avait point de logement pour servir de prison, on les mit, au nombre de 95 hommes, aux ceps, un pied d'un chacun à la coche ; un piquet qui leur servait de dossier, où il y avait une corde qui les attachait par le col ; leurs bras bien serrés d'une ligne : leurs femmes et filles avaient la liberté de leur faire à manger. Dans cette situation ils chantaient à pleine tête leurs chansons de mort. Cette expédition faite, M. de Champigny repartit pour le Montréal. Dans cette intervalle, M. le Marquis de Denonville, ayant pour conseil le Père Engelevant, jésuite, disposait le départ de son armée. Comme on était prêts à partir de Montréal,



arriva M. le Marquis de Vaudreuil, nommé commandant des troupes, qui débarqua à Québec le jour de la Fête-Dieu, n'ayant été en sa traversée de France que 29 jours. Cette même année, le reste de 35 compagnies complètes arrivèrent, à remarquer que le Roi avait donné le pouvoir à son gouverneur général de pourvoir aux emplois vacants, ce qui fit que les Sieurs de St. Ours, Duguay et la Durantaye, anciens capitaines de Carignan, furent remplacés, et le Sieur Delorimier, qui n'était que sergent, fait capitaine, à la place du Sieur Desfours qui mourut à l'Hotel-Dieu de Québec.

L'armée ainsi disposée partit de Montréal à la fin de Juin, arrivant à la Gallette qui est le haut de tous les rapides; nous y rencontrâmes Monsieur de Champigny, qui rendit compte à M. le Marquis de Denonville de l'expédition qu'il venait de faire, et continua sa route vers le Montréal; et nous nous rendîmes trois jours après au Fort Frontenac. Aussitôt arrivés on fit un détachement, qui, avec le canot qui convoyait les vivres, menèrent les Iroquois dans les prisons de Québec. Le Sieur Peré, qui était revenu l'année précédente d'Angleterre, fut envoyé avec un détachement de voyageurs à Quinté, à 25 lieues du fort, pour prendre tous les Iroquois qui y étaient résidents, et les amena aussi prisonniers, et de là envoyés aux galères à Marseilles.

L'année précédente, M. le Marquis de Denonville avait envoyé ordre aux Sieurs Deladurantaye, Dulhut et Tonty de faire descendre tous les Français voyageurs et tous les sauvages de bonne volonté, dont le rendez-vous était à la R. des Sables. Avant de partir du Fort Frontenac il voulait savoir si ses ordres étaient suivis; si bien que ces messieurs lui donnèrent avis qu'ils étaient à Niagara au nombre de 400 Français et environ 600 sauvages. Par ce nombre son armée se trouvait autour de trois mille hommes, et renvoya le dit canot à Niagara.

Notez que comme ces voyageurs venaient au rendez-vous, ils rencontrèrent quarante Anglais, d'Orange, vers le Détroit,

qui allaient en traite sur nos terres, lesquels ils pillèrent, et en enmenèrent quelques uns avec eux, entr'autres Lafontaine Marion, Français qui les guidait.

Avant de partir du Fort Frontenac il fit charger des vivres sur une des trois barques, avec ordre d'aller mouiller vers la Rivière aux Sables, ce qui fut suivi de point en point.

Quelque précaution que prit M. le Marquis de Denonville de cacher son dessein aux Iroquois, ils furent avertis, et comment un des prisonniers au fort ayant demandé à lâcher l'aiguillette, fut conduit à une guérite qui servait de lieux par un soldat. Quoique les murailles aient 16 pieds de hauteur, le prisonnier sauta du haut en bas, probablement sans s'incommoder. Le soldat se mit à crier, mais avant que la porte du fort fut ouverte, le prisonnier fut dans le bois, et fut donner avis aux villages de tous ces mouvements, et donna occasion aux Sonnontouans de s'assembler environ 600.

Partant du Fort de Frontenac nous prîmes la route par l'île au Chevreuil, de là à la rivière de la Famine. Tout le long du lac en doublant la pointe au-dessous la rivière des sables nous vîmes les voyageurs qui doubleraient la pointe au-dessus, en sorte que nous débarquâmes en même temps. Le lendemain on fit des détachements pour construire un fort de pieux, qui en trois jours fut achevé.

Le conseil de guerre fut tenu, qui condamna Lafontaine Marion à avoir la tête cassée, ce qui fut exécuté sur le champs.

Le fort étant fini, l'ordre fut donné que chacun portât des vivres pour douze jours. L'armée fut divisée en quatre bataillons de troupes réglée et quatre bataillons de milices. M. le Chevalier de Callières marchait à la tête avec un camp volant de volontaires et de voyageurs, où étaient les Sieurs Deladurantaye et Dulhut; et le Sieur de Tonty, manchot, commandait les Illinois; d'autres commandaient les Outaouais et Hurons, quoique ces nations n'en font qu'à leur fantaisie.



On compte 12 lieues du bord du lac au grand village des Sonnontouans. La première journée nous couchâmes à moitié chemin ; le lendemain nous continuâmes, et comme il faisait extrêmement chaud on faisait fréquemment des haltes. M. de Callières, qui était un grand quart de lieue à la tête, s'étant arrêté sur un penchant au bas duquel était une espèce de fondrière, quelques-uns de ses gens y furent pour voir s'il y avait de l'eau, et apercevant quelque vestige des ennemis, en vinrent donner avis, sur quoi M. de Callières détacha un coureur pour avertir M. le Marquis de Denonville, qui marcha aussitôt. Lorsque les six cents Iroquois qui étaient en embuscade virent le gros de ses troupes, ils firent leur cri et commencèrent leurs décharges. Nos sauvages qui étaient à l'avant-garde lâchèrent pied, mais la contenance de M. de Callières et les Français qui étaient avec lui leur inspira de l'ardeur. Nous y eûmes sept hommes de tués, quelques-uns de blessés. Le Sieur de Louvigny, major, eut la forme de son chapeau percée d'une balle. M. le Marquis de Denonville, qui avait gagné la tête du premier bataillon, où tout le feu des ennemis s'adressait, n'y reçut aucun mal. Enfin les voyageurs et sauvages poursuivirent quelque temps l'ennemi, d'où, à leur retour, ils rapportèrent quatorze têtes ; ainsi les ennemis y perdirent 14 hommes. Comme il se faisait un peu tard, et que pour aller au village il y a un long défilé de broussailles, on coucha sur le champ de bataille.

Les ennemis ayant retourné à leur village, vidèrent leurs cabannes, et brûlèrent eux-mêmes leur fort et cabannes.

Le lendemain on prit la route du village, où nous ne trouvâmes que cendres ; les fourageurs trouvèrent des caches de blé-d'inde et de fèves, d'avior, quelques cochons et chiens ; d'autres déterraient les morts pour avoir leurs couvertes et ustensiles, qu'ils ensevelissent ; on fit de gros détachements pour couper tout leurs blé-d'inde, fèves et citrouilles. Ayant parcouru et ravagé les quatre villages sans voir aucun ennemi, nous retournâmes le 12<sup>e</sup> jour au

bord du lac, où nous restâmes deux jours. Le 3e jours nous partîmes pour Niagara, où l'on construisit un fort à quatre bastions de gros pieux, qui fut fait en huit jours.

On envoya un détachement de soldats, commandés par le Baron de la Houta (Hontan?), au Détroit, et Messieurs Deladurantaye, Dulhut et Tonty, avec les voyageurs et sauvages, s'en retournèrent à leurs postes.

Le fort étant fini, les gens du pays d'en haut partis, on fit un détachement de cent soldats d'élite, six officiers, un garde-magasin, trois charpentiers, commandés par M. DeTrois, après quoi M. le Marquis de Denonville, avec M. de Callières et les milices, prit la route de Montréal par le même coté du lac; et M. le Marquis de Vaudreuil, avec les troupes réglées, passa par le coté du nord du lac, en faisant le tour du cul-de-sac.

Comme M. le Marquis de Denonville avait gagné le devant, et que ses voitures étaient plus avantageuses que celles des troupes, lorsque nous arrivâmes au Fort Frontenac nous trouvâmes qu'il en était parti, y ayant laissé des ordres à M. le Marquis de Vaudreuil.

Enfin, voilà la prédiction d'un sauvage arrivée. Le nommé Louis Atarice, (Atarhea?) à qui Louis Quatorze donna son nom, étant en France, les missionnaires l'ayant chassé de la mission du Sault Saint Louis, lui ayant imputé d'avoir commis un inuste, lorsqu'il vit commencer la guerre dit à M. le Marquis de Denonville que son entreprise lui paraissait grande, que s'il n'y prenait garde de près qu'il ferait peut-être comme celui qui va fourgailler un nid de guêpes, qu'à moins qu'il ne trouve moyen de les écraser toutes à la fois, il court risque d'en recevoir des piqûres.

Nous n'eûmes pas plutôt quitté le pays des Iroquois que toutes ces nations s'assemblèrent et portaient comme des



forcenés pour venir sur nos côtes. Une de nos barques, venant de Niagara, fut attaquée sur le lac, mais la bravoure de quelques matelots Canadiens la défendit ; un père Jésuite qui y était eût grande peur.

Une autre barque était à la Galette pour y recevoir la charge des convois, Mr. le Marquis de Vaudreuil étant parti du Fort Frontenac avec les troupes, après y avoir laissé pareil nombre de garnison qu'à Niagara, commandé par M. de Valvaine (Vallerenne?), il fut camper au haut du rapide plat, huit lieues au-dessous de la Galette, afin de favoriser les convois ; il y en arriva dix canots, à qui on donna une escorte commandée par M. Demuy. Lorsque les premiers arrivés eurent fait leur décharge à la barque, elle se trouva pleine, et il restait encore trois canots chargés. M. Demuy leur ordonna d'aller jusqu'au fort, où il y a 25 lieues ; ils dirent qu'ils ne le pouvaient sans escorte. M. Demuy s'emporta et lâcha un coup de pistolet sur un des canoteurs ; enfin ils résolurent d'obéir. Aussitôt M. Demuy partit ; il n'était pas à deux lieues qu'une troupe d'Iroquois tombèrent sur ses trois canots, où il y avait trois hommes à chacun ; il y en eut deux qui se jettèrent à la nage, qui à la faveur de la barque, se sauvèrent dedans ; les autres furent tués et amenés prisonniers. Comme il y avait un canot d'écorce à la barque et des canoteurs, on l'envoya pour en donner avis à M. de Vaudreuil, qui avait décâmpé du rapide plat à l'arrivée de M. Demuy et fut camper à l'île aux chats, au-dessus du long saut, où le canot détaché arriva à minuit. Sur ses avis le conseil jugea qu'il n'y avait d'autre parti à prendre que de se rendre à Montréal. Ainsi on partit à la pointe du jour ; et M. Gaillard, commissaire, y oublia sa cassette, où étaient ses papiers, qui lui coûta cent écus pour l'envoyer chercher. Etant arrivées à Montréal, les troupes furent envoyées dans les quartiers d'hiver, partie occupées à travailler à l'enceinte de la ville, et moi envoyé à la prairie de la Magdelaine et St. Lambert y faire deux forts, un autre au Sault pour les sauvages, où l'on mit garnison. On fit en

autre vingt-huit forts dans le gouvernement de Montréal, où l'on obligea tous les habitants de s'y retirer et d'y apporter leurs effets, y ayant mis garnison dans chacun.\*

**1688.**—L'hiver, un parti de trois à quatre cents Français et sauvages furent bruler et saccager Corlard, village Anglais; on en amena nombre de prisonniers et des chevaux chargés des dépouilles; quelques-uns trainant de l'arrière, furent pris par les Iroquois.

Au mois de Février, un envoyé du Fort Frontenac arriva à Montréal, qui nous apprit que le scorbut était sur toute la garnison. M. de Callières, prévoyant les mauvaises suites, fit commander un détachement, tant des troupes que de la milice, pour secourir ce poste. Menant chacun une petite traîne chargée de rafraichissements, nous partîmes de Montréal au commencement de Mars. Dès que nous fûmes en route, les pluies furent si fréquentes que les glaces et les neiges devinrent impraticables. Nous fûmes jusqu'au côteau des cèdres, d'où, quatre jours après, nous fûmes contraints de relâcher, et il était temps, car, passant sur le Lac St. Louis, tout le lac se détacha et dérivait vers le Sault. Néanmoins nous atterrâmes à la Chine, d'où le Sieur Chevalier Daou (D'O ou D'Eau?), commandant le détachement, écrivit à M. de Callières le sujet de notre relâche, qui ordonna que nous resterions à la Chine jusqu'à la navigation, qui arriva bientôt; et à cet effet on disposa des canots et canoteurs pour quatrevingt hommes, savoir, trente soldats, six officiers, six mariniers pour les barques, le reste des voyageurs commandés par M. de St. Circq. Etant arrivés aux chenaux du long saut, un sergent des troupes eut quelque discussion, et mal à propos, avec un Canadien. M. de St. Circq menaça le Canadien et fit démonstration de frapper: tous les canoteurs prirent les armes; M. de St. Circq se retira dans sa tante, où la pluralité des officiers lui

\* NOTE EN MARGE.—Dans le même automne Chambly fut attaqué, et défendu par M. Duplessys. Il y eut quelques habitants pris, de même qu'à la prairie de la Magdelaine.



conseilla de ne plus rien dire, et nous continuâmes le voyage sans accident. Nous arrivâmes au Fort Frontenac vers le 20 Avril, où nous trouvâmes la garnison réduite à 12 ou 15 personnes, ce qui nous fit juger que celle de Niagara n'avait pas été mieux traitée. On disposa promptement une barque. Pendant que l'on l'amarinait, M. de St. Ciréq partit avec les Canadiens et quelques malades. Lorsqu'il fut dans les îles de Tonniata, comme il n'avait pu ou voulu agir en commandant, plusieurs canots se détachèrent pour chasser au gibier. Deux canots de ces mutins tombèrent dans une embuscade de quelques Iroquois, qui en tuèrent une partie et amenèrent les autres ; on voulut leur aller donner du secours, mais inutilement ; le reste se rendit à Montréal.

Enfin la barque équipée, des trente soldats qui avaient montés on en mit quinze et quatre officiers, un jésuite, le capitaine de la barque et dix matelots. Comme le capitaine manqua sa route en partant du fort, parce qu'il avait trop bu de vin, nous ne pûmes nous rendre à Niagara que le 12 de Mai, à minuit. Un des officiers vint à notre bord, qui nous dit que toute la garnison se portait bien ; mais lorsque nous fîmes au fort nous vîmes bien le contraire, puisqu'il y avait plus de 80 juste-au-corps pendus le long de la palissade ; enfin, il n'y avait que trois officiers et quatre soldats se portant bien, et cinq ou six moribonds que l'on transporta dans la barque ; il y en eut un qui mourut en le portant, les autres furent bientôt guéris ; et les quatrevingt Miamis que nous y trouvâmes campés, n'y avaient arrivé qu'à la fin d'Avril ; ils croyaient qu'ils seraient tous morts, mais ces sauvages allaient souvent à la chasse, qui ne leur laissèrent point manquer de chevreuil ni de dindes.

Ils nous apprirent que M. DeTrois, commandant, était mort le 8 Mai, et que c'était à lui à qui on attribuait la principale cause de la maladie, en ce que dès l'automne il avait retranché les vivres, refusé de tuer une vache qu'il avait, que par ce moyen on aurait eu le loin qui lui était destiné pour mettre dans les paillasses des soldats qui étaient

contraints de coucher sur la terre. Cette dureté détermina toute la garnison à former une sédition, c'est-à-dire d'égorger le commandant et quelques autres officiers, de qui ils n'étaient pas contents, et voulaient s'élire un commandant pour les conduire chez les Anglais, à la Nouvelle York ; de toute la garnison il n'y en eut que trois qui ne voulurent pas être de la partie. La veille que l'exécution devait se faire, un gros parti d'Iroquois se présenta devant le fort, qui de loin firent quelques escarmouches, et tinrent la garnison en haleine pendant plusieurs jours ; cela fit ralentir leur dessein, et plusieurs tombèrent malades, qui acheva de rompre leur projet.

Les quatrevingt Miamis qui étaient campés sous le fort ne voulaient point s'en retourner en leur pays sans avoir fait quelque tentative sur l'Iroquois ; ils partirent du fort environ soixante-cinq pour aller surprendre quelque village Sonnantouans. Lorsqu'ils furent aux approches, ils tombèrent dans une embuscade d'ennemis ; quelques coups furent lâchés de part et d'autre ; les Miamis prirent la fuite, et il n'y eut qu'un Iroquois de tué, de qui ils apportèrent la chevelure : enfin les premiers qui arrivèrent au fort nous dirent que tous leurs gens étaient défaits. Les femmes qui avaient resté au fort se mirent à pleurer, et ne cessèrent pendant trois jours que ces fuyards furent à se rendre les uns après les autres, en sorte qu'il ne leur manquait qu'un homme. Le lendemain ils se disposèrent à partir, et le firent en effet. Nous les traversâmes la rivière en bateau, et s'en furent à travers les bois pour gagner le Détroit, et de là traverser à leur terre.

Quatre jours après arriva celui qui manquait à la troupe, qui avait été huit jours sans manger, et qui avait une flèche à travers la cuisse. Notre chirurgien lui arracha en la faisant passer au travers de la cuisse, ce que le sauvage souffrit sans remuer, et en peu de jours fut guéri.

Vers la mi-Septembre deux barques arrivèrent avec ordre au commandant de brûler le fort, et de ramener les effets au



Fort Frontenac, et la garnison à Montréal, ce qui fut exécuté en quatre jours. Ainsi nous retournâmes au Fort Frontenac; nous prîmes des bateaux pour nous rendre à Montréal, menant le Miamis avec nous.

Etant arrivés à Montréal, nous apprîmes que plusieurs partis Iroquois avaient paru dans les côtes de Chateauguay, de la prairie de la Magdeleine, à Chambly, et à Sorel, où ils avaient pris un nombre d'habitants et soldats, pour ne pas suivre les ordres qui défendaient de sortir sans escorte. Pour ravitailler le Fort Frontenac il se faisait annuellement de gros détachement; cette année il était de 800 hommes, commandés par M. de Callières, et avant de partir du fort on faisait et voiturait tous les bois de chauffage de la garnison.

Je ne sais si M. le Marquis de Denonville s'aperçut qu'il avait mal enfourné, l'affaire lui paraissant sérieuse, puisque l'ennemi était maître de la campagne, et que la plupart des terres ne pouvaient plus s'ensemencer. Il fit passer M. le Chevalier de Callières en France, et mal à propos, puisqu'il était le seul qui tenait son gouvernement dans le devoir, et en qui nos sauvages alliés avaient beaucoup de confiance. Aussitôt qu'il fut parti, M. le Marquis de Vaudreuil resta commandant à Montréal, et permit à tous les habitants d'aller demeurer à leurs habitations.

Comme le gouvernement de Montréal était le théâtre de la guerre, M. le Gouverneur Général s'y rendait à la fonte des neiges et des glaces; on y faisait aussi tous les préparatifs. Les magasins bien fournis, quoique celui de Montréal brula au mois de Mars, qui appartenait à M. du Séminaire, d'où on ne put sauver que quelques quarts de lard.

M. le Marquis de Denonville y étant arrivé, il ordonna un camp volant de deux cents hommes, commandés par M. de Subereuse (Subercase), qu'il fit camper à Verduin, distant de deux lieues de Montréal, pour être à portée de donner du secours où il serait besoin.

**1689.**—Comme les ennemis ne faisaient aucun mouvement, que tout paraissait tranquille, chacun se flattait qu'ils étaient humiliés, et on les attendait pour venir demander la paix. Dans cette confiance, les officiers des postes éloignés, depuis le bout de l'île de Montréal jusqu'à Sorel, furent à Montréal faire leur cour à M. le Général. Dans ces intervalles, Louis Atarhea, de qui j'ai déjà parlé, qui était relégué de la mission, eut avis par quelques-uns des ennemis qu'ils faisaient un gros armement pour venir fondre sur la colonie ; il ne manqua pas d'en informer M. le Général, qui en conféra avec les jésuites, qui paraissaient les seuls de son conseil, qui lui dirent que Louis Atarhea était un mauvais génie, que l'on ne devait donner aucune créance à ce qu'il disait. Enfin arriva le 2 Août, que les principaux officiers des postes étaient à Montréal ; M. de Galifet se trouva commandant au camp de Verduin. A 4 heures du matin nous entendîmes tirer un coup de canon ; j'en fus avertir M. de Galifet, qui ordonna que les soldats fussent alertes ; à peine étaient-ils hors de leurs tentes qu'il passa un Canadien qui nous dit que toutes les habitations de la Chine étaient en feu ; nous prîmes les armes. Peu de temps après nous vîmes venir en fuyant quelques habitants que les Iroquois poursuivaient : je demandai vingt hommes pour aller au devant pour repousser les ennemis ; en effet je les arrêtai : mais le commandant m'envoya défendre de passer outre. Je me retranchai sur l'endroit, et nous fusillâmes quelque temps, presque hors de portée ; mais je voyais avec chagrin qu'une vingtaine d'Iroquois n'arrêtaient, et qu'à notre vue ils vidaient les maisons et s'en allaient chargés des nipes. Comme le coureur ne fut pas longtemps à se rendre à Montréal, il y fut assez tôt pour y répandre l'épouvante. On ferma les portes de la ville, craignant que l'ennemi ne la fit assiéger ; les officiers qui avaient quittés leurs postes, comme je l'ai dit ci-dessus, étaient fort pressés de s'y rendre, mais ceux qui étaient du haut de l'île, il ne leur était pas possible de passer. Enfin arriva M. de Subercase, qui, sans hésiter, nous fit marcher à l'ennemi ; à son détachement se joignirent



environ cent volontaires, tous gens résolus à bien combattre. Etant arrivés à la Chine nous prîmes quelques soldats dans les trois forts ; enfin il nous sembla à tous que nous allions aux noces particulièrement, lorsque nous vîmes les maisons embrasées, plusieurs habitants attachés et brûlés. Après avoir détaché le fort volant, M. de Subercase, comme les ennemis étaient retranchés à une demi-lieue plus haut, et qu'il fallait passer dans le bois, ce que nous avions appris par un chirurgien qui s'était sauvé de leur camp, fit marcher les volontaires sous les ailes. A peine avions nous entré dans le bois, que le cri se fit de la queue à l'avant, halte à la tête. M. de Subercase ne voulut point s'arrêter, courant au lieu de marcher, mais M. de Vaudreuil le joignit, qui lui dit qu'il avait ordre de M. le Marquis de Denonville de ne rien risquer, et qu'il fallait relâcher ; ils en vinrent aux gros mots, cependant il fallut obéir. Pendant cette halte, un officier et quelques soldats s'avancèrent dans le bois, et sur leur route trouvèrent trois Iroquois qui dormaient ivres ; ils les menèrent au camp. Cet exemple engagea M. de Subercase à insister à son premier dessein, qui tendait à la destruction entière de l'Iroquois, puisque toutes leurs forces étaient rassemblées dans leur camp, et que les trois-quarts étaient morts-ivres des eaux de vie qu'ils avaient prises chez les habitants, ainsi que nous l'apprîmes la nuit suivante par un habitant qui se sauva. Pour conclusion, nous relachâmes au fort volant pour observer la contenance de l'ennemi, qui passèrent la nuit sans sentinelle, comme il leur est ordinaire. Le soir, on s'aperçut qu'il n'y avait presque pas de poudre au fort ; je fus détaché la nuit en canot pour en aller chercher deux barils au Fort Cuillerier.

Le lendemain on était en attention si l'ennemi ferait quelque mouvement. Vers les dix heures nous les vîmes doubler au large de l'île de la Présentation, parce qu'au dedans il y avait un fort qui était très bien gardé, et où trois Iroquois furent tués ; ils se laissaient dériver dans leurs canots, et vinrent atterrir à un demi-quart de lieue du fort.

Quelque temps après ils commencèrent à défiler par pelotons à travers le désert, hors la portée du mousquet. On ne connaissait rien à leur dessein, puisqu'ils n'attaquent jamais des forts, et je crois qu'il n'en avaient point d'autres que pour nous braver, de quoi la plupart de nos troupes gémissait, puisque dans d'autres temps quatre cents hommes les auraient tous mis en fuite ; il n'y avait même qu'à les couper lorsqu'ils furent divisés, et aller rompre leur canots, puisque pour lors nous étions environ 500 hommes dans le fort et qu'il n'y avait pas cent hommes à garder les canots. Cela nous prouve que la main de Dieu était appesantie. Comme nous étions dans l'inaction chacun murmurait, et nous voyions, à notre honte, qu'un seul habitant avait défendu sa maison, ce qui détermina M. de Subercase à demander cent volontaires pour faire une sortie, ce qui lui fut accordé. Comme on était pressés à sortir, M. de St. Jean, plus ancien que lui, dit que c'était à lui à marcher ; après la décision en sa faveur, nous sortîmes pour gagner l'abri des masures d'une maison incendiée. En y allant, les ennemis qui étaient embusqués dans un petit bois nous fusillèrent, et nous de même sur eux, et tout cela coups perdus, puisque chacun était à l'abri. Comme nous étions dans cette action, j'aperçut un gros parti de Français et sauvages qui partaient du Fort Rémy pour nous venir joindre. J'en averti M. de St. Jean, et lui fit envisager que les ennemis pourraient les couper et les tailler en pièce, et lui montrai qu'à la faveur de l'écart de la rivière nous pouvions nous joindre sans beaucoup risquer ; il me dit qu'il n'avait pas ordre d'aller plus loin. Ce détachement était de 50 hommes Français et trente sauvages, nos alliés, commandés par le Sieur Delarabere (Rabeyre?), lieutenant, et le Sieur Caron de Longueuil, à présent gouverneur des Trois Rivières, son second, et trois autres officiers. Comme ils marchaient dans le grand chemin, lorsqu'ils furent à deux grandes portées de mousquets de nous, les ennemis les investirent. Il n'y eut que nos sauvages qui presque tous s'y firent tuer ; le baron de Longueuil y eut le bras cassé, quatre de nos sauvages



l'emportèrent au Fort Rémy, où quelques-uns des meilleurs coureurs se sauvèrent ; tout le reste furent pris prisonniers, et ensuite plus de la moitié brulés ; il y eut environ vingt de nos sauvages brulés, à qui les Iroquois levèrent la chevelure. En voilà assez pour grossir l'orgueil des ennemis, aussi se retirèrent-ils sans aucune embuche, et il ne se passait presque pas de jours qu'ils ne fissent bruler quelques Français, pendant leur route. Ils réservèrent Larabere (La Rabeyre ?) pour en donner le spectacle au village, où il fut brulé à petit feu ; le Sieur St. Pierre Denis de même : Villedonné et Laplante furent conservés, et par la suite se sont sauvés de leurs mains. Le corps des troupes Iroquoises n'était pas à moitié chemin de leur pays qu'il s'en détacha presque la moitié en différentes parties, qui investirent tout le reste du gouvernement, suivant la prédiction de Louis Atariata.

Par le chirurgien qui s'était sauvé du camp des ennemis, qu'ils avaient pris au Fort Frontenac, nous apprîmes que les Iroquois furent au fort dire à M. de Vallerenne qu'ils venaient à Montréal pour faire la paix, mais qu'ils avaient quelques malades, qu'ils le priaient de leur prêter son chirurgien et aussi le père Millet, qui disposa le commandant à leur accorder cette grâce ; Mlle Dalonne, qui pour lors était au fort, voulut être de la partie. Ainsi ils furent tous les trois au camp des ennemis pour ne plus retourner au fort. Ils amenèrent le chirurgien à l'expédition de la Chine, d'où il se sauva, comme je l'ai ci-devant dit, envoyèrent le père Millet et la demoiselle Dalonne à leurs villages, après les avoir très maltraités. Pour le chirurgien ils en eurent grand soin, sous la croyance qu'ils en auraient besoin. Comme il y avait un parti d'ennemis derrière la Pointe-anx-Trembles, les habitants proposèrent de les aller combattre, et prirent M. de Colombes, officier, pour les commander. Ils eurent le malheur d'être surpris, la plupart pris, et le Sieur de Colombes tué avec trois ou quatre habitants.

Le reste de l'automne se passa à courir par détachement de poste en poste, et comme il y avait nombre de voyageurs

à Montréal, on créa une compagnie de cent hommes de ces gens là que l'on appelait mousquetaires, avec une solde de 7½ sols par jour. Il y avait brigadiers et sous-brigadiers, et M. le Marquis de Vaudreuil en était le commandant. Il semblait que sous ce nom les ennemis n'oseraient jamais paraître. Il y en eut un qui insulta un des premiers capitaines, qui fut mis en prison; tout le corps des mousquetaires menaça de prendre les armes pour forcer la prison: le gouverneur fit élargir le prisonnier. Aussi dès qu'il y avait quelque signal que les ennemis eussent paru quelque part, le corps des mousquetaires partait, mais marchait si lentement ou avec si peu de bonheur qu'ils n'ont jamais pu rencontrer l'ennemi; il semblait qu'ils fussent d'intelligence. Comme on se défiait de ses forces, M. le Marquis de Denonville envoya à travers le bois le Sieur Pierre de Repentigny pour porter les ordres à Monsieur de Vallerenne de faire sauter par la poudre le Fort Frontenac; il y a arrivé assez tôt pour faire effectuer les ordres, car peu de jours après son départ arriva Monsieur le Comte de Frontenac qui venait relever Monsieur le Marquis de Denonville, qui, dès qu'il apprit les ordres d'abandonner le fort, dépêcha des ordres contraires, mais l'expédition était faite, ces derniers ayant trouvé Monsieur de Vallerenne et la garnison en chemin.

Le Fort Frontenac était et est encore à quatre bastions. Dans deux des bastions, il y avait à chacun une tour voutée pour servir de magasin; tout ce qui ne put pas se mettre dans les bateaux pour être transporté à Montréal fut mis dans les tours, auxquelles on mit toutes les poudres avec des mèches pour prendre en feu dans un espace de temps, et auparavant de partir on coula à fond les trois barques qui étaient au port, et ensuite s'embarquèrent. Lorsqu'ils furent à une lieue, ils entendirent l'effet des poudres, mais il n'y en eut qu'une qui prit en feu, l'autre se conserva. Il y avait des ennemis qui n'étaient pas loin, qui y vinrent au bruit, et trouvèrent le fort abandonné et un bon magasin d'armes et



de munitions de bouche et de guerre dans la redoute qui n'avait point sauté.

J'ai déjà dit que l'on avait envoyé quarante et quelques Iroquois aux galères; ils y périrent tous excepté trois, que M. de Frontenac ramena, l'un desquels, qui s'appelait Harchouara (Orehaoué?), chef, nous a beaucoup servi pour parvenir à la paix, auquel on a donné jusqu'à sa mort la paie de capitaine.

Monsieur le Chevalier de Callières revint avec M. de Frontenac, qui trouva son gouvernement bien dérangé. Il commença par ordonner une nouvelle enceinte à la ville de gros pieux de cèdre portant quinze pieds hors de terre.

Monsieur de Frontenac n'eut point d'autre attention que de faire la paix, aussi fit-il partir Harchaouaré? avec des colliers pour inviter les Iroquois à venir voir leur ancien père qui venait pour leur donner à teter; voilà les termes. La négociation d'Harchaouaré n'eut point de lieu.

**1690.**—Enfin M. de Frontenac envoya le Sieur Chevalier d'Eau, lieutenant, en ambassade, menant avec lui le Sieur La Chauvignerie, le fils de Bouat, le Sieur La Beaussière, et l'interprète Collin. Les colliers présentés, on n'y fit point d'attention. On voulut mettre l'ambassadeur au poteau pour le bruler; les Flamands l'enlevèrent et l'enmenèrent à Orange; La Chauvignerie fut donné aux Anoyos (Onneious?); La Beaussière et Collin furent brulés; et le fils de Bouat mourut de la petite vérole. Voilà leur destinée. L'Iroquois disant qu'il ne connaissait plus de père parmi les Français, puisque l'on les avait mis à la chaudière, et des plus belles envoyèrent des partis sur toutes les habitations, qui nous tenaient resserrés dans les forts.

La conduite des Iroquois fut très sensible à M. de Frontenac, qui s'était flatté de fléchir ces nations. Il ne se rebutta pas, car souvent on prenait de ces gens là, qu'il renvoyait avec

des présents et beaucoup de courtoisie, de quoi ils abusaient tout à fait, ne faisant point de quartier à tous les Français qu'ils prenaient.

Comme les voyageurs avaient intérêt de monter aux Outaouais pour leur commerce, il en partit un convoi escorté par un détachement des troupes, commandés par le Sieur de la Gemberay (Jemberaye?), où s'était joint un nombre de sauvages de Temiscaming. Lorsqu'ils furent au long saut, un parti d'Iroquois les surprit, et fit plusieurs prisonniers Français. Le Sieur de la Gemberaye se cacha dans l'eau à l'abri d'un buisson, et les sauvages se sauvèrent de l'autre bord, qui, le lendemain, trouvèrent le Sieur de la Gemberaye, qu'ils ramenèrent à l'île de Montréal. Enfin toutes les issues étaient gardées, et toutes les côtes investies; on faisait tous les jours à Montréal de gros détachements. M. Duplessy, qui avait un fusil à cinq coups, n'avait jamais pu les approcher. Comme on avait mis dans tous les forts un canon à chacun pour donner les signaux, il n'y avait point de jour que l'on ne l'entendit, soit à la Chenaye ou ailleurs, où les mousquetaires couraient sans rien trouver.

Comme, pour lors, le gouverneur général tenait pendant tout l'été son siège à Montréal, il n'en partit qu'après les récoltes. Etant à une demi-lieue de cette ville, il rencontra un canot envoyé par M. Prevot, commandant à Québec, qui lui donnait avis qu'il y avait une flotte Anglaise auprès de Québec. A cet avis, M. de Frontenac envoya un exprès à M. de Callières pour qu'il descendit incessamment avec toutes les troupes et milices. L'ordre fut bientôt suivi, car du même jour tous les officiers des quartiers eurent ordre de se rendre le lendemain à Boucherville avec toutes les vivres qu'ils pourraient trouver, les magasins du Roi étant vides. Le lendemain au soir, malgré la pluie, les ordres furent exécutés, et nous en partîmes la nuit. Le troisième jour nous arrivâmes au Cap Rouge, où nous apprîmes que la dite flotte était devant Québec. Nous laissâmes en ce lieu nos



bateaux et fûmes à Québec par terre, où nous arrivâmes à nuit close. Comme il n'y avait ordinairement que deux tambours, il s'en trouva plus de vingt, ce qui fit dire au Sieur de Grandville, qui était prisonnier à bord du Commandant, que M. de Callières avec les troupes était arrivé. Nous apprîmes en arrivant que le Général Filipe (Phipps?) avait fait sommer M. le Comte de Frontenac de lui livrer la place, à quoi l'envoyé ajouta, tirant la montre de sa poche, qu'il ne lui donnait qu'une heure. Monsieur de Frontenac lui dit que quand il serait assez lâche de vouloir acquiescer à sa demande; qu'il y avait de trop braves officiers pour s'y opposer, qu'il n'avait qu'à dire à son général qu'il n'avait point d'autre réponse à lui faire que par la bouche de ses canons. Pendant ce temps et auparavant on avait et on disposait des retranchements et batteries pour se bien défendre. Ce qu'il y avait de fâcheux, c'est qu'il n'y avait que très peu de vivres; faute de pain la plupart mangeaient de la viande, qui n'était pas rare, puisque l'on fit entrer dans la ville nombre de bestiaux.

Le lendemain les ennemis ne firent point de mouvement que d'envoyer un petit bâtiment vers la petite rivière, où il s'échoua. Nous y courûmes à marée basse pour l'enlever, mais il était bien défendu, et de son bord, et de la flotte, qui canonnaient sans relâche.

Le surlendemain, à marée basse, nous vîmes nombre de chaloupes qui portaient de la flotte pour mettre à terre à Beauport. Les volontaires de Montréal, commandés par le Sieur de St. Helaine, y accoururent pour joindre les habitants de Beauport et Beaupré, ce qu'ils ne purent faire; mais ces derniers qui étaient en embuscade avec quelques-uns de Montréal qui les avaient joint, firent deux décharges dans leurs bataillons (Anglais?), qui ne les ralentit point du tout. Nous y eûmes un officier et deux Canadiens tués. Comme l'ennemi gagnait les hauteurs, le Sieur de St. Helaine, avec son détachement, les arrêta, parce qu'il s'était retranché derrière des maisons, ce qui les fit détourner sur la gauche,

et se campèrent hors la portée du fusil ; après eux marchaient sept pièces de campagne, qui ne leur servirent de rien que pour les abandonner par la suite. Leur descente faite, deux vaisseaux se détachèrent pour venir devant la ville, qui furent s'emboşser vis-à-vis les plates-formes, où nous avions des canons de 36 et de 18. Le Sieur de St. Helaine qui avait disposé une de ces batteries y accourut. Aux approches des vaisseaux, les batteries d'en haut les avaient déjà incommodés, mais lorsqu'ils furent embossés ils n'y pouvaient presque plus plonger ; mais les gros canons, quoiqu'il n'y en eût que six pièces, dont une créva, les incommoda si fort que deux heures après ils filèrent leurs cables et se mirent plus au large, d'où ils canonnière une partie de la nuit et un peu le lendemain, après avoir été très endommagés du canon de la ville. Un baton de pavillon étant tombé à l'eau ils voulurent s'approcher de la côte de Lauzon et à l'ans des mers, mais les Canadiens y étant en embuscade le contraignirent de retourner à la rade, sans avoir fait pour dix écus de dommage à la basse-ville, ni personne tué ni blessé qu'un écolier, à qui un boulet qui frappa au clocher, tomba sur sa tête, qui le tua.

A l'égard des bataillons qui avaient fait descente, le troisième jour, voulant s'approcher de la petite rivière, M. de Frontenac, à la tête des troupes, se campa vis-à-vis, pendant que notre camp volant les harcelait nuit et jour, où le Sieur de St. Helaine, après avoir quitté sa batterie fut joindre son parti, où il eut la cuisse cassée d'un coup de mousquet, et mourut quelques jours après ; nous y eûmes aussi quelques Canadiens légèrement blessés.

Comme nos camps volants étaient souvent rafraîchis, les ennemis ne pouvaient prendre aucun repos. Le cinquième jour au matin, comme les gens de Beauport approchaient du camp des ennemis, ils n'y trouvèrent que les sept pièces de canon qu'ils y avaient abandonnées, qu'ils amenèrent à Beauport.



Les vaisseaux qui avaient canonné sur la ville étant retournés joindre leur flotte, où ils furent tranquilles huit jours ; et comme on appréhendait qu'ils ne fissent une descente à l'île d'Orléans, quoique les habitants y fussent en garde, M. de Frontenac y envoya un détachement de deux cents hommes, commandés par M. de Subercase. En traversant en bateau, nous passâmes à une portée de mousquet de la flotte, sans qu'ils nous fissent aucune insulte. Nous ne fûmes pas plutôt à l'île que les pluies se débordèrent et continuèrent quatre jours ; les ennemis étant toujours à la mer. Le cinquième jour, nous vîmes un mouvement de chaloupes qui allaient des bords des ennemis à la Pointe de Lévy, où le Sieur de Lavallière, capitaine des gardes de M. de Frontenac, s'était rendu avec un nombre de prisonniers Anglais qu'il y avait amenés pour faire les échanges du Sieur de Grandville et autres Français prisonniers. Les échanges finies, les ennemis commencèrent à défiler le long de l'île, hors la portée de nos fusils, où ils demeurèrent deux jours. Pendant ce temps là le détachement resta au bivouac ; à la vérité, le jour on laissait dormir une partie des soldats, et pour les faire subsister, les vivres nous ayant manqué, et les habitants de cette côte ayant vidé leur maisons, il nous fallut tuer des bœufs, que l'on fit payer aux propriétaires par le Roi. Le septième jour de notre séjour à l'île, les ennemis étant par le travers de la paroisse St. Jean, demandèrent permission à M. de Subercase d'acheter quelques rafraichissements, lequel leur accorda. Les habitants leur en ayant amené à leur bord, qui furent bien payés ; après quoi la flotte leva l'ancre pour s'en retourner.

Comme nous eûmes avis que nos vaisseaux, au nombre de trois, sur lesquels étaient chargés les fonds des troupes et les effets du Roi, étaient en rivière, on fit partir un gros détachement de troupes et milice, lesquels, avant que les ennemis fussent descendus, joignirent les vaisseaux aux Bergeronnes, où ils prirent la résolution de faire entrer les trois vaisseaux dans le Saguenay, à l'abri d'un cap qui

s'appelle la Boule, où il y a une petite anse de sable, où l'on enfouit quatre ou cinq cent mille livres d'espèces, étant défendues par une batterie de canon que l'on avait mise à terre. Lorsque les ennemis furent vis-à-vis le Saguenay, se défiant que nos vaisseaux étaient dedans, ils firent tous leurs efforts pour y entrer, mais les courants et les vents les en empêchèrent ; ainsi ils continuèrent à sortir du fleuve. Deux jours après nos vaisseaux sortirent ; le vent nord-est qui leur fut favorable pour se rendre à Québec, qui fut tout à fait contraire aux ennemis. Autant que l'on en a pu juger par les débris, plus de la moitié périt dans la rivière, et peu se sont pu rendre à Boston.

A remarquer que comme les ennemis montaient le fleuve pour se rendre à Québec, où ils s'étaient flattés de mettre à terre sans opposition, lorsqu'ils furent aux premières habitations ils crurent qu'il n'y avait qu'à débarquer et se mettre à table ; ils furent surpris que pour la première entrée on leur servit une salve de coups de fusils. A la Rivière Ouelle, le Sieur de Francheville, curé, prit un capot bleu, un tapebord en tête,\* un fusil en bon état, se mit à la tête de ses paroissiens, firent plusieurs décharges sur les chaloupes, qui furent contraintes de se retirer au large avec perte, sans avoir blessé un Français.

Nos trois vaisseaux étant arrivés à Québec, on ne songeait plus qu'à rendre grâce à Dieu par des prières publiques, et à se divertir. M. le Marquis de Vaudreuil et M. de Ramezay se marièrent ; enfin les trois-quarts du temps se passèrent en réjouissances.†

Comme nous étions bien avant dans Octobre, et que les vivres étaient rares à Québec, les habitants n'ayant pas

---

\* Tapabor, bonnet de campagne dont les bords se rabattent pour garantir des mauvais temps.—(*Dictionnaire de l'Acad.*)

† Il est à croire qu'il épousa une Canadienne. Si je me souviens bien, M. de Montcalm parlait plus tard assez dédaigneusement de la famille du Gouverneur.—(*Note en marge du Manuscrit.*)



encore battu de blé, on fit partir les troupes destinées pour le Montréal, où était le théâtre de la guerre des Iroquois. Ils n'étaient pas au quart du chemin qu'il leur fallut abandonner leurs bateaux, le temps étant venu si neigeux et si froid que la rivière était aussi garnie de glaces qu'au plus fort de l'hiver, ce qui contraignit les troupes d'aller à Montréal sur les glaces et neiges, et les trois vaisseaux qui étaient en rade contraints de filer leurs cables, et de s'échouer au cul de sac et à l'Avenue Beaudoin. En peu de jours la rivière fut glacée pour pouvoir aller à Beauport dessus; le mauvais temps fit que l'on désagréa les vaisseaux, ne voyant point d'apparence de les pouvoir renvoyer en France. Arrivant le 15 Novembre, le temps se tempéra et se mit au beau; les glaces se dissipèrent, du moins dans le chenail. M. de Callières qui n'était pas encore parti pour le Montréal, se disposait d'y monter sur des traînes tirées par des chiens, mais le temps vint si favorable que nous partîmes de Québec en canot d'écorce le 22 Novembre, et arrivâmes à Montréal le 28 du même mois, ayant fait garnir les dedans de nos canots avec des peaux de veau crues pour les garantir des glaces.

Cette disposition de temps invita M. de Frontenac à faire partir un des trois vaisseaux pour porter les nouvelles en France. L'ordre fut donné au Sieur Darisenery, commandant la frégate *La Fleur de Mai*, qui partit de devant Québec le 28 Novembre, et se rendit en peu de temps à La Rochelle.

Notez qu'un de nos vaisseaux venant de la Baie de Husson (Hudson,) allant à Québec pour y débarquer le Sieur de Maricourt et autres Canadiens, arrivant vers l'Île aux Coudres apprit que les Anglais étaient devant la ville, ce qui le détermina, après avoir mis ses passagers à terre, de faire sa route en France, où il informa la Cour du siège des Anglais devant Québec.

**1691.**—JUN.—L'hiver de 91 il y eut un parti de Canadiens qui fut faire quelques prisonniers sur les côtes de Boston, et

M. de Frontenac, pour animer nos sauvages alliés à ne point se réconcilier avec l'Anglais, leur promit dix écus par chaque chevelure qu'ils apporteraient, ce qui faisait que nous avions toujours des partis en campagne, et souvent des chevelures, de qui nous pouvions rien apprendre. Ainsi dans la suite on changea cet ordre, c'est à dire que les chevelures furent mises à bas prix, mais que pour chaque prisonnier on donnait vingt écus, c'est à dire de ceux qui seraient pris autour de Boston ou d'Orange, et pour ceux de la campagne dix écus, et tout cela afin de pouvoir savoir des nouvelles certaines.

Comme M. le Comte de Frontenac se fiait entièrement sur M. de Callières, il ne faisait pas grand séjour à Montréal, et il n'y monta point cette année. A peine les semences furent commencées que les ennemis parurent aux côtes de Montréal. M. de Callières envoya un gros détachement à l'Île Jésus et la Chesnaye; un autre aux côtes du sud. Comme on les relevait de temps en temps, ce fut à M. Demine (Demuy ?) et à M. le Chevalier de Crisafy à marcher. M. Demine me fit major de son détachement, qui était de cent soldats; les deux capitaines me firent l'honneur de me rendre maître de la marche, par les connaissances que j'avais de toutes les avenues; et d'ailleurs, quoique nous n'eussions pas de fusil à cinq coups, nous n'avions pas moins d'empressement à trouver l'ennemi, ce qui n'était pas bien difficile, puisqu'il y en avait dans presque toutes les côtes, mais il fallait jouer de ruse; pour y réussir, il fallait se cacher et faire les approches comme sur une bête féroce.

Dans ce temps là on ne voyageait de Montréal à Québec et à Chambly guère qu'en barques ou en brigantins, construits exprès. Pour lors il y en avait un qui venait de Chambly, commandé par M. de Vallerenne: comme il passait par notre travers à Repentigny, et que nous étions au Cap St. Michel, je fus lui demander des nouvelles, qui me dit que passant devant St. Ours et Contrecoeur, qu'il avait vu toutes les



maisons en feu, que nous n'avions qu'à prendre nos mesures là-dessus. J'en fus informer mon commandant, qui consentit, par les connaissances que j'avais, que nous irions la nuit nous emparer d'un fort abandonné, qui était sur le passage des ennemis, ce qui fut effectué. Nous y passâmes toute la nuit et la journée suivante sans rien voir, ce qui me donna l'envie d'aller à la découverte la nuit suivante ; je partis à nuit close avec 7 soldats, avec un canot d'écorce. A peine eûmes nous fait une demi lieue que treize canots ennemis voulurent m'investir ; les soldats, sur qui j'avais le plus compté, furent démontés. Comme nous étions hors de la portée du fusil, après avoir rassuré mes gens, qui, malgré moi, voulaient gagner terre, je leur fit prendre le fil de l'eau, et sept hommes vigoureux qui ont peur, lorsqu'ils sont un peu rassurés, en valent quatorze, si vrai, qu'en un moment nous perdîmes l'ennemi de vue ; à la vérité, je m'éloigne de mon détachement. Je fus aborder au fort de Contreccœur, où le Sieur de Bourchemain commandait sept soldats et sept habitants, qui n'avaient point de pain, et je n'en avait pas non plus. Comme je me déterminais à repartir, le chenal étant bien large pour dérober ma marche, nous aperçûmes, à la lueur des étoiles, les canots qui m'avaient poursuivi, à la portée d'un boucanier de terre. Comme je n'écris ceci que pour rapporter tous les faits, je n'en puis changer la nature sur ce qui me regarde. Les ennemis étant si près, je ne pouvais sortir sans être vu, et lorsqu'ils disparurent, je ne pouvais découvrir la route qu'ils faisaient, ainsi il fallut malgré moi coucher au fort ; et je priai le commandant de faire tirer un coup de canon, qui était le signal que j'avais donné à M. Demine, en cas que je fusse coupé par les ennemis. Le Sieur de Bourchemain me raconta que sept jeunes enfants, garçons et filles, gardant les bestiaux à la vue du fort, avaient été pris et enmenés par les ennemis, et que deux soldats qui allaient à St. Ours auraient été pris de même, puisqu'ils passaient dans le même bois ; ce qui fut vrai, car le lendemain, à la pointe du jour, je fus à St. Ours, où l'on me dit qu'ils ne s'étaient point rendus.

Après avoir appris de M. de Saint Ours tous les dégats que les ennemis avaient faits sur sa seigneurie pendant huit jours, et que la nuit précédente, le nommé Dolon ayant traversé à sa terre, lorsqu'il voulut s'en retourner, il vit un si grand nombre de canots, qui contenaient autant d'espace que la grandeur d'une île qui était devant. Effectivement, je donnai créance à ce qu'il me dit, en ce que, avant de partir de Montréal, M. de Callières m'avait dit avoir reçu avis qu'un gros nombre d'Anglais se devait joindre à l'Iroquois pour venir faire des incursions le long du fleuve. Après toutes ces connaissances, je retournai à Contrecoeur, où il n'y a qu'une lieue de distance, afin de me disposer à quelque prix que ce fut d'aller joindre le détachement. Y étant rendu, j'étais fort embarrassé sur la route que je devais prendre, ayant près de quatre lieues à faire; enfin, un petit vent nord-est qui se leva me détermina, faute de voile, de faire assembler deux des couvertes des soldats pour en faire, afin qu'à la faveur du vent et de nos fusils nous puissions tenir le milieu du chenail, qui est hors de portée du mousquet. Tout étant ainsi disposé, je vis paraître une barque à la voile, à deux lieues au nord à nous, ce qui me fit prendre le parti de l'aller attendre en sa route pour m'embarquer dedans. Cette résolution prise, les sept habitants me proposèrent, en attendant la barque, d'aller ensemble à l'île de la Valtrye, y charger mon canot et leur pirogue de viande de bœufs que les ennemis y avaient tués. La chose conclue, comme nous faisons la traverse, le vent devint si fort que les habitants furent obligés de relâcher. Comme j'avais un bon canot d'écorce, je résistai, et j'abordai la barque, quoique, pendant l'approche, le Capitaine Loyseau me prit pour des ennemis. Etant entré dans la barque, et voyant que le vent parraissait être de durée, [en doublant l'île de la Valtrye nous vîmes les ennemis qui étaient aux maisons, sans en pouvoir distinguer le nombre,\*] sur quoi j'écrivis à M. de Callières, et lui fit un détail de ce que j'avais appris à St. Ours et à Contrecoeur, et le reste, et de la

\* Les mots enfermés sont une note mise à la marge dans l'original.



manière que M. Demine était posté pour surprendre les ennemis. Le vent continuant bon, frais, la barque fut bientôt au bas de Repentigny, par le travers du fort, où était M. Demine. Quoique la rivière fut extrêmement agitée du vent, je débarquai, et la barque continua sa route, qui arriva à Montréal peu après midi, et moi je mis à terre, où M. Demine me vint embrasser la larme à l'œil, tant par la crainte que je n'eusse été pris que par le contretemps qui lui était arrivé le matin, et voici comme ils me le racontèrent : Pour tâcher de découvrir l'ennemi de loin, les déserts ayant une grande étendue, on avait mis une sentinelle sur le haut d'une maison, à côté d'une cheminée, qui, dès le petit matin, découvrit deux Iroquois qui allaient au fort à pas de découvreurs. Le commandant donna ses ordres pour que chacun fut à son poste, au lieu de suivre le projet qui avait été établi avant mon départ, à savoir, de tenir trente hommes des plus alertes, afin que si quelques ennemis approchaient du fort ils fussent prêts à sortir pour leur couper chemin, attendu qu'il y avait des brèches tout autour du fort pour pouvoir sortir. Enfin, ils s'en vinrent à observer le mouvement de ces deux découvreurs, qui, à une petite distance du fort, descendirent sur la grève, et, à l'abri du côteau, arrivèrent vis-à-vis la porte du fort, où ils s'acheminèrent, à la vue de tous ceux qui étaient dans le bastion et le long de la courtine, et en approchèrent à dix pas, sans que l'on fit aucun mouvement. M. Demine, qui, avec son valet, était derrière la porte, son fusil en joue, tira sur le premier, et son valet de même, apparemment sans le frapper, puisqu'il se sauva à toutes jambes, laissant seulement tomber une peau de chevreuil qui lui servait de couverture ; le deuxième, en courant, tira son coup de fusil sans viser pardessus son épaule, et se tirèrent ainsi d'affaires. Je tâchai de consoler M. Demine, en lui disant que nous trouverions moyen de réparer cette affaire, et lui racontai tout ce qui m'était arrivé, ce que j'avais appris dans les autres postes et vu dans la route, de quoi je lui dis que j'avais donné avis à M. de Callières par l'occasion de la barque. Comme j'ai déjà dit

qu'il m'avait laissé le maître de la marche, je leur dis que puisque nous étions découverts dans cet endroit, outre qu'ils pouvaient m'avoir vu débarquer, nous n'avions pas d'autre parti à prendre que de faire semblant de nous en retourner à Montréal, et que la nuit suivante nous tâcherions de les surprendre ; mon opinion fut suivie. Ainsi nous relachâmes à l'île de Montréal, en tenant le large du chenail, pour être vus des ennemis, et à demi relevée je proposai aux deux capitaines d'aller à la Pointe aux Trembles, où commandait M. de St. Jean. Vers soleil couché, comme nous nous embarquions pour retourner à notre détachement, je vis approcher un coureur, que M. de St. Jean nous dit être de ses soldats, qui venait de Montréal ; je l'attendis pour savoir si la barque était rendue : il me dit qu'elle arrivait comme il partait de la ville, et qu'étant hors du faubourg il avait entendu battre la générale ; cela me fit croire qu'un autre détachement nous viendrait joindre, ce qui arriva en effet, qui, sans ma fermeté, nous aurait fait manquer notre coup. Vers onze heures du soir nous arriva un canot, qui porta des ordres à M. Demine de la part de M. de Vaudreuil de se rendre au fort de Repentigny, où nous fûmes bientôt rendus, et y trouvâmes M. de Vaudreuil, avec environ soixante-dix Canadiens et quarante sauvages, du nombre desquels était Harchaoué (Oréaoué?) Le commandant ayant changé, je n'avais plus d'accès au conseil. Dès le petit matin on fit partir deux Canadiens et deux sauvages pour faire la découverte ; ils furent de retour à neuf heures. Ayant fait leur rapport au commandant, l'ordre fut donné que nous prendrions chacun des vivres pour huit jours, pour suivre l'ennemi qui se retirait à travers le bois. Comme chacun faisait son paquet, je rencontrai par hasard un des Canadiens découvreurs, que j'interrogeai sur le nombre des ennemis qui avaient passé sur la route où ils avaient été ; il me dit nettement qu'il était trop difficile de le connaître, parce que les pistes étaient effacées depuis trois jours qu'il avait plu. Cette réponse me fit sortir hors des gonds, et pensai perdre le respect envers M. Demine, et lui dis que ce dernier



mouvement ne s'était fait que sur les avis que j'avais donnés à M. de Callières, qu'absolument l'ennemi était encore en bas au nombre de soixante, et que je ne manquerais pas d'informer M. de Callières des représentations que je lui faisais. Pendant ce temps là, on se disposait à partir pour suivre le premier dessein. M. Demine fut trouver M. de Vaudreuil, à qui il raconta ce que je lui avais dit ; M. de Vaudreuil m'envoya chercher. Lorsque je fus avec lui, il me demanda qu'est-ce que j'avais dit à M. Demine ; je lui dis que ses découvreurs le trompaient, mais que je l'assurais que les ennemis étaient encore là-bas, n'y ayant pas encore vingt-quatre heures que je les avais laissés à six lieues du lieu que ses découvreurs avançaient qu'il y avait trois jours qu'ils avaient passé, et que si je n'accusais pas juste, qu'il n'avait qu'à me faire mon procès, ou que s'il voulait me confier 50 hommes, que nous verrions qui le premier trouverait l'ennemi. On fut quelque temps sans délibérer ; à la fin, il se détermina à suivre mon opinion, et donna ordre, comme la nuit s'approchait, que chacun s'embarquât en canot au lieu d'aller par terre. L'interprète fut avertir nos sauvages, qui ne voulurent pas marcher, disant que nous fuyions l'ennemi ; il n'y eut qu'Archaoué qui s'embarqua, les autres restèrent au fort. En partant, à nuit close, on fit partir un canot devant pour faire la découverte. Nous n'avions fait que trois-quarts de lieue, que les découvreurs vinrent au-devant de nous dire que les ennemis étaient campés à une demi lieue plus bas. On avertit de voix en voix basse de nager doucement vers les îles Bouchard, pour donner le temps aux ennemis de s'endormir, ces gens là ne font jamais de garde, d'autant plus qu'ils se croyaient maîtres de la campagne. Vers une heure après minuit, nous traversâmes un gros quart de lieue plus bas que l'endroit où étaient les ennemis ; on laissa deux hommes dans chaque canot, le reste par terre. Comme il y avait des Canadiens qui avaient un peu trop bu d'eau de vie, ils s'en furent droit à la maison où étaient les ennemis ; il y en avait une partie qui étaient couchés sur de la paille devant la porte. On fit

grand bruit en les assommant, et on commença à fusiller. Ceux qui étaient dans la maison se mirent à crier *Osqunenon*, qui veut dire la paix. Notre interprète leur cria qu'il n'y avait pas de paix. Cependant il y en avait qui tendaient les bras par la fenêtre, M. le Chevalier de Crisafy en tira deux, et on les lia ; les autres qui voyaient que l'on continuait de les fusiller par la porte et les fenêtres, se mirent à crier *Sadreyo*, ça veut dire "battons nous." M. de Vaudrenil qui était au pignon du nord-est de la maison, et le vent était sud-ouest, fit allumer le feu, et on le mit à la couverture, qui était de la paille, qui éclairait autour de la maison autant que le jour, ce qui fut cause qu'ils nous tuèrent sept hommes en un moment, et en blessèrent d'autres, et par les bonnes règles nous n'en devions pas perdre un. Les ennemis, à ce que nous avons appris par la suite, étaient quarante, desquels il ne s'en sauva qu'un, après avoir essuyé quelques coups de fusil. L'expédition faite, chacun suivit le commandant pour s'embarquer. Je représentai à M. Demine que ce n'était pas là tous les ennemis que j'avais vu, qu'il fallait aller dresser une embuscade un peu plus bas, que nous déferions le reste. Le commandant était déjà embarqué, ainsi tout ce que je disais fut rejeté ; c'était sauve qui peut, comme si nous avions été battus, de manière que je restai sans ordre pour faire embarquer les morts dans les canots de troupes. Je n'étais pas encore parti que le commandant était hors de la portée de la vue, et j'avais lieu de craindre que le reste des ennemis ne vint m'attaquer, mais par bonheur ils étaient un peu plus loin que je les croyais ; ainsi j'étais presque rendu au fort lorsque environ quarante ennemis, qui avaient couru au bruit des fusils, arrivèrent où l'on avait défait leurs camarades ; tout cela remarqué par les habitants et garnison du Cap Saint Michel, qui est vis-à-vis, et si près que l'on entendait le hurlement des ennemis. Lorsque nous fûmes arrivés au fort, les sauvages qui y avaient resté furent si honteux qu'ils n'osaient paraître, étant cachés dans leurs couvertes. Comme on destina un des prisonniers à être brûlé en ce fort, nos Canadiens dirent



aux sauvages qui avaient restés : "Vous qui êtes des femmes, venez bruler un prisonnier," mais ils n'osèrent en approcher. Les trois autres prisonniers furent dispersés : un pour bruler à la Boucherville, un à la Pointe aux Trembles, et le troisième à Montréal, mais comme celui-ci était jeune, on lui donna la vie. Avant que nous fussions partis de Repentigny, la nouvelle était à Montréal que nous avions été battus, parce que notre mousqueterie s'était fait entendre jusqu'à la Pointe aux Trembles, et chacun tirait des conséquences, d'autant que, depuis la guerre, c'était le premier échec que l'ennemi eut reçu, aussi par la suite allait-il un peu plus bride en main.

Comme on m'attribuait la réussite de cette défaite, j'en fus fort gracieusé de mes supérieurs, et fait lieutenant réformé.

Lorsque M. de Vaudreuil arriva à Repentigny, avant le coup, il envoya deux compagnies pour se saisir du passage des ennemis dans la rivière de l'Assomption. Dès qu'ils apprirent la défaite de ce parti, ils quittèrent le poste par ordre, que, si cependant ils avaient resté, ils auraient pu rencontrer les derniers.

Comme on ne pouvait ensemençer les terres à cause des ennemis, le pain était rare et cher, quoique l'on avait pris la précaution de faire venir quantité de farine de France, que l'on envoyait en barque de Québec à Montréal ; et pendant l'été, le vent était si peu fréquent, que les barques demeuraient un mois et six semaines en chemin, ce qui obligeait d'envoyer de gros convois au devant.

Lorsque les nouvelles furent portées aux Iroquois de la défaite des Anoyot, ils implorèrent le secours de Corlard, c'est ainsi qu'ils appellent les gens d'Orange ; cela disposa Pitre Osculle (Peter Schuyle ?) à former un parti de quatre cents hommes, tant Anglais que sauvages, pour venir enlever le fort de la prairie de la Madeleine. M. de Callières, qui

en fut averti, y fut camper avec huit cents hommes, et outre cela, il en envoya un détachement de trois cents, tant soldats Canadiens et sauvages, commandés par M. de Vallerenne, pour tâcher de découvrir la marche de l'ennemi aux environs de Chambly. Malgré cette précaution, l'ennemi mit à terre vers l'île aux têtes, et y construisit un fort de pieux pour garder ses bateaux et canots, après quoi il marcha à travers le bois pour la prairie de la Madeleine ; et comme M. de Vallerenne envoyait souvent des découvreurs dans le bois, qu'à la fin ils trouvèrent la route des ennemis ; aussitôt il dépêcha un exprès pour en donner avis à M. de Callières, et pour l'assurer qu'il marchait sur la piste de l'ennemi, qu'il prit ses mesures là-dessus, mais malheureusement l'envoyé ne fut pas rendu assez tôt.

Pitre Osculle (Peter Schuyle ?) ayant fait son approche du fort sans être découvert, ou, du moins, sans que l'on voulut donner créance aux sentinelles qui crièrent la nuit qu'ils entendaient marcher ; on les paya d'un vous avez peur, et malheureusement M. de Callières était pour lors malade, et que la nuit il fit un gros orage, les troupes étant campées au-dessus du fort, par où l'on devait croire que l'ennemi devait venir, et les milices et sauvages étaient au-dessous du fort, sur le bord de la grève. Comme ils n'avaient point de tentes, ils quittèrent leurs armes en faisceau, et coururent au fort se mettre à l'abri de la pluie, où ils restèrent jusqu'à ce que Pitre Osculle arriva sous le bastion. Tout auprès, il y était resté des sauvages et quelques Français qui firent le cri, qui fit mettre les troupes en mouvement. Ils fillaient tout le long du fort, Pitre Osculle les arrêta sur le cul ; une partie reprit par derrière le fort. Pitre qui était en garde fit une seconde décharge, et voyant tant de troupes, commença sa retraite avec beaucoup d'ordre. Nos principaux officiers ayant été tués, on ne se mit point en peine de suivre l'ennemi, que quelques volontaires, qui, mal à propos, s'engagèrent dans les prairies, où le Sieur Daumergue, lieutenant, fut tué. Les ennemis partis, l'envoyé de M. de



Vallerenne arriva, dans le temps que les sauvages du Sault y accoururent au bruit du canon ; on fit un gros détachement, commandé par M. de la Chassagne, pour poursuivre l'ennemi, mais il fut fait si lentement qu'il ne put le joindre. Lorsque l'ennemi fut à moitié chemin de Chambly, ayant des découvreurs devant lui, qui se rencontrèrent avec les découvreurs de M. de Vallerenne, qui, chacun de son bord, furent avertir leurs partis. Nos Français se hâtèrent pour s'emparer avant l'ennemi d'un coteau, où les arbres sont gros et clairs ; les meilleurs coureurs y arrivèrent assez tôt, mais à peine furent-ils retranchés derrière un gros arbre renversé que les ennemis coururent sur les Français, firent leur décharge sur les premiers de si près que la bourre mit le feu à leurs chemises ; le gros des ennemis y fut avant que ceux qui avaient tiré eussent pu recharger leurs fusils. Ce fut une grande tuerie de part et d'autre avant que M. de Vallerenne y fut arrivé, qui trouva que ses gens lâchaient pied. Il les rassembla et recommença le combat, et regagna le champ de bataille que les premiers avaient perdu, et les ennemis gagnèrent dans la profondeur du bois pour se rendre à leurs bateaux, ayant environ quatrevingt-dix de leurs gens sur le careau, et nous y en perdîmes environ trente-sept. Comme M. de Vallerenne travaillait à faire enterrer les Français morts, et à faire faire des brancards pour porter les blessés, arriva M. de la Chassagne, presque à la nuit, n'étant pas en situation de poursuivre l'ennemi, qui avait plus de deux lieues devant lui, mais on fit partir nos sauvages, qui marchaient la nuit comme le jour ; mais soit qu'ils voulussent ménager l'Anglais, ou autrement, ils n'arrivèrent à leur fort qu'après qu'ils en furent partis ; ils trouvèrent seulement deux Anglais blessés, qu'ils ramenèrent à Montréal.

A remarquer que si l'Anglais donna si vivement sur notre parti, c'est qu'il crut n'avoir affaire qu'à seize Canadiens, qui, le soir précédent, étaient partis de la prairie pour aller à la découverte, que les Anglais avaient vus passer, et

auxquels ils ne voulurent rien dire, crainte de manquer la prise du fort qu'ils s'étaient proposé.

Les premiers qui arrivèrent à Montréal fut un canot, qui amena M. d'Esqueyrac, capitaine blessé, qui mourut le lendemain. M. Duplessy qui commandait à Montréal, sans attendre l'ordre de M. de Callières, dépêcha un canot pour informer M. le Comte de Frontenac de la défaite entière de M. de Callières. Les envoyés trouvèrent M. de Frontenac et M. de Vaudreuil aux Trois Rivières, qui étaient au bal. La lettre lue, la consternation fut générale, qui fit cesser toute réjouissance. Comme j'avais su le départ du canot, je faisais un détail à mon épouse de tout ce qui s'y était passé, et du bon succès que nous espérions de M. de Vallerenne, où je n'omettais aucune circonstance. Mon épouse, qui était aussi aux Trois Rivières, où elle fit un débit de ce que je lui marquais, qui contrariait presque en tout ce que M. Duplessy marquait, qui tranquillisa un peu M. de Frontenac, qui, dès le lendemain, fit partir M. de Vaudreuil avec cent voyageurs, qui devaient partir pour les Outaouais, qui rencontra en chemin les porteurs des lettres de M. de Callières, qui cadrait assez à ce que j'avais mandé, et qui, par conséquent, dispensait M. de Vaudreuil de courir après l'ennemi ; ainsi il fit sa route pour le Montréal, où il arriva à la fin d'Août, et les voyageurs se disposèrent à partir pour les Outaouais, auxquels on donna une escorte de cinquante soldats, commandés par M. de Louvigny, qui allait commander à Missilimakinac. Lorsqu'ils furent aux chats, ils y trouvèrent un gros parti d'Iroquois, qu'ils voulurent tâcher de surprendre, mais leur découvreurs les prévinrent, en sorte qu'il fallut les approcher en ordre de bataille, et ceux qui sont embusqués ont bien plus d'avantage que les assaillants. Néanmoins l'attaque fut si impétueuse que les ennemis furent contraints de fuir, les uns en canot, les autres à travers le bois. Nous y perdîmes deux ou trois hommes et quelques blessés ; les ennemis y perdirent environ douze hommes. Et le convoi, après avoir conduit



les voyageurs au-dessus du portage, retourna à Montréal sans accident.

Comme tout le monde était retranché dans la ville et dans les forts, et que les habitants n'osaient aller qu'en troupe à leurs champs, ceux du haut de l'île de Montréal y allaient l'automne ; en traversant un petit bois, ils furent investis par un parti d'Iroquois, qui en tuèrent six sur la place, un qu'ils laissèrent pour mort, qui a été guéri, et deux prisonniers qu'ils amenèrent. Un coup de canon fut le signal : M. de Vandreuil, avec un nombre de voyageurs et troupes y accoururent, et après avoir parcouru toute cette partie sans trouver d'ennemis, nous retournâmes à Montréal.

Quoique les sauvages du Sault St. Louis fussent entièrement dans nos intérêts, et que nous eussions garnison dans leur fort, on les obligea d'amener leurs familles et leur récolte à Montréal, où ils firent leurs cabannes en forme de village dans l'enceinte de la ville, et un détachement de troupes voiturèrent avec des bateaux tous leurs effets.

Les Anniés et les autres sauvages des environs d'Orange ayant fait un gros parti descendirent à St. François, où nous avions une forte garnison, firent quelques prisonniers, entr'autres le Sieur Crenier (Crevier?), seigneur du lieu, dont le fort était dans une île plus des trois-quarts boisée ; les ennemis s'étaient campés à un des côtés, vers le côté du lac, où étaient leurs canots ; le Sieur de la Motte se proposa de les aller combattre, avec un gros détachement. Comme il faisait ses approches à travers le bois, il fut investi par l'ennemi, de manière qu'il put se sauver que quelques soldats des meilleurs coureurs. Les officiers ayant été tués de la première décharge, il y en eut un nombre fait prisonniers et amenés en leur pays, dont la plupart furent rachetés par les Flamands.

**1692.**—L'hiver on fit un armement commandé par le Sieur Mentet, pour aller enlever le village des Anniés ;

effectivement on prit le fort et tous les sauvages qui y étaient sans tirer, parce que les guerriers étaient à Orange et aux autres nations Iroquoises. On proposa aux anciens de venir s'établir près le Montréal, où on leur donnerait des terres pour y faire un village ; ils le promirent, faisant même quelques mouvements pour cela, mais s'étant échappés du fort, furent porter la nouvelle à Orange et ailleurs. Outre que le dégel commençait à fondre les glaces, on commença à faire retraite, leur ayant donné rendez-vous au bord du lac St. Sacrement, où le Sieur Mentet fit construire un fort de pieux. Nos sauvages, qui étaient restés pour amener les Anniés, furent avertis que les guerriers s'étaient rassemblés, et avaient envoyé des coureurs vers les Ounoyots (Onneious?), ils vinrent joindre M. Mentet. A peine y furent-ils arrivés que les ennemis parurent, et qui commencèrent à faire un retranchement. Les Français firent une sortie ; les ennemis les repoussèrent ; on fut trois ou quatre jours à se chamailler. Pendant ce temps, le nombre des ennemis grossissait, ce qui détermina les Français de quitter leur fort et gagner le lac. Comme nous avions quelques blessés, ils furent portés sur des brancards ; ainsi ils sortirent à la faveur de quelques escarmoucheurs, qui entretenaient les ennemis dans leurs retranchements, et lorsqu'ils crurent que notre détachement avait gagné le lac, ils se dérobèrent aux ennemis, et à toutes jambes furent joindre le gros. Les ennemis s'étant aperçus de la retraite des Français, les suivirent ; mais lorsqu'ils arrivèrent au lac, notre barque était déjà hors la portée du fusil, et les glaces ne valant presque rien, les ennemis ne les suivirent plus, car s'ils avaient traversé le lac, il est à croire que pas un Français n'aurait échappé, puisque, arrivant au Lac Champlain, vis-à-vis les pointes, il n'y avait plus de glaces, il fallait passer sur les montagnes. Les vivres leur manquant, de quoi ils donnèrent avis par un coureur à Montréal ; on envoya un détachement au-devant leur porter des vivres, où l'on trouva la plupart mourant ; cependant il n'en mourut qu'un de faim.



Le corps de troupes était tout à fait affaibli, quoique les années précédentes on eut envoyé bien des recrues, il y eut ordre de reformer sept compagnies, et d'incorporer les soldats dans les vingt-huit qui restaient ; et pour tâcher d'avoir quelque tranquillité dans la colonie, c'est à dire dans le gouvernement de Montréal, on envoyait de gros présents à toutes les nations des Outaouais, pour les engager à harceler et divertir les courses des Iroquois, à la tête desquels se joignaient souvent des Français voyageurs, cependant avec peu de succès. Cela n'empêchait pas que l'ennemi, par pelotons, ne fut toujours sur nos côtes, qui empêchait que l'on ensemencât les terres, et si on n'avait pris la précaution de faire venir des vivres de France, la famine aurait été générale ; et ce fut en cette année, à ce que je pense, que pendant tout l'été il y eut une si grande quantité d'écureuils rouges qu'il ne s'est jamais vu rien de semblable, jusque dans les rivières, qui en étaient couvertes, qu'ils traversaient à la nage, dont nombre de familles en faisaient bonne chère.

Un chef Annié, appelé Lefer, étant venu en parti, avait surpris des sauvages du Sault St. Louis, et en amenait un nombre de prisonniers. Les guerriers du village en étant avertis, les suivirent, et les joignirent au Lac Champlain, en terre ferme, vis-à-vis l'île à Lamotte. Les ennemis se voyant investis, se retranchèrent dans et derrière des roches. Nos alliés n'eurent point d'autre parti à prendre que d'y sauter la hache à la main, avec une telle vivacité que l'ennemi ne fit que quelques décharges sans effets, de sorte que les ennemis y furent tous taillés en pièce, et les prisonniers délivrés.

Dans la même année, comme nous avions toujours des partis en campagne, M. de Beauvais en commandait un vers le Lac Champlain, où il voulait pénétrer sur les côtes Anglaises. Son parti était composé plus de sauvages que de Français ; parmi les premiers, il y avait un brave homme, bien fait, qui s'appelait le grand Annié, qui était de la mission du Sault St. Louis. Comme ils se retiraient sans

avoir rien fait, étant couchés dans leurs cabannes, un parti de nos sauvages Algonquins, rôdant dans ce quartier là, ayant découvert le parti du Sieur de Beauvais, sans le connaître, le prenant pour des ennemis, firent une décharge dessus, et tuèrent le grand Annié. Comme ils sautèrent sur les autres la hache à la main, ils reconnurent les Français, ce qui causa parmi les uns et les autres une grande consternation de la perte d'un si brave homme, qui était la terreur des ennemis, quoiqu'il fut de leur nation.

M. de Frontenac, qui avait été très mortifié de l'abandon de son fort, ne songea qu'à le rétablir. Auparavant que de l'entreprendre, il renvoya Harchaoué aux Iroquois pour tâcher de les disposer à la paix. Comme parmi ces nations il y avait un parti qui se déclarait en notre faveur, qui était la famille de la Grand Gueule, il y avait celle de Teganissorens qui était contre, qui, favorisée de l'Anglais, était fort supérieure à l'autre ; sa décision prévalait sur tous les conseils qu'ils tenaient. Ainsi Harchaoué ne put rien obtenir de sa négociation ; au contraire, ils tenaient des partis considérables le long de la grande rivière, pour tâcher de prendre quelque canot montant ou descendant des Outaouais, ce qui déterminait M. de Callières d'envoyer un parti au lac des deux montagnes, commandé par M. Dulhut. Comme j'ai dit ci-devant, à l'occasion de Repentigny, qu'il fallait chicaner son ennemi, et comme il n'y avait ordinairement que deux et trois hommes pour exploiter chaque canot de voyageurs, M. Dulhut, pour tromper l'ennemi, en partant du bout de l'île de Montréal pour traverser le lac des deux montagnes, dans trois canots qu'il avait il y avait dix hommes à chacun, il en fit coucher huit à chacun, ne faisant paraître que deux hommes par canot pour nager. Lorsqu'il eut traversé le lac, qu'il fut dans le détroit de la rivière, il vit venir à lui quatre canots ennemis, de sept et huit hommes chacun : pour les engager au large il fit semblant de fuir. Comme il n'y avait que deux hommes qui nageaient, et que les ennemis étaient nombreux, ils les



eurent bientôt joints. Lorsqu'ils furent à portée de pistolets, tous les Français se levèrent ; l'ennemi fit sa décharge sans tuer personne, et se mit à fuir ; nos Français les eurent bientôt joints et culbutés dans l'eau ; ceux qui ne furent pas tués furent faits prisonniers. Un de leurs canots qui ne s'était pas assez approché, gagna terre et ils se sauvèrent. Les prisonniers furent amenés à Montréal, où toute la populace et les sauvages domiciliés demandèrent par droit de représaille qu'ils fussent brûlés ; ainsi ils furent attachés au poteau et brûlés les uns après les autres. Cet exemple fit changer la conduite des ennemis, puisque, par la suite, quoiqu'ils prissent des Français, ils n'en faisaient plus brûler.

Le printemps, un petit parti d'ennemis tomba à la prairie St. Lambert, où ils levèrent les chevelures aux nommés Besset et Dumay, les ayant laissés pour morts, et de quoi ils furent entièrement guéris ; il y en a un qui vit encore, et l'autre, qui s'était marié, est mort il y a peu d'années ; cependant toute la peau leur fut enlevée sur la tête.

Un autre parti, descendu par la Rivière Hiamaska, fut enlever deux familles auprès des Trois Rivières, et trois ou quatre jeunes gens à la Rivière du Loup. La milice des Trois Rivières, commandée par le Sieur Hertel, coururent après, jusqu'aux îles, mais ils n'osèrent attaquer l'ennemi, qui, cependant, se voyant poursuivi, lorsqu'ils furent un peu en avant dans Hiamaska, y brûlèrent une partie des prisonniers ; tout le blâme fut rejeté sur le Sieur Hertel.

Un autre parti vint au fort de M. de Belmont, près le Montréal, d'où ils amenèrent trois femmes sauvagesses, qui travaillaient dans leurs champs, à la portée d'un boucanier. M. de Belmont fit tirer dessus, et ils se retirèrent. M. le Marquis de Crisafy partit de la ville avec un détachement, mais nous ne pûmes pas joindre l'ennemi.

Il y avait un autre gros parti qui rôdait autour de la Chesnaye et l'Île Jésus. Nous y avions toujours deux cents hommes des troupes pour garder les postes, et un brigantin armé au haut de Repentigny, que trente Iroquois tenaient toujours en haleine. Aucune expérience ne pouvant nous donner de l'émulation, je veux dire que l'on ne faisait aucune tentative pour surprendre l'ennemi dans ses camps, puisqu'il n'y faisait jamais de garde, et que l'ennemi n'agissait que par les avantages qu'il trouvait. Un jour, M. Plagnolle (Plagniol?), lieutenant, allant en canot de Repentigny à la rivière des prairies, passant le long de l'île Bourbon, un parti Iroquois y était embusqué, qui fit sa décharge sur M. Plagnolle sans tuer ni blesser personne. Il se retira promptement au large; l'ennemi courut à ses canots pour le suivre, qui traversa aux terres de la Chesnaye, d'où il avait une demi lieue à faire jusqu'au fort. L'ennemi l'avait presque joint, lorsque le nommé Goulet, habitant, fut au-devant, qui, lui seul, arrêta les ennemis, et amena M. Plagnolle et ses gens au fort, qui avaient abandonné leur canot et équipages aux ennemis. Maxime générale parmi tous les sauvages: s'ils savaient perdre un homme, ils ne feraient aucune tentative, et si vrai, qu'une femme, à la prise de la Chine, ayant un fusil qui n'était point chargé, en le couchant en joue de temps en temps arrêta les ennemis, et garantit sa mère, qui se rendirent au Fort Rémy.

La même année de 89, les Iroquois demandèrent à M. de Vallerenne un Français pour les conduire à Montréal; il leur donna Touquaire, qu'ils ont gardé longtemps. Enfin, les Iroquois reconnaissants des gracieusetés de M. de Frontenac, députèrent trois chefs, Teganissorens à la tête, qui ramena nombre de prisonniers, entr'autres le Sieur de la Chauvignerie, qui avait été retenu avec M. le Chevalier d'Eau. On ne saurait exprimer la joie de M. de Frontenac lorsque ces chefs furent à Québec; ils n'eurent point d'autre table que celle du gouverneur; on les fit promener dans nos retranchements; nous avions deux mortiers à bombes sur le



cavalier du Sieur Dupon, on en fit tirer plusieurs pour leur en faire voir l'effet. Ensuite on traita des affaires ; celle de M. de Champigny ne fut pas des dernières à reprocher. Lorsque l'on fut aux articles de rétablir les postes abandonnés, l'Iroquois dit que, pour suivre l'ordre naturel, il voulait bien consentir que l'on rétablît Cataracouy, qui depuis longtemps avait pris de fortes racines, et du consentement des deux partis, et où l'on avait souvent traité de bonnes affaires, mais que pour Niagara, qui avait été planté malgré eux, et qui n'avait aucune racine, il n'y fallait point penser ; qu'à l'égard des prisonniers, ils ne les rendraient qu'à la paix générale, qui ne pouvait se conclure que auparavant ils n'eussent chatié les gens d'en haut, qui étaient toujours en course chez eux, mais qu'au rétablissement du Fort Cataracouy, ils n'y porteraient point d'obstacles. Il y eut aussi quelques propositions pour les détacher de l'Anglais ; ils répondirent que comme ils étaient liés ensemble, ils ne pouvaient faire la paix sans eux. Ainsi les choses demeurèrent en leur premier état. On fit de gros présents aux chefs, et on leur fit consentir que l'on put envoyer quelques hardes au père Millet et autres ; ils y acquiescèrent à condition que le Sieur de la Chauvignerie les irait conduire, ce qui leur fut accordé. Ainsi ils partirent de Québec avec un ordre de les bien recevoir partout où ils passeraient. Ils ne séjournèrent que très peu à Montréal, furent visiter leurs parents au Sault St. Louis, et ensuite se rendirent en leur pays.

M. de Frontenac ne songea plus qu'à rétablir le Fort Frontenac. Comme il n'y avait qu'une petite brèche à l'enceinte, il fut en état de défense en très peu de temps, où M. de Lavallière fut commander, avec ordre de ménager l'Iroquois, et de tâcher d'avoir souvent des conférences avec eux. Ainsi il semblait qu'il y avait une espèce de trêve, mais cela n'empêchait pas les guerriers de courir sur nos côtes, qui, de temps en temps, faisaient des prisonniers, qu'ils ne faisaient plus mourir.

J'ai oublié, à l'année 1690, qu'un gros parti d'Iroquois, au nombre d'environ 80, s'étant engagé dans les rapides au côteau du lac, où nous avions un parti supérieur au leur, commandé par le Sieur de Bienville-Lemoine, qui investit l'Iroquois, qui, se trouvant trop engagé, eut recours à la ruse. Le chef dit qu'il allait à Montréal traiter d'affaires ; ils y descendirent en effet, où ils furent bien régalez, et on les laissa repartir.

**1693.**—Sur la fin de l'automne, qu'il y avait déjà beaucoup de neige, et que l'ennemi n'avait point paru sur nos côtes dans cette saison, les habitants de la Chesnaye étant aller hiverner sur leurs habitations, un gros parti Iroquois les fut investir la nuit, fit tous les habitants prisonniers, excepté ceux qui se mirent en défense, qui furent tués ou blessés dans leurs maisons. Il y avait une femme veuve, de qui le mari avait été tué l'année précédente, à qui un vieux garçon de son voisinage fut rendre visite. Comme il voulait se retirer chez lui, la femme le pria de rester avec elle, lui disant que la peur l'avait tout à fait saisie ; le garçon fut complaisant, qui ne marchait point sans son fusil et un petit chien. Lorsque la nuit fut avancée, le petit chien fit grand bruit ; le garçon sortit dehors, qui vit toutes les habitations en feu, fit lever la femme, qui avait aussi un fusil, et se mit en sentinelle au coin de la maison. Il n'y fut pas longtemps sans voir des ennemis qui faisaient l'approche de la maison ; lorsqu'ils furent à portée il tira dessus, et donna son fusil à la femme pour le charger, et tira son second coup avec le fusil de la femme ; les ennemis tirèrent sur lui, qui ne le touchèrent point. Le jour étant venu, les ennemis se retirèrent, et l'habitant et la femme s'embarquèrent dans un canot et se rendirent au fort.

**1694.**—On eut avis qu'un gros parti d'ennemis faisait la chasse d'hiver vers le lac St. François ; le Sieur Dorvilly demanda un parti de Français et sauvages pour les aller surprendre. Comme ils étaient en route, le Sieur Dorvilly



fut échaudé par une chaudière d'eau bouillante qui se lâcha, et le Sieur de Beaucour, son second, continua l'entreprise, qui, à la fin, trouva l'ennemi, le surprit dans ses cabannes. On entra dedans le sabre à la main, où on en tua plusieurs ; d'autres se sauvèrent tout nuds à travers les neiges ; et nous délivrâmes le Sieur de Laplante, officier, qui avait été pris avec le Sieur Larabeyre à l'affaire de la Chine. Nous y perdîmes trois ou quatre de nos plus braves sauvages.

Cette même année, on fit une redoute au Cap au Diamant, un fort au Château, et les deux portes, St. Louis et St. Jean.

Il vint à Québec une grosse flotte, commandée par M. d'Iberville. A son retour, le vaisseau *Le Corolot* périt sur les sept îles ; dix ou douze hommes se sauvèrent, et vinrent le printemps ensuite à Québec.

Vers ces années là, M. de Naymont commandait une flotte pour aller prendre Boston, et M. le Marquis de Vaudreuil partit de Montréal avec un gros détachement pour attaquer par terre, mais il relâcha à Sorel, et nous apprîmes par la suite que M. de Naymont avait relâché au chapeau rouge, en Terre Neuve.

Vers les récoltes, on fut averti par des découvreurs qu'il y avait un parti d'ennemis dans la Rivière de Richelieu, qui descend de Chambly. On fit un détachement de troupes et milices, commandé par M. de la Durantaye, qui ayant trouvé les canots des ennemis où il n'y avait personne pour les garder, après les avoir laissés en garde à ses canoteurs, qui se mirent en lieu de sûreté, il se mit à marcher sur la piste des ennemis, où la route était très mauvaise, qui les contraignit de coucher en route. Le lendemain matin, ils se mirent en marche : les découvreurs ayant aperçu l'ennemi auprès d'un champ, à Boucherville, où l'ennemi n'avait pas encore osé paraître, furent avertir le commandant, qui marcha en ordre, et quoiqu'il surprit l'ennemi, il le trouva en armes. Les premières décharges furent faites par les Français ;

partie des ennemis prit la fuite dans le bois, où on en tua quelques-uns et fit deux prisonniers ; nous y perdîmes deux Canadiens.

**1695.**—Comme les ennemis étaient troublés dans leur chasse vers le Lac Ontario par les Outaouais, ils la faisaient annuellement entre Cataracony et le Montréal, où le castor, depuis la guerre, avait fort multiplié, et où il y avait quantité d'originaux. On fit un détachement considérable, commandé par M. de Louvigny, pour les surprendre. Comme il était en marche, arrêté au Lac St. François, il y fut arrêté par une trop grande abondance de neige, ce qui le contraignit à demander à Montréal un secours de vivres. On lui envoya deux détachements, l'un commandé par M. de Repentigny et je commandais le second ; nous le joignîmes au-dessus de la Pointe au Beaudet. Notre décharge faite nous retournâmes à Montréal, et M. de Louvigny attendait le temps favorable pour continuer son entreprise, mais les dégels le contraignirent de relâcher au haut des rapides. Les sauvages qu'il avait avec lui continuèrent et trouvèrent l'ennemi, où ils donnèrent quelques combats, et leur firent abandonner leur lieu de chasse.

Le 25 Février, l'Hopital de Montréal brula. Le 28, M. de Callières fit assembler tous les principaux habitants dans la paroisse, où chacun fit ses offres pour le reparer. On me chargea de la conduite, et au mois d'Octobre, les religieuses et malades y furent logés, malgré que très souvent on commandait les ouvriers pour aller en détachement contre l'ennemi, qui ne cessait de harceler, ce qui déterminâ M. de Frontenac de ramasser toutes ses forces, pour, l'année ensuite, aller chatier les *Montagues* (Onontagués?), qui se croyaient invincibles. Pour cet effet, on fit construire deux grands bateaux, et nombre de moyens, sur lesquels on chargea des petits canons. L'armée était d'environ trois mille hommes, tant troupes, milices que sauvages. Comme on voulait détruire leurs récoltes, on ne partit qu'au mois de Juin, 1696,



et lorsque nous fûmes au Fort Frontenac, on fit des efforts pour relever les trois barques qui avaient été coulées à fond. Malgré tous les préparatifs qui avaient été faits, tout fut inutile, puisqu'elles y sont encore.

Nous partîmes du Fort Frontenac dans le mois de Juillet, et entrâmes dans la Rivière Onontagué, qui est extrêmement rapide pour des voitures comme nous en avions, et c'était le Frère Pierre Milleré qui était notre guide. Cette rivière fourche en deux endroits, un bras vers les Onoyots, un autre vers les Goyogouins, et la branche va au lac de Ganauta, qui est la hauteur de ces terres. Ce lac a environ deux lieues de long et une lieue de large, l'eau saumâtre, par la quantité de salines qui est à ses sources. Nous avions pour lors un petit vent derrière ; chacun s'étudia à mettre des hunes à son bateau, et les grenadiers trois voiles, les unes au-dessus des autres, qui, de loin, paraissaient couvrir tout le lac. Les ennemis qui la découvrirent de dessus les montagnes en prirent l'épouvante, prirent le parti de bruler leur fort et leurs cabannes, s'enfuirent dans la profondeur des bois. Notre débarquement fait, on mit tout le monde à couper et traîner des pieux pour construire un fort pour la garde de nos bateaux, qui fut fini en un jour et demi. Ensuite on se mit en marche, M. le Comte sur un bourriquet, et M. de Callières sur un cheval qu'il avait fait mener sur un des bateaux ; toutes les troupes marchaient en ordre de bataille, les bois y étant fort clairs. Lorsque nous arrivâmes à la vue du fort, on n'y pouvait rien distinguer ; on y voyait pourtant quelques mouvements, mais c'était le Frère Pierre Milleré, avec quelques volontaires, qui avaient gagné le devant. Ainsi nous arrivâmes à la place où était le fort sans voir d'ennemis, où nous ne trouvâmes que des cendres, deux petits canons, et un enclume de forgeron. On ordonna des détachements pour aller couper les blés d'inde dans tous les champs, et M. de Vaudreuil partit avec un autre détachement, guidé par Fleur d'Epée, prisonnier chez les ennemis, dont il s'était sauvé. Les Onoyots, à son approche, prirent la fuite,

quoiqu'on les eût fait prévenir que ce n'était que pour les engager à se détacher de leurs frères et s'établir à Montréal, parce que ces guerriers avaient presque tous été détruits; ceux de l'affaire de Repentigny étaient de ce village. Enfin étant revenus, ils promirent de ne plus rien entreprendre contre les Français; on les quitta, excepté quelques chefs qui furent menés au camp. En fourrageant les champs des Montagnes, on trouva un vieillard qui avait plus de cent ans, qui n'avait pas pu suivre la troupe; il s'était caché dans un trou d'arbre. Après l'avoir questionné on le brula, sans qu'il fit presque de mouvement. Après l'expédition faite, on reprit la route de Ganenta: deux soldats trainant de l'arrière, furent pris par les ennemis sans nous en appercevoir, et l'on ne le sut que parce qu'on les trouva manquer. Arrivés à Ganenta, on proposa d'aller aux Goyogouins, mais certains officiers ayant représenté qu'il était expédient de retourner promptement à Montréal pour y faire les récoltes, nous prîmes la route de Cataracony, où l'on coupa et on charroya tous les bois de la garnison, où M. de Louvigny resta commandant.

Par ce mouvement le Montagué fut humilié, mais non pas terrassé. Les Anglais et les autres nations lui fournirent de quoi subsister, quoique nos partis d'en haut les harcelaient sans cesse, particulièrement le Tsonnontouan, qui était sur leur passage. Nonobstant tous ces échecs, ils eurent toujours des partis en campagne, rôdant autour des habitations et le long de la grande rivière, pour tâcher de prendre nos voyageurs; et de temps en temps ils faisaient quelques prisonniers, et on nous en amenait aussi des leurs et des Anglais; ceux-là étaient à prix.

Comme nos ennemis étaient dispersés, et qu'il en restait peu dans les villages, cinq ou six de nos Français et Françaises se sauvèrent à Montréal; un de ceux qui avaient été pris au parti de M. de St. Cirq, deux de la Chine, et deux de la Chesnaye.



1697.—Comme on ne craignait plus l'essor de l'Iroquois, et ce que les Abenakis venaient s'établir à St. François, on forma un parti pour aller enlever Guarfil, village Anglais, d'où l'on amena grand nombre de prisonniers, qui restèrent presque tous aux sauvages. Le ministre (Williams?) fut mené à Montréal, et de là à Québec; ses deux filles parmi les sauvages, dont une en a épousé un, malgré toutes les oppositions des gouverneurs.

Enfin, l'Iroquois commença à faire croire qu'il était humilié, et qu'il avait envie de faire la paix. Ils rendirent plusieurs visites à M. de Louvigny, qui leur conseilla de faire une députation, en leur exagérant la bonté de leur père, qui ne prenait jamais la verge qu'à regret. Ils furent à Montréal; et l'on convint que les principaux chefs descendraient pour convenir des faits, après quoi on manderait toutes les nations, qui devaient être comprises dans la paix générale; tous ces pourparlers arrêtrèrent les armes.

Et lorsque ces députés furent rendus en leurs pays, le conseil en députa trois pour porter la parole des anciens. Comme cette négociation se faisait à la connaissance de toutes les nations sans leur en parler, Le Rat, chef des Hurons, leva un parti, sans rien dire de son dessein, et fut attendre les envoyés en route, qu'il défit, et par là recula la paix, et ôta les moyens à M. de Frontenac de la conclure avant sa mort, qui arriva la même automne, de laquelle M. Prevost donna avis à M. de Callières par le Sieur de Courtemanche. Aussitôt, mais incognito, M. de Callières fit ses dépêches pour la Cour, en faisant connaître au public qu'il écrivait à Québec, donna le mot au Sieur de Courtemanche, qui se chargea des lettres des particuliers, parce que c'était la dernière navigation, et ensuite remit toutes les lettres dont il s'était chargé à M. de Callières, et partit de Montréal comme s'il avait fait sa route vers Québec, et lorsqu'il fut à Sorel, nuitamment, prit le chemin d'Orange,

la paix avec l'Anglais étant pour lors faite. Comme Messieurs de Champigny et de Vaudreuil, qui aspiraient au gouvernement général, virent que la navigation s'allait fermer, et que le Sieur de Courtemanche ne revenait point, ils se défièrent d'un tour de Normand, joint à quelques connaissances qu'ils eurent, ils firent partir le Sieur Vincelot avec toutes les lettres instructives, des lettres de créance, et de l'argent pour armer un vaisseau aux premiers ports de la Nouvelle Angleterre où il aborderait. Il en arma un à Pantagoit, et quelque avance et diligence que le Sieur de Courtemanche eut pu faire, il ne fut rendu à Paris que quelques heures avant le Sieur Vincelot, pour avoir le temps de rendre ses lettres au Comte de Callières, qui, dans le moment, fut demander au Roi le gouvernement pour son frère, qui lui accorda. D'un autre côté, Vincelot porta les lettres de Messieurs de Champigny et Vaudreuil à M. de Pontchartrain, sans savoir que M. de Courtemanche fut arrivé. Le Ministre fut informer le Roi de la mort de M. de Frontenac. Le Roi lui dit qu'il le savait, et qu'il avait accordé le gouvernement au Comte de Callières pour son frère, où il n'y avait point de réplique.

**1698.**—Dès le petit printemps, M. de Callières envoya des ordres pour que toutes les troupes vinssent camper à Montréal, pour en faire une revue générale. Les troupes étant en bataille, M. de Callières envoya dire à M. de Vaudreuil de le faire avertir dès que la revue serait faite, qu'il voulait voir défiler les troupes devant lui, et ordonna que les officiers le saluassent de la pique ; l'ordre en fut donné aux troupes. M. de la Durantaye, qui était un des plus anciens capitaines par son rang, du régiment de Carignan, opina contre, et fit connaître que le salut n'était dû qu'aux princes ou maréchaux de France. M. de Vaudreuil, par son major, en fit porter la parole à M. de Callières. La chose fut longtemps indécise. Enfin arriva M. de Callières dans sa calèche, où il ordonna aux troupes de défiler, et de lui faire le salut. M. de Vaudreuil lui dit que c'était contre les ordres du Roi, et



qu'il ne le ferait que par un ordre par écrit ; en même temps on fit apporter une caisse de tambour, et l'ordre y fut écrit dessus, et le salut se fit. Parmi tous ces mouvements, il y avait de la partialité : M. de Callières avait sa Cour et M. de Vaudreuil la sienne. La plupart étaient fort embarrassés, ne sachant sur qui le gouvernement tomberait ; dans cette attente chacun résonnait. Comme je n'avais point de parti, et que j'étais également bien avec tous les deux, je me souviens qu'étant avec M. de Vaudreuil, il me demanda, le même jour que les nouvelles de France arrivèrent, ce que j'en pensais : je lui dis nettement que je croyais que M. de Callières l'emporterait, et j'en étais presque sûr, parce que M. le Chevalier de Crisasy m'avait fait confidence des avis que M. de Callières avait reçu par les Anglais ; cependant M. de Vaudreuil me dit qu'il n'en taterait que d'une dent. Le même jour les paquets de la Cour arrivèrent, qui confirmèrent ce que je savais. M. de Vaudreuil n'eut pas de plus grand empressement que de venir à ma rencontre, pour me dire de ne point révéler ce qu'il m'avait dit ; je lui ai tenu parole, car voilà la première fois que je l'ai mise à jour. Les partisans de M. de Vaudreuil, quoique par la même promotion fut fait gouverneur de Montréal, et M. de Ramesay commandant des troupes, se trouvèrent fort embarrassés, entr'autres M. de la Durantaye, qui, tout d'un coup prit son parti, demanda à passer en France, où il fit démission de sa compagnie, et fut fait conseiller au conseil supérieur de Québec.

**1699.**—Les Iroquois, qui avaient toujours craint M. de Callières, n'eurent pas de plus grand empressement que de venir s'assujettir, et de convenir avec lui de tous les articles de paix. La convention faite, M. de Callières fit avertir toutes les nations, sans exception, de venir à Montréal l'année suivante 1699 ; je n'en saurais citer le jour, mais c'était vers la fin de Juillet, et de fait toutes les nations se rendirent à Montréal, et l'assemblée se fit à St. Gabriel, maison seigneuriale du Séminaire de St. Sulpice, où la paix fut

conclue en ces termes : " Que leur père leur donnait une gamelle, dans laquelle il y mit un couteau pour couper les viandes, et une micouanne pour manger la soupe ou sagamité"; et pour en marquer le sceau, ils fumèrent tous dans un même calumet. La gamelle signifiait tous les pays de chasse et de pêche. A remarquer que, l'année précédente, M. de Louvigny, commandant au Fort Frontenac, presque tous les Iroquois lui furent rendre hommage, et lui témoignèrent que s'il y avait des marchandises dans son fort, qu'ils y porteraient toutes leurs pelleteries, au lieu de les porter aux Anglais. Comme l'intérêt était considérable sur soixante et tant de mille livres de pelleteries, on leur promit d'en faire monter, et pour cet effet, il s'adressa au Sieur Soumande, qui mit dans ses intérêts le Sieur Clerain, aide-major. L'affaire réussit assez bien jusqu'à la descente des pelleteries, qui vint à la connaissance des jésuites du Sault St. Louis, qui en donnèrent avis à M. de Callières, qui pour lors était à Montréal. La première remontrance ne lui fit aucune impression, ou du moins il en fit semblant, mais la chose lui fut si souvent réitérée, qu'il se vit obligé de donner des ordres au Sieur Clerain de se tenir sur les avenues pour saisir tous les canots qui viendraient du Fort Frontenac. Le Sieur Clerain, au lieu d'avertir le Sieur Soumande, comme il en était convenu, moyennant la part . . . . . tourna casaque, et se jeta du côté de la saisie, de sorte que plus des trois quarts des pelleteries furent saisies, et on envoya M. de Lacorne relever Monsieur de Louvigny, à qui on intenta un procès contre les ordres du Roi pour le pouvoir interdire, qu'il fut contraint de passer en France pour s'en garantir. Si on avait regardé la chose du bon côté, on aurait vu que c'était soixante mille livres que l'on ôtait à l'Anglais pour les faire venir dans notre colonie.

Il ne se passa rien d'extraordinaire, mais comme M. de Callières et M. de Champigny ne s'accommodaient pas bien ensemble, ce dernier commença à solliciter son congé, qui ne vint cependant que deux ans après. Pendant 1700, M. de



Callières fit faire quelques retranchements à Québec, pour divertir les troupes, et Messieurs du Séminaire de Montréal commencèrent le canal de la Chine.

**1701.**—Monsieur de Maricour fut envoyé à Nontagues pour pacifier quelques mouvements que nos alliés avaient fait sur les Iroquois.

La paix générale faite, les habitants, qui depuis longtemps avaient abandonné leurs champs, les reprirent, et chacun travailla à se bâtir dessus; et celles dont les héritiers avaient été tués furent remises aux domaines des seigneurs, qu'ils concédèrent à d'autres.

**1702.**—Monsieur de Ramesay avait mandé à la Cour, l'année précédente, que pour maintenir la discipline des soldats il serait bon de les faire camper. La Cour ordonna à M. de Callières de le faire. Ainsi on envoya les troupes à la Chine, afin de raccommoder les chemins, où l'on demeura jusqu'aux récoltes, après quoi on les envoya chacun en sa garnison.

La même année on commença les fortifications de Québec sur les plans du Sieur Levasseur, qui eut quelque discussion avec M. le Marquis de Crisasy, qui pour lors commandait à la place.

M. de Subercase fut nommé gouverneur de Plaisance, et passa en France l'automne. M. de Callières mourut de ses gouttes; et la petite vérolle fut si violente à Québec, qu'il y mourut environ le quart des habitants, et se répandit l'hiver jusqu'à Montréal, sans toucher presque aux Trois Rivières, où il ne mourut que peu de monde.

**1703.**—Le Sieur Levasseur leva les plans de tous les forts du gouvernement, et on en fit construire un à la rivière *Puante*, duquel j'avais la conduite.

**1704.**—Je fus envoyé pour faire faire l'enceinte de la ville des Trois Rivières, et M. de Subercase envoya à Québec

le vaisseau du Roi le *Vespe*, commandé par Monsieur de Lepinoy, par lequel il demandait à M. de Vaudreuil un détachement de troupes, Canadiens et sauvages, pour aller enlever les colonies que les Anglais tiennent en l'île de Terre Neuve. Nous partîmes de Québec le lendemain de la Toussaint, au nombre de quarante Français et quarante Abenakis, et arrivâmes à Plaisance le 15 de Novembre, où l'on se disposa à faire des raquettes et des tresnes sauvages pour aller droit à St. Jean. Comme l'hiver fut fort doux, et qu'il ne commença à geler que le 13 de Janvier, on désespérait de pouvoir suivre le projet, quoique tout fut prêt. Le 14 il gela très fort, et on commença à défilier le 15 ; tout le reste se rendit au fond de la baie, et le lendemain on continua la marche, chacun portant son équipement et vivres sur son dos, parce qu'il n'avait point tombé de neige pour pouvoir se servir des tresnes, que l'on abandonna, et la plupart quittèrent aussi leurs raquettes. Lorsque nous fûmes à une petite distance de Beboulle, établissement des Anglais, il tomba environ deux pieds de neige, pendant deux jours que nous fûmes arrêtés, en sorte qu'à quatre cents hommes que nous étions, nous n'avions pas plus de soixante paires de raquettes ; c'était une pitié pour ceux qui n'en avaient pas, qui enfonçaient jusqu'aux cuisses. Cependant nous arrivâmes à Beboulle, où l'on surprit les habitants, et où nous nous rafraichîmes deux jours, et nous y laissâmes garnison.

**1688.**—Monsieur de Bergères ramena un jeune chien de Niagara, fils d'un autre qui s'appelait vingt-sols, qui sûrement avait servi de sentinelle au dit poste. Ce jeune chien fut amené à Chambly, où M. de Bergères fut commandant ; et comme les avenues de ce dernier poste étaient souvent occupées par les Iroquois, il était difficile de donner et recevoir des nouvelles de Montréal. On s'aperçut que le jeune chien, lorsqu'il fut assez grand, avait fait quelques voyages à la prairie de la Madeleine, où il y avait garnison, où il fut à la suite d'une chienne-chaude ; il fut



reconnu par les soldats, qui en avertirent le commandant, craignant que quelque Français, avec qui il aurait pu venir, n'eut été pris par les Iroquois. On écrivit une lettre que l'on attacha au col du chien; après lui avoir donné à manger, on le fustigea, et on le mit hors du fort en le menaçant, si bien qu'il s'en fut à Chambly, où le trajet est de quatre lieues, et se rendit au fort la lettre au col, que l'on lui ôta. Après en avoir fait la lecture, ils pensèrent à le renvoyer, lui mettant la réponse de la lettre au col, et on le fustigea comme on avait fait à la prairie, où il fut rendre la réponse. Par cette manière, il fut établi postillon d'un poste à l'autre, ce que le commandant représenta à Monsieur l'Intendant, lui demandant une ration pour lui, ce qui lui fut accordé, et fut incorporé sur les rôles des soldats sous le nom de Monsieur dit Niagara. On trouva même le moyen de le faire vivre plusieurs années après sa mort; lorsque la revue se faisait, il était ou en course ou à la chasse.

Quelques années après, le nommé Dubeau, Canadien, un des plus forts du pays Métis, fils d'un Français et d'une Huronne, qui avait été garde de M. de Frontenac, étant allé aux Outaouais, étant à la chasse, y fut pris par sept Iroquois, qui le lièrent; et comme il savait parler leur langue, il s'entretenait avec eux, et s'attira un peu leur confiance, et n'était plus si serré. Comme il approchait vers Niagara, une nuit, étant tous couchés, le feu étant un peu amorti, Dubeau se délia, prit une hache, et les assomma tous les sept, et s'en retourna aux Outaouais.

**1684.**—Quelques années auparavant, M. Dulhut étant commandant à Missilimakinac, avec trente Français, il fut informé que deux sauvages de l'une de ces nations avaient tué et pillé un Français, et on lui nomma les deux meurtriers. Lorsque toutes ces nations y furent assemblées, au nombre d'environ huit cents, M. Dulhut fit prendre les armes à ses gens, et fut arrêter les deux meurtriers, qu'il fit attacher. Les chefs s'assemblèrent pour savoir de quoi il était question.

Après leur avoir dit le sujet, ils apportèrent nombre de paquets de castor pour les rançonner. M. Dulhut leur dit que comme ils avaient tué un Français, il fallait que tous les deux fussent faits mourir. Ils représentèrent que puisqu'ils n'avaient tué qu'un Français, il ne fallait faire mourir qu'un sauvage. Toutes leurs représentations furent inutiles. On tint conseil de guerre, qui les condamna d'avoir la tête cassée, ce qui fut exécuté en la présence de toutes ces nations, qui n'osèrent faire aucun mouvement.

A remarquer qu'en 1701, Monsieur de la Motte-Cadillac a été faire l'établissement du Détroit, et y monta par la grande rivière.

La même année, M. de la Corne, commandant au Fort Frontenac, un nombre de familles Iroquoises lui demandèrent permission de se cabanner autour du fort, ce qu'il leur accorda. Les Amicoués et Mississagués, voulant brouiller les affaires, furent une nuit enlever toutes ces familles, où il n'y avait presque que des femmes et enfants, et les amenèrent. L'Iroquois voulait en tirer vengeance, mais Monsieur de Callières les prévint, en envoyant M. de Maricour en leur pays pour les arrêter, et où il hiverna, pendant que l'on envoya dire aux Mississagués de renvoyer ces familles, ce qu'ils firent, et n'ayant fait ce mouvement que pour intimider l'Iroquois, afin qu'il ne fut point chasser dans leur continent, qui est du côté du nord du lac Ontario, où le Mississagué s'est établi, et où il reste présentement.

**1705.**—A reprendre le voyage de Monsieur de Subercase sur les côtes Anglaises en Terre Neuve. Lorsque nous eûmes pris Beboulle, où l'on laissa un détachement, nous montâmes la montagne, qui est extrêmement haute, boisée de sapinage ; ensuite sont des espèces de plaines, où l'on trouve, pendant quatre lieues, de petits bouquets de bois, de distance à autre. Comme il y avait beaucoup de neige, et qu'il y en avait peu qui eussent des raquettes, le reste fatiguait beaucoup ; Monsieur de Costebelle fut du nombre.



N'ayant pu gagner le camp, il resta dans un petit bois, où il fit tendre une voile pour lui servir de tente. Y étant assis, un de ses gens, en coupant un arbre pour le feu, le fit tomber sur la tente, où M. de Costebelle fut pris comme une marte à la trappe. Il fallut bucher l'arbre avant de le pouvoir dégager, si bien qu'il en resta très incommodé. Nous ne scûmes rien de cet accident que le lendemain, comme nous commençons à défilier. Monsieur de Subercase m'y renvoya avec quatre Canadiens des plus forts ; je le trouvai couché, et hors d'état de pouvoir marcher. Je fis faire un brancard à porter à deux hommes, et en cet équipage nous prîmes la route, où en plusieurs endroits il fallait couper des arbres pour pouvoir passer. Le jour étant sur son déclin, après l'avoir cabanné, je fus joindre le camp au petit hâvre, qui fut pris sans aucune résistance, d'où il n'y a que trois petites lieues jusqu'à Saint Jean. Le lendemain matin on promit huit écus à huit Abenakis, qui le furent chercher ; et comme il était très incommodé, nous le laissâmes là avec une bonne escorte. Le lendemain, 31 Mars, nous gagnâmes la profondeur du bois, pour doubler le fond de la baie du Port St. Jean, où nous arrivâmes avant le soleil couché. Quoiqu'il faisait extrêmement froid, il fut défendu de faire du feu ; chacun chercha gîte sous des sapins, où ils sont fort touffus, et on mettait les souliers sauvages sous les reins pour les faire dégeler, pour pouvoir les chausser lorsqu'il serait temps de partir. Avant la nuit close, nous montâmes avec M. de Subercase sur une hauteur, d'où l'on découvrait tout le hâvre, sans pouvoir distinguer le fort. Etant de retour, M. de Subercase me dit que M. de Costebelle et les autres Messieurs n'étaient pas de sentiment d'attaquer le fort qu'après que tous les marchands et habitants auraient été pris. Je lui dis que c'était là le moyen pour ne pas réussir. Il s'appuya sur ce qu'il avait fait partir un brigantin de Plaisance, avec ordre de nous venir joindre, sur lequel il y avait un mortier et nombre de bombes. Cependant il donna un détachement à M. de Beaucour pour aller droit au fort, avec ordre de le surprendre et d'y entrer, parce que, lui dit-il,

l'appétit vient en mangeant. M. de Montigny commandait un autre détachement de Canadiens et sauvages, et M. Lhermitte marchait à la tête des gens de Plaisance, qui, faute de raquettes, ne purent suivre les raquetteurs, qui l'attendirent jusqu'au grand jour, parce qu'il avait pris le chemin battu, par où les Anglais traînaient leur bois, si bien qu'il fallut courir à toute force pour investir toutes les maisons, où l'on prit les habitants tous nus en chemise. M. de Beaucour se contenta de se promener sur les glacis du fort, sans que personne remuât. Les sauvages furent prendre trois ou quatre familles au-delà du fort. Pour tout cela la garnison ne se reveillait point, et il était environ huit heures lorsque j'arrivai au bas du glacis, où je trouvai M. Lhermitte qui attendait les ordres. Je lui proposai d'aller droit au fort, les fossés étant comblés de neige : il me dit qu'il n'avait point d'ordre pour cela. Enfin, un Anglais parut sur le parapet, qui nous admirait courir en raquette sur la neige, et comme on le coucha en joue, il courut avertir le corps de garde, qui, avec des pelles, débarrassèrent les canons et commencèrent à nous canonner, et nous contraignirent de nous retirer, et nous tuèrent deux hommes. Tous les marchands et habitants, au nombre de trois cent dix-sept, furent mis dans le Temple, et quatre marchands que l'on laissa sur leur parole parmi nos gens. Comme il y avait environ soixante femmes, qui auraient pu causer du désordre, je conseillai à M. de Subercase de les envoyer au fort, ce qu'il fit.

Le fort était clos de pieux, à une certaine hauteur, en forme de terrasse, que lui donnait la profondeur du fossé, laquelle palissade était aussi terrassée par derrière, presque hérissée de canons ; sur le fossé un pont lévis, et le glacis, du côté du port et des habitations, était en pente, entre la douce et la rapide. Vis-à-vis, de l'autre côté du port, était le château, clos de bonnes et fortes murailles, partie arrosées de la haute mer. Pour battre les vaisseaux, en entrant ou descendant, il y avait deux batteries, l'une sur l'autre ; la



première, bien voutée, battait à fleur d'eau, avec du canon de trente-six ; celle d'en haut de douze : les batteries faites en figure de fer à cheval.

Comme les magasins et logements des habitants étaient tout le long du hâvre, pendant une demi-lieue, les Français s'y logèrent à leur fantaisie, hors la portée du canon, et on établit des corps de garde au bas du glacis.

On fut quelques jours sans faire de mouvements, quoique la garnison faisait plusieurs décharges de canon tous les matins sur les maisons où ils voyaient sortir de la fumée. Il arriva même qu'un boulet ôta l'oreiller de dessous les têtes des Sieurs Mousengs et Davigraud, qui étaient couchés, sans les blesser.

A une petite lieue du fort, il y a un petit port qui s'appelle Quidimity, où il y avait soixante-douze Anglais pour la pêche. M. de Montigny, avec quelques Canadiens et sauvages, fut les arrêter, et où il y avait un religionnaire de la Trablade, qui passait pour leur commandant. Ils demandèrent à rester, sur leur parole. On leur accorda, à condition que si quelqu'un désertait pour aller au fort, tout le reste serait passé au fil de l'épée, à quoi ils acquiescèrent, et demeurèrent libres. A remarquer que quelques-uns de nos sauvages y allaient souvent pour les compter ; dès que le sauvage se présentait, ils se mettaient tous en haie. Il arriva un jour qu'un de leur troupe voulut désertir ; les autres le suivirent et l'arrêtèrent, en donnant avis aux Français, et sans autre forme de procès, eut la tête cassée au lieu où il avait été pris.

Après trois ou quatre jours de rafraichissements, M. de Subercase envoya M. de Beaucour et un interprète pour sommer le gouverneur, qui s'appelait Jean Maudy, de rendre le fort. Il répondit qu'auparavant il était bien aise de conférer avec le Sieur Cambel, commissaire, et deux des principaux marchands qui étaient prisonniers, qu'il priait M.

de Subercase de vouloir lui envoyer, sur la parole qu'il lui donnait de les renvoyer le lendemain. Faute irréparable, car au lieu de l'intimider ils le rassurèrent, car par la réponse il demanda que M. de Subercase enverrait savoir le sentiment du commandant du château, où l'on envoya ; mais à l'approche du pavillon, le commandant fit tirer dessus, et ne voulut entrer en aucune proposition. Comme ce château est au pied des montagnes, qu'il le commandent même en plongeant, on y fit guinder quatre pièces de canons, de ceux que nous leur avions pris, sur des plateformes détachées. On les canonna quelques coups, avec peu d'effet. Cependant on y établit un corps de garde pour les harceler nuit et jour. Ils se trouvèrent toujours sur leurs gardes, pendant trente-trois jours que l'on les assiégea.

Comme on leur avait dit qu'il nous venait un mortier avec des bombes, et que nous en attendions l'arrivée, pour les contraindre à se rendre, ils mirent aussi un mortier en batterie, et tous les soirs nous tiraient un nombre de petites bombes, qui ne nous firent point de mal.

S'étant aperçus que leur canon ne nous faisait pas déloger, parce qu'il y avait un coteau qui couvrait le bas des maisons, ils élevèrent un cavalier dans le fort, sur lequel ils mirent du canon, afin de plonger dans le bas des maisons, ce qui leur réussit très bien, puisqu'un boulet, frappant sur un des jambages de la cheminée, par les éclats qu'il en fit sortir, cassa les cuisses d'un Espagnol, que nous avions pris en commerce parmi eux, et une des jambes du Sieur Deleau, neveu de M. de Subercase ; le premier mourut le lendemain, et l'autre le troisième jour. Et voyant que le brigantin ne venait pas, que la saison nous pressait, on résolut de décamper, et pour retirer quelques effets des magasins, on en chargea trois charrois, que l'on estimaient quarante mille livres, que le Sieur de Montigny devait escorter pour les passer la nuit devant le château. La nuit qui précédait celle du départ, il gela si fort, que tout le havre fut gelé à porter des chevaux, qui contraignit à bruler les bateaux et



presque toutes les marchandises, ne pouvant les porter par terre. Cependant les habitants de Quimidity, qui avaient douze chaloupes parées, s'offrirent pour nous porter leur charge à Beboule. On accepta leurs offres, mais on ne leur donna que des vivres à porter, et nous, nous partîmes le 5 Mars, après avoir mis le feu à tous les batiments, et brisé un navire et grand nombre de chaloupes.

Notez que le Sieur de Montigny avait été à la baie de la Conception, où il trouva tous les habitants réfugiés sur l'île de Carbonnière, qui est inaccessible. Lorsque nous fûmes au petit havre, où nous avions laissé M. de Costebelle, comme nous avions fait suivre presque tous nos prisonniers, on résolut d'en renvoyer une partie, et on arma trois chaloupes; M. de Costebelle s'embarqua sur une, et le Sieur Durant, commissaire, sur une autre, et nous, nous cotoyâmes tous les ports Anglais, en détruisant tout ce qui leur pouvait servir. Lorsque nous arrivâmes à Forillon, les ennemis s'y étaient retranchés avec du canon, M. de Subercase les envoya sommer de se rendre, ce qu'ils refusèrent, et ce qui le détermina à faire marcher en bataille. Lorsque les ennemis virent ce mouvement, ils abandonnèrent leurs postes, nous ouvrirent la porte, et se rendirent à discrétion.

Comme nous n'avions plus d'ennemis à craindre, M. de Montigny demanda un détachement de Canadiens et sauvages pour aller tâcher de surprendre l'île de Carbonnière. Ils y firent quelques prisonniers et quelques pillages, et retournèrent à Plaisance, où nous nous étions rendus environ un mois avant.

Le Sieur de Montigny ne fut pas plutôt arrivé qu'il demanda un parti à M. de Subercase pour aller courir les côtes Anglaises, qui lui fut accordé. Il partit et prit sa route par la baie de Carmel, fit le portage de la baie de la Trinité, où il pillà tous les habitants, et chargea les effets sur un petit batiment, qui se rendit à Plaisance, et lui continua ses courses jusqu'à Bonneville, où il trouva les

habitants retranchés dans l'île. Il fut les attaquer, et, sans beaucoup de résistance, se rendirent environ cinquante hommes. Le commandant, qui était commerçant, demanda à se rançonner, moyennant quatre mille livres sterling, qu'il promit faire payer par une lettre de change qu'il tira sur M. Nelson à Boston. La rançon faite, il retourna à Plaisance, après avoir assuré les Anglais qu'il ne retournerait point de Français chez eux, qu'ils pouvaient faire leur pêche en toute sûreté. M. de Montigny ne fut pas plutôt arrivé qu'un autre Canadien demanda à commander un parti pour retourner sur les mêmes côtes, et retourna à Bonneville, d'où il amena prisonnier le commandant qui s'était rançonné, et envoya un petit bâtiment chargé des dépouilles. Le commandant prisonnier voulut réclamer la lettre de change de sa rançon et quelqu'argent comptant qu'il avait donné; il n'en put point avoir de raison, et par la suite la lettre de change a été payée par le canal de M. de Vaudreuil.

Vers le mois de Juin, le nommé Leviré, commandant un vaisseau, amena à Plaisance une prise qui allait de Boston à St. Jean. Les deux bourgeois s'appelaient Gefry et Quin. Ils demandèrent à demeurer libres sur leur parole, ce qui leur fut accordé; mais peu de jours après, Quin trouva moyen d'armer une chaloupe et de se sauver, et se rendit à St. Jean. Comme dans ce port comme dans les nôtres, le premier arrivé y est amiral, avec cette différence que dans nos ports le commandant du lieu commande aussi sur les vaisseaux, au lieu qu'à Saint Jean le gouverneur n'a aucune direction sur les vaisseaux.

Dans ce même temps, les Anglais prirent un vaisseau venant des ports d'Espagne, adressé par M. Ducasse à M. de Subercase. Le capitaine (Deminier), Malouin, qui le commandait, demanda aux capitaines marchands la permission d'aller à Plaisance, leur assurant de retourner ou de renvoyer M. Gefry en échange. La proposition fut acceptée, et les capitaines Anglais écrivirent à Monsieur de Subercase la lettre ci-jointe, proposant de faire un échange



général, et en attendant demandèrent à échanger MM. Roup et Gefry, ce qui leur fut accordé, et l'échange général se fit au second voyage.

Approchant de l'automne, on fit embarquer une partie du détachement du Canada sur une barque ; le reste fut réservé pour s'embarquer sur un petit vaisseau, à l'arrière saison, qui ne partit de Plaisance que le 20 Octobre, et ayant été contrarié par les vents, et perdu deux ancres, il ne se rendit à Québec que le 6 Novembre.

A remarquer que M. Lamotte-Cadillac, qui s'était brouillé avec M. de Vaudreuil, passant par Cataracouy, où commandait M. de la Corne, il y fut reçu avec le salut du canon, ce qui étant venu à la connaissance de M. de Vaudreuil, il envoya M. de Tonty pour relever M. de la Corne.

Le Sieur de Montigny, avec le nommé Nescaubeouit, passa en France. A ce Nescaubeouit fut donné le nom de Prince des Abenquits ; effectivement il avait la mine et la bravoure d'un grand homme, aussi fut-il reçu gracieusement à la Cour.

En la même année étaient arrivés à Québec Messieurs Raudot, père et fils, tous deux intendants de la Nouvelle France. La principale occupation du père fut d'administrer la justice et police, et de la mettre en règle. M. son fils avait le détail des finances, et, en l'absence de M. son père, les fonctions de l'une et de l'autre.

**1706.**—Messieurs les intendants montèrent à Montréal ; les ordonnances et réglemens qu'ils y rendirent sur le fait de la police et dépendance, démontrèrent assez du bon ordre qui manquait à cette colonie.

Monsieur Daigremont eut ordre de la Cour de faire la visite et revue de tous les postes du pays d'en haut. En montant

il passa par Cataracopy et les lacs, et de Missilimakinac descendit par la grande rivière, et fut fort gracié de toutes les nations, et bien regalé de poisson blanc, qui est, selon lui, un mets des plus délicieux.

**1707.**—Comme la paix était générale, tant des ennemis du dehors que au-dedans de la colonie, on ne pensait qu'à se réjouir. M. Raudot, pour donner de l'émulation aux habitants, en leur procurant un chemin de sortie pour leurs denrées pour les autres colonies, fit que chacun s'appliqua à mieux cultiver ses terres.

**1708.**—Monsieur Raudot inventa un autre genre de divertissement, par une mascarade qui représentait les quatre saisons; le tout avec une magnificence, et à ses dépens, qui passe l'imagination pour un nouveau pays comme celui-là.

**1709.**—Comme nous avions la guerre avec l'Angleterre, notre colonie fut menacée et par mer et par terre, je veux dire du côté d'Orange, et que M. Nicolson devait marcher en tête de deux mille hommes pour envahir nos côtes de Montréal, pendant que l'armée de mer attaquerait Québec, et que pour y parvenir, M. Nicolson avait fait construire un fort au-dessus du lac Champlain, où il faisait construire grand nombre de bateaux et canots. Comme l'affaire était sérieuse, nous envoyâmes des partis à la découverte dans le lac Champlain, et nous fûmes avertis des préparatifs des ennemis. Enfin on résolut de les prévenir, et pour cet effet, M. de Ramezay, gouverneur de Montréal, y fut envoyé avec un gros détachement de troupes, de milice et sauvages, et le rendez-vous était à Chambly, où, par les soins de Messieurs les intendants, les magasins étaient bien munis d'amunitions de guerre et de bouche. La petite armée partit de Chambly à la fin de Juillet, et cotoya le lac Champlain, du côté du nord. Lorsque nous fûmes à la rivière des sables, nous y trouvâmes deux de nos sauvages qui venaient de Corlard, avec une chevelure qu'ils avaient levée à une femme. Ils nous dirent qu'ils avaient passé à la pointe à la chevelure de



nuît, où ils avaient vu des ennemis, sans en savoir le nombre, ce qui détermina M. de Ramezay d'envoyer à la découverte, sans en parler à M. de la Chassagne, qui commandait les troupes, et celui qu'il mit à la tête des découvreurs était le Sieur Delapeyrade, son neveu, et avec peu de cervelle. Comme ce départ fut presque incognito, il était déjà bien loin lorsque je l'appris, cependant je fus remonter à M. de Ramezay qu'en pareil cas il ne pouvait envoyer en ces endroits un homme trop sensé; il me témoigna en être mortifié, mais il n'y avait plus de remède. Le jour étant sur le déclin, nous nous mîmes en marche, et arrivâmes à nuit close à la rivière aux loutres, où le Sieur Delapeyrade devait nous attendre. Cependant il avait passé outre, et en parage d'être vu des ennemis, qui étaient à la découverte, qui les fit disposer à faire une embuscade à environ un quart de lieue au-dessous de leur camp. Un canot de nos sauvages, qui se voyaient bravés pour n'avoir pas été choisis pour aller à la découverte, prirent le mors aux dents, et partirent sans consulter personne; et lorsque nous arrivâmes à la rivière aux loutres, sans y trouver le Sieur Delapeyrade, M. de Ramezay était comme un furieux, menaçant de faire casser son neveu, qui, peu de temps après, arriva, qui dit qu'il avait découvert la fumée du camp des ennemis, de quoi nous ne doutions point, mais il ne disait pas qu'il avait été vu des ennemis. Enfin, la nuit on se mit en marche, ayant le Sieur de Montigny avec des Abenakis à la tête. Vers deux heures après minuit, le canot des sauvages qui s'étaient débandés vint à notre rencontre, qui dirent que, voulant débarquer, ils avaient donné dans l'embuscade des ennemis, qui avaient tué un de leurs gens et blessé un autre, qu'ils s'étaient pourtant tirés au large sans autre accident. Voilà les fruits de la découverte du Sieur Delapeyrade.

Cette action donna l'alarme aux plus timides. On ordonna de débarquer à trois-quarts de lieue au-dessous de la pointe à la chevelure, avec ordre à chacun de se ranger à son drapeau; le bataillon des troupes était commandé par M.

de la Chassagne, et deux bataillons de milice commandés par des officiers des troupes. Le débarquement se fit dans une anse de sable ; les sauvages avaient débarqué à la pointe, à une petite distance ; M. de la Chassagne eut ordre d'entrer dans le bois avec ses troupes, et les milices devaient suivre. Comme M. de la Chassagne avait entré dans le bois à l'insu des sauvages, lorsqu'il fut vis-à-vis de leurs canots, qui en marchant cassait des branches, nos sauvages crurent que c'étaient des ennemis, firent un cri, et reculèrent sur notre milice, qui fut culbutée ; plusieurs prirent la fuite, et le nommé Pilet prit la route de Chambly, où il se rendit en deux jours, pour y donner l'alarme, en disant que nous avions été mis en déroute. Il est bien vrai qu'il y en avait un bon échantillon, et assez de dispositions pour que un seul coup de fusil tiré dans le bois nous eut fait embarquer dans nos canots, même avec beaucoup de confusion ; cependant n'entendant point tirer, et ne voyant point d'ennemis, on se raillia, tant bien que mal. Laissant deux hommes par canot, on entra dans le bois, où tous les arbres paraissaient comme des ennemis, ce qui faisait que l'un tirait à *dia* l'autre à *luhau* ; M. de Ramezay se trouva souvent tout seul, ne sachant où étaient ses troupes, et pour achever de donner la chaude, Dernisseau, qui avait été à la découverte, rapporta qu'il avait vu un gros d'ennemis, où il croyait qu'il y avait neuf cents hommes. A cet avis le commandant se trouve embarrassé, et, pour augmenter son embarras, nous vîmes sept canots des ennemis qui venaient droit à nous, et les neuf cents hommes supposés venaient par dans le bois. Comme tous les Français étaient éparpillés comme des perdreaux, on ne prenait aucune mesure ; il n'y avait que les soldats et le bataillon de milice de lignery qui fussent en règle : les canots ennemis, qui venaient à nous fort lentement, nous persuadaient qu'ils étaient soutenus par terre. Lorsque le premier canot fut par notre travers, à bonne portée de fusil, des sauvages qui étaient avec moi voulurent tirer dessus, je les empêchai jusqu'à ce qu'ils fussent tous engagés. Cependant on avait donné ordre que l'on armât



quatre canots pour les investir ; comme on s'y disposait, le Sieur de Martelly porta un ordre contraire, et fit rentrer ceux qui y étaient destinés dans le bois. Lorsqu'il y eut quatre canots des ennemis assez engagés, je fis faire une décharge dessus, et au bruit de la décharge, ceux que nous avions dans le bois y accoururent, qui firent un feu continuel sur les canots, qui se tirèrent au large. Deux de nos Abenakis s'embarquèrent dans leur canot, et joignirent les ennemis à portée de fusil, et firent feu dessus. A l'exemple de ces deux sauvages, des Canadiens s'embarquèrent dans trois ou quatre canots, et joignirent une partie des ennemis comme ils débarquaient de l'autre côté, au bas d'un pays escarpé, où il en fut tué trois ou quatre, et on n'eut pas l'esprit d'en prendre un en vie pour pouvoir savoir la situation de leur camp. Tout le monde s'embarqua pour aller joindre les premiers qui avaient suivi les ennemis. On fit un détachement pour poursuivre l'ennemi, qui avait gagné la profondeur des bois, mais sans en pouvoir trouver. Ensuite on envoya faire la découverte sur la pointe à la chevelure, où l'on ne trouva que quelques guénilles que les ennemis avaient laissées ; après quoi nous y fûmes camper, où le conseil s'assembla, qui conclut de relâcher à l'exemple des sauvages, qui, dès qu'ils ont fait le moindre exploit sur l'ennemi, s'en retournent sans hésiter. Cette conduite me parut extraordinaire, ce qui me détermina d'aller trouver M. de Ramezay en son particulier, pour lui faire envisager les conséquences, et lui faire toucher au doigt et à l'œil qu'il ne tenait qu'à lui de rompre tous les projets des ennemis, puisqu'il ne s'agissait que de marcher le reste du jour et la nuit suivante pour surprendre les ennemis dans leurs ouvrages, qui, à la faveur du parti que nous avions mis en fuite, demeuraient tranquilles dans leur camp, et que les fuyards ne pouvaient s'y rendre de plus de quatre jours, ayant à faire le tour du lac St. Sacrement. Il m'objecta que les ennemis étaient retranchés, et qu'ils avaient un ingénieur, que ce serait trop risquer. J'eus beau lui représenter les avantages que les ennemis tireraient de notre retraite, et les

suites fâcheuses que cela nous attirerait, tout cela fut inutile, ce qui me détermina à composer une lettre, comme si un de mes amis me l'eût écrite, et qu'il m'eût marqué les grands préparatifs que l'on avait faits à Québec pour y bien recevoir l'ennemi, s'il y allait, avec d'autres particularités tournant à notre avantage. Et avec cette circonstance que M. de Vaudreuil mandait à M. de Ramezay de ramener son armée aux environs de Chambly, pour être à portée de bien charger l'ennemi s'il approchait, le lendemain, comme on se disposait à partir, je laissai la lettre parmi d'autres papiers, après en avoir pris copie pour envoyer à M. Raudot, et nous nous rendîmes à Chambly, où M. de Ramezay me laissa, avec un nombre d'habitants, pour mettre le fort en état de défense, et M. de Ramezay eut ordre de descendre avec toutes les troupes à Québec. Monsieur de Longueuil resta commandant du gouvernement, où il reçut ordre d'abandonner le Fort Chambly, après en avoir retiré tous les effets. Je lui fis mes remontrances, et l'assurai que de la manière que je l'avais retranché, je ne lui demandais que cent hommes pour le défendre. Il m'obligea d'écrire à Québec mes sentiments, et il écrivit de son côté, si bien qu'il y eut ordre de conserver le fort, où le Sieur de Perigny commandait, qui envoya son épouse pour demander d'être relevé, ce qui lui fut accordé, et M. de Bergères fut commander à sa place.

Comme il n'y avait presque point de troupes à Montréal, et que l'on ne doutait point que les Anglais d'Orange ne fissent une descente dans le gouvernement de Montréal, l'affaire de la pointe à la chevelure et du petit saut ayant manqué, M. de Longueuil fit faire une assemblée dans une des salles du Séminaire, où l'on donna liberté à chacun de dire son sentiment. Comme j'ai déjà dit qu'il n'y avait point de troupes, et peu d'habitants, on proposa de retrancher le quart de la ville, en faisant une palissade à la rue St. François, et de couper les vergers des Récollets et autres, et moi j'opinaï tout au contraire, et leur fit voir que cinquante hommes dans le moulin et greniers des seigneurs étaient



suffisants pour défendre cette partie, et que plus l'ennemi trouverait de retranchements et clôtures de jardin à forcer, plus trouverait-il d'obstacles à forcer le reste de la ville. Ainsi toutes choses demeurèrent en leur état, et nous apprîmes du Fort Frontenac, par le Sieur de la Frenière, que l'écrit qui avait été trouvé à la pointe à la chevelure avait causé une grande consternation à l'armée Anglaise, sur quoi tous les sauvages s'étaient retirés, et par conséquent nous fûmes garantis et de l'armée de mer et de l'armée de terre ; cependant on envisagea les conséquences qu'il y avait de fortifier Chambly, étant sur le passage de l'ennemi. La délibération faite, Messieurs les intendants ordonnèrent des fonds pour cette dépense, et obligèrent tous les habitants du gouvernement de Montréal d'y donner chacun huit jours de corvée, et que pour l'année suivante on put commencer ces ouvrages et les mettre en état de défense, on m'ordonna de m'y transporter l'automne, pour y faire amasser des matériaux, et pendant tout l'hiver on tailla les pierres angulaires, portes et fenêtres.

**1710.**—Dès le printemps on commença les fouilles du Fort Chambly, et l'automne toute l'enceinte fut élevée à douze pieds de hauteur.

Pendant tout l'été nous eûmes un parti de cinquante hommes sur les avenues du lac Champlain, et les découvreurs nous rapportèrent que les ennemis avaient repris le projet de venir à Montréal, et que pour cet effet ils construisaient nombre de bateaux et canots au petit saut, sur un ruisseau qui décharge dans le lac Champlain.

**1711.**—Le Sieur Leveston, envoyé de Nouvelle York, arriva à Québec pour y négocier quelques affaires avec nos puissances. Il s'en retourna au mois de Février par le gouvernement de Montréal, et passa à Chambly, où il fut très bien régalé aux dépens du Roi, et les Sieurs de Rouville et Dupuil l'accompagnèrent en son pays, et ramenèrent le printemps le père (Marest ?), jésuite.

Comme il était de conséquence de mettre le fort de Chambly dans sa perfection, par rapport aux avis que nous avions des desseins de l'Angleterre, on y mit suffisamment des ouvriers pour être achevé au mois de Septembre. Pendant ce temps-là, les ennemis continuaient leur projet, à faire des bateaux et canots au petit sault, et à Québec on fut averti qu'il y avait une flotte Anglaise très nombreuse en rivière. Comme le premier relâche des ennemis en avait causé un aux Français, en négligeant de se fortifier, au sçu de cette nouvelle, M. de Vaudreuil envoya chercher M. de Beaucour afin de prendre des mesures pour se retrancher. M. de Beaucour, en tirant son épée du fourreau, lui dit qu'il n'y avait pas d'autre parti à prendre pour combattre l'ennemi que de bien affiler chacun son épée, qu'il n'était plus temps de faire de fortifications. Cependant on fit commander toutes les milices, et on fit descendre les troupes pour faire des lignes et retranchements à Beauport et à la petite rivière, pour en défendre le passage, et tous les bourgeois de la basse-ville se transportèrent à la haute, avec tous leurs effets. M. de Ramezay descendit aussi, et laissa M. de Longueil, qui, avec les habitants de la côte du sud, devait harceler l'ennemi sur les avenues de Chambly.

Comme on était attentif à voir paraître la flotte ennemie, ayant plusieurs partis à la découverte, le *Hereau* (Héros?), vaisseau du Roi, qui avait fait une prise, lorsqu'il fut par le travers de l'Île Verte, où il voyait du monde, y envoya sa chaloupe. Les découvreurs les prirent pour des Anglais, firent une décharge dessus et se retirèrent, portant l'épouvante à Québec, où l'on fit travailler nuit et jour pour se retrancher, mais on ne fut pas longtemps sans apprendre la nouvelle que les découvreurs s'étaient trompés, que c'était notre vaisseau, qui arriva devant Québec quatre jours après. On ne savait que penser de l'armée Anglaise que nos Français avaient vu paraître au cap des rosiers. Enfin, quelques temps après, arriva un canot qui venait de Mahingan, qui rapporta le naufrage de la flotte Anglaise à l'île aux œufs. L'amirauté



fit ses diligences pour en faire ramasser les débris, où le Sieur Barbet fut hiverner. Ainsi, voilà les épées rangainées, ce qui détermina M. de Vaudreuil de faire marcher toutes les troupes et milices droit à Chambly, où il se rendit lui-même, à dessein d'aller au-devant de l'ennemi, mais on se contenta de rester quelques jours aux environs de ce fort, où l'on apprit que les ennemis avaient abandonné leur projet, sur les avis qu'ils avaient eus du naufrage de leur flotte. Ainsi on envoya des partis pour tâcher de brûler leur bateaux, et l'armée de Chambly fut congédiée ; ainsi chacun fut à son département.

Monsieur Bégon, nommé intendant du Canada, et qui ne s'y rendit point cependant. L'indisposition de M. Raudot, père, par le conseil des médecins, le contraignit de passer en France, après avoir commis à M. Daigremont les affaires de l'intendance, de quoi il s'acquitta très bien.

On commença à jeter les fondements de deux redoutes à Québec, pour être continuées l'année suivante, quoique les fonds étaient épuisés.

**1712.**—L'une des redoutes fut achevée à la menuiserie près, et la maçonnerie de l'autre montée au carré, et en outre on fit un mur le long de la côte du Palais jusques vis-à-vis l'Hôtel-Dieu, et on commença deux bastions, et la courtine entre la redoute du cap au diamant et le cavalier de M. Dupont, et ces ouvrages en sont demeurés là. M. de Beaucour ayant été envoyé à l'île royale, je fus chargé de la conduite des ouvrages et des toises.

Vers le mois d'Août, des chefs Iroquois descendirent à Québec, qui furent régalez au Palais par M. Daigremont. Peu de jours après, nous eûmes avis de la défaite des Renards au Détroit, mais nous n'en apprîmes les circonstances que longtemps après.

Il est bon de savoir que lorsque M. de Lamotte était au Détroit, voulant attirer le commerce de toutes les nations à son poste, avait envoyé des colliers aux Mascoutins et Quiquapous pour les inviter à faire village au Détroit, où il leur offrait une place, ce qu'ils acceptèrent, et où étant venus au nombre d'environ quarante familles, y firent un fort à l'endroit qui leur fut marqué. Comme cette nation est crainte et haïe des autres nations, à cause de son arrogance, on commença à fomentier une conspiration contre ceux qui étaient établis au Détroit, et effectivement, en 1712, le Sieur Dubuisson, commandant au Détroit, les conspirants Hurons et Outaouais, au nombre d'environ neuf cents hommes, se rendirent au fort des Français, à qui le commandant fit ouvrir la porte, où ils entrèrent brusquement, et montèrent sur les bastions qui commandaient le fort des Renards, sur lequel ils firent plusieurs décharges de mousqueterie. Un des chefs des Renards éleva sa voix, en parlant aux Français, en ces termes : " Qui est-ce que cela veut dire, mon père, tu nous as invité à venir demeurer auprès de toi, dont ta parole est toute fraîche dans nos sacs, et tu nous declares la guerre, où est le sujet que nous t'en avons donné. Apparemment, mon père, tu ne te souviens point qu'il n'y a point de nations, de ceux qui se disent tes enfants, qui n'aient trempé leurs mains dans le sang des Français ; je suis le seul à qui tu ne pourrais faire ce reproche, et cependant tu te joins à nos ennemis pour nous manger ; mais sache que le Renard est immortel, et si, en me défendant, je répands du sang des Français, que mon père ne me le reproche point." Et rapporta plusieurs autres particularités. Son audience finie, ou plutôt interrompue par la mousqueterie, le Renard y répondait très bien, et travaillèrent nuit et jour à creuser des cavernes dans leur fort, pour y mettre leurs familles à couvert des armes à feu. Le quatrième jour, le Renard commençant à manquer de tout pour vivre, éleva encore sa voix en ces termes : " Mon père, je ne m'adresse point à toi, je parle à ces femmes qui se cachent dans ton fort, que s'ils sont aussi braves comme ils le disent, qu'ils se détachent quatrevingt



des meilleurs guerriers, auxquels je promets, et tu en seras témoin, mon père, que je ne leur en opposerai que vingt, et si les quatorzevingt les abattent, je consens d'être leur esclave, et si, au contraire, les vingt abattent les quatorzevingt, ils seront nos esclaves." On ne répondit à toutes ces propositions que par la mousqueterie, sans qu'il y eut personne de tué. Le huitième jour étant venu, les Renards étant tous exténués, y ayant près de six jours qu'ils n'avaient mangé, ils sortirent la nuit de leur fort avec leurs familles sans être découverts. Le jour venu, on avait accoutumé au fort des Français de faire plusieurs décharges de mousqueterie sur celui des Renards, qui y répondaient de leur côté, mais ce jour-là on n'y tira plus, ce qui donna la curiosité aux ligués d'aller au fort des Renards, où ils ne trouvèrent personne. En même temps, les chefs demandèrent à M. Dubuisson le Sieur de Vincennes, avec un nombre de Français, pour marcher à leur tête à la poursuite des Renards. Comme les Renards étaient affamés, ils se mirent dans une presque ile pour y paître de l'herbe, et on ne pouvait aller à eux que par un défilé qu'ils avaient soin de garder. Enfin les ligués y arrivent, leur ferment leur sortie, et on fusillait de part et d'autre. Le Renard se voyant renfermé éleva encore sa voix, en parlant au Sieur Vincennes, qui leur avait déjà crié de se rendre : "Dis-moi, mon père, s'il y a cartier pour nos familles, c'est à toi à qui je veux me rendre, réponds-moi ?" Aussitôt le Sieur de Vincennes lui cria qu'il leur accordait la vie sauve. Aussitôt le Renard mit les armes bas, et comme il s'en allait au-devant des alliés, en un instant ils furent investis, et tous les Renards taillés en pièce avant qu'ils pussent rejoindre leurs armes. Les femmes et enfants furent amenés esclaves et vendus, la plupart aux Français. Ainsi périrent les Renards que M. de Lamotte avait fait venir au Détroit. Aussitôt que le Mascoutin et Quikapou des grands villages eurent appris cette action, ils envoyèrent plusieurs partis en campagne, les uns à la baie, d'autres au Détroit et à toutes les avenues, faisant fuir toutes les autres nations, qui n'osaient tenir à leur approche, jusqu'à ce que

M. de Louvigny les a assiégés dans leur fort, où ils étaient bien retranchés, qui, par l'effet des bombes, furent contraints de se rendre, la vie sauve, qui leur fut accordée par M. de Louvigny, malgré le sentiment des autres nations qui voulaient les exterminer.

---



VOYAGE

D'IBERVILLE

JOURNAL DU VOYAGE FAIT PAR DEUX FRÉGATES DU ROI,

*La Badine*, commandée par M. D'IBERVILLE, et *Le Marin*, par  
M. E. CHEVALIER DE SURGERES, qui partirent de Brest le vendredi, 24  
octobre 1698, où elles avaient relâché, étant parties de  
Larocheile le 5 septembre précédent.

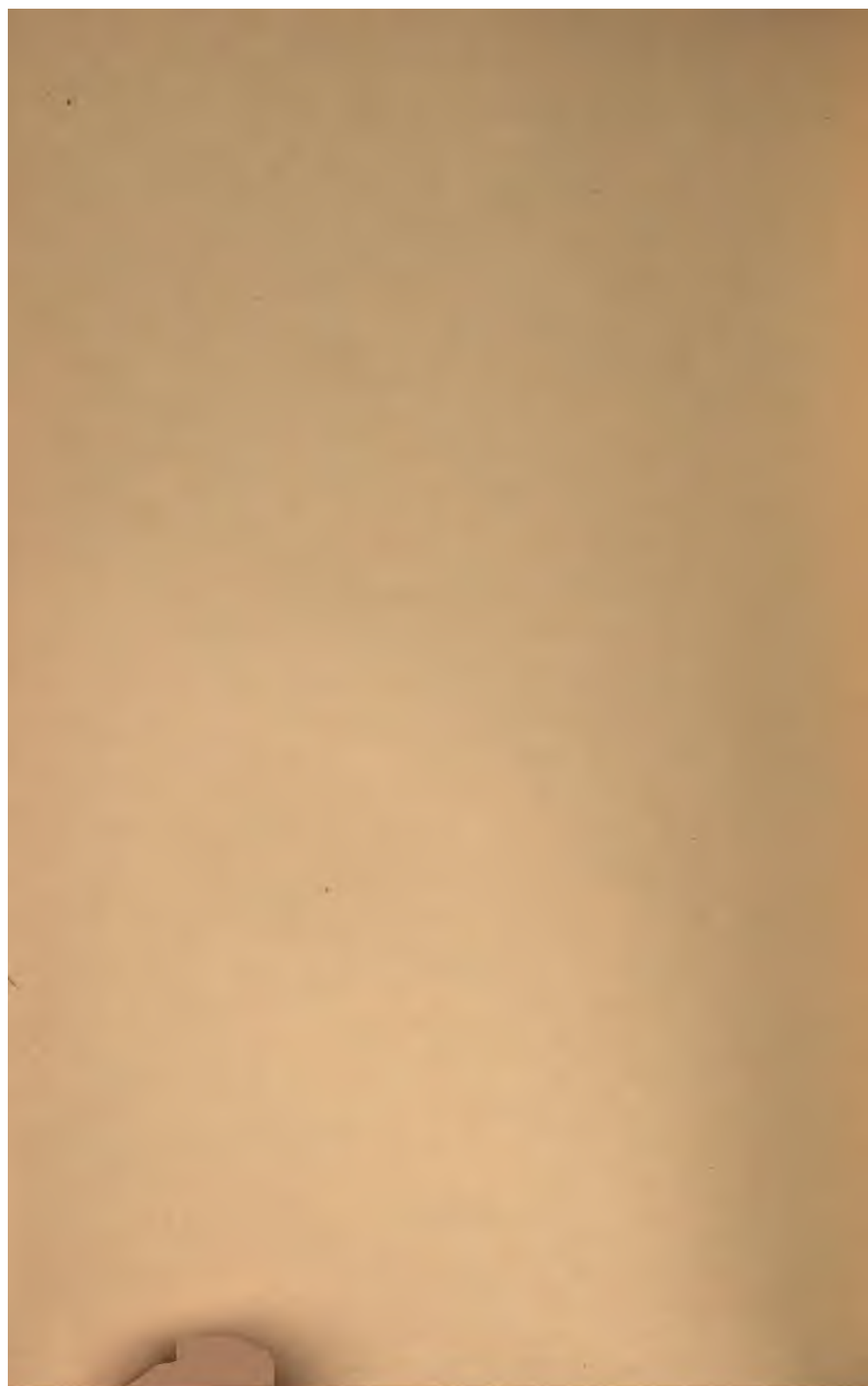
MONTREAL

EUSÈBE SÉNÉCAL, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

Rue St. Vincent, Nos 6, 8 et 10.

1871

Reprinted 1927





Reg. - arch.  
10-2-36  
37060

F  
105  
L77  
sur  
no.

## VOYAGE D'IBERVILLE.

Journal de voyage fait par deux Frégates du Roi, *La Badine*, commandée par M. d'Iberville et *Le Marin*, par M. E. Chevalier de Surgères, qui partirent de Brest le vendredi, 24 octobre 1698, où elles avaient relâché, étant parties de Larochelle, le 5 septembre précédent. 1

Le vendredi, 24 octobre 1698.—Nous levâmes l'ancre de devant Brest à 7 heures du matin, *La Badine* ayant tiré le coup de partance à 6 heures et demie, quand nous avons été hors du goulet, nous rencontrâmes quatre vaisseaux de guerre *L'Eclâtant*, *L'Oiseau*, la *Dauphine* et *L'Hercule*, c'était l'escadre de M. de Caët Logon, chef d'escadre qui a envoyé sa chaloupe à bord de la *Badine* qui lui a tiré sept coups de canon quand elle a débordé. M. de Caët Logon lui en a rendu 5; nous avons fait gouverner à l'ouest, quart de sud-ouest pour nous élever de *Basfroid* (de babord); sur les cinq heures du soir du même jour, nous avons relevé ouessant qui nous restait 5 lieues au nord nord-est; j'ai pris mon premier point qui est par 18

1 Dans le manuscrit du voyage de M. d'Iberville que j'ai copié, il y avait deux marges: dans celle de gauche se trouvaient des notes explicatives au crayon; dans celle de droite les divisions du chapitre. Je n'ai fait qu'une seule marge; les divisions de chapitre y sont écrites en lettres droites et les notes sont désignées par une astérique.—(Note du copiste de la Revue.)

(Note au crayon placée au commencement de l'ouvrage, sans être signée.)

Ce mémoire est d'un officier du *Marin*, comme quelques pages le font présumer, peut-être de M. Surgères, lui-même, je ne sais. Ce manuscrit sur lequel j'ai fait transcrire cet exemplaire n'étant lui-même qu'une copie de l'original et ne portant aucune signature, M. Papineau conclut sans doute de là que si quelques mots sont peu nets, il faut en rapporter la faute sur le premier copiste;—j'aurais voulu avoir plus de temps, j'aurais au moyen d'autres documents que je possède, éclairci quelques-unes de ces obscurités, j'aurais même complété certaines parties par d'autres détails interposés,—mais M. Papineau est si pressé que c'est à peine même si on peut suivre le précepte. "Hâtez-vous lentement."—(Note du copiste de la Société Littéraire et Historique.)

MEM

degrés 12<sup>m</sup> de latitude nord-est 10<sup>d</sup> 40<sup>m</sup> de longitude, j'ai fait depuis ce temps-là le sud-ouest d'un vent de nord-est, beau frais accompagné de quelques petits grains qui halaient les vents à l'est; sur le matin, nous avons eu connaissance de huit navires qui sortaient de La Manche qui faisaient le sud sud-ouest pour reconnaître le Cap Finistère, j'ai cinglé au sud-ouest depuis les quatre heures du soir jusqu'à midi.

Le mercredi, 29, nous eûmes connaissance de deux navires qui forçaient de voile sur nous que nous prîmes pour des *Salline*; sur les dix heures nous avons arboré pavillon de signal pour la *Badine* qui nous a attendu, quelque temps, après ces deux navires ont fait partir au sud; une heure après, nous avons eu connaissance d'un autre qui faisait la même route; à 3 heures après midi nous avons averti la *Badine* que nous n'osions forcer de voile, parce que nous faisons quatre pouces d'eau par horloge.

Le jeudi, 30.—Les vents ont varié depuis l'ouest jusqu'au nord gros, sur les sept heures du soir nous avons vu un feu qui était à que nous crûmes le petit traversier de qui l'amarre avait rompu deux jours auparavant, le matin nous n'avons pu voir que le grand, le commandant a arboré le pavillon rouge, nous l'avons rangé sous le vent, il nous demanda quand nous avions perdu de vue le petit traversier, nous lui répondîmes que nous avions vu le 11 un peu au vent à nous immédiatement, après un grain où il a vanté beaucoup, et plu, et fait des éclats de tonnerre, il nous a demandé notre longitude, nous lui avons dit 4<sup>a</sup>, il a arrivé vent arrière au sud, sud-ouest pour voir s'il ne le trouvait pas, après avoir cinglé quelque temps, il a mis au plus près.

Le lundi, 3 novembre.—Sur les six heures du matin, nous avons mis notre navire à la bande pour le visiter à bas bord qui faisait un peu d'eau quand la mer était haute pour une cheville des haubans, à midi nous avons eu un bâtiment à la vue au vent à nous que nous avons pris pour notre traversier; sur les quatre heures, nous reconnûmes que ce n'était pas lui.

Le mardi 1, sur les quatre heures du matin, nous eûmes connaissance de Porte Sante de Madère qui nous restât à l'ouest sud-ouest.

Le vendredi, 7.—Nous passâmes entre Porte Sante et Madère.

Le samedi, 8.—Madère nous restait au sud-est quart de sud environ dix lieues.

Le mercredi, 19.—Nous passâmes le tropique de cancer à huit heures du soir.

Le jeudi, 20.—Sur les 9 heures et demi on fit la cérémonie.

Le mardi, 2 décembre.—Nous vîmes la terre de l'est de St. Domingue.



Le mercredi 3.—Nous eûmes connaissance du Cap <sup>1</sup> nous rangeâmes la côte.

Le jeudi 4.—A 7 heures du matin, nous étions par la traverse de Léogane, nous mouillâmes à 4 heures et demi après-midi au Cap Français, le major nous dit que M. Ducasse gouverneur, nous avait attendu longtemps qu'il était au port de Paix, à quatorze lieues de là.

Le vendredi 2, on lui envoya le traversier avec M. Desourdy pour l'amener.

Le mercredi 10.—Le traversier revint, M. Desourdy nous dit que M. le Gouverneur était malade.

Le jeudi, 11.—Nous aperçûmes le *Français* et le *Wesp*, le même soit M. de Grucy, enseigne du Français, coucha à notre bord, il partit à 2 heures avec le pilote de la *Badine* pour aller faire entrer le François, il entra à deux heures après-midi à même jour le *Wesp* qui ne le suivait pas assez près toucha sans se faire cependant peine.

Le dimanche 14.—Nous débouchâmes pour aller au port de la paix, les quatre chaloupes du vaisseau du roi remorquèrent notre vaisseau hors de dangers à quatre heures du soir, nous arrivâmes au port de Paix; en sortant du cap, nous vîmes notre petit traversier qui s'était écarté de nous. Un canot du port de Paix vint à nous pour montrer le mouillage croyant que nous ne le savions pas à cause que nous avions tiré un coup de canon, un peu devant que d'arriver. M. L'Esquelet, lieutenant de la *Badine*, et M. Sauval furent voir M. le Gouverneur qui les reçut fort bien, leur promit toutes sortes de secours. Aussitôt, il écrivit à M. le major du Cap de fournir à M. d'Iberville des volailles et tout ce qu'il aurait besoin, il écrivit aussi à M. de Graft de s'embarquer dans le bord de M. Chateaumoran pour venir le trouver à Leogane pour faire le voyage avec nous d'autant pour le prier de venir trouver M. Ducasse qui lui donnerait toute sorte de satisfaction, on envoya un nègre porter ces paquets par terre.

Le mardi 16.—M. Ducasse, gouverneur, s'embarquera à 7 heures du matin, aussitôt nous mîmes à la voile pour Léogane.

Le mercredi 17 au soir.—Nous vîmes un vaisseau, aussitôt on apprêta les canons, mais le calme nous empêcha d'approcher.

Le vendredi, 19 à 9 heures du matin.—Nous mouillâmes à Léogane, tous les principaux de la côte vinrent saluer M. Ducasse à notre bord où ils dinèrent; à 2 heures, il partit avec tous nos messieurs; en débordant on tira 9 coups de canon, les deux vaisseaux

<sup>1</sup> Le mot est en blanc dans l'original.

marchands répondirent de 6 et de 3, on en fit de même à terre; aussitôt M. Ducasse donna ordre de donner à l'équipage du pain frais, deux fois la viande par jour, nos officiers furent chez lui; on fit préparer du blé d'Inde, des hommes nègres, et de toutes les choses nécessaires pour le voyage, en attendant la *Badine* qui faisait faire du biscuit et d'autres choses nécessaires au cap. Les chaleurs, les fruits, les débauches ont causé quelque maladie à bord.

Le Mardi 23.—M. Leclerc, écrivain du roi, mourut à terre administré des sacrements.

Le jeudi 25.—Le *François*, commandé par M. le Marquis de Chateumoran la *Badine*, le *Traversier* arrivèrent, ils mouillèrent au soir, ils soupèrent au *Marin*, ils nous apprirent que M. Berthier, Com<sup>re</sup> dans notre escadre, était mort au Cap. Le 17, ils amenèrent M. de Grave qui venait faire le voyage avec nous, on nous dit que les Anglais qui avaient dit en Europe qu'ils allaient au Mississipi étaient à Villeproche purtabelle.

Le jeudi, premier jour de l'année 1669, à une heure après-midi, nous avons porté à toute voile à l'ouest quart de nord-est d'un vent de nord-est beau frais pour attaquer nos navires qui étaient devant nous; sur les 9 heures du matin, le *François* tira un coup de canon par le travers du petit Goave pour avertir un officier qui y était allé; sur les six heures du matin, il arriva à bord, nous avons resté en panne jusqu'à huit heures et demi que nous avons fait forcer pour attrapper ceux qui étaient devant nous. A 10 heures, M. d'Iberville a envoyé la biscayenne à nippe, pour avertir le petit traversier qu'il avaient envoyé pour des rafraîchissements. Sur les cinq heures du soir, la *Badine* tira un coup de canon pour son traversier et la biscayenne; toute la journée, les vents ont été variables et calme presque tout plat, nous avons fait porter toujours sur le *François* à petite voiles; sur les huit et 9 heures du soir, le petit traversier a fait tirer un coup de canon pour répondre à la *Badine*, sur le minuit, nous avons mis l'amarre à tribord, à 3 feux, tiré un coup de canon pour avertir le *François* de mettre en travers à cause de la *Badine* que nous avions laissé devant nippe en panne jusqu'à quatre heures du matin d'un petit vent de nord-est que nous trouvant trop proches de la pointe de Caymiques, nous avons largué notre misaine avec nos deux huniers pour nous élever de dessus la terre.

Le vendredi 2, à la pointe du jour, la *Badine* nous demeurait à l'est jusqu'à la vue; pour le *François*, nous ne le vîmes pas ayant fait servir toute la nuit, la pointe du petit Goave nous demeurait au nord-est quart d'est, ayant fait porter quelque temps sur la



*Badine* nous reconnûmes son traversier et la biscayenne à la voile qui faisait route pour la *Badine*, sur les 11 heures nous fîmes servir, à une heure après-midi nous fîmes embarquer notre chaloupe. Nous eûmes toute la journée calme, sur les dix heures les vents sont venus de terre, nous avons gouverné au nord-ouest pour acoster la *Badine*.

Le samedi 3, sur les six heures du matin nous avons relevé la Goave qui nous restait à l'est quart du nord-est 9 lieues et les Caymans du Sud, nous avons vu en même temps le François au nord-ouest de nous à la vue; sur les deux heures les vents ont un peu affraichi au nord-ouest; nous avons gouverné à l'ouest nord-ouest, nous avons reconnu le Moule de St. Nicholas qui nous restait au nord nord-est douze lieues; sur les six heures, nous avons relevé le Cap d'Almarse qui nous restait douze lieues à l'ouest sud-ouest, nous avons montré le feu pendant la nuit par 3 ou 4 fois de peur de nous séparer, nous avons eu les vents de nord-est, de nord nord-est, qui ventaient et calmant par intervalle, nous avons fait petite voile à cause du grand traversier qui ne pouvait nous suivre.

Le dimanche 4, sur les 8 heures du matin le cap Dalmarié nous restait au sud-ouest 12 lieues et le moule de St-Nicholas au nord-est quart de nord 12 lieues; la *Badine* est bien derrière nous à cause du grand traversier qu'elle attendait et le François était par notre travers; nous aperçûmes que les courants nous avaient entraîné à l'est; toute la journée a été presque calme avec de grandes chaleurs; au soleil couchant nous avons relevé la pointe de l'Est de Cube qui nous restait au nord nord-ouest 12 lieues de la Moule de St. Nicholas, 12 lieues au nord-est. Le cap Dalmarié au sud quart de sud-ouest 10 lieues, dans la nuit les vents ont affraichi au nord-est petit vent, nous avons gouverné petites voiles à l'ouest nord-ouest.

Le lundi 5 à 6 heures du matin.—Nous étions au sud sud-ouest de la pointe de Cube et au nord nord ouest du cap de Dalmarié. Le François à force de voile est arrivé à nous sous le vent et a mis en travers devant la *Badine* qui a tenu le vent pour lui parler, ensuite il a attendu le grand traversier qui était de l'arrière à qui il a donné une remorque, la *Badine* nous a crié d'en faire autant au petit. Nous avons ensuite forcé à toutes voiles du petit vent de nord-est, nous nous sommes aperçus que les courants nous avaient dérivé au sud à soleil couchant le cap le plus est du port de Palme, nous restait nord-ouest quart d'ouest 1 lieue et la pointe la plus à l'est 12 lieues au nord-est, quart de nord, le milieu de la Baye, directement au nord-ouest et la pointe la plus ouest de l'Isle de St. Domingue au sud est vingt lieues; toute la nuit, il a venté de l'est et de nord-est, beau frais, nous avons fait l'ouest quart de nord-ouest.

Le mardi 6 sur les 8 heures du matin nous avons relevé la pointe la plus à l'est de la baie de St. Jacques qui restait au nord-est quart d'est, 6 lieues, et l'autre pointe de la dite baie au nord-ouest quart d'ouest 8 lieues. Sur les dix heures, nous étions, par le travers la forteresse qui sont deux tours dans le milieu de la baie au bord de la mer qui paraissent blanches, nous avons fait l'ouest toute la journée; sur les six heures du soir nous relevâmes le cap de feuilles qui nous demeurait entre l'ouest quart de nord-ouest 12 lieues, les vents ont affranchi sur le soir, à l'est nous avons fait toute la nuit ouest sud-ouest pour éviter les caps qui avançaient; sur les quatre heures, nous eûmes connaissance de trois navires qui courraient la bande du sud.

Le Mercredi 7, sur les 6 heures du matin la pointe de Porty nous restait au nord-ouest quart ouest distance de 8 lieues et le cap de Levril au nord-est quart d'est 12 lieues, nous avons fait d'un petit vent d'est depuis 6 heures du soir jusqu'à 8 à la même heure 20 lieues ce qui nous fait conjecturer que les courants portent à l'ouest.

Le jeudi 8 sur les 8 heures du matin.—Nous avons relevé la pointe de l'est de la baie de Machenil qui nous restait à l'ouest quart de nord-ouest, 7 lieues; sur les dix heures les vents ont affranchi à l'est quart de sud-est à environ sur les quatre heures du soir la pointe nous restait 2 lieues au nord, au milieu de laquelle il y a de Layes qui partent une demi lieue à l'ouest sud-ouest, nous avons eu connaissance d'un navire qui était sans voile dans la baie. La *Badine* a arboré un pavillon Espagnol; Tout le jour nous avons fait nord-ouest à toutes voiles d'un bon vent d'est, sur les 6 heures du soir nous relevâmes la pointe de Machenil qui nous demeurait au nord nord-est 5 lieues, dans la nuit les vents se rangèrent à l'est quart de sud-est, nous avons fait l'ouest quart de sud-ouest, les vents au sud-ouest pour courir au sud des Isles de Cayman.

Le vendredi 9 Juin.—Les vents ont continué à l'est quart de sud-est, jusqu'à midi, qu'ils ont varié jusqu'au sud, calme, presque sans plat avec de la pluie, ensuite ils sont revenus au sud-est quart d'est, sur les deux heures après midi, nous eûmes les petits caymans huit lieues à l'ouest, nord-ouest de nous qui est une terre qui s'étend 5 lieues sud-est et nord-ouest, dont la pointe du sud est fort basse; nous arrivâmes au nord-ouest pour embrasser sous les vents; sur les six heures du soir nous en étions six lieues par la latitude de  $19^{\text{deg}} 40^{\text{m}} 29^{\text{s}}$ , depuis le vendredi 9 jusqu'au samedi 10 à midi les vents ont variés depuis le sud jusqu'au sud-ouest, gros vents qui nous ont fait prendre les ris dans nos huniers, nous nous sommes



aperçu par notre hauteur que les courants avaient été entraînés au nord-ouest la route ne nous ayant valu que l'ouest nord-ouest quatre degrés ouest, sur laquelle nous cinglâmes 30 lieues latitude observée 20<sup>deg</sup> 5<sup>m</sup> longitude 192<sup>deg</sup> 44<sup>m</sup>, sur le midi nous vîmes un navire qui courait la bande de l'est, à qui la *Badine* arbora pavillon Espagnol.

Depuis le samedi 10 à midi jusqu'au Dimanche 11 à midi, les vents ont continué au sud-ouest, gros vents jusqu'à cinq heures du soir qu'ils ont sauté tout d'un coup à l'ouest, nord-ouest, nous arrivâmes Lophe pour Lophe, ensuite nous primes les deux autres ris dans nos huniers, quelque temps après, ils sont venus au nord-ouest et au nord nord-est, gros vents, la mer gronde extrêmement courte. Toutes ces différentes routes n'ont valu pendant les 24 heures, l'ouest quart de sud-ouest, 2<sup>d</sup> sud-ouest fait à la dite route, 17 lieues latitude observée, 19<sup>d</sup> 50<sup>m</sup> longitude 291<sup>d</sup> 46<sup>m</sup>.

Depuis le Dimanche 11 à midi jusqu'au Lundi 12, les vents ont varié depuis le nord jusqu'au nord-est, beau temps, nous larguâmes les ris de nos huniers, nous fîmes plusieurs routes qui nous ont valu selon la hauteur et l'estime le nord-ouest quart l'ouest 3<sup>d</sup> plus nord, cinglé 17 lieues latitude observée 20<sup>d</sup> 20<sup>m</sup> longitude 291<sup>d</sup> 11<sup>m</sup>.

Depuis le lundi 12 jusqu'au mardi 13 à midi les vents ont continué au nord-est et au nord, nord-est qui ont obligé à prendre les deux ris dans nos huniers, il venait de temps en temps des rafales comme si nous eussions été sous la terre, nous fîmes le nord-ouest latitude 21<sup>d</sup> 6<sup>m</sup> longitude 200<sup>d</sup> 17<sup>m</sup>.

Depuis le mardi 13 à midi jusqu'au mercredi 14 la *Badine* a forcé de voile dès le matin pour reconnaître la terre, les vents ont varié depuis le nord nord-est jusqu'à l'est, beau frais, nous courûmes au nord-ouest jusqu'à huit heures du soir, nous arrivâmes lophe, nous mîmes le cap au sud-est, nos deux ris près dans nos huniers, sur les quatre heures du matin, nous remîmes à l'autre bord à petite voile, la plupart du temps notre petit hunier brassait au vent.

Le mercredi 14.—Nous forçâmes de voile sur les six heures du matin d'un vent de nord-est, le cap au nord nord-ouest, sur les huit heures du matin, nous vîmes la terre qui était le bout de l'est du cap Coriente 10 lieues à nord nord-est de nous, c'est une terre entièrement basse où il ne paraît que des arbres, quand on en est seulement trois lieues au large, mais sur laquelle il y a plusieurs montagnes qu'on voit de fort loin, nous arrivâmes au nord-ouest et à l'ouest nord-ouest pour chercher le bout de l'ouest, le dit cap de Coriente qui nous restait sur les 3 heures une lieue au nord nord-est, nous le rangeâmes à cause d'une baisse qui en est à 5

lieues au large, elle paraît comme une Ile, ne voyant que les deux bouts et que la terre qui en est au nord-est si plate qu'on ne voit que des arbres à cause d'un grand enfoncement qui couvre à l'est nord-est de la pointe de l'ouest, du cap, à soleil couchant, il nous restait au nord-ouest quart d'ouest 7 lieues à la même heure Olivier Lagarenne de l'Orient, est mort que nous jetâmes à 7 heures du soir, nous rangeâmes la côte qui court au cap St. Antoine à petite voile, à une lieue près; sur les dix heures du soir nous mîmes à travers d'un vent d'est le cap au sud, jusqu'à 4 heures du matin que nous arrivâmes Lophe pour Lophe pour mettre l'amarre à tribord, le cap au nord pour chercher le cap St. Antoine que nous vîmes sur les six heures du matin au vent à nous.

Le jeudi 15 au matin. Le dit cap nous restait au nord quart de nord-est deux lieues, nous le rangeâmes à une lieue près à cause d'un haut-fond qui est à quatre lieues à l'ouest nord-ouest du dit cap au point entre le récif du cap Catoche qui fait le commencement du Golfe et du danger; il n'y a que 25 lieues de passage; à midi le dit cap St. Antoine nous restait au sud-est six lieues, la route nous valut nord quart d'ouest, d'un vent de nord-est ayant arrêté notre point qui est par 22<sup>d</sup> 6<sup>m</sup> latitude observée, longitude de 288<sup>d</sup> 28<sup>m</sup>.

Le vendredi, 16 à midi, jusqu'au samedi, 17, les vents ont varié depuis l'est jusqu'au sud, nous gouvernâmes les 24 heures au nord; cependant la route n'a valu que le nord quart de nord et les courants nous ayant entraîné au sud-est 10 lieues, latitude observée 23<sup>d</sup> 56<sup>m</sup>.

Le samedi, 17 jusqu'au dimanche, 18 à midi, les vents ont continué au sud, beau temps, nous fîmes le nord quart de nord-ouest jusqu'à minuit, et le nord nord-ouest jusqu'à midi, fait par l'estime 26 lieues, et la hauteur on a trouvé 21 lieues, ce qui fait conjecturer que les courants continuent de nous traîner au sud-est, la route ne nous a valu que le nord quart de nord-est, latitude observée 27<sup>d</sup>.

Le dimanche, 18 à midi, jusqu'au lundi, 19 à midi.—Les vents ont varié depuis l'ouest, sud-ouest, jusqu'au sud, beau temps, nous fîmes le nord, nord-ouest, depuis minuit jusqu'à quatre heures, nous laissâmes notre hunier sur le mat pour attendre le *François* qui était derrière, nous cinglâmes au nord nord-ouest 20 lieues; latitude observée 25<sup>d</sup> 55<sup>n</sup>.

Le lundi, 19 à midi, jusqu'au mardi, 20 à midi, même vent, sur les cinq heures, il s'est élevé une brume qui a duré 3 heures, sur les 9 heures du matin, nous sondâmes sans avoir trouvé fond, calme presque tout plat, et s'est élevé presque aussitôt un brouillard au nord-est, où les vents ont sauté tout d'un coup qui nous ont



fait prendre les ris dans nos huniers sans discontinuer jusqu'après midi, la route a valu selon l'estime 26<sup>d</sup> 54<sup>m</sup>, le chemin 20 lieues.

Le mardi, 20 à midi jusqu'au mercredi, 21 à midi. Les vents ont varié depuis le nord-est jusqu'au sud-ouest, nous fîmes petites voiles avec les deux basses voiles, sur les dix heures du soir, le *François* a mis en travers pour sonder, nous fîmes de même sans avoir trouvé fond, nous mîmes notre grand hunier, les deux ris dedans sur les minuit, le temps s'est couvert avec tonnerre et éclairs continuels qui ont duré jusqu'à 6 heures du matin que nous avons serré notre grand hunier et largué notre grande voile; quelque temps après les vents ont sauté au sud-est sud, sud-ouest dans un grain tourmenté des vents avec de la pluie à verse qui nous a fait larguer notre misaine et mis en travers à sec, le ciel était si couvent qu'à sept heures, il ne paraissait pas de jour, ensuite les vents ont modéré au sud-ouest et à l'ouest sud-ouest, nous avons fait servir avec nos basses voiles, la mer un peu grande, la mer n'a valu que le nord quart de nord-ouest 99 lieues; latitude observée, 28<sup>d</sup> 32<sup>m</sup>.

Le mercredi, 21 à midi jusqu'au jeudi, 22 à midi, Les vents ont été ouest sud-ouest jusqu'à cinq heures du soir que nous arrivâmes à laphes pour laphé, un vent d'ouest, et de nord-ouest, toute la nuit, il a été si calme que le navire avait de la peine à gouverner, sur les trois heures du matin nous remîmes à l'autre bord; les vents étant revenus au sud-ouest, nous fîmes plusieurs routes qui n'ont valu que le nord, cinglé 3 lieues, latitude estimée 28<sup>d</sup> 38<sup>m</sup>.

Le jeudi, 22 à midi jusqu'au vendredi, 23 à midi. Les vents ont régné au sud-est, à soleil couchant nous mîmes en travers pour sonder sans fonds, sur les 10 heures du soir nous resondâmes par 170 brasses d'eau, fond vase avec un peu de sable fin, sur les 3 heures du matin, nous retournâmes l'amarre à bas bord et portâmes toute la nuit le feu à cause de la brume qui était fort épaisse, nous restâmes en travers toute la nuit; sur les 6 heures du matin, M. d'Iberville a fait chasser les traversiers que nous attrapâmes quelque temps après, depuis 6 heures du matin, les vents ont varié depuis l'ouest nord-ouest jusqu'au nord, qui n'ont pas duré, toutes les routes durant les 24 heures n'ont valu que le nord quart de nord-ouest, nous sondâmes 60 brasses d'eau, même fond vase, sable fin, fait 20 lieues, latitude estimée 29<sup>d</sup> 38<sup>m</sup>.

Le vendredi, 23 à midi jusqu'au samedi 24.—Les vents ont été nord, nord-ouest, petit vent sur les deux heures, nous sondâmes 40 brasses fond de sable gris mêlé de vase; sur les 3 heures, 35 brasses fond de sable gris, un peu plus gras avec de petits coquillages; à quatre heures 10 brasses, même fond mais plus gras, sur 5 heures du soir, la *Badine* a arboré un pavillon hollandais pour mouiller,

nous eûmes en même temps connaissance de la terre qui paraissait tout basse nous en pouvions être à 6 lieues, nous rangeâmes la *Badine*, qui nous a crié de forcer la voile, sur la terre pour la mieux reconnaître, ce que nous fîmes ensuite, nous sommes venus mouiller par son travers par les 30 brasses, même fond, nous vîmes un feu au nord nord-ouest qui dura toute la nuit fait par les Indiens de la *Floride*; toute la nuit a vanté bon vent d'est, nord-est qui était extrêmement froid, latitude  $29^{\text{d}} 47^{\text{m}}$ .

Le samedi, 24 sur les 6 heures du matin; nous approchâmes d'un vent de nord-est, nous courûmes au nord-ouest et à l'ouest nord-ouest sur le petit traversier qui était 3 lieues sous le vent à nous. Le *François* et la *Badine* ont mis au plus près du vent pour mieux reconnaître la terre, sur les dix heures du matin, nous donnâmes la remorque au petit traversier, ensuite nous fîmes le nord quart de nord-ouest pour rejoindre nos vaisseaux, nous sondâmes 30 brasses, fond de vase avec du sable noir, deux heures après, fond de sable gris 28 brasses, une heure après, fond de petit corail avec pierre puvrée à quatre lieues de terre, 22 brasses à trois lieues, 14 et 18 brasses fond de sable, feu depuis midi que nous joignîmes nos vaisseaux, nous rangeâmes la côte à deux lieues près à soleil couchant nous mouillâmes par les 18 brasses.

Le dimanche 25, sur les 9 heures du matin, nous appareillâmes d'un vent d'est, nous tinmes le vent au plus près, la biscayenne alla à terre pour reconnaître un cap au dedans duquel il paraissait une rivière où il n'y avait pas d'entrée; nous arrivâmes à l'ouest nous sondâmes 12 brasses, fond curée, nous découvrîmes plus de 15 lieues de terre plate qui s'étend au nord-est et ouest sud-ouest, il paraît dessus du sable fort fin que nous prîmes pour du brillant tant ils sont blancs; sur les 10 heures du matin, nous découvrîmes un grand lac qui courait l'ouest au dedans duquel il paraît une terre qui est couverte de quantité d'arbres forts hauts. Toute la journée les vents ont régné à l'est, beau temps, les deux traversiers ont rangé la côte tout au long à la portée d'un boucanier qui ont toujours trouvé cinq brasses d'eau; sur les 6 heures du soir nous mouillâmes par les 12 brasses, sable fin, toute la nuit, les vents ont continué à l'est avec de la brume, les marées portant à l'ouest et dans le port elle portait nord et sud, la côte git est et ouest.

Le lundi 26 sur les 7 heures du matin.—Nous fîmes servir du même vent d'est avec de la brume, sur les 8 heures nous vîmes un cap tout bas à l'ouest, duquel il nous paraissait une passe dans laquelle nous vîmes deux navires; nous mîmes sur les mats une hune; après la brume s'augmentait de plus en plus, le *François* a tiré cinq



coups de canon pour mouiller par les dix brasses fond de sable fin, nous tirâmes plusieurs coups de mousquets pour répondre aux traversiers qui tiraient également de crainte qu'ils ne s'écartassent de nous dans la brume, les deux navires que nous vîmes dans le lac tirèrent deux coups de canons et ont détaché une chaloupe pour nous venir reconnaître, qui est venue à une demi-lieue de nous. Ils s'en retournèrent lorsque nous arborâmes notre pavillon; toute la nuit les vents ont battu à l'est, beau temps, avec de la brume fort épaisse.

Le mardi 27.—M. de Lesquelet, lieutenant de la *Badine*, alla reconnaître les deux frégates qui étaient espagnoles, une de 18 et l'autre de 20 canons qui étaient là depuis 4 mois pour établir une colonie; le commandant le reçut très bien, il leur dit que le roi avait oui dire que 5 à 600 Canadiens étaient descendus pour s'emparer des mines que nous étions venus pour les arrêter, que nous avions pris ces deux traversiers qui étaient pourchassés et qu'ayant appris d'eux qu'il y en avait autre de 50 à 60 pièces. Le *François* qui était à St. Domingue s'était joint à nous qu'il demandait pour faire de l'eau et du bois, qu'il était expédient pour cela que nous entrassions; le commandant dit qu'il avait ordre de laisser entrer personne; néanmoins il permit d'entrer M. de Lesquelet, et le major avec sa chaloupe revint, en débordant on tira 3 coups de canon pour le salut; ils ont un fort de pieux et sont environ 300 hommes deux Augustins et deux Récollets; M. de Lesquelet et le major Espagnol arrivèrent sur les deux heures de l'après midi au *François* avec quelques présents pour M. de Chateaumarant qui leur envoya quelques dame-jeannes de vin, le major s'en retourna, en débordant on tira sept coups de canon pour le salut.

Le mercredi 28.—Les canots de nos trois navires sont allés sonder l'entrée de la rivière nommé par les Espagnols Sta. Maria de Galne de Fascuala, ont trouvé un très beau port, le moins d'eau étant de 20 pieds par le rapport de MM. de Surgères et d'Iberville qui y furent eux-mêmes; sur le midi, une chaloupe des deux frégates dans laquelle était le capitaine est allé au bord du *François* qui a rapporté un ordre par lequel il ne permettait pas d'entrer, nous avions déjà levé l'ancre que nous laissâmes tomber aussitôt, ils dirent que nous n'avions qu'à mouiller devant, qu'ils nous apporteraient de l'eau et du bois, apparemment que leurs matelots apprirent au *François* que nous étions venus à la côte pour nous y établir; nos marins jugeraient à propos de passer outre, c'est assurément un très beau port, aussi beau au moins que Brest que nous perdîmes par notre retardement; il y a des mats pour en fournir toute la France, sur

les 6 heures du soir, nous vîmes nos felouques à bord en regrettant un si bel endroit.

Le jeudi 29.—Calme vent plat avec de la brume continuelle et des vents variables qui nous ont empêché d'appareiller.

Le vendredi 30.—Sur les sept heures et demi nous fîmes voile d'un vent d'est nord-est pour reconnaître la baie de la mobile. Nous n'approchâmes la terre que de trois lieues. Nous fîmes le sud-ouest quart d'ouest et l'ouest et l'ouest sud d'ouest et l'ouest sud-ouest, sur les quatre heures du soir nous gouvernâmes au sud-ouest n'ayant trouvé que trois brasses d'eau, le *François* qui était dans ce temps là au large de nous, nous dit qu'il n'avait trouvé que cinq brasses et tenu le vent pour courir au large, quelque temps, se railla à nous, nous mouillâmes sur les 6 heures du soir par les brasses fond sable fin.

Le samedi 31.—Sur les 9 heures du matin nous fîmes porter l'ouest 1 quart du nord-ouest à midi, nous découvrîmes un lit Maréel qui sortait de la baie de la mobile, nous mîmes aussitôt travers croyant que c'était quelque haut fond, nous envoyâmes sonder notre chaloupe qui trouva 8 brasses, ensuite nous fîmes servir; après que nous eûmes repassé le lit nous trouvâmes dix brasses, à une heure, nous mouillâmes par la même eau, bon fond; détacha M. de la Villentray avec un pilote pour sonder la mobile avec les deux traversiers, sur les six heures du soir, le grand s'échoua, la marée l'ayant amené sur un banc de sable et a tiré plusieurs coups de canon dont nous ne vîmes que le feu, quelques temps après, il s'en est allé, toute la nuit les vents ont battu au sud-est, deux heures avant le jour, ils sont venus au sud-ouest avec la pluie à verse nous ne pûmes venir debout au vent, quoiqu'il veînt fort, par les grands courants qui portaient au sud-est.

Le dimanche 1 février 1699.—Sur les dix heures du matin, notre felouque étant revenue de la découverte nous a dit qu'il n'y avait pas d'eau selon le rapport que leur en avait fait M. de Lesquelet, étant arrivé à son bord dit qu'il y avait cinq brasses d'eau, ce qui a été cause que M. d'Iberville y alla lui même avec M. de Sauvigny. Ces deux traversiers ont été obligés de mouiller aux eaux des courants et des vents du sud-ouest qui les portaient à terre, nous appareillâmes avec nos deux huniers pour nous mettre au large, étant mouillé trop proche d'un récif qui va joindre la grande terre brise presque partout, en dedans duquel il y a un petit islet tout noyé qui git est et ouest du cap qui fait la baie des mobiles et de autres grands Ilets qui sont un peu plus enfoncés et éloignés de grandes terres plus de trois lieues. Dans les vingt-quatre heures, les vents ont été variables avec beaucoup plus de pluie, ayant fait



rant la nuit plusieurs éclairs et des nuages qui s'élevaient au sud qui nous présageaient du mauvais temps.

Le lundi 2.—Les vents furent toujours à l'est sud-ouest avec de la plus continuelle, au soir au sud-est sud sud-ouest, il a commencé à vanter depuis minuit à l'ouest gros vent, nous filâmes un cable et demi.

Le mardi, 3.—Les vents continuèrent à l'ouest, mauvais temps, la mer fort grande avec du froid, sur le midi, ils sont venus à l'ouest quart du nord-ouest; qui se sont un peu modérés sur le soir au nord ouest, où ils ont resté toute la nuit.

Le mercredi 4.—Les vents ont été nord et nord-ouest petits vents à 11 heures, M. d'Iberville est arrivé à son bord, dont il était parti dès le dimanche que le mauvais temps avait empêché de venir, qui a rapporté n'avoir trouvé que 12 pieds d'eau dans le plus profond de la basse qui est fait serpentante, en dedans 2 brasses un grand lac et une rivière qui se décharge dedans, qui a flux et reflux, dont les marées sont nord-ouest et sud-est, cette rivière a une si grande rapidité que son eau en est toute bourbeuse, entraînant des pins les plus propres pour faire des mâts d'une hauteur et grosseur prodigieuse, nos gens tuèrent plusieurs houtardes et ont trouvé plusieurs pots de terre, ils trouvèrent aussi plus de protestes (*sic*) dans le cable, et plusieurs ossements; apparemment qu'ils s'étaient battu. Ces sauvages qui sont au long de la côte sont vagabonds, quand ils sont saouls de viande ils viennent à la mer pour manger du poisson où il est en abondance, nos gens en prirent quelques-uns qui pesaient au moins 20 livres; à une heure après-midi, la *Badine* a arboré le pavillon Ostendais pour nous faire appareiller, nous levâmes notre ancre bouée qui était au sud est que nous avions parlé de peur d'embarrasser notre grande ancre entre deux et trois; nous étions sous voile d'un petit vent du nord, temps fort serein, nous fîmes l'ouest à l'ouest quart de sud-ouest sur les quatre heures les vents sont devenus à l'ouest et ouest, sud-ouest, nous partîmes au plus près, quelque temps après, ils sont venus au nord, au soleil couchant nous observâmes la variation qui était d'un degré, sur les 6 heures nous mouillâmes par les 14 brasses; fond de sable vaseuse, sur les trois heures après-midi, on prit hauteur à l'étoile polaire qui était l'heure qu'elle passait à son méridien au-dessus du pôle, nous étions pour lors près de 3 lieues au sud du bout de l'ouest de la baie de la Mobile, toute la nuit les vents ont battu au nord, petit vent, temps serein et froid, la baie de la Mobile ainsi nommée par les Espagnols et selon les observations que nous en avons faite par la latitude de 30 degré et la longitude du 289° 26<sup>m</sup>.

Le jeudi 5.—Nous appareillâmes d'un petit vent du nord, nous

fîmes l'ouest, et l'ouest quart de sud-ouest, et à midi on prit hauteur  $29^{\circ} 50^m$ , sur les trois heures les vents sont venus tout d'un coup à ouest sud-ouest en boutures, nous courûmes bande du nord ouest, sur les cinq heures du soir le *François* a mis à l'autre bord pour courir au large se trouvant trop proche de terre, au soleil couchant on monta en haut, on dit depuis les ilets de la baie de Mobile jusqu'à une île dont le bout paraît comme un cap tout plat qui est éloigné environ une lieue de la grande terre qui couvre est à ouest de la baie de la Mobile, 15 lieues entre les deux ilets à trois lieues au large, sur 5 heures du soir nous mouillâmes par les dix brasses, fond de sable vaseux 4 lieues au sud-est, de cette île toute la nuit les vents ont été à la bande de l'ouest, beau temps, les courants ont porté au sud-est, quand on prit hauteur on était quatre lieues au large de la terre.

Le vendredi 6.—Sur les six heures de matin, la biscayenne de la *Badine* est allé reconnaître une passe qui paraissait entre les ilets dont nous parlons et la grande terre. Le *François* et les traversiers qui étaient derrière nous ont mis dans ce temps là sous voile pour nous rejoindre. Sur les 9 heures nous appareillâmes d'un petit vent du nord le cap à l'ouest, ensuite au nord-ouest et l'ouest nord-ouest; sur les quatre heures nous fîmes l'ouest sud-ouest, d'un vent du sud-est pour nous mettre au large de la terre, à soleil couchant la pointe de cette île nous restait au nord-ouest 4 lieues, nous mouillâmes sur les 6 heures par les 11 brasses, fond de vase sableux, les vents ont été variables, la biscayenne a touché à terre de cet îlet afin d'aller de plus grand matin reconnaître d'autres au dedans desquels nous voulions mouiller, cet îlet dont nous avons parlé ci-dessus est par la latitude de  $30^{\circ}$  et longitude du  $282^{\circ} 32^m$ .

Le samedi 7.—A 5 heures du matin, nous appareillâmes d'un vent d'ouest sud-ouest, beau temps, nous courûmes au nord-ouest sur la terre jusqu'à 9 heures qu'on mit à l'autre bord le cap au sud; nous vîmes un îlet au sud-ouest tout à la vue, et la biscayenne qui courait entre les deux ilets pour savoir s'il y avait une passe; sur les  $10\frac{1}{2}$  heures nous rebandâmes de bord, le cap au nord d'ouest et à l'ouest, nord-ouest, d'un même vent d'ouest, sud-ouest et du sud-ouest entre 11 heures et midi; la biscayenne arriva à bord de la *Badine* qui n'avait rien découvert, à ce que nous dit M. d'Iberville, on vit un îlet au nord-ouest de nous 4 lieues, et d'autres au sud ouest qui formaient un grand enfoncement, nous trouvâmes toujours dix brasses, on prit hauteur  $20^{\circ} 55^m$ ; à une heure et demie après-midi nous virâmes d'abord d'un vent d'ouest quart du nord-ouest le cap au sud-ouest, quart du sud, sur les trois heures, les vents étant venus à la bande du Sud-Est, nous arrivâmes sur l'îlet qui nous res-



tait au nord-ouest, nous mouillâmes sur les cinq heures par les 8 brasses et demi d'eau, fond de vase, bonne terre, 3 lieues au sud-est du dit ile, nous trouvâmes les marées est et ouest, toute la nuit les vents ont battu à l'ouest, beau frais.

Le dimanche 8.—Sur les six heures du matin M. de Surgère est allé dans la petite felouque reconnaître un ile, qui nous restait au Nord-Ouest, le Grand Franconer alla sonder une ile qui nous restait au sud, nous trouvâmes les marées, est et ouest, les vents ont été variables.

Le lundi, 9.—Sur les 9 heures du matin nous appareillâmes d'un vent d'Est avec notre petit hunier, et notre artimon pour aller mouiller à l'abri d'un ile, qui nous restait au sud qui est le vent le plus à craindre dans cette côte, nous mîmes en travers pendant une harlage en attendant que le petit traversier fut allé sonder devant nous, sur le midi nous mouillâmes par les 7 brasses, fond de vase, à une lieue et demi du dit Ile au sud.

Le mardi 10.—Sur les huit heures du matin, les vents étaient à l'est, petit vent, nous avons appareillé pour aller mouiller au nord de cet ile, que M. le Chevalier de Surgère était allé sonder ces jours précédents; nous avons fait le nord-ouest quart de nord pour aller chercher le grand traversier qui avait mouillé dans la passe ensuite la pointe de l'ouest de l'ile, que nous avons rangé à la portée d'un boucanier, nous mîmes nos chaloupes de l'avant, pour nous tirer tant à cause du calme que des marées qui nous dérivèrent à l'ouest, nous étions pour lors au large de la pointe, et quand nous avons été au dedans, nous avons trouvé des contre-marées qui nous portaient à l'est, nous n'avons pas moins trouvé de 4 brasses d'eau dans la route ce qui a obligé le *François* de mouiller par les 2 brasses, ne voulant pas se risquer à entrer quoiqu'il ne tire que un 1½ pied d'eau plus de demie lieue au large de la dite Ile, comme les vents se halaient toujours au sud-est avec une brume fort épaisse nous avons mouillé et ensuite nous nous sommes trouvés près d'une demi lieue directement au sud-est, quart d'est sur les 6 heures; du soir nous avons mouillé par les 22 pieds d'eau, fond de vase molle, où nous sommes affourchés sud-est et nord-ouest, la pointe ouest de l'ile sur laquelle il y a quantité d'arbres nous restait à l'est et nord-est, l'autre pointe qui est toute plate nous restait au sud-ouest, quart d'ouest, on est à l'abri de cette rade depuis l'est nord-est jusqu'au sud-ouest par le même islet, et des vents d'ouest par une autre islet qui en est éloigné environ deux lieues, les deux islets gisent est et ouest, prenant un peu du nord-ouest, et dont la latitude de 30<sup>d</sup> où nous sommes mouillés, et l'autre ile le plus à l'ouest est par la longitude de 22 degrés et du côté du nord-

ouest à couvert d'une grande île qui semble être la grande terre n'en voyant point de bout qui peut être par la latitude de 32d. 59 m. étant au nord de l'îlet où nous nous sommes mouillés quatre lieues, encore que nous sommes entourés de l'île de tous côtés, quoique les vents du nord soient les plus à craindre la terre en étant la plus éloignée et qui règne la plus grande partie du temps, comme nous le verrons dans la suite, les marées sont dans cette île Est-Ouest.

Le mercredi 11.—Nous commençâmes dès la pointe du jour à mettre le bois de notre biscayenne à terre, pour la monter et y faire une tente où nos gens travaillèrent, le jour les vents battirent au sud, beau temps, sur le soir le temps se couvrit, il fit quelques coups de tonnerre et quantité d'éclairs, dans la nuit, ils vinrent à l'ouest et commencèrent à vanter et après-midi au nord, et nord-ouest qui étaient extrêmement froids, et vantaient beaucoup.

Le jeudi 12 au matin, nos mats de hune bas et appareillâmes nos vergues, sur le midi beau temps, les vents s'étant beaucoup modérés le soir la *Badine* tira 3 coups de canon pour avertir les sauvages qui faisaient du feu, dans la nuit les vents continuèrent toujours à la bande du nord-est faisait grand froid.

Le vendredi 13.—M. D'Iberville ayant vu le 12 des feux à la grande île 2 lieues de lui au nord, prit le père Anastase avec lui pour y aller, il avait sa biscayenne et un petit canot d'écorce, parceque nos Canadiens avaient descendus avec la même voiture, nous arrivâmes à deux heures de l'après-midi, nous vîmes les pistes des sauvages qui n'étaient partis que du matin, nous y cabanâmes, le feu n'étant pris aux herbes, les sauvages virent notre fumée.

Le samedi 14.—Après avoir déjeuné nous allâmes au long de la côte, M. d'Iberville et son sauvage apperçurent aussitôt les pistes de deux sauvages qui étaient venus à la découverte, M. d'Iberville retourna à notre feu, mit deux haches, 4 couteaux, de la rassade, du vermillon et deux pipes remplies de tabac pour leurs présents et faire voir que nous venions en paix, ensuite la chaloupe et le petit canot d'écorce allèrent côtoyant la côte, M. d'Iberville, son sauvage et le père Anastase au long de la terre ayant fait une demi-lieue, M. d'Iberville et son sauvage aperçurent 3 sauvages, ils les poursuivirent, voyant qu'ils ne pouvaient pas les joindre et qu'ils s'embarquaient dans leurs canots, il attendit son canot qui par malheur était demeuré derrière, s'étant mis dans son canot, il les obligea de mettre à terre et d'abandonner ce qu'ils avaient, il resta un vieillard malade auquel il fit ces présents, lui fit connaître qu'il ne venait pas en guerre mais en paix, il comprit fort bien ce qu'il lui dit et fut fort content, ensuite il lui dit qu'il allait cabaner à un



quart de lieue de là, ce même soir nous fûmes le voir, il nous fit entendre par signe de le débarquer et de lui faire du feu, nous le fîmes avec plaisir, il avait une jambe pourrie, nos gens qui étaient à la chasse surprirent une vieille qui était cachée, ils l'ammenèrent au vieillard où nous étions, elle croyait que c'était son dernier jour, on lui fit des présents, elle fut témoin de la charité que nous avions rendu au vieillard qui nous promit qu'aussitôt que ces gens seraient au retour il nous ferait piler du blé d'Inde pour nous faire festiner, nous les laissâmes ensemble et retournâmes chez nous, la vieille alla chez ses gens ce même soir qui leur fit un récit entier de ce qui s'était passé.

Le dimanche 12 au matin, M. d'Iberville et le père Anastase furent derechef voir le vieillard, par malheur le feu avait pris aux herbes qui étaient proche de lui en sorte qu'il eut de la peine à se retirer, nous l'éteignîmes et le mîmes sur une peau d'ours, ce pauvre malheureux expira une demi heure après devant nous; nous entendîmes que les autres venaient à nous en chantant, nous les attendîmes quelque temps, mais la peur les prit, ils n'osèrent approcher, nous retournâmes à notre cabane sur les dix heures, ils rencontrèrent nos chasseurs qui les affermirent tellement qu'ils les amenèrent à nous chantant avec un bâton à la main, fait en manière de guerre, nous les embrassâmes frottant leurs ventres, on leur donna à fumer et des présents de toute manière, ensuite M. d'Iberville envoya à la cabane quérir la chaudière; nous mangeâmes ensemble, deux vieilles pilaient en même temps du blé d'Inde, ensuite ils nous nommèrent leur alliés et nous apprîmes quelques mots de leur langue, ensuite nous nous retirâmes chez nous.

Le lundi 16. La chaloupe alla côtoyant; M. d'Iberville, son frère, le père Anastase et quelques autres, allâmes à leurs cabanes que nos gens avaient vu le jour auparavant, nous trouvâmes des marais assez difficiles, deux de nos gens qui nous devançaient les ayant trouvé tirèrent deux coups de fusil qui étaient le signal; aussitôt nous y allâmes, le temps était extrêmement beau, les ayant trouvé, on fit des présents à ceux que nous avions pas encore vus, on leur proposa s'ils voulaient venir avec nous dans notre chaloupe qui était là, que nous leur laisserions 3 de nos gens à leur place ce qu'ils acceptèrent; M. d'Iberville laissa son frère nommé M. de Bienville garde-marine, aussitôt nous nous embarquâmes dans la chaloupe avec trois sauvages nous arrivâmes à nos vaisseaux à trois heures après-midi; on les régala, on leur fit des présents considérables, il y couchèrent, les sauvages étant à une portée de pistolet des vaisseaux, le chef chanta la chanson de paix.

Le mardi 17. On leur fit voir toutes les manoeuvres du vaisseau et les canons, on tira même à balle devant eux, ils ne pouvaient assez considérer ce qu'ils voyaient, après-midi, M. d'Iberville s'embarqua avec eux pour les ramener, il faisait un bon vent de sud, et en arrivant, il trouva tous les sauvages qui l'attendaient pour lui présenter le calumet, il leur fit des présents de toute façon, il leur fit connaître qu'il haïssait les Espagnols, il passa le mercredi 18 avec eux, ils lui promirent qu'ils iraient avec lui, ils lui nommèrent leurs alliés, qui sont les Ommas et les Faugibas, desquels nos gens eurent connaissance en descendant le Mississipi, ils dirent à M. d'Iberville qu'ils allaient à la chasse pour tuer les bêtes pour lui faire festin qu'ils lui apporteraient du boeuf qui sont fort nombreux, du chevreuil et coq d'Inde, qu'ils allaient à 10 lieues de là, qu'ils reviendraient dans trois jours ; qu'aussitôt qu'ils seraient arrivés de chasse, ils feraient une grande fumée ; que lui quand il la verrait il tirerait trois coups de canon ; aussitôt M. d'Iberville, le vent étant bon nord, mit à la voile, il arriva le jeudi 19 à midi à bord, il nous a dit toutes ces nouvelles qui nous ont réjoui, ils admirèrent entre autres choses sa longue-vue, ils ne pouvaient comprendre comment on voyait loin d'un côté et de l'autre fort près, l'eau-de-vie qui brûlait et qu'après on la buvait, ils promirent qu'après le festin, ils reviendraient avec nous à Mississipi, ils dirent qu'ayant entendu tirer du canon, ils étaient venus, qu'ils avaient la guerre avec les Quinipissa qui sont 25 lieues dans le Mississipi ; ils savaient que M. de la Salle s'était battu contre eux.

Le samedi 21. M. le Marquis de Chateaumoran mit à la voile à 6 heures du matin pour St. Dominique, à midi nous vîmes la fumée au même endroit que les sauvages nous avaient marqué, aussitôt M. d'Iberville qui dinait au marin fit tirer trois coups de canon, au soir on en tira encore deux, on disposa les deux biscayennes pour partir.

Le dimanche 22 au matin. M. d'Iberville, M. de l'Esquelet, lieutenant de la *Badine*, tous Canadiens de son bord, M. de Surgère, M. de Sauval, enseigne de navire, avec les Canadiens du même bord, partirent à 7 heures du matin pour le festin avec un vent d'Est.

Le lundi 23 et le mardi 24. Grand vent de nord-ouest qui fut cause que les sauvages ne vinrent pas, nos Messieurs les ayant attendus.

Le Mercredi 25. M. de Sugère, M. de l'Esquelet et M. de Sauval revinrent à quatre heures du soir, M. d'Iberville étant resté pour attendre les sauvages, étant arrivés, on disposa dix falouques pour partir de grand matin pour aller reconnaître la rivière de Tasconbala avec des vivres pour dix à douze jours ; Messieurs de la Villan-



tray, de Sourdys enseigne et Eateau pilote, on sonda autour de nos vaisseaux, on trouva 17 pieds d'eau au large et plus à terre jusqu'à 2 brasses.

Le jeudi 26. M. de la Villantray, de Sourdys, enseigne avec deux pilotes partirent dans les deux falouques pour aller reconnaître la rivière ci-dessus qui est à l'Est de nos navires, ils ont été à la grande terre trouver M. d'Iberville pour prendre ses ordres ; cette rivière est dix lieues à l'est nord-est de l'île où nous sommes mouillés, on trouve au nord-est d'ici une île qui s'étend sud-est et nord-ouest une lieue au dedans de laquelle il y a 3 brasses d'eau et les navires peuvent y être à l'abri de tout vent, qui est dans la route de cette rivière, on y peut faire de l'eau et du bois, et ne peut être éloigné de la grande terre que de deux lieues, et de là à cette rivière il y a presque pas d'eau, elle a environ une grande lieue d'embouchure, elle se décharge, à la mer par quatre branches qui sont fermées par deux islets qu'elle a à son embouchure. M. d'Iberville revint de la terre où il était resté avec la biscayenne pour tâcher de trouver quelques sauvages afin de pouvoir avoir quelque connaissance de la rivière Mississipi, ceux qui lui avaient promis de le régaler dans quatre jours l'ayant manqué de parole, soit à cause du mauvais temps qu'il fit pendant cette intervalle, ou peut-être que leur chasse ne fut pas bonne.

Le vendredi 27. M. d'Iberville, son frère, et 20 hommes s'embarquèrent dans la biscayenne, M. de Sauval, lieutenant du *Marin* avec le père Anastase, récollet, Eateau pilote et 20 hommes s'embarquèrent dans l'autre biscayenne qui faisait en tout 51, tant Canadiens que flibustiers que pris à la côte St. Dominique, qui devaient rester là en cas que nous eussions trouvé un terrain propre pour un établissement, nous avions pour 20 jours de vivres, et nous étions tous armés de fusils, de pistolets, sabres et bayonnettes, épées, et deux pierriers dans chaque biscayenne pour nous défendre des insultes des sauvages au cas qu'ils se fussent opposés à notre découverte.

Le même jour, sur les 9 heures du matin, nous mîmes à la voile avec un canot d'écorce, chacun à la remorque d'un vent de sud-est assez fort, temps couvert, nous fîmes le sud-ouest quart d'ouest pendant une harbage, ensuite nous vinmes au plus près, les vents se hâtent au sud sud-est et pour passer au large d'une île qui est deux lieues à l'ouest de notre île où nous sommes mouillés, au sud de cette île, nous trouvâmes un haut fond, où la mer roulait beaucoup, continuant notre route au sud-ouest et au sud-ouest quart de sud nous trouvâmes quatre petits islets qui ne sont que des sables fort

près les uns des autres qui s'étendent au nord et sud ; nous trainâmes plus d'un quart de lieu n'y ayant que deux pieds d'eau, la mer était fort belle, quoiqu'il venta beaucoup étant à l'abri des autres islets qui sont au large les vents sautèrent tout d'un coup au nord-est, nous gouvernâmes au sud près d'un islet, nous donnâmes plusieurs accouées n'y ayant que deux pieds d'eau et demi ayant fait depuis cet islet deux lieues au sud-est, nous découvrîmes un autre enfoncement, et la terre qui courait à l'est sud-est qui est formé par plusieurs islets que la mer couvre des mauvais temps. Ensuite nous fîmes trois lieues depuis le sud-ouest quart d'ouest jusqu'au sud sud-ouest pour nous parer d'une quantité d'islets que nous trouvions dans notre route, sur les cinq heures et demi nous mîmes à terre à la pointe d'une île qui s'étend au nord et sud où nous cabanâmes sans trouver d'eau douce.

Le samedi, 28, sur les six heures du matin nous nous embarquâmes d'un temps de brume que l'on ne voyait presque pas qui se dissipa quelque temps après, nous fîmes plusieurs routes entre le sud et l'ouest pour nous parer d'une quantité d'islets que nous trouvions jusqu'à un enfoncement que formait une grande île noyée où nous voulions avoir passage, nous y mîmes pied à terre, nous y trouvâmes des quantités d'huîtres qui ne sont pas si bonnes qu'en Europe, l'eau étant sommate entre les islets à cause des eaux du fleuve qui s'y répandent dans les mois d'avril et mai ; nous y restâmes une heure, n'ayant pas pu trouver de passages, nous retournâmes sur nos pas, étant hors de cet enfoncement, nous fîmes le sud-est tout le long qui paraît dans son milieu contiger à la grande terre qui a deux branches, dont l'une court au sud-est, et l'autre au nord-ouest, au dedans desquelles il y a un lac ; à la pointe du sud-est de cette île, il y a un petit lac qui traverse tout par lequel nous voulûmes passer croyant abrégier notre chemin, mais nous n'y trouvâmes pas assez d'eau, ce qui nous obligea de continuer notre route ; à la même pointe, il y a un petit islet qui n'en est éloigné que de la portée d'un boucanier, nous passâmes entre les deux, après avoir doublé cette pointe, nous avons vu la terre qui courait à l'ouest, nord-ouest, et une autre au sud-ouest quart d'ouest qui n'est autre chose que des islets que la mer couvre des mauvais temps, et qui tremble même sous les pieds quand on laisse tomber quelque chose de pesant, nous fîmes de là l'ouest sud-ouest, les vents étaient alors au sud, nous vîmes une passe entre des islets en dedans desquels nous entrâmes sur les quatre heures du soir où nous cabanâmes ; sur les cinq heures, il s'éleva un orage au nord-ouest, il tonna, et fit de grands éclairs avec une pluie continuelle toute la nuit, et gros vent variable, nous tendîmes nos voiles et pavillons



pour faire de l'eau n'en ayant pas, et ne s'en rencontrant pas dans l'île, et ne sachant pas le chemin que nous avions à faire.

Le dimanche, 1<sup>er</sup> jour de mars.—Le mauvais temps continuant avec la pluie jusqu'à midi que les vents sautaient à l'ouest, nord-ouest, temps sombre, petits vents, sur le matin du même jour, M. d'Iberville fit couper la tige des petits arbrisseaux qui viennent sur les îles pour mettre dans les cabanes, y ayant plus d'un demi pied d'eau dedans, et même par dessus toute l'Isle, en sorte que nous étions obligé de nous tenir debout le long du feu pendant toute la nuit, on creusa par toute l'île pour trouver de l'eau, mais elle était toujours sommate, on y tua plusieurs chats sauvages, nous y restâmes jusqu'au lundi dedans ce triste endroit.

Le lundi 2, sur les 6 heures du matin, nous mîmes à la voile d'un vent de nord assez fort, nous fîmes plusieurs routes entre le sud-ouest et le sud-est pour sortir d'un labyrinthe d'îlets dont nous étions enveloppés; après avoir doublé une pointe où nous donnâmes un accoulée, nous vîmes la grande terre qui courait au sud sud-est, nous la longeâmes tout le long, la mer était si grande que nous fûmes obligés de mettre nos feignes qui était une toile goudronnée d'environ un pied de haut au-dessus de notre bord que nous étions obligés de tenir pour empêcher la mer de s'embarquer. Nous arrivâmes pendant un moment pour tenir la terre de plus près; et de crainte aussi de repasser la rivière, nous vîmes la terre qui courait encore au sud sud-est et au sud-est, nous tinmes les vents au plus près avec les ris dans notre grande voile pour tâcher de nous élever de la côte, les vents y battant tout à fait, après avoir été pendant deux heures au plus près à battre la mer qui nous mangeait et craignant que quelque coup de mer nous comblât à cause d'un canot d'écorce que nous avions mis dedans. M. d'Iberville arriva vent arrière sur la côte, et nous ensuite étant résolus d'échouer nos petits bâtiments à la côte et de tâcher de les hâler en haut pour nous en retourner à nos vaisseaux, ne pouvant y aller par d'autres voies, la terre étant toute inondée et remplie de lacs, nous aperçûmes une passe entre deux buttes de terre qui paraissaient comme de petites îles; nous vîmes changer l'eau que nous goûtâmes et trouvâmes douce, ce qui nous donna une grande consolation dans la consternation où nous étions, peu de temps après nous aperçûmes l'eau fort épaisse et toute changée, à mesure que nous approchions nous découvrions les passes de la rivière qui sont au nombre de trois, et une rapidité de courant si grande que nous ne pouvions presque avancer, quoiqu'il venta, nous passâmes entre ces deux buttes de terre, nous vîmes dans le milieu de cette passe un brisant sur lequel nous pensâmes nous perdre, ayant de

la peine à le doubler, nous en étant aperçu trop tard, ce brisa  
 gît au nord-est et sud-ouest des buttes de terre qui sont le plus da  
 la rivière du côté du bas bord en entrant, l'entrée de cette rivi  
 court au sud-est et ouest, nord-ouest et peut avoir environ  
 quart de lieue de large à son embouchure, et la côte court  
 même rumb de vent, qui n'est autre chose que deux langues  
 terre de la portée d'un boucanier de large, de sorte qu'on avait la  
 mer des deux côtés de la rivière qui court le long de la côte ce  
 fait qu'elle est si inondée. Sur les quatre heures du soir, nous  
 mîmes à terre à une lieue et demi dans la rivière parmi les roseaux  
 dont la côte est bordée des deux bords, si épais qu'on a de la peine  
 à y voir et qu'il y est impossible d'y passer à moins que de les casser  
 et le dedans de la côte est rempli de marécages impraticables. La  
 côte est aussi bordée de quantité d'arbres d'une longueur prodigi  
 gieuse de ravine que la rapidité du courant entraîne à la mer, il est  
 impossible de mettre pied à terre, sans passer par dessus, qui  
 n'a pas plus d'un demi-pied au dessus de l'eau, nous avons trouvé  
 deux petits bras d'eau grands comme nos ruisseaux en France qui  
 se perdent dans la mer du côté du nord, nous eûmes de l'eau en  
 abondance pour vivre, mais en échange, on retrancha le pain, ne  
 mangeant que de la bouillie avec un peu de lard; il y avait tou  
 jours des hommes en faction de crainte de quelques surprise, nous  
 ne trouvâmes qu'environ douze pieds d'eau dans la passe, et il  
 peut y avoir près de deux pieds de levée, un fond très-doux, et en  
 dedans 12 à 15 brasses, de sorte que les navires peuvent aller le  
 beaupré sur la terre étant tant eccare.

Le mardi 3, sur les 7 heures du matin, on dit la messe, et on  
 chanta le *Te Deum* en reconnaissance du fleuve du Mississipi,  
 ensuite on dina fort succinctement voulant épargner les vivres,  
 n'ayant que deux barriques de pain, peu de pois et un quart de  
 farine pour les deux biscayennes, nous mîmes à la voile d'un vent  
 d'est nord-est, à un quart de lieue de notre couché, nous trou  
 vâmes un grand bras d'eau qui courait au nord-est et brisait pres  
 partout; sur les 9 heures du matin, nous débatâmes d'une rafale  
 de vent au travers des deux bras d'eau dont l'un court au sud-est  
 et l'autre au sud-ouest qui sont près l'un de l'autre et ne sont é  
 gnés que de trois lieues de l'embouchure, nous mîmes aussitôt à  
 terre pour ajuster notre mat, où nous trouvâmes des framboises en  
 quantité qui étaient presque mures et quelques arbres çà et là de  
 moyenne grandeur. Les deux bords de la rivière courent depuis  
 l'ouest nord-ouest jusqu'au nord-ouest à 5 lieues de son embou  
 chure, elle n'a que la portée d'un bocanier de large, elle a des  
 petits arbrisseaux le long de sa côte des deux bords, principalement



du côté du tribord en entrant, ses bords paraissent plus noyés, ne voyant pas de terre du tout, nous vîmes le long de la côte quantité de gibiers, canards, outardes, sarcelles et autres; nous aperçûmes aussi un loup-cervier qui courait le long de la côte et un rat qui est un animal qui porte ses petits dans une bourse qu'il a sous le ventre. Entre cinq et six heures du soir, nous mîmes à terre, où nous cabannâmes, quelques-uns de nos gens furent à la chasse qui découvrirent plusieurs sortes de bêtes, cerfs, chevreuils et boeufs, un assez beau pays; les vents furent toute la journée à l'est nord-est beau, frais et un froid fort piquant, nous fîmes huit lieues, la voile nous ayant beaucoup aidé, nous pouvions être dix lieues de l'embouchure. On fit la chaudière pour souper comme à l'ordinaire. Les Canadiens et les fibustiers firent le quart tout la nuit étant alternatifs avec les matelots. La chaudière deux heures avant le jour pour déjeuner.

Le mercredi 4, Jour des Cendres, on donna les cendres à tout le monde et ensuite on dit la messe, après avoir planté une croix et déjeuné sur les sept heures, nous embarquâmes, le vent était tout calme; nous ramâmes environ deux lieues. La rivière monte au nord-ouest et nord-ouest quart d'ouest, ensuite elle va au nord-ouest quart de nord et au nord nord-ouest, nous vîmes des canots qui sont faits avec trois paquets de cannes liées ensemble avec de petits bois par le travers, dessus et dessous, apointé par le bout afin de traverser plus facilement. Les sauvages se servent de ces canots quand ils sont en chasse pour traverser d'un côté à l'autre; sur les six heures du soir, nous mîmes à terre où nous cabannâmes, nous montâmes sur des arbres, nous aperçûmes la mer à un demi lieue de nous, nous trouvâmes la rapidité du courant plus forte qu'à l'ordinaire; un de nos canots d'écorce avec trois hommes qui avaient resté derrière à la chasse ont vu au montant trois crocodiles au bord de la rivière, nous fîmes cette journée 8 lieues, parce que la voile nous servit beaucoup. Les bois commençaient à grossir et n'étaient pas épais, on pouvait voir à travers, un pays fort marécageux en dedans. Nous faisons 18 à 19 lieues dans la rivière.

Le jeudi 5, trois de nos gens allèrent à la chasse dès la pointe du jour; ils virent beaucoup de pistes, et entendirent des hurlements des bêtes, on planta une croix et on fit plusieurs marques à des arbres, on tira aussi un coup de pierrier pour avertir les sauvages, on déjeuna à l'ordinaire de la bouillie qui avait été faite avec de l'eau et du lard, on réservait le lard pour le déjeuner, nous vîmes un crocodile de la grosseur de la cuisse au bord de l'eau au soleil, les gens prirent aussitôt le canot d'écorce que nous avons à la remorque et lui tirèrent un coup de fusil, il se jeta aussitôt dans la

rivière, sur les 11 heures nous vîmes une grande fumée que les sauvages qui vinrent à la chasse avaient faite, tant pour renouveler l'herbe sèche qui est dans la prairie que pour faire sortir le bétail pour le tirer plus facilement. A midi, nous mîmes à terre pour dîner, le vent nous étant contraire, sur les trois heures, nous vîmes en remontant la rivière un canot fait d'un tronc d'arbre creusé par le feu. Nous l'eussions hâlé en haut s'il n'eût pas été fracassé, la rivière courait au nord-ouest, et au nord-ouest quart d'ouest entre les cinq et six heures nous mîmes à terre en dedans d'une pointe où nous cabannâmes et fîmes la chaudière à l'ordinaire, notre journée valait 6 lieues et pouvions être 24 lieues dans la rivière.

Le Vendredi 6.—On distribua deux corbeillons de pain à 26 avec de la bouillie on tira ensuite un coup de pierrier, sur les 7 heures nous nous embarquâmes d'une brume si épaisse qu'à peine pouvait-on voir. La rivière continue son cours au nord-ouest et au nord-ouest quart d'ouest qui est à 27 lieues de son embouchure. Ensuite elle serpente depuis le nord-ouest jusqu'à l'est, et vient par l'est nord-est au nord-ouest au soleil couchant nous mîmes à terre où nous cabanâmes. On fit monter un homme à sa découverte qui ne vit rien, deux de nos gens qui s'étaient embarqués dans l'un des petits canots d'écorce, nous dirent avoir vu trois crocodiles dont il y en avait un d'une grosseur prodigieuse, sur les 7 heures on tira un boeuf, nous faisons à 80 lieues dans la rivière.

Le Samedi 7.—Sur le 7 heures du matin, nous nous embarquâmes après avoir planté des croix, et en avoir fait aux arbres, calme plat, sur les 9 heures en longeant la côte, nous vîmes trois boeufs couchés proche la rivière, nous mîrent cinq hommes à terre pour les suivre ce qu'ils ne purent faire, s'étant aussitôt perdus dans le bois et les roseaux. Un peu de temps après, au détour d'une pointe, nous vîmes un canot avec deux sauvages qui se mirent à terre, dès qu'ils nous aperçurent, ils senfuirent à une portée de fusil dans le bois; plus loin, nous en vîrent cinq qui firent la même chose, à l'exception d'un qui nous attendait au bord de l'eau, auquel nous parlâmes par signes. M. d'Iberville fit embarquer tous nos gens dans nos biscayennes de crainte de les intimider et fit entendre aux sauvages d'appeler tous ses camarades, ce qu'il fit en chantant leur chanson de paix, peu de temps après, ils s'approchèrent de nous en faisant la même chose, en étendant les bras vers le soleil, et en se frottant le ventre qui est une marque de leur admiration et de leur joie, et lorsqu'ils furent proches de nous, ils nous passèrent la main sous le ventre, et étendirent les bras sur nous ce qui est un grand signe d'amitié parmi eux.

M. d'Iberville leur demanda par signes si les sauvages que nous



avions vu à la Grande qui étaient vis-à-vis de nos navires étaient arrivés, ils nous firent entendre que oui et qu'ils avaient monté par un petit bras d'eau qui sort de ce fleuve et se décharge à la mer en ce même lieu où il les avait trouvés, il leur demanda si leur village était bien éloigné, ils firent entendre qu'il y avait cinq journées en nous montrant depuis le lever du soleil jusqu'à la nuit, ce qui nous consterna bien, car nous commençons à nous fatiguer et manquions de vivres. M. d'Iberville leur donna de la rassade, des couteaux et miroirs; ils lui donnèrent en échange de l'ours et du boeuf boucané qu'ils avaient dans leurs canots, nos gens même en trafiquaient pour des bagatelles; un bon vieillard étendit sa viande lot par lot comme on fait dans nos marchés en Europe et s'assit auprès, deux de nos gens furent à lui, ils lui donnèrent chacun un couteau et emportèrent la viande, il pouvait y avoir cent livres; ils parurent tous trois fort contents. M. d'Iberville leur demanda s'ils voulaient monter avec nous à leurs villages, ils nous firent entendre qu'ils allaient à la chasse et qu'ils ne pouvaient pas aller avec nous, il promit à un d'eux une hache pour venir avec nous, ce qu'il accepta de bon coeur, car ils les estimaient beaucoup. On leur demanda s'ils avaient entendu les coups de pierrier, ils nous firent entendre qu'ils avaient entendu deux coups. Après avoir tiré un devant eux, on vit ces gens tomber dans de grands étonnements n'en ayant jamais entendu de semblables. Après avoir resté près de deux heures avec eux, nous nous embarquâmes dans nos chaloupes et un sauvage avec nous, auquel on donna une chemise devant ses camarades qui ne parurent pas être jaloux, tant ils sont indifférents. La rivière court depuis notre couché au nord-ouest à l'ouest et au sud-ouest, à une heure après-midi nous nous mîmes à terre pour dîner; elle court ensuite au sud sud-ouest et au sud, une demi lieue après; elle revient au nord-ouest par l'ouest, sur les six heures du soir nous mîmes à terre où nous cabannâmes, et nos gens firent le quart à l'ordinaire, nous fîmes dans notre journée cinq lieues, 35 lieues de l'embouchure.

Le Dimanche 8.—Après la messe, nous nous embarquâmes sur les 7 heures, la rivière court depuis le sud-ouest jusqu'au nord-ouest par l'ouest nous trouvâmes les courants plus rudes qu'à l'ordinaire, ils nous fallait chercher les détours des pointes en traversant la rivière 3 à 4 fois, il fit pendant la journée une très grande chaleur, sur les cinq heures du soir, il s'éleva un orage qui nous obligea de mettre à terre pour cabaner à cause de la pluie, nos gens tuèrent un crocodile auquel on ôta la peau, ensuite on le mit au pat pour manger, ils tuèrent aussi un serpent sonette de plus de six pieds de long, dont la morsure est fort à craindre, étant mortelle,

il venta toute la nuit un gros vent de nord, et fit un très grand froid; nous fîmes dans notre journée quatre lieues, 39 lieues de l'embouchure.

Le Lundi 9.—Sur les 7 heures du matin, après avoir fait des croix à l'ordinaire, nous nous embarquâmes; à midi nous mîmes à terre pour dîner, ce que nous faisons ordinairement lorsqu'il ne ventait pas; nous vîmes en même temps une fumée du côté du bas bord de la rivière en montant ce qui nous fit croire que le village n'était pas loin, mais nous nous trompions fort en étant encore éloignés de 20 lieues, comme nous le vîmes dans la suite, les courants continuèrent leur rapidité comme le jour précédent ce qui nous obligea de traverser trois fois la rivière pour prendre les détours des pointes. La rivière serpentant depuis le nord jusqu'au sud par l'ouest, à soleil couchant nous cabanâmes nous fîmes cinq lieues, quarante quatre lieues de l'embouchure.

Le Mardi 10.—Sur les sept heures du matin, nous nous embarquâmes, la rivière court depuis le nord-ouest jusqu'au sud sud-ouest, ensuite elle revient à l'ouest nord-ouest, sur les 10 heures nous vîmes une autre fumée du côté du bas bord que nous crûmes être le même du jour précédent, mais nous nous vîmes ensuite contraire sur le midi, nous mîmes à terre pour dîner n'y ayant point de vent du tout, à mesure que l'on monte dans la rivière, on trouve les arbres plus gros et plus touffus, et la terre plus haute que dans le bas, jusqu'à quatre et cinq pieds de hauteur qui nonda dans les débordements près d'un pied au-dessus de la terre, dont les marques paraissent aux arbres, sur les cinq heures du soir, nous cabanâmes, nous fîmes dans notre journée six lieues, 50 lieues de l'embouchure.

Le Mercredi 11—La pluie continua toujours qui nous empêcha de partir, l'après-midi la pluie ayant cessé, plusieurs de nos gens allèrent à la chasse, entre autres deux matelots Bretons allèrent dans le bois avec chacun leur fusil, qui s'y enfoncèrent si avant qu'il leur fut impossible de retrouver leur chemin, le bois étant trop touffu, et les carmes trop épaisses, sur les sept heures lorsque nous vîmes qu'ils ne revenaient point, on tira quelques coups de mousquet par intervalle du côté où ils étaient allés, la pluie recommença sur le soir qui dura toute la nuit.

Le Jeudi 12.—Sur les cinq heures du matin M. d'Iberville fit tirer un coup de pierrier et détacha quatre hommes qu'il envoya dans le bois pour découvrir leur piste et leur dit de tirer quelques coups de fusil quand ils seraient avancés dans le bois, ce qu'ils firent après avoir entré une lieue, ils s'en revinrent et rapportèrent qu'ils avaient entendu un coup dans le bois fort loin,



qu'on ne voyait pas leur piste à cause de la pluie qu'il avait fait pendant toute la nuit. Sur les 8 heures du matin, il détacha 8 hommes avec chacun leur boussole qu'il envoya à plusieurs rhumbes de vent, il leur fit prendre du pain, au cas qu'ils les trouvassent, et leur défendit de venir que lorsqu'il ferait tirer un coup de pierrier, il envoya aussi la chaloupe deux lieues le long de la rivière pour voir s'ils ne les trouveraient point; entre 4 et 5 heures du soir, il fit tirer un coup de pierrier pour faire revenir ses gens, le temps fut fort sombre pendant tout le jour.

Le vendredi 13.—Sur les 7 heures du matin nous nous embarquâmes. La rivière fait plusieurs détours, sur les cinq heures du soir, nous trouvâmes deux canots chargés de mille; nous fûmes à eux, M. d'Iberville leur donna de la rassade, des couteaux et autres choses pour leur mille dont ils parurent fort contents. Il y en avait un de la nation de Vacha et l'autre Galiagula qui retourna le même soir au village; nous montâmes un moulin de fer que nous avions pour moudre du bled d'Inde, ayant mangé le baïl de farine en bouillie, ayant fort peu de pain, nous commencâmes à faire de la sagamité qui n'est autre chose que du bled d'Inde mouillé ou assaisonnement sans autre chose que cela pour nous substantier pour boire, l'eau de vie ayant manquée; j'allai oublier de dire que sur les trois heures, nous trouvâmes un grand bras d'eau qui court au sud-est, dans lequel il y a plusieurs nations de sauvages habitées qui peut être à 55 lieues dans la rivière. Nous fîmes cette journée là 6 lieues, n'ayant pas trouvé les courants si violents à cause de ce bras d'eau qui les diminuait beaucoup.

Le samedi 14.—Sur les 6 heures et demi, nous nous embarquâmes pour le village que nous savions n'être pas éloigné à ce que les sauvages nous firent entendre que nous avions vu vendredi au soir, nous ramâmes à force afin d'arriver plus tôt; la rivière serpente par plusieurs détours que nous traversions pour prendre les remons; sur les deux heures après-midi, nous vîmes un canot dans lequel il y avait quatre sauvages, savoir: 2 hommes et deux enfants avec un homme de 25 à 30 ans et un vieillard auquel on avait enlevé la chevelure ayant été pris en guerre, il était couvert d'une peau d'ours, le visage barbouillé de boue, croyant être plus beau, tenant en sa main un calumet d'environ 3 pieds de long enrichi de plusieurs plumes d'oiseau de diverses couleurs. Il était député du chef de Mauyoulacha, nous nous vîmes ensemble sans nous arrêter aux cérémonies des calumets qui sont fort longues comme on le verra par la suite. Lorsque nous fîmes près le village, l'ambassadeur avec ses associés chantèrent plusieurs chansons

de paix, en faisant quantité de hurlements; les sauvages s'assemblèrent sur une éminence au bord de l'eau d'environ 6 pieds de hauteur, dont ils avaient coupé les cannes pour nous recevoir. Sur les quatre heures du soir, nous arrivâmes à ce lieu de plaisance où nous trouvâmes les cannes coupées qui ont plus de 25 pieds de hauteur droites comme un jonc, grosses d'un pouce et demi, si touffues qu'il est difficile de marcher dedans. Le chef avait plus de soixante sauvages parmi lesquels il y avait quelques femmes, qui est la plus grande marque d'amitié quand ils les amènent; M. d'Iberville fut salué à la manière des sauvages, ils commencèrent à lever les mains au soleil, comme par admiration, puis ils passèrent les mains doucement sur le ventre, qui est une très grande caresse parmi eux; ils en firent de même à M. de Sauval, de Bienville et au père Anastase, ensuite à nos gens. Nous leur rendîmes la pareille, ils nous firent asseoir sur des cannes sur lesquelles ils avaient étendu une peau d'ours, ils présentent le calumet de paix que nous acceptâmes et le chef s'assit au milieu de nous: les autres sauvages firent la même chose à nos gens, les uns après les autres, et les firent tous fumer. On apporte ensuite quantité de bled d'Inde différemment apprêté, dont il y en avait un pain tant rond que long qu'ils font cuire sur la cendre après que les femmes ont pilé le millet, d'autre cuit avec de la graisse d'ours et d'autre en sagamité avec des fèves molles, parmi et d'autre farine cuite; nous en mangeâmes un peu de chaque sorte, et donnâmes le reste aux équipages qui le portèrent aux chaloupes. M. d'Iberville leur donna de l'eau de vie parmi laquelle il avait mêlé de l'eau, dont chacun but un coup fort petit la trouvant trop forte n'y ayant jamais bu de cette sorte de liqueur, ensuite il leur donna de la rassade, des aiguilles, des miroirs, des couteaux et autres bagatelles qu'ils portèrent tous un peu à chacun. Toutes ces cérémonies, aussi bien que le repas magnifique durèrent jusqu'à six heures qu'il fit chanter toute la jeunesse tenant chacun une gourde à la main avec des petites graines dedans qu'ils accordaient fort bien à leur voix en les maniant à la fin de leurs chansons qui ne sont pas fort longues, et répétant presque les mêmes mots quoiqu'ils les mettent sur différents airs, ils font des hurlements affreux qui retentissent plus d'une lieue dans les bois. Cette douce harmonie ayant duré plus de deux heures, le chef s'en était allé pendant cet intervalle, et nous dit adieu à sa manière, nous lui fîmes entendre que nous irions le lendemain à leur village, ils allumèrent des flambeaux qui sont des fagots de canne secs, auxquels ils mettent le feu, et puis ils les plantent debout dans le milieu de la place, ce qui éclaire fort bien; puis ils se levèrent 4 debout, qu



dansèrent en chantant et en hurlant de temps en temps, étendant les bras et frappant des pieds à tous moments de toute leur force ce qui dura plus d'une heure. Ils s'en allèrent presque tous peu de temps après à l'exception de quatre à cinq qui restèrent avec nous. M. d'Iberville leur demanda si la fouche était encore beaucoup éloignée, ils nous firent entendre qu'il n'y en avait pas. Nous crûmes qu'ils nous disaient cela afin que nous fussions établis parmi eux, ce qui était impossible, étant trop avancés dans la rivière, autre qu'elle serpente d'une si grande force, qu'en six lieues de chemin il faut faire presque le compas, nous marquions la rivière sur du papier avec du crayon ce qu'ils concevaient assez bien. Ensuite nous leur donnions le crayon pour marquer la fourche à l'endroit où on croyait qu'elle était, en leur montrant le lieu où nos vaisseaux étaient qu'ils appellaient en leur langue *Tinanis* qui signifie canots. Ils persévérèrent toujours à nous dire le contraire et qu'il n'y avait pas de fourche. A la fin, lassés de nos demandes, ils nous firent entendre qu'il y en avait une par laquelle ils avaient monté, mais qu'il n'y avait pas d'eau et qu'il leur avait fallu porter plusieurs fois leurs canots. Enfin sur les 11 heures, ils firent un feu proche de nos tentes pour se coucher à cause du froid, n'ayant presque rien pour se couvrir. Nous nous retirâmes jusqu'au lendemain matin. J'allai oublier de dire que le calumet que M. d'Iberville avait donné au chef des Bayongaula à la grande terre quatre lieues de nos vaisseaux était de trois à quatre pieds de long fait d'acier, et l'endroit où on mettait le tabac sur le bout duquel il y avait un pavillon blanc on avait gravé les armes du roi. Ils mirent du tabac dedans qu'ils allumèrent et lui présentèrent pour fumer, après M. de Sauval à M. de Bienville et au père Anastase qui feignit de fumer, ils firent deux petites fourches de la grosseur du doigt, et de la hauteur de trois pieds, sur lesquelles ils le posèrent, ils firent aussi un sac de peau pour le mettre, enfin ils ont une très-grande estime pour le calumet. Je vais présentement faire voir leurs manières, leurs mœurs, leur nourriture et leur habillement, entre autres celui du chef des Mayoulacha qui était vêtu d'un capot bleu à la canadienne, ses bas pareils, avec une cravate d'une vilaine étoffe rouge qui lui avait servi autrefois de brayer, le tout donné par M. de Couty qui avait descendu le fleuve pour trouver M. de La Salle. Il était d'une fierté inconcevable, et ne riait jamais, regardait fixement les gens. Pour ce qui est des autres, ils ne sont vêtus que d'une méchante peau de chevreuil et d'ours qui les couvre depuis les genoux jusqu'aux épaules selon que la peau est grande, la plupart sont tous nus pas même leur nudité cachée avec un peu de mouches autour de leurs

verges dont je n'ai pu découvrir la cause. Pour ce qui est des femmes, elles ont une grande peau d'ours qui les couvre, outre une espèce de brayer qui les prend depuis la ceinture jusqu'aux genoux, ayant tous leurs seins, ventre et gorges découverts, elles ont toutes leurs cheveux coupés et même arrachés autour du front aussi bien que la barbe, ils laissent seulement une petite poignée de cheveux au bout de la tête, où ils attachent plusieurs plumes d'oiseaux de diverses couleurs; ils en mettent encore au dessus de leurs têtes qui sont comme des queues qui leur pendent par derrière, avec des grelots et de méchants morceaux de cuivre, comme des patés de nos chandeliers mais beaucoup plus minces, de sorte que quand ils dansent, cela fait un bruit que l'on dirait que ce serait un messenger qui arrive dans une ville, ils ont même autour de leurs bras quantité de manilles, outre cela, ils ont le visage tout barbouillé, le tour des sourcils rougi de vermillon, la moitié d'une joue noircie et le nez percé, auquel il pend un morceau de corail de la grosseur du doigt aussi bien que les oreilles dans lesquelles ils mettent un certain morceau de bois de la grosseurs du petit doigt. Quant à leur nourriture, ils ne vivent que de pain de bled d'Inde et fort peu de viande, n'en mangeant que lorsqu'ils vont à la chasse aux boeufs et ours qui sont quelquefois éloignés de leur village plus de 20 lieues au bas de la rivière, les chefs ont leur terrain borné pour la chasse, et lorsqu'on veut anticiper sur leurs terres, ils se font la guerre, nous tirâmes sur le soir un coup de pierrier qui les fit tous tomber en admiration. Leur village peut être éloigné de l'embouchure de 60 lieues; ils disent à tout moment *aferro*, qui signifie leur étonnement.

Le dimanche 15 sur les 4 heures, trois sauvages des principaux d'entre eux vinrent de leur village, chantant et hurlant une chanson avec leur calumet qu'ils présentèrent à M. d'Iberville pour fumer, ensuite aux autres messieurs et à tous ceux qui se trouvaient là. Il leur fit boire à chacun un coup d'eau de vie, sur les 6 heures on dit la messe, ayant déjeuné, nous allâmes au village voir le chef avec des présents, que nous lui portâmes, comme un justaucorps d'écarlate avec un galon d'or faux, des bas rouges, deux chemises, des hardes, couteaux, rassade et miroirs; étant arrivés au village, ils nous firent asseoir sur des nattes, après avoir fumé, ils nous apportèrent du boeuf, de l'ours boucané et du pain dont nous mangeâmes un peu. Ensuite nous allâmes voir le village et un temple dans lequel ils tiennent un feu qu'ils entretiennent continuellement. Il y a des figures de bêtes dessus, quelques marques de leurs sacrifices. Deux chevelures de leurs ennemis y pendent pour marques de leurs trophées; nous retournâmes à nos



cabanes sur les 11 heures. Sur le midi, ils vinrent à nos tentes avec le chef qui avait revêtu l'habit que M. d'Iberville lui avait donné; quelque temps après, les sauvages arrivèrent en foule au bord de l'eau, qui apportaient du bled d'Inde en plusieurs manières, en épis et en pains, ce qui nous fit beaucoup de plaisir parceque nous n'avions pas de vivres; et ne sachant pas le chemin que nous avions à faire, tous nos gens allèrent au village qui trafiquèrent des peaux d'ours et de chevreuil passées, pour des couteaux et autres bagatelles qu'ils leur donnèrent. Je vis dans le milieu du village, qui est comme une grande place d'armes, deux grands pieux de la hauteur de 40 pieds devant leur temple, sur lesquels deux chevelures étaient posées. Il y a un chef qui a soin du feu du temple, le village est composé de quatre à cinq cents personnes des deux sexes, tant grands que petits avec de grandes loges faites en dôme dans lesquelles ils couchent plusieurs sur des nattes qui sont soulevées de quatre piquets de la hauteur de trois pieds de terre sous lesquels ils mettent du feu pour la nuit, afin de tenir leurs maisons ou cases chaudes, parceque les nuits y sont très-froides et qu'ils n'ont que quelques peaux remplies de pièces pour se couvrir, leurs champs où ils font leur millé sont auprès de leur village qu'ils bêchent avec des os de boeuf, ils passent la plus part de leur temps à jouer dans cette place avec de grands bâtons qu'ils jettent après une petite pierre qui est presque ronde comme un boulet. Lorsqu'il leur meurt du monde, ils les portent à 20 pas de leur village sur 4 piquets, où ils mettent leur corps, couvert de nattes dessus et dessous, fait comme un cercueil haut de quatre pieds de terre, auquel ils portent à manger. Le village est composé de deux nations qui sont les Manyoulacha et les Bayonyoula qui ont la même langue, et ont deux chefs dont celui des Manyoulacha paraît le premier; ils ne sont éloignés de la rivière que d'un quart de lieue, sur le soir, nous fîmes une grande croix sur laquelle on mit les armes de France.

Le lundi 16.—Entre 5 et 6 heures nous plantâmes notre choix; nous les sauvages du village avec le chef vinrent nous voir embarquer, et 8 d'entre eux s'embarquèrent dans un de leur canot, et le chef des Bayonyoula avec M. d'Iberville pour nous conduire au village des Ommas. La rivière serpente beaucoup et a un grand courant qui augmente lorsque le vent va comme elle. Ayant parti à 9 heures nous fîmes dans notre journée 5 lieues, sur les 5 heures et demi, nous cabanâmes près d'une lieue au dessus d'un bras qu'ils disaient à leur village être la fourche, qui n'est autre chose qu'un lac par lequel ils se rendent à quatre à cinq lieues de nos vaisseaux faisant plusieurs passages de leurs petits canots; nous

dimes au chef des sauvages avant de partir de leur village que deux de nos hommes étaient écartés dans le bois, étant allés à la chasse, nous leur fîmes entendre de leur donner de quoi vivre, et que nous leur rendrions en passant ce qu'ils conquirent fort bien.

Le mardi 17.—Sur les 2 heures du matin nous embarquâmes, la rivière serpente par le même détour que le jour précédent, mais son courant n'est pas si rapide. A 3 lieues de notre couché, nous laissâmes les deux canots d'écorce, et celui des sauvages avec du monde pour la chasse, parceque nous n'avions qu'un peu de viande que nous réservions pour la mer en retournant à nos bords. Sur les 3 heures après midi, nous mîmes à terre près d'une petite rivière, qui est comme un lac, où les sauvages nous firent entendre qu'il y avait beaucoup de poisson, nous y trouvâmes plusieurs cabanes couvertes de *Lainière* faites par les Ommas qui y viennent en chasse et à la pêche; ils y avaient même planté un bois de 30 pieds de hauteur avec des arrêtes de poisson, nous mîmes nos filets dans le lac que nous ne levâmes que le lendemain quelques-uns de nos gens furent à la chasse, ils virent des boeufs et des chevreuils qui disparurent dans les cannes; deux de nos gens que nous avions laissés à la chasse deux lieues plus bas vinrent par terre à nos cabanes, qui nous dirent avoir vu un crocodile d'une grosseur prodigieuse, nous fîmes dans notre journée 5 lieues parceque les vents nous favorisèrent beaucoup.

Le mercredi 18, nos canots et celui des sauvages vinrent nous rejoindre, nous partîmes aussitôt après avoir levé nos filets dans lesquels nous ne trouvâmes qu'une barbue, pour nos gens qui étaient restés deux lieues plus bas, ils trouvèrent un ours que les sauvages leur montrèrent dans le creux d'un arbre, un des sauvages monta au haut de l'arbre avec un tison qu'il laissa tomber dans le creux et descendit en bas; l'ours aussitôt sentant le feu monta au haut de l'arbre, M. de Bienville tira quelques coups de fusil et tua, des sauvages le prirent lui faisant entendre qu'ils le lui avaient montré, il leur céda facilement. La rivière serpente depuis l'ouest jusqu'au nord-est, ensuite elle vient à l'ouest par le nord, sur les 3 heures, les sauvages nous montrèrent une petite rivière dont l'eau ne courrait point, par laquelle ils nous disaient que nous eussions abrégé notre chemin de plus d'une journée et demie. M. d'Iberville s'embarqua dans un petit canot d'écorce pour voir s'il y avait lieu d'y passer n'y ayant que quelques arbres qui bouchaient le passage, il fit mettre tous les Canadiens avec des haches à terre le reste à hâler avec des cordes les chaloupes. On fit un chemin en aplatisant la terre le plus qu'on put. Ensuite on présenta les chaloupes, de sorte que nous hallâmes nos chaloupes de l'autre côté;



il pouvait y avoir 20 pas de terrain et 70 d'eau qui accourcissent de plus de 6 lieues, comme nous le vîmes en descendant, pendant ce temps là, nous envoyâmes nos canots d'écorce avec les chaudières faire de la sagamité, de l'autre côte de la rivière, après avoir embarqué ce que nous avions à terre, à 18 lieues du village des Manyoulacha, nous vîmes une terre fort haute, ce que nous n'avions pas encore vu depuis que nous étions dans la rivière, peu de temps après, nous vîmes un sli qui s'étend un quart de lieue nord-ouest et sud-est, la rivière court depuis le petit canot que nous trouvâmes au sud; nous fîmes cette journée là près de 3 lieues.

Le Jeudi 19—Sur les 8 heures du matin, nous nous embarquons; la rivière fait plusieurs détours; sur le midi, nous mîmes à terre pour diner qui n'était autre chose que du pain de blé d'Inde fait aigre et pesant avec un petit morceau de lard entre une et deux livres, nous embarquâmes, nous trouvâmes la rivière plus large qu'à l'ordinaire; les gens de nos canots ayant mis à terre pour tâcher de trouver quelque chose, virent un chevreuil fraîchement mort qui avait été probablement étranglé par quelque loup cerviers. M. d'Iberville le fit partager aux deux chaloupes; et nous le mangeâmes quoique le ventre commença déjà à sentir. Les sauvages firent aussi boucaner l'ours que M. de Bienville avait tué le mardi précédent et nous en donnèrent ce qui fit faire un bon repas à nos gens, sur les 6 heures, nous cabanâmes à trois lieues des Ommers, nous tirâmes un coup de pierrier pour les exciter, nous fîmes dans notre journée 6 lieues.

Le Vendredi 20—Après avoir fait des marques comme nous en ont fait partout où nous avons couché, nous nous embarquâmes le grand matin, le fleuve serpente depuis l'est nord-est jusqu'à l'ouest par le nord. La brume était si épaisse que nous ne pûmes pas voir une isle qui est environ une lieue plus bas que les Ommas. Sur les dix heures, nous arrivâmes au bas de la rivière où les Ommas attendaient. Nous trouvâmes trois des principaux de leur nation qui chantaient tenant à la main un calumet; ils présentèrent à nos messieurs à fumer, ensuite à nos gens, nous partîmes à 11 heures avec les sauvages, MM. d'Iberville, Sauval, Bienville, le père Anastase et quatre Canadiens pour le village, le chemin est très-difficile, la première demi-lieue des cannes est fort épaisse, ensuite il faut marcher une demi-lieue dans l'eau, après des montagnes fort hautes et difficiles à descendre, étant obligé de marcher fort vite pour suivre les sauvages, qui n'ayant rien qui les embarrasse, marchent fort bien, étant sur une montagne à la vue du village, nous nous reposâmes étant tout en sueur à cause de la chaleur et de la vitesse dont nous avons marché; ils nous donnè-

rent à fumer, et celui qui nous avait dit d'arrêter courut au village, il revint un moment après, nous fit signe que nous pouvions entrer aussitôt, nous nous mîmes en marche; étant arrivé aux premières cabanes, comme il pleuvait, nous nous mîmes un moment à l'abri, étant passé, nous entrâmes à la grande place nous vîmes les trois chefs qui vinrent au milieu de la place nous recevoir avec chacun une croix à la main, ils nous emmenèrent dans le temple à cause de la pluie, nous firent asseoir sur des nattes, nous donnèrent à fumer, ensuite ils nous apportèrent à manger du bled d'Inde et des citrouilles et firent protestation d'amitié; M. d'Iberville leur donna des haches, de la rassade, deux chemises, une couverture, des couteaux, miroirs, aleines et grelots; leur fit entendre qu'il leur donnerait autre chose quand ils iraient au canot, ce qu'ils comprirent fort bien, ils se levèrent tous pour le remercier criant 3 fois Haû Haû Haû, et étendant les bras, ce qu'ils n'omettent jamais quand ils se donnent quelque chose les uns aux autres. Le chef distribua des présents le remerciant tout de même; la pluie étant fine, on étendit des nattes sur la place proche la cabane du chef, où ils nous donnèrent à fumer de moments en moments et apportèrent ensuite à manger, on disposa tout pour nous donner les divertissements, ils dansèrent plusieurs danses, les castagnettes à la main, les femmes et les filles mêlées avec la jeunesse matachées et accomodées à leur façon, lesquelles quoique sauvages faisaient fort bien; le soir étant venu, ils plantèrent un fagot de cannes sèches, dansant jusqu'à minuit en nous donnant à fumer continuellement; le chef ne nous quittant pas, c'était un vénérable vieillard de 60 ans; ils nous laissèrent seuls à minuit, j'ai oublié de dire qu'étant parti à quatre heures et demi pour m'en retourner, ils me vinrent prendre par le bras pour me faire rester, disant que je n'avais pas de temps assez; en effet ils sont à 3 grandes lieues de la rivière, nous les interrogeâmes sur la fourche de la rivière sans pouvoir rien apprendre, ce qui nous attrista beaucoup ne sachant quel parti prendre, croyant toujours qu'ils nous voulaient tromper.

Le mercredi 21 au matin, nous les interrogeâmes encore pour apprendre des nouvelles de la fourche sans pouvoir rien apprendre, nous voulions partir, mais ils nous dirent d'attendre, que les femmes pilaient du mil pour nous, qu'ils descendraient au bord de l'eau d'abord qu'ils l'auraient pilé, en même temps, six de nos gens armés arrivèrent étant en peine de nous, nous partîmes entre 10 et 11 heures, en sortant de la cabane du chef, on tira 3 coups, étant aux dernières cabanes on fit une seconde décharge, et sur la hauteur où nous nous reposâmes on en fit une troisième



de toutes nos armes. Les sauvages vinrent nous accompagner et toutes les femmes aussi qui pleuraient notre sortie; à une heure après-midi, nous arrivâmes à nos cabanes, nous informâmes nos gens de tout ce qui s'était passé le jour précédent à notre réception, ils offrirent des femmes à nos messieurs dont ils les remercièrent, ce qui est une marque de bonne amitié et de l'alliance qu'ils veulent faire avec nous. deux heures après que nous fûmes arrivés à nos cabanes, le chef avec quantité de sauvages vinrent chargés de bled d'Inde accomodé comme auparavant, les chefs tenant à la main chacun une croix de bois firent le tour de la croix que nous avions planté processionnellement, jettant du tabac dessus et autour, chantant à leur manière, ensuite ils présentèrent le calumet à nos messieurs, un des principaux d'entre eux harangua M. d'Iberville pendant une demi-heure où tout le monde parut fort attentif, quoique nous ne sussions ce qu'il disait; toute la jeunesse dansa au feu du flambeau qu'ils allumèrent jusqu'à minuit, au bruit de deux morceaux de bois qu'ils frappaient les uns contre les autres. Sur le soir, M. d'Iberville fit quantité de présents, comme un beau tapis d'écarlate brodé tout au tour, avec des haches, des couteaux, de la rassade, des miroirs et autres choses, ils le remercièrent à leur façon comme je l'ai dit ci-dessus, ils lui avaient fait présent auparavant de quantité de peaux de chevreuils et d'ours; dans la nuit le chef partagea aux sauvages principaux tout ce que M. d'Iberville lui avait donné; pendant la nuit, plus de quarante sauvages des deux sexes furent à leur village chercher du bled d'Inde, qu'ils nous apportèrent avec quantité de citrouilles et quelques volailles qu'ils apportèrent le lendemain.

Le dimanche 22.—Le chef des Bayongoulas qui était venu avec nous de son village harangua M. d'Iberville et celui des Ommasssi; ensuite ils chantèrent autour de notre croix et lui jetaient du tabac de temps en temps, comme si l'eussent voulu encenser; le jour précédent, M. d'Iberville leur demanda s'il y avait encore rien jusqu'à la fourche, ils nous firent entendre qu'il n'y en avait pas, comme j'ai déjà dit, on leur traça la rivière avec un crayon et on leur marqua les nations qui sont dessus, ils persistèrent toujours à nous dire le contraire; nous crûmes que le chef des Bayongoulas leur avait défendu pour les raisons que j'ai déjà dit, nous leur demandâmes s'il y avait loin pour aller aux Cossias, qui est une nation au dessus d'eux, marquée dans la relation de M. de La Salle, ils nous firent entendre qu'il y avait 9 journées; nous feignîmes d'y vouloir aller à cause qu'il y avait un sauvage qui devait venir avec nous qui était Caënsa, nation plus haute dans la rivière, auquel nous avions fait des présents pour nous dire où

était la fourche; sur les dix heures du matin, nous nous embarquâmes, le chef des Ommas avec quelques principaux d'entre eux vinrent conduire M. d'Iberville sous les bras jusque dans sa chaloupe; ceux des Bayongoulas firent de même à M. de Sauval auquel ils avaient donné un calumet le matin, les Ommas la même chose à M. de Bienville, ils s'embarquèrent 8 dans un canot parmi lesquels était la femme du chef qui venait nous conduire jusqu'aux Chéboucles qui leur sont amis. M. d'Iberville prit dans sa chaloupe le Caënsa, afin de lui faire découvrir la fourche qui persista toujours à dire qu'il n'y en avait pas, il nous fit entendre que ceux des Ommas qui nous attendaient à leur village, où ils voulaient nous régaler, de l'autre côté de la rivière, n'en étaient éloignés que de deux petites lieues tant la rivière serpente y ayant 18 lieues à faire par eau et pas quatre par terre, il lui fit la carte de toute la rivière des nations qui sont dessus, ayant fait une lieue nous mîmes à terre, tant pour dîner que pour interroger les sauvages sur cette branche, ils nous dirent qu'il n'y en avait pas, après deux heures de réflexion, M. d'Iberville voyant qu'il était inutile de monter plus haut résolut de redescendre le fleuve, et retourner à nos vaisseaux par où nous étions venus. Sur les trois heures, nous nous embarquâmes dans nos chaloupes et nous mîmes pied à terre aux Ommas, aussitôt que nous fûmes arrivés, M. de Bienville avec deux Canadiens monta au village, qui est éloigné du bord de l'eau de deux lieues et demi ou trois lieues par des chemins fort difficiles, nonobstant cela, ils y arrivèrent sur les six heures où il trouva les Bayongoulas que nous avions laissés au bord de l'eau quand nous partîmes, auxquels il demanda s'ils voulaient venir avec nous à leur village et que nous partirions le grand matin, et que nous avions mis à terre aux Ommas pour prendre, ils promirent qu'ils se rendraient de grand matin au bord de la rivière et que nous descendrions avec eux à leur village, ils partirent sur le champ, et ils arrivèrent à nos tentes sur les huit heures du soir, ils nous dirent que les femmes avaient pleuré notre départ à la peine que nous avions dans un si long voyage, les femmes pleurèrent en nous voyant se resouvenant de leurs pauvres morts, 3 femmes qui arrivèrent peu de temps après chargées de citrouille à qui M. d'Iberville donna des grelots, ils promirent de retourner le lendemain matin, 3 Bayongoulas arrivèrent chantant qui nous firent mille protestations d'amitié.

Le lundi 23, le chef des Ommas avec deux des principaux vinrent avec une petite croix de bois, chantant autour de notre croix jetant du tabac dessus et tous ceux du village arrivèrent ensuite les uns chargés de pain de bled d'Inde, les autres de bled en grain.



que nous agréâmes, ensuite le chef présenta le calumet comme à l'ordinaire. M. d'Iberville leur donna des haches, couteaux, miroirs, rassade et d'autres choses en récompense de leur bled d'Inde dont ils le remercièrent à leur manière, qui est de crier trois fois étant debout *hō hô hô*, fort long et fort bas, ce village est composé de 6 à 700 personnes qui sont beaucoup plus civilisées et honnêtes que les premeirs. M. de Conty y a passé quand il a descendu pour trouver M. de La Salle, l'année 1686 dans le mois d'avril; ils mettent leurs morts sur des piquets comme ceux de l'autre village, et lorsque quelqu'un tombe malade, il y a deux hommes qui chantent pour chasser le mauvais esprit. L'endroit où nous mîmes pied à terre pour aller au village est élevé de 10 à 12 pieds de hauteur qui inonde dans les débordements de plus d'un pied par dessus la terre qui inonde par la grande quantité d'eau qui vient d'en haut quand les neiges fondent qui est ordinairement à la fin d'avril ou au commencement de mai et par plus de 300 rivières qui se déchargent dans le fleuve et déracine tous les arbres qu'il rencontre dans son chemin, nous le vîmes assez par ceux que nous rencontrâmes dans les rivières qui descendent au gré de son courant et sur une multitude d'îlets noyés qui sont plus de deux lieues à l'est de son embouchure, qui sont couverts d'arbres morts que les vents et les courants jettent dessus; nous y avons même trouvé l'eau sommate autour de ces îlets tant que sa rapidité est grande, en ce temps là, tout le pays que nous avons vu en montant la rivière inonde, sur les dix heures nous embarquâmes dans nos chaloupes, ils conduisaient MM. d'Iberville et Sauval par dessus les bras, nous leur criâmes trois fois *Vive le roi*, ils nous répondirent à leur manière, nous fîmes dans notre journée 11 lieues, nous vîmes que nous avions abrégé le chemin par le portage que nous fîmes le 18 de plus de 6 lieues, quoiqu'il n'y eut que cent pas à traverser de l'autre côté de la rivière, sur les 6 heures du soir, nous cabanâmes, nous fîmes la chaudière d'un chevreuil que nos canots d'écorce avaient tué en traversant la rivière; il plut presque toute la journée, ce qui fut cause que le canot des sauvages Bayongoulas qui venait avec nous s'arrêta sur les deux heures de l'après-midi et un de nos canots d'écorce, 12 lieues plus bas au portage que nous avions fait, où ils trouvèrent quantité de crocodiles, et le feu que nous avions fait en passant n'était pas encore éteint.

Le mardi 24, sur les 6 heures du matin, nous nous embarquâmes près 4 lieues de chemin nous trouvâmes le canot des sauvages qui était arrêté le jour précédent à cause de la pluie, et notre canot d'écorce un peu plus loin, qui avaient tous d'eux passé par le portage, et avaient par conséquent beaucoup abrégé leur chemin,

sur les trois heures du soir, nous trouvâmes une petite rivière qui est comme un lac, n'ayant aucun cours que les sauvages nous montrèrent et nous dirent que c'était le bras d'eau par où ils avaient à la mer, vis-à-vis nos vaisseaux, mais qu'il leur avait fallu faire plusieurs portages, nous mîmes pied à terre à son embouchure, M. d'Iberville s'enfonça un peu dedans, pour voir s'il y avait lieu d'y pouvoir passer nos chaloupes, mais le voyant beaucoup embarrassé par les arbres morts qui étaient tombés dedans, résolut de nous envoyer par où nous étions venus, et lui prit le parti de se rendre à la mer par le canal avec nos deux canots d'écorce, il prit un sauvage avec lui, et ordonna de donner des présents au chef des Bayongoulas, il porta avec lui des présents pour donner aux Ananis et aux Mantoubés, qui sont dans cette rivière afin de faire alliance avec tout le monde, ce petit canal et son embouchure est sud-est et ouest nord-ouest, et est à quatre lieues au dessus du village des Monyanlchas, la pointe de tribord en entrant peut avoir dix pieds de hauteur, sur le bout de laquelle il y a un grand arbre, la pointe de babord est beaucoup plus basse, n'ayant environ que cinq pieds de hauteur, et est beaucoup plus enfoncée et à 20 pas au large de la pointe, il y a plusieurs arbres dans l'eau que la rapidité de la grande rivière a entraîné, la terre est formée comme un petit enfoncement, et le haut peut avoir dix pas de large, lorsqu'on est à son entrée le fleuve à une pointe qui reste à l'ouest quart de nord-ouest à la portée d'un boucanier, son milieu devient droit au nord jusqu'à par delà cette pointe en montant et à ouest quart de sud-ouest en descendant plus d'une demi-lieue, sur les 9 heures du soir, nous arrivâmes au Monyanlchas, où nous tirâmes en arrivant un coup de pierrier pour avertir les sauvages de notre arrivée, quoique ceux qui étaient avec nous montèrent au village, quelque temps après, plusieurs sauvages vinrent aussitôt à nos tentes chanter, présenter le calumet à M. de Sauval, ils nous dirent que deux hommes étaient à leur village, ce qui nous causa une joie qu'on ne saurait exprimer, les croyant morts dans le bois, dans l'intervalle, on prit la besace du père Anastase dans laquelle était son bréviaire et un petit manuscrit de tout ce qui s'était passé dans le voyage, il crut qui s'était embarqué avec lui aux Ommas, parce qu'il avait toujours les yeux dessus quand il disait son bréviaire, cela le rendit inconsolable.

Le mercredi 25 jour de l'annonciation de la Ste. Vierge, sur les 6 heures du matin, le père Anastase alla avec nos messieurs au village, eux pour des vivres, lui pour dire son bréviaire, il se plaignait au chef que les gens qui étaient venus hier au soir à nos tentes, qu'ils appellent Scouguas, lui avait volé son bréviaire, il connut aussitôt



la chose, il fit crier trois fois pour les faire assembler tous, ce qui fut fait dans un instant. il demande à tous s'ils ne l'auraient pas trouvé, durant ce temps là, le père pleurait afin de les toucher d'avantage, ces pauvres gens parurent si déconcertés de cette demande qu'ils s'entregardèrent sans rien dire, enfin on ne le put trouver, quelque recherche qu'on en fit. Il fut obligé de s'en retourner après avoir été à toutes les cabanes, pleurant parcequ'on voulait partir, on fit entendre au chef que nos messieurs l'attendaient au bord de l'eau, il fit signe qu'on pillait du bled-d'inde pour nous faire du pain, ce qu'on dit à M. de Sauval qui était commandant en l'absence de M. d'Iberville, pendant ce temps-là on traita un enfant de 12 à 19 ans esclave pour un fusil, une caisse de poudre, un treboure, et quelques balles, ce pauvre enfant avait si grand regret de quitter ces sauvages, quoiqu'il fut esclave qu'il pleurait incessamment sans jamais l'empêcher, le matin que nos messieurs furent au village, le chef des Monyanlchas donna à M. Sauval une lettre de M. de Conty écrite des quinipissas, au mois d'avril 1686 à M. de La Salle par laquelle il marquait qu'il avait descendu le fleuve avec 25 Français, 5 Illinois, et 5 Chaouanous, 2 nations habitées dans la rivière des Illinois où M. de la Salle avait fait bâtir le fort de St. Louis; et faisant en tout 35 hommes; il lui marquait qu'ayant appris qu'il avait un vaisseau perdu et qu'il avait guerre avec les sauvages de la mer, il était descendu pour lui donner secours, et lui mandait toutes les nouvelles du Canada, il lui disait ensuite qu'il avait fait la paix avec toutes les nations de la rivière où il avait passé. M. de L. Salle était parti de France l'année 1694 pour trouver l'embouchure de la rivière dans le golfe du Mexique, ayant atterré au-dessus comme nous vîmes par le journal d'un pilote qui était avec lui, il ne la reconnut pas, étant descendu dans le temps que le pays était noyé, et ne l'étant pas lors qu'il y arriva par la mer, ce qui fit qu'il alla plus de huit lieues à l'ouest, parce que les habitants de St. Dominique lui avaient dit que les mallés portaient à l'Est, dans le canal de Bahama ce qui est vrai, mais lorsqu'on est enfoui dans le golphe, elles partent à l'ouest, ce qui fut cause de son erreur, et de son malheur; enfin n'en ayant pu apprendre de nouvelles, il s'en retourna, se contentant de laisser cette lettre, et une autre à 8 lieues de la mer dans un arbre ayant envoyé deux de ses canots, l'un à l'ouest et l'autre à l'est, lesquels ayant fait 28 ou 30 lieues selon leur vent, l'eau douce leur manquant. M. Sauval lui donna quelques haches et couteaux pour avoir la lettre, lui laissa le nouveau testament et les images et lui donna même de la poudre qu'il lui demanda, il ne voulut point nous montrer cette lettre en montant le fleuve, nous

prenant pour des Espagnols à ce qu'il nous firent entendre, sur les  
10 heures nous nous embarquâmes sur nos chaloupes pour  
descendre le fleuve et arriver à nos navires; nous leur criâmes  
trois fois vive le roi, emmenâmes nos deux hommes que des  
chasseurs, avaient trouvé au bord de la rivière au retour de leur  
chasse, nous avons vu les mêmes chasseurs, en montant nous  
perdîmes les deux hommes le 7 du mois comme je l'ai marqué ci-  
dessus qui furent deux jours dans le bois et dans les cannes, sans  
jamais venir à bord de l'eau, ne sachant quel chemin prendre, tant  
la rivière serpente, et les cannes épaisses, ils mangèrent des serpents  
auxquels ils coupèrent la tête n'ayant rien de quoi subsister, au  
bout de deux jours, ils trouvèrent notre cabane, ils y demeurèrent  
jusqu'au lendemain matin, ensuite ils marchèrent le long de la  
rivière en montant parcequ'ils savaient qu'il y avait un village un  
peu plus haut, à ce que nous avaient dit les sauvages que nous  
avions rencontré qui s'en allaient à la chasse, sur les 3 heures en  
marchant, ils virent deux canots qui descendaient le fleuve, ils les  
appelèrent, les sauvages vinrent à eux qui leur donnèrent 15 épis  
de blé d'inde, et de farine de ce même bled, ils leur dirent de rester là  
sans en branler, et qu'ils les prendraient dans trois jours, ce qui arriva  
le mercredi 18 et ils les emmenèrent à leur village où ils vinrent  
le vendredi 20, ils leur donnèrent de la sagamité, chacun un peu de  
bled d'Inde et une citrouille cuite dans la braise, ils leur faisaient  
signe de ne guère manger crainte que cela ne leur fit mal, il était  
pour lors 5 heures, et sur les 7 heures ils mangèrent encore un peu  
de sagamité qu'ils leur donnèrent, plus de 30 sauvages se rendirent  
chez le chef où ils étaient qui firent un bruit épouvantable  
toute la nuit avec des hurlements affreux, afin de s'assembler tous  
pour faire un espèce de four que le chef avait au milieu de sa case,  
où étaient les ossements d'un cadavre, la femme du chef entra dans  
le four, et puis tira les ossements, et la tête qu'elle offrit par trois  
fois à son mari qui la prit et la mit entre ses jambes, ensuite ils  
renversèrent le four et brûlèrent le bois qui le composait, ensuite ils  
mirent tous les ossements et la tête dans un panier que quatre  
hommes portèrent en chantant devant leur mosquée, tous les  
sauvages suivant, où ils firent plusieurs tours devant la porte et  
ensuite s'en retournèrent, après le chef mit trois pots d'eau dans  
une cruche avec des feuilles de lauriers qu'il fit tiédir, ensuite il  
en prit une tasse qu'il but, et se mit le doigt dans la bouche pour  
s'exiter à vomir l'eau qu'il avait prise, il fit cela par différentes fois,  
jusqu'à ce que le pot fut vide, 4 vieilles femmes en firent autant,  
c'étaient apparemment celles qui avaient touché le cadavre, ils  
buvaient cette eau, afin de se purifier. Le lendemain un autre chef



du même village en fit autant à un petit enfant qu'il avait chez eux dans une autre four, je crois qu'il n'y a que les chefs qui ont le droit de le faire. Le chef dessauvage traita nos deux hommes avec la plus grande douceur du monde, et s'offrit lui-même avec un vieillard de les mener dans un de leurs canots, jusqu'à nos navires, il leur fit cet offre, en cas que nous n'eussions pas passé par là. Sur les 6 heures du soir, nous cabanâmes près de deux lieu plus bas que l'endroit où nous avions perdu nos gens, nous fîmes cette journée là 12 lieues.

Le jeudi 26, sur les quatre heures du matin, nous nous embarquâmes dans nos chaloupes, où nous déjeunâmes avec de la sagamité que nous avions fait cuire pendant la nuit pour épargner notre pain de bled d'Inde que nous avions pris aux Ommas pour notre dîner; sur les cinq heures et demie, nous mîmes à terre, du côté du tribord en descendant, nous fîmes cette journée là 19 lieues.

Le vendredi 27, sur les six heures nous nous embarquâmes après avoir déjeuné comme à l'ordinaire, sur les cinq heures du soir nous cabanâmes; le pain que nous mangions était si aigre, et si rôté qu'il était presque impossible d'en manger, nous fîmes 16 lieues ce jour.

Le samedi 28, sur les 6 heures du matin nous partîmes, sur les 10 heures nous trouvâmes deux bras d'eau qui s'entre-trenchaient presque, dont l'un courait au sud-est, et l'autre au sud-ouest, par la trace desquels, M. de Bienville mit à travers pour nous attendre, et demanda à M. de Sauval s'il ne voulait pas sonder, et descendre la mer, il lui répondit qu'il n'était pas nécessaire, parce que nous voyions la mer du côté de l'ouest où il se perdait, les embouchures paraissaient toutes barrées par une infinité d'arbres, et même des arbres échoués, et que M. son frère lui avait bien donné ordre de sonder un bras d'eau, mais que c'était celui qui se déchargeait du côté de l'est, qui était une demi-lieue plus bas que nous trouvâmes une demi-heure après qui courre droit au nord-est, et il paraissait passées, mais suivre celle de l'ouest, comme nous donnions dedans, nous sondâmes, nous trouvâmes 8 brasses d'eau. Un moment après nous touchâmes, notre chaloupe vint aussitôt par le travers par la rapidité du courant qui se décharge à la mer, l'autre chaloupe qui nous suivait se rama dans la rivière et fut à terre, un de nos gens se jeta à l'eau, et alla porter une amarre à ceux de l'autre chaloupe, qui nous hâlerent à flot, nous restâmes la quelque temps pour prendre la hauteur, pour savoir au juste la latitude de l'embouchure de la rivière qui n'était éloignée que de deux lieues et demi, et que la rivière courrait presque est et ouest, 27<sup>d</sup> 48<sup>m</sup>, nous descendîmes une demi heure plus bas, et à une lieue de

son embouchure, où nous mimes à terre pour faire nos tentes une heure après-midi. Nos gens furent à la chasse, tuèrent quelques canards en attendant le lendemain matin pour mettre dehors. Cette rivière court en montant à ouest, nord-ouest, au nord-ouest comme la cote plus de 12 à 15 lieues, et n'a qu'une langue de terre des deux côtés, ce qui fait qu'elle est inondée, n'ayant pas un pied de terre au dessus de l'eau; les deux pointes de cette rivière percent plus de 25 lieues au large comme nous vîmes par la hauteur et forment un grand enfoncement des deux côtés, qui sont remplis d'une multitude innombrable d'îlets noyés parmi lesquels il n'y a rien dessus que quelques joncs piquants ou méchantes herbes, des arbres morts, que les courants et les vents jettent dessus, nous y trouvâmes des chats sauvages un peu plus grands que ceux de l'Europe, qui ont la tête comme un renard. On les tue à coups de bâton, ils sentent beaucoup le marécage et le poisson, ne vivent presque que de cela, et de quelques oiseaux qu'ils peuvent apporter. Je crois qu'ils sont amphibies.

Le dimanche 29, sur les cinq heures du matin, nous nous embarquâmes d'un petit vent d'est, sud-est presque tout calme, à mesure que nous approchions de la passe, nous trouvions qu'il assonnissait<sup>1</sup> peu à peu comme 6, 4, 3 brasses, ensuite 14, 13, douze et onze pieds d'eau dans le milieu de la passe, qui brisait des deux côtés, qui n'a pas ses brisants plus de la portée d'un pistolet de large, nous gouvernâmes droit à l'est pour sortir, il nous parut 7 brasses, les deux qui sont du côté du nord nous parurent brisés partout, ce qui nous obligea de prendre celle du sud, où je crois que la mer est haute elle peut avoir environ 12 pieds d'eau; mais il y a presque deux pieds de levée, la mer y était toujours grosse en son embouchure à cause du haut pont et de la rapidité; en sortant de la passe on trouve 15 et 16 pieds d'eau. Quand nous fûmes un peu au large, nous fîmes le nord tout le long des buttes de terre qui semblent barrer presque toute l'embouchure qui git nord et sud, nous découvriâmes un enfoncement qui courait à l'ouest et à l'ouest nord-ouest, nous gouvernâmes au nord-ouest deux lieues, les vents se rangèrent à l'est et à l'est nord-est beau temps nous gouvernâmes au plus près, environ midi nous vîmes un îlet du vent dont nous pouvions passer au vent à une lieue près de cette Ile à la pointe de l'ouest, nous avions vu une quantité de buissons qui couraient au sud-ouest, et quand nous fûmes à la portée d'un bon boucanier de la pointe de l'ouest de cette Ile, n'étant embarrassé par les brisants, ne voyant pas de terre sous vent, quoique le temps fut fort beau, et

<sup>1</sup> Ce mot est illisible dans le manuscrit.—*Note du copiste.*



la pointe de l'est étant plus d'une grande lieue au vent, nous résolûmes de passer entre les brisants, et au cas que nous eussions touché, de nous jeter tous à la mer pour pousser nos chaloupes, ce qui ne nous est pas arrivé grâce au Seigneur car nous passâmes fort facilement, quoiqu'en touchant, on monta au haut de notre mât pour savoir si l'on ne verrait pas d'autres Ilets pour y cabanner à la nuit. On ne vit qu'une Ile qui paraissait très grande et remplie de plusieurs bois, nous y allâmes, mais nous eûment beaucoup de peine à aller à terre, n'y ayant pas d'eau, nous échouâmes notre chaloupe à 15 pas de terre, nos gens se mirent à l'eau, un porta M. Sauval, en s'en retournant, ils virent plusieurs poissons qu'on appelle les faits comme des vases, ils ont un dard, un piqua un de nos matelots, la piqure est si dangereuse qu'il pensa perdre la jambe et ne sera sur pied de deux mois, cette Ile dans son milieu ne git que nord est sur 10 lieues de l'embouchure de la rivière.

Le lundi, 30 dès la pointe du jour, les équipages des deux chaloupes poussèrent les deux chaloupes au large l'une après l'autre qui étaient touchées. La mer ayant perdu plus d'un demi pied, nous la poussâmes plus de quatre fois leur longueur, nous nageâmes directement au nord, n'ayant pas de vent du tout, sans voir de terre, sur les 8 heures nous vîmes une grande Ile devant nous, entre neuf et dix nous étions par son travers, cette ile est éloignée de celle où nous couchâmes nord et sud, quatre grandes lieues, elle s'étend près de deux lieues au nord, et elle a une autre pointe qui court plus de deux lieues au nord et au nord-est quart d'est, ce qui nous obligea de gouverner à l'est nord est pour la doubler d'un petit vent de sud, qui commençait à venter sur le midi ensuite nous fîmes le nord est pour passer entre la petite ile noyée dont nous en laissâmes deux à tribord de nous, sur les quatre heures, nous arrivâmes au nord-ouest sur une ile qui nous paraissait à deux lieues nous laissâmes plusieurs ilets à bas bord de nous à la vue qui ne sont autre chose qu'une contre côte, qui semblent comme la grande terre; comme nous approchions de cette ile, nous vîmes une pointe qui partait au large, nous gouvernâmes au nord nord-est pour la doubler, ensuite nous fîmes le nord quart de nord-ouest sur une ile qui est à deux pieds devant nous où nous arrivâmes sur les six heures du soir; les vents ayant beaucoup rafraîchi nous mîmes à terre en la pointe qui part la plus au large, qui est haute de sept pieds de coquillage et de sable, que la mer y avait jetés dans les mauvais temps et tout autour de l'île en est inondé, nous y fîmes un abri-vent pour y passer la nuit, où les maringouins pensèrent nous manger malgré tout le feu que nous faisons pour nous en garantir. Sur les 9 heures, nous vîmes un grand feu à

nord-ouest qui nous paraissait éloigné, nous ne savions s'il était sur quelques îles, ou sur la grande terre, nous fîmes plusieurs routes cette journée, qui ne nous ont guère valu que le nord cinq 15 lieues.

Le mardi, 31 sur les 6 heures du matin, nous mîmes à la voile d'un petit vent d'est, sud-est, nous fîmes le nord nord-ouest de peur de passer au large de nos vaisseaux et afin de reconnaître la rivière après une lieue de route ou même cas de vent, à la rame et à la voile, nous vîmes plusieurs îlets qui formaient un grand enfoncement et entre lesquels il ne paraissait pas de passer, qui semblaient une autre contre-côte étant presque contigue à la grande terre, celle qui était au nord d'est paraissait haute avec de grandes herbes dessus nous la reconnûmes pour une île qui n'a pas deux lieues à l'ouest de nos vaisseaux ce qui nous donna une grande joie, étant près de trouver la fin de la misère que nous avions souffert pendant un aussi terrible voyage. Après que nous eûmes doublé l'île, nous vîmes nos deux navires à l'est de nous obligés de mettre tout bas à cause que le vent était contraire et fort, et la mer grande nous ramâmes de jour à nos navires où nous arrivâmes, un peu après midi, nous apprîmes que M. d'Iberville était arrivé le matin à la frégate avec les deux canots d'écorce, qui nous avaient quittés plus de 60 lieues dans le fleuve par un petit bras d'eau, qui se déchargeait vis-à-vis nos navires qui n'est autre chose qu'un lac, ils furent obligés de faire plus de 80 portages à cause d'une grande quantité d'herbes qu'ils ont trouvées dans le petit canal entassées les unes sur les autres. Ils nous dirent qu'il avait couru de très grands risques cause d'un nombre infini de crocodiles, qu'il avait trouvés dans les lacs, et nous dit aussi qu'il avait vu aussi plus de 200 taureaux sauvages.

Le même jour, M. d'Iberville détacha Messieurs de la Villanbray et des Ourdis, enseigne, pour aller sonder une seconde fois une rivière qui est à dix lieues à l'est de notre île où nous étions mouillés, afin d'y pouvoir établir notre petite colonie, n'ayant rien pu faire du côté du fleuve à cause d'un débordement et que le pays est presque inondé.

Le mercredi, 1er avril 1699, sur les dix heures du matin, les deux felouques arrivèrent de leurs découvertes à bord du commandant, auquel ils dirent qu'il n'y avait pas d'eau. Les vents furent un midi sud-est avec une brume fort épaisse, qui régnèrent toute la journée jusqu'au sud ouest et la nuit ils vinrent au nord.

Le lundi 2, M. d'Iberville et de Sauval avec les deux felouques partirent l'après-midi pour aller sonder la côte et la rivière qui est à l'ouest de nous, par où il avait descendu, lorsqu'il nous quitta.



dans le fleuve, les vents continuèrent au nord jusqu'au midi, ensuite sautèrent au sud avec de la brume.

Le vendredi 3. Vent d'est sud-est avec une brume fort épaisse, qui ont calmé sur le midi, et qui ont sauté au nord avec une brume continuelle. Sur les dix heures du soir, ils arrivèrent à bord avec bien de la peine, étant écartés plusieurs fois à cause de l'obscurité, ayant passé au large de l'Isle car nous étions mouillé, sans le feu que nous portions dans nos haubans de misaine, la mer était si grande qu'ils manquèrent de se perdre avec le petit bâtiment.

Le samedi 4. Les vents continuèrent au nord, beau frais qui empêcha nos deux byscayennes de partir, et les deux traversiers pour cette rivière, qui est à dix lieues à l'est de nous n'ayant rien trouvé de l'autre côté.

Le dimanche 5. Sur les 7 heures du matin, M. d'Iberville, de Surgères et autres officiers majeurs partirent dans deux petits felouques et 40 hommes de chaque vaisseau, tant soldats que charpentiers, matelots, avec plusieurs haches, et autres ferrement pour couper les arbres dans la rivière que M. de Villantray avait dit.

Le lundi 6, Messieurs de l'Esquelet, lieutenant de la Badine de Bienville garde de marine revinrent et rapportèrent qu'on y pouvait pas faire d'habitation à cause qu'il n'y avait pas d'eau sur la rive pour entrer les chaloupes, ce qui désola M. d'Iberville et ces messieurs.

Le mardi 7, M. d'Iberville et Surgères visitant pour trouver un endroit, trouvèrent une petite élévation qui paraissait fort commode, ils sondèrent le bas pour y entrer, ils y trouvèrent 7 à 9 pieds d'eau, ce qui les fit résoudre à y faire entrer les traversiers pour y faire un port, ne trouvant pas d'endroits plus commodes et ne pouvant chercher à cause des vivres dont plusieurs s'étaient trouvés gâtés.

Le mardi 8, on commença à abattre les arbres pour construire le port, nos gens travaillèrent si vigoureusement qu'à la fin du mois le port fut achevé, les chaloupes y remportèrent pendant ce temps, les poudres, les canons, les balles, les haches, cochons, taureaux, moutons, poulets d'inde, etc., en sorte que les vaisseaux leur laisserait tout ce qu'ils purent ne se réservant que le nécessaire pour retourner, les officiers étaient tous les jours à l'eau dans les chaloupes il y avait toujours un officier major.

Le dimanche 12, jour des rameaux le père Anastase partit avec M. de Beauharnais, enseigne, à quatre heures du matin pour aller dire la messe aux gens qui travaillèrent mais le vent devint si grand, qu'ils furent obligés de retarder, sur les 11 heures le vent

nous vîmes un petit vaisseau anglais, nous vîmes ensuite les Tortues sèches et puis Matana.

Le vendredi 22, nous aperçûmes trois vaisseaux, nous attendîmes pour les suivre, parceque personne de nous n'avait encore passé le canal de Bahama, étant proche de nous il arborait le pavillon Anglais et nous le pavillon Français. Leur amiral mit la flamme et vint sur nous, étant proche, il nous demanda d'où nous venions, nous lui répondîmes de St Dominique, il nous demanda si le capitaine du roi qui avait péri était sur notre vaisseau, il alla ensuite à l'autre vaisseau, il leur demanda d'où ils venaient, si nous étions ensemble, ils lui répondirent qu'ils venaient de Mississipi autrement Malleautia, voyant que nous répondions ainsi différemment, il nous prit pour des forbans. Le soir s'approchant, il tira un coup de canon, pour avertir les deux autres vaisseaux de se tenir auprès de lui et d'être pendant la nuit sur leurs gardes.

Le samedi 23. M. d'Iberville voulant s'approcher de lui, il fit signe qu'il tirerait du canon, s'il s'approchait d'avantage, en effet les bouts feux étaient allumés et prêts, ils auraient été bien accomodés s'ils avaient commencé, à la fin, ils nous reconnurent et nous firent toutes sortes d'amitiés, s'offrant à nous rendre service en ce que nous aurions de besoin. Depuis ce temps nous les suivîmes ayant toujours vent devant et étant obligé de virer de bord tous les horloges.

Le lundi 25, gros vent devant, notre gouvernail cassa à midi précis et nous arborâmes pavillon rouge, en moins d'une heure, il fut raccommodé; l'amiral anglais envoya aussitôt sa petite frégate pour nous demander ce que nous avions, nous fit offre de tout ce que nous aurions besoin qu'il était prêt de nous rendre ce service en tout, nous lui dîmes que notre gouvernail avait cassé, mais qu'il était raccommodé que nous le remercions, nous apprîmes un peu après que M. d'Iberville avait eu le même malheur, nous n'en fûmes pas quittes pour cela, à cinq heures et demie du soir, comme nous allions souper, nous entendîmes tirer trois coups de canon par l'amiral des anglais pour nous avertir que nous allions tomber sur des bancs de sable; eu effet, nous n'eûmes que le temps de virer de bord voyant le banc de sable, nous eûmes à la vérité grande peur et sans gasconnade, nous fûmes trop heureux d'être dans la compagnie des anglais ayant suivi durant le canal la même manoeuvre qu'eux.

Le mardi 27, nous vîmes que nous étions passés et en merciâmes Dieu, tous nos gens ayant été extrêmement fatigués, parcequ'ils avaient toujours été debout, le vent devint ensuite favorable nous quittâmes bientôt les anglais, nos frégates allaient beaucoup mieux



que les leurs, nous fîmes presque toujours, l'est nord-est, beau temps jusqu'au mercredi dixième jour de juin.

Le mercredi 10 juin, vent de sud-ouest depuis minuit et demi est fort violent, en sorte que le matin ayant cargué toutes les huniers on laissa seulement les deux grandes voiles. Sur le midi, le vent augmenta tellement qu'on serra la grande voile et on prit les ris dans la misaine, et fîmes vent arrière; sur les deux heures, le vent fut si violent que le vaisseau ne gouvernait plus, la mer passait par-dessus tout nageant entre deux ponts, les matelots étaient si fatigués qu'ils n'en pouvaient plus, on jeta toute la dunette à la mer, ensuite on vira au cabestan, on aurait jeté les canons, si on avait craint d'enfoncer le vaisseau. Enfin après trois quarts d'heure entre deux eaux sans pouvoir gouverner le vaisseau, il commença à arriver et se relever, nous crûmes tous que c'était notre dernier jour, jamais on a eu plus de peur, deux de nos gens moururent à cause de l'eau qui avait été entre deux ponts. La *Badine* n'eut pas le même malheur que nous, ce qui a fait que nous nous séparâmes et ne le revîmes qu'à Rochefort.

Depuis ce temps là, nous eûmes toujours bon vent, nous mouillâmes à la rade de *Chefdebois*, mardi, dernier jour de juin.

Le mercredi 1er juillet. On transporta nos malades dans nos barques à l'hôpital de Rochefort, il était temps d'arriver, les deux tiers de nos gens étaient hors d'état de travailler.

Le jeudi 2, sur les 10 heures, nous levâmes la mer, et allâmes mouiller à l'île d'Aix, ensuite nous entrâmes à Rochefort.

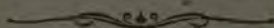
(FIN)

---

3rd Series No. 5  
Literary and Historical Society of Quebec  
Historical documents. Ser. 3, vol. 4.  
**MANUSCRIPT**

RELATING TO THE

**EARLY HISTORY OF CANADA.**



**JOURNAL OF THE SIEGE OF QUEBEC,  
1760.**

By GENERAL JAS. MURRAY.

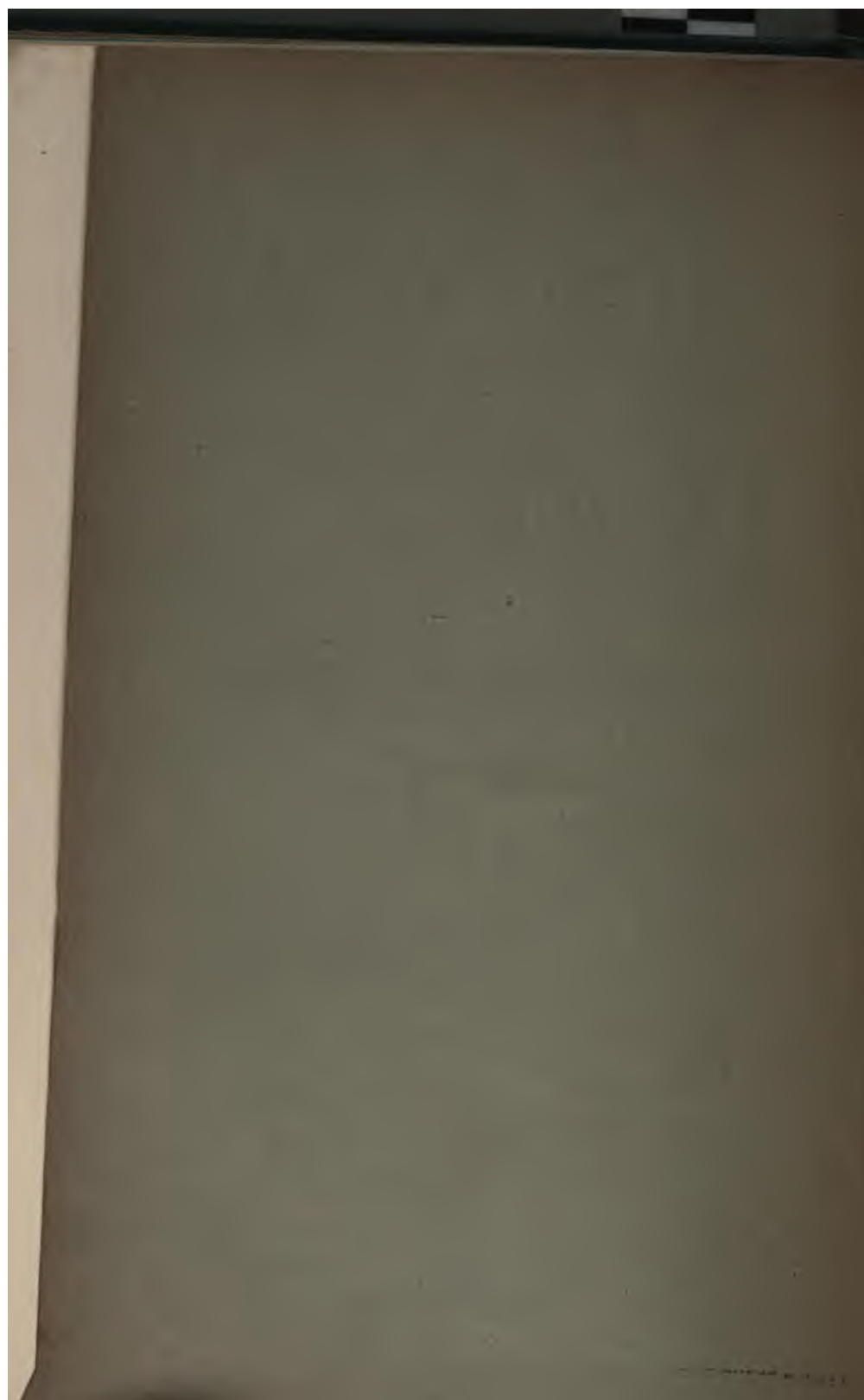
Published under the Auspices of the Literary and Historical Society  
of Quebec.

Quebec :

PRINTED BY MIDDLETON & DAWSON, AT THE "GAZETTE"  
GENERAL PRINTING ESTABLISHMENT.

1871.





∴ c. 4

JOURNAL OF THE SIEGE OF QUEBEC,  
1759-60.



NOTE.—When I was preparing the paper on "*Military Operations at Quebec, in 1759-60*," since published in the "*Transactions*" of the Society, I was in correspondence with Dr. Akins, Commissioner of Records, Halifax, N.S., who, in transmitting me, from the Archives of Nova Scotia, a copy of Murray's letter to Pitt, of 25th May, 1760, directed my attention to the desirableness of procuring, from the English Record Office, a copy of his "*Journal of the Siege*," to which he refers in his letter, and which, he says, "sets forth, in full, what was done." Acting on this hint, I had a conversation with the Hon. Joseph Howe, who promised me his aid in the matter. Subsequently, at the suggestion of Mr. Howe, who had consulted Mr. Todd, the Librarian at Ottawa, I addressed a letter to Sir Thomas Hardy, of the Public Record Office, London, and in due course received the following reply :

"PUBLIC RECORD OFFICE, 14th March, 1871.

"SIR,—I am directed by Sir Thomas Hardy to inform you, in answer to your letter to him of the 20th ultimo, that, after a very troublesome search, General Murray's *Journal of the Siege of Quebec*, A. D. 1760, has been found among the papers preserved in this office. He also desires me to say, that if you will empower some one to make a copy for you, he will be happy to allow access to the document in question.

"The *Journal* is one of considerable length, and if copied *officially* would put you to some expense. Had it been otherwise—that is to say, had the document been a short one—Sir Thomas would have had much pleasure in causing you to be supplied with a transcript without any charge.

"I am, Sir, your obedient servant,

"ALFRED KINGSTON.

"W. J. Anderson, Esq.,  
"Quebec, etc."

Availing myself of the very courteous offer of Sir Thomas, I secured the services of my friend, Mr. Ralph Heap, of Lincoln's Inn, who engaged with great zeal in the matter, and in a short time transmitted to me, *free of any charge*, the desired transcript, informing me, at the same time, that it had been *unofficially* copied, through the kindness of Mr. Kingston, who had also had it verified. It has thus reached the Society free of charge, and is now published by it, in accordance with the rule, "without note or comment."

W. J. ANDERSON.

LIBRARY, LITERARY AND HISTORICAL SOCIETY,  
Quebec, 12th July, 1871.

Reg-2-46  
10-2-38  
37060

GOVERNOR MURRAY'S  
JOURNAL OF QUEBEC.

---

FROM 18TH SEPTEMBER, 1759, TO 25TH MAY, 1760.

---

PUBLIC RECORD OFFICE,  
AMERICA AND WEST INDIES, Vol. 99.

---

1759.

SEPT. 18th.—This day (fruits of the victory gained by the British forces over the French army on the 13th instant) Quebec, the capital of Canada, surrendered upon honourable terms; and Lt.-Col. Murray took possession of the gates with three companies of grenadiers.

19th.—This day I marched into town, or, more properly, the ruins of it, with the battalions of Amherst, Bragg, and Otway.

20th.—The French garrison, having surrendered their arms, embarked on board the vessels appointed to receive them.

21st.—Settled the form of an oath of allegiance to be taken by the inhabitants to the King of Great Britain; and it was accordingly administered to the companies of militia which had been doing duty in the town, who, after performing this and delivering up their arms, had liberty to depart to their respective homes; the same method was continued, and the names registered. This night it was resolved, in a council



of war, consisting of the Admiral and Generals, that we should keep possession of Quebec, and I should remain with the command.

22nd.—In consequence of this, I ordered the town to be divided into quarters; set the proper officers to survey the same; see what repairs were necessary, and ordered lime to be bought at Beauport for that purpose; likewise three-fourths of the Jesuits' College to be set apart for a storehouse.

24th.—As the inhabitants incapacitated to reside in town from the havoc made by a bombardment, which had continued sixty-three days, were withdrawing from thence with their effects, lest they should take anything immediately necessary for the garrison, I ordered strict search to be made at the gates.

26th.—As a prodigious quantity of wood would be wanted in so cold a country for the fuel of this garrison, a field officer, with 150 regulars and 350 irregulars, was ordered to Isle-Madame, to cut there, provided with proper tools; the men to be paid five shillings for each cord put on board, each man to receive a gill of rum; and the officers who went to survey the work to have three shillings a-day while employed. Now, we had occasion to regret the quantity of fine cord-wood fit for use we had burned, and to consider though too late, we had been rather a little too hasty in so doing.

27th.—The regiments drew for quarters.

28th.—The heavy baggage belonging to the different regiments was brought into town.

29th.—All the troops and field-train marched in, the heavy artillery having been sent before. What made this necessary was the ruinous condition of the several quarters allotted them, which, considering the quick approaches of a severe winter, called for a speedy repair, barely even to cover the troops. The men, by this means, were nearer, also, the several works they were set to constantly ever since we came in.

town—viz., landing and lodging the provisions, a work of immense labour, considering the necessity of placing it in the higher town, the men having a very steep hill to haul up the casks and bags that contained them; lodging the artillery that was to remain; embarking that which was ordered for Boston; repairing the batteries, and putting the place in a posture of defence—at least against a *coup-de-main*.

From SEPT. 30th to OCT. 3rd.—Continued the above works, without ceasing, this and the following days, in such a manner that not a man but was constantly employed. Was obliged to forbid making fires upon guard, in order to save the wood in or about the town.

14th.—Sent a circular-letter to the curates and captains of militia of the several parishes subject to the British Dominion, to send in, forthwith, an exact *recensement* of their several parishes, specifying the names, age, and sexes of the inhabitants, and quantity of grain and cattle. It was necessary at this time to order several houses, just ready to tumble, to be thrown down, in order to prevent any accident happening. The detachment at Isle-Madame being at too great a distance from the town, and but a small quantity of wood brought from thence, it was necessary to recall the same, and order one to the Island of Orleans for that purpose.

15th.—As, the greatest part of the winter, the method of carriage in this country, where there are prodigious falls of snow, is all upon sleys, it was necessary to order such as could be found in the town to be collected together and put in our magazines, it being impossible to spare carpenters from other more pressing works, to make a sufficient number. The improbability of being able to furnish this garrison with sufficient fuel made it necessary, likewise, to seize upon the stores, in order to make the wood go further.

18th.—As from the beginning orders had been given that no French inhabitant should take anything out of town without a passport from me, in order to prevent their carrying



out what might be useful to the French army, it was now allowed them to carry out any kind of provisions which they might have bartered for with officers or soldiers. This day, Admiral Saunders, with the greatest part of the fleet, sailed for Britain, having first laid ashore the *Porcupine* and *Racehorse* sloops-of-war, the only naval force that was left here besides three small sloops and schooners.

23rd.—A circular order was sent to every parish for the inhabitants to give up their arms to the captain of militia before the 30th instant, he being ordered to keep them in his custody and be answerable for the same. The troops still employed constantly in bringing their provisions from the Lower Town, where it was too much exposed, and in repairing their quarters without intermission.

26th.—Brigadier Monckton, in the *Fowey*, the *Orford*, and *Medway*, sailed from hence, being the last ships to depart.

27th.—Two French schooners came down to take on board the effects in the town belonging to the French officers, according to the articles of the capitulation.

29th.—As the inhabitants, among many other articles, were in great want of salt, and would prefer exchanging cattle, sheep, fowls and greens for that, so ready specie, I thought it a proper indulgence to the officers, who had cheerfully gone through so much fatigue, to divide among them, according to their ranks, a quantity which had been found in the King of France's stores.

30th.—To facilitate, and, at the same time, to quicken such of the inhabitants as wanted to retire to the country, I gave them leave for so many days to go out without passports, with all their clothes and household goods, stores excepted, as these were immediately necessary for the garrison; and though this order was not strictly according to the capitulation, yet it was according to the old maxim—"Necessity has no law."

Oct., 1759.]

7

31st.—This evening the Spanish ship came down, and, having been fired at by the batteries, came to an anchor. The captain came ashore and reported his having struck upon a rock as he passed by the Point-au-Tremble, and sprung a leak ; applied for leave to go home, and assistance to examine his ship, as she made a great deal of water.

Nov. 1759.]

Nov. 1st.—In consequence of the Spanish captain's representation, I wrote to the commanding officer of the ships, Captain Macartney, to desire him to assist, as otherwise I should be obliged to subsist the crew, which would prove burthensome.

4th.—Ordered out a captain and 200 men to destroy the works of the enemy along the north shore of the river, from the Petite Rivière to the Saut de Montmorenci. Distributed, also, sixty-one hogsheads of wine, which had been found in the King of France's stores, to the officers of the garrison.

5th.—This day, the Spanish ship, as she was laying ashore to find out the leak, fell to pieces. The captain and several French merchants, to whom I had given leave to take their passage in her to France, applied for leave to procure one of the French merchantmen who lay above in the river, which I readily granted, as I knew from experience it was always in their power to pass in the 'night ; that the ships might obstruct our operations in the summer, and that it was removing so many hands I must otherwise subsist, upon account of the friendship subsisting between the two Crowns, though I could not well spare the provisions.

7th.—As I had sent the sick into the nunneries, being large and convenient buildings, where they were used to take care of the sick, I had now an application made to me from the General Hospital for wood, it being impossible for that House to procure the quantity it required. I therefore ordered three of the neighbouring parishes to furnish fifty cords each for that purpose to be paid by the King.



11<sup>th</sup>.—As it was not impossible that by the intrigues of the enemy, or some other accident, our principal magazine might be burned or destroyed, in order to divide the same I ordered two months' provisions to be delivered out to each regiment that had conveniency to take in so much. I sent out this day an engineer and 200 men to possess and fortify the Church of St. Foix, as preparatory to my further views.

12<sup>th</sup>.—Divided 30,000 pound-weight of sugar out of the stores to the regiments, which I made them pay for at the rate of 7d. per pound.

Hitherto, the necessity of covering the troops and preparing for the winter kept us quiet; but this being pretty well effected, and the enemy having had the impudence to come and carry off cattle from the neighbourhood of the town, to prevent these incursions for the future, and any surprise during the winter, I thought proper to march a strong detachment out, which, after reconnoitering the country myself, I took post in the churches of St. Foix and Lorette to command all the avenues to Quebec, so that no considerable body could march to it without first forcing these two posts; and for this purpose I fortified them in such manner as to resist any attack without cannon to support it. At the same time I published a manifesto warning the inhabitants of drawing upon themselves fresh misfortunes if they did not keep themselves quiet, and representing to them how little they could expect from a beaten, dispirited army, which had already abandoned them. At the same time I published fresh regulations for the inhabitants, permitting them to take out everything they pleased, except provisions, leather, soap and candles, commodities very scarce in the garrison; also, established a civil jurisdiction for the inhabitants, and appointed Colonel Young chief judge, taking into the other offices some of the men of the best character that I could find in the place.

13<sup>th</sup>.—A very unusual desertion at this time prevailed among the troops. The plundering kind of war which had

been carried on this last campaign had so debauched the soldier, that there was no putting a stop to these without very severe punishment; to avoid which, most probably, they deserted. To put a stop to these disorders, I published a reward of five guineas to any one who would apprehend a deserter, or inform of those who endeavoured to persuade others to desert.

14th.—As drunkenness and theft continued to reign predominant vices in the garrison, highly prejudicial to the service, I recalled all licenses, and ordered for the future every man who was found drunk to receive twenty lashes every morning till he acknowledged where he got it, and forfeit his allowance of rum for six weeks. As I found no place so proper as the Jesuits' college to lodge the provisions, that the Fathers are but few in number, and the Society being in general remarkable for intrigue, I acquainted them of the necessity I was under to take possession of the whole building, and gave them leave to depart when they pleased.

15th.—Having, by the former motions I had made, convinced the enemy I meant nothing further than to establish my advanced posts; and having intelligence they had a very small force between the Cape Rouge and Jacques Cartier, I ordered out Colonel Walsh with a detachment of upwards of seven hundred men, by a night march to surprise the Pointe-au-Tremble, to raise contributions in that parish, and the Ecureuils beyond it, to publish my manifestoes, and, *in terrorem*, to burn the habitations of such as remained yet with the army. But this scheme, through mistake or misapprehension of orders, was effected only in part; and the colonel, having advanced within a mile of Pointe-au-Tremble, retired to the place from whence he departed, after burning a few of the habitations.

16th.—A soldier of the 48th having been tried and convicted this day of robbing a French inhabitant, the instant it was reported the sentence was put in execution, in order, if possible, to put a stop to the scene of villanies which had



been carried on hitherto; at the same time executed an inhabitant, heretofore a drummer in the French service, for having enticed some of our soldiers to desert—one of them, of the Royal American Regiment, having been actually caught in his house in a Canadian dress.

18th.—It having been discovered that a French priest had been tampering with some of our men, in order to persuade them to desert, I reprieved Owen Kearnon, of the 3rd Battalion Royal American Regiment, upon his promise to do his endeavour to discover him, and banished one Bandouin, a priest, who had taken upon him to instruct some of our sick soldiers in the hospital.

20th.—Ordered Major Hussey, commanding the detachment at Lorette, to summons the inhabitants of that parish, to make them deliver their arms, swear them, and burn the houses of those who might be still with the army.

22nd.—Having also intelligence that the enemy, alarmed at our motions, had advanced a body of troops on this side Jacques Cartier which might in their turn undertake something upon our advanced posts, I advised Major Hussey of the same, and ordered him to withdraw into the church the guard which was advanced from him, and to defend it to the last extremity. I had now reason to consider how unlucky it was my scheme had not been thoroughly executed, as in that case the enemy could not have subsisted any body of troops on this side Jacques Cartier. In the afternoon of this day appeared in sight ten French ships, which came to an anchor in sight of the town, with an intention to have passed this night; but the wind falling, they would not trust to the wind only, and the next morning, for fear of a bombardment, removed higher out of sight.

23rd.—As there was a confusion in all public business, from the different value set upon the current specie, I published this day an order, in French and English, regulating the same.

24th.—In the morning we found five out of the ten French ships wrecked by the bungling management of the French; for though it blew fresh, yet it could not by any means be called very bad weather. Captain Miller, of the *Racehorse*, went up with the boats manned without my knowledge, and boarded one of the wrecks. Having lighted a fire, he unfortunately blew himself up, his lieutenant, and several of the men; the rest were taken, as was a schooner which had been stationed above the town to watch the enemy's motions and to make signals. This was the more unfortunate, for these unhappy people were entirely thrown away, the vessels being, to all intents and purposes, already irrecoverably destroyed; and we now lost the ship-carpenters, who would have been extremely useful in the spring, for the preparations to be made against the ensuing campaign. As the provisions had been landed in so great a hurry, from the necessity of the departure of the shipping, that it was no easy matter to ascertain the quantity, and the commissary having before this represented the necessity of procuring a supply of beef, I this day ordered the Island of Orleans to furnish such a number to the assistant-quarter-master-general, whom I sent there, as he should require, according to their abilities.

25th.—Having intelligence that the merchants, ever greedy of gain, to purchase furs had transmitted a good deal of cash to Montreal, where they were much in want of that commodity, the paper-money, by reason of the ticklish situation of the colony, being in utter disrepute; and there being by no means in the military chest a sufficiency to defray the contingent expenses of the garrison to procure what was wanted, and effectually to prevent a commerce so destructive to us, I this day published a kind of "proclamation," to encourage the friends and well-wishers of His Majesty to lend what they could afford, for which Colonel Burton (the next officer in command to me) and I gave our bills, to be repaid in six months, with interest at five per cent. This, in a short time, produced us so considerable a sum as £8,000, which, without having



recourse to further expedients, will enable us to wait the arrival of the ships, and be it remembered, to the honour of the Highland or 63rd Regiment, commanded by Colonel Fraser, that the non-commissioned officers and private men of that single regiment contributed of that sum £2,000.

28th.—As intelligence had been brought in that the enemy had some thoughts of stirring about Christmas, in order this winter to regain the honour and advantages they had lost this last summer,—to disappoint their designs, as there were no out-works, I resolved to cover the fortifications of the town with a chain of block-houses, which were accordingly begun upon this day. The winter was too severe to imagine they could think of sitting down to a regular siege, supposing they had a sufficient force and artillery for the purpose; and this measure put us *à l'abri d'un coup-de-main*.

30th.—I now sent Captain Leslie with a detachment of 200 men to the southern shore, to disarm the inhabitants and oblige them to take the oath of fidelity. This would have been done sooner could I have spared the men; and from the inclemency of the season, I was obliged to furnish them with snow-shoes, having had lately so great a fall that it had retarded the departure of this detachment for some days. That which had been ever since cutting wood on the Island of Orleans had been recalled, but could not join us for near a month after this, by reason of the badness of the weather, the winter having set in this year rather earlier than usual.

Dec., 1759.]

Dec. 1st.—In order to put off as long as possible the delivery of wood, I had been obliged to permit the pulling-down of several wooden houses in and about the town, as well as all the fences; but now that, from the severity of the weather, that scanty allowance would no longer suffice, I was not a little surprised and mortified that what the navy had delivered to us for four thousand cords, did not, after

repeated measurements, by different people, turn out to be a thousand ; which disappointment laid us under very many difficulties.

3rd.—As about this time the communication to Orleans by water is cut off, by reason of the large pieces of ice from the small rivers which are floated backwards and forwards by the tides, and that as yet the channel between it and the northern shore is not frozen over,—consequently, that the wood we had cut there could not be brought from thence, I was obliged to send a detachment to cut wood at St. Foix ; and a quantity of snow being now fallen, I ordered that parish and that of Lorette to furnish a number of sleys to bring it in constantly every day, for which they were to be paid.

4th—Weather now so severe, ordered the sentries to be relieved every hour.

5th.—Ordered creepers to be made for all the men of the garrison.

6th—The quantity of wood in the garrison being very small, and the Canadians, from inability or disaffection, bringing it in but very slowly, I was obliged to order (hand-sleys having been made for that purpose) a detachment from the garrison to assist in this work.

7th.—Wood being now delivered out to the troops, I forbid the destruction of houses.

8th and 9th.—Ordered the parishes of Charlesbourg, Beauport, and Petite Rivière to send a number of sleys to help to bring in the wood, a considerable quantity of snow having fallen and made the roads practicable for that kind of carriage ; also, appointed Monsr. Cuguer judge of the above parishes.

12th.—Took measures for providing of charcoal.

13th.—Having received intelligence of some skulking Indians, gave strict orders for the men not to straggle.



14th.—No less than fifty men this day frost-bitten on the wooding and sleying parties.

15th.—Notwithstanding every measure has been taken to encourage the Canadians to be active in bringing in the wood, yet that affair goes on very slowly—whether from the natural sloth of the people, not much used to work, or from disaffection, cannot well be said. To accelerate, therefore, this necessary business, and make a sufficient provision against the spring, when, by reason of the thaws and quantities of ice that come down, the rivers are not navigable nor the roads practicable, I stopt delivering any out of the store, and obliged the regiments to furnish themselves, having for that purpose provided them with sleys, and ordered out parties to cover them every day.

17th.—The weather being very bad, the men having received no clothing this year, and there being no pay for them, I thought it a proper encouragement to promise them five shillings per cord for all the wood they should sley in ; 65 men having been frost-bit besides the foregoing 50.

20th.—About this time the detachment from the Island of Orleans returned ; several of the men frost-bit.

22nd.—Ordered several roads about the town to be marked with beacons all along.

24th.—From the 17th to the 24th Dec., 153 have been frost-bit : this happens always on the sleying parties ; nor is there any possibility to avoid them, as, notwithstanding every measure taken and the diligence of the officers, whose particular province it is, the Canadian horses do not bring in a sufficient quantity to provide for the present or against the spring.

25th.—This day, Captain Leslie returned from his expedition down the south shore. Every officer and soldier of the party has been frost-bit more or less, but none dangerously, except two. He has not been able to proceed

quite so far as I had intended, by reason that the lower parishes were entirely burned, and there was no lodging for the troops.

26th.—The price of grain being here raised to an exorbitant rate, published this day an order regulating the same, and with a view to encourage their bringing it to market, though this is little to be expected, as the inhabitants have not been used to this for these ten years past. Ordered, likewise, the inhabitants of the Island of Orleans to make the roads and mark them with beacons, in order to begin bringing in our wood from thence the beginning of next month. Gave the same orders to the parishes below the Sault de Montmorenci. This day, Lieut. Butler, of the Rangers, with four more, set out across the country for New-England, with despatches for General Amherst.

28th.—Reports been spread that the enemy had some intentions to pay us a visit, ordered snow-shoes to be made as fast as possible, and the men to be practised walking in them.

31st.—Since the 24th, 19 men frost-bit. Much had been done here within these three last months, if rightly considered. Quebec had only capitulated for itself; but now the Province, from the Caprouge on the northern, and from the Chaudière on the southern shore, had submitted; the inhabitants had taken an oath of fidelity, and surrendered their arms; my orders were obeyed everywhere within this extent, and the parishes within reach of the garrison assisted to carry in our wood; they furnished bullocks for our use, and hay, straw, and oats for the draft cattle; it is true that for these they were paid; but it was at a very moderate rate, especially compared with the prices the same commodities bore and actually bear in Upper Canada; and it will appear surprising that the King of Great Britain's troops should be furnished with wood at Quebec for about fifteen shillings a cord, while it cost the King of France at Montreal, with all the people at his devotion, upwards of fifty.



Mr. Wolfe, after warning the Canadians, chastised them for not returning to their houses and quitting their arms. Mr. Monckton rightly considered that the conquest of the land, if bereaved of its inhabitants and stock, would be of little value, gave them the strongest assurances of safety, and even encouragement, if they submitted. They confided in his promises. The country was as yet but partially conquered, and it would have been as impolitic to have crushed the inhabitants at this time as it was necessary to oblige them to give a reasonable assistance to His Majesty's forces. After all, in any event, with skill and tender management, twenty years will hardly restore this Province to the state it was in the beginning of this year.

---

JANY., 1760.]

1760.

JANY. 2nd.—Ordered strict accounts to be taken of Monr. Cadet's effects and lands, he being the French contractor for all kinds of stores, and looking upon what belonged to him as belonging to the public.

3rd.—This day, Major McKellar gave me in his opinion, in writing, that the best method to defend the place was to fortify the heights of Abraham, there to wait our reinforcements.

5th.—To save the victualling of deserters, quartered them on the Canadians, with a promise to pay for them, and sent them to the Island of Orleans.

6th.—Having intelligence the enemy was making some preparations, providing ladders, and sending down snow-shoes, ordered communications to be made between the different posts both within and without the town; hastened the erection of the block-houses; divided the ammunition, and secured it in the best manner I could; and took every other measure in my power to defeat the enemy's designs.

Lieut. Butler returned with his party, having met with some Indian tracks which discouraged them from proceeding farther.

7th.—Assembled the commanding-officers, to inform them of my intelligence, and to let them know of my dispositions for the defence.

11th.—Took up two men who arrived but the day before from Montreal ; though they both at first denied any intention to return, yet at length one of them, who had letters directed for that place, confessed they were going back ; and from some letters intercepted, had great reason to imagine they were come to hire artificers. After being examined by some of my principal officers, ordered them to be closely confined.

12th.—Published an order this day, forbidding, on pain of death, any one to send up or receive letters from Montreal without first showing them. Forbid, also, anything to be carried out without a passport.

15th.—Both bread and meat having been brought to an excessive price, to the great detriment of both garrison and inhabitants, published a regulation for the same in French and English, fixing it at a moderate rate, and obliging the vendors to take out licenses.

16th.—It was reported to me that several shot had been stolen off the batteries ; and it was remarkable that it was especially those which fitted the French guns.

18th.—Having received information that one of the Frenchmen I had given a civil employment to, held correspondence with the enemy, and having no positive proof, banished him to the Island of Orleans.

19th.—Being informed that the boatmen of Point Levi had passed over French soldiers in disguise, ordered for the future they should, as soon as arrived, come and make a declaration of the people and goods they passed over, on pain of being severely punished.



20th.—As the post of Lorrette was at so great a distance that rockets might not be perceived, set a field-piece there, that in case they were attacked we might have immediate notice.

22nd.—As I received information the enemy had reinforced some of their advanced posts, sent a subaltern and thirty men to St. Foix. Blew up a mill in front of the town, in order to erect a block-house on the spot.

23rd.—As I thought it would be a means to retain the people on the south side in their duty, to establish a civil jurisdiction among them, I divided that shore from Point Levi downwards in two jurisdictions, the upper and lower parishes, and appointed judges, to whom I sent their commissions.

26th.—As it was of the greatest importance to let General Amherst know our situation here, and what preparations would be most necessary to be made for the ensuing campaign, I detached this day Lieut. Montresor and 12 rangers, who crossed the river this very afternoon for that purpose.

27th.—Whereas I had ordered great numbers of cattle to be killed in the country, and brought in, chiefly to hinder the enemy to reap any benefit from them, this day I ordered part of it to be distributed to the officers at the price it cost.

29th.—As the soldiers had found out a method of procuring strong liquors from the inhabitants, who had been always used and still had liberty to sell to their own people, I this day forbid them to retail any, either in the town or suburbs.

31st.—Forbid the pulling-up of fences for fire-wood, upon any account.

FEBY. 1st.—As intelligence constantly came in that the enemy intended to come down and attack the town, ordered

the provisions remaining in the Intendant's yard to be immediately brought up by the different regiments, proportionably to their several numbers.

**2nd.**—In the night the river froze over opposite to the town, or, in the French phrase, the bridge took, but was not yet passable. I ordered the corn that was taken from the farms of Cadet, contractor for the French King, to be sold, the same being a good deal damaged. If this had not happened, I purposed to have divided it among the women who received no provisions.

**3rd.**—As the enemy had been spreading false reports about their coming down, I thought it proper to alarm them in their turn, at the same time that if I saw an opening to seize any of their posts with success, I might do it. I ordered four sley-carriages to be made for guns and some for royalls, and ordered hay and oats to be brought into the town.

**6th.**—This day, in the evening, received intelligence the enemy had brought down to Point Levi a party of men they had so long talked of ; but as the ice was not yet fit to bear so great a number of men, and that I had not a satisfactory account enough of the numbers or views of that party, I determined to wait till this was cleared up to me.

**7th.**—Lest the enemy should have farther views than what just now appeared, ordered the provisions to be hastened up from the Lower Town, and the regiments to lay in a stock of wood, that we might be prepared for any event.

**9th.**—There being a report that some Indians had passed into the Island of Orleans, lest the enemy should send some party to carry off the deserters I had quartered there, to save the King's provisions, and fearing this might deter others, I ordered them into town.

**JAS. MURRAY.**

**Quebec, 25th May, 1760.**



## PART SECOND.

FEBY. 10<sup>th</sup>.—Having been able to procure but an inconsiderable number of snow-shoes, and they being absolutely necessary at this time of year, either for offence or defence, ordered out an officer with a detachment to collect as many as he could find in the country, and also the captains of militia to bring in all they could; but this search only produced a few, the country-people alleging they had lost theirs, and had no opportunity to supply themselves with new ones.

12<sup>th</sup>.—Detached, early this morning, Capt. Donald McDonald with a party to find out whether the ice was practicable, and to draw out the enemy in order to ascertain their numbers. This answered my design, for the enemy drew out of their houses and shewed themselves: as they appeared pretty much what the best intelligence I could procure made them—between four and five hundred men—I determined to dislodge them.

13<sup>th</sup>.—Accordingly, I ordered out a party with two field-pieces to march directly over the ice to the church at Point Levi, while the light infantry crossed above the town, in order to cut off the retreat of the enemy. There was a good deal of difficulty at first, as the landings are always bad on account of the rising and falling of the tides; but the enemy, perceiving the movement of the light infantry, after a faint resistance gave way, betaking themselves mostly to the woods. Our loss was very trifling, and of the enemy we took one officer and eleven men. I immediately resolved to preserve the post, and left 200 men in the church and *curé's* house.

14<sup>th</sup>.—Ordered the captains of militia of the southern parishes to come in, that I might be informed of the proceedings of the French commanders.

16<sup>th</sup>.—Several of the captains of militia came in, and declared that a commissary of cadets had been at those

parishes nearest the Point de Levi, to order the killing of cattle and a certain quantity of corn to be brought in, but that they had killed but very little, and had stopped as soon as they had heard of the enemy's rout.

17th.—Having received information that most of the captains had made false reports, and that considerable quantities of cattle had been killed in the neighbouring parishes, to prevent their falling upon some method to convey it to the enemy, I ordered the parishes to bring in whatever was killed, and one-half of the flour, which had been ordered to be paid for at a reasonable price; at the same time encouraged the inhabitants of the town and of all the northern shore to get in all the provisions they could from thence.

20th.—Received some intelligence that the enemy was meditating an attempt upon our post at Point Levi. This day, a small party of ours fell into an ambuscade of the enemy's, and eight were killed and taken.

22nd.—Having information that the captains of militia had not given in an exact account of what had been done on the southern shore, I wrote more pressing orders to them this day, at the same time summoning them to bring to town two English boys, captives, I had heard of in the lower parishes. At the same time I got very good intelligence that 700 men had passed over to the south shore from the Point-au-Tremble, part of which was said to be a detachment of grenadiers; and it was surmised their view was to surround and cut off the post at Point Levi; upon which I detached a captain, four subalterns, and four score light infantry, to seize a post I had reconnoitred, to disappoint them in such an attempt, and to facilitate the landing any body of troops I should think proper to send over to support them. A field-officer and a party, with four pieces of cannon upon sley-carriages, were kept in readiness on the least alarm.



23rd.—The thaw which had begun the last night continued this day to such a degree, I much feared the ice would give way. I therefore sent an order for all the southern parishes to obey such orders as they might receive from the officer commanding at Point Levi; but towards evening, the wind shifted to the opposite point, and it froze hard.

24th.—At six in the morning was informed a large body of the enemy was seen moving on the opposite shore, towards the church of Point Levi. Having received intelligence they were not above a thousand or twelve hundred strong, after detaching the 28th and 63rd regiments to draw up opposite two different roads on my right, I determined to cross over upon that which led nearest to the church, with the light infantry, 15th regiment, three hundred Highlanders, and four pieces of cannon; Capt. Hazzen, with his Rangers, who had seized some of the heights, covering our landing very properly. As soon as the enemy perceived some of our troops had got footing, they gave way. When I perceived this, I ordered Colonel Frazer to march upon the ice to his right with the utmost diligence, in order to cut them off between the Treschemin and the Chaudière; but their precipitate flight saved them, and he could come up only with the rear of their column, where he made fifteen or twenty prisoners; some few were killed and wounded. From these prisoners we were informed the party consisted of about five hundred regulars, four hundred inhabitants, and some Indians. They had volunteers selected for the attack of the church, but prudently declined approaching it too near. The troops which had marched out returned the same day into town.

26th.—As I was informed the French detachment had concealed itself for two nights in houses at Point Levi, within about six miles of our post, without any of the inhabitants giving the least notice, I thought it a proper punishment to burn these houses, at the same time that it put it out of the enemy's power to make use of them a second time. Published

my reasons for so doing, as the enemy's endeavours to dispossess us of this post more than ever pointed out to us the utility of it. I reconnoitred the ground, in order to fix some spot on which to erect a fort the ensuing campaign ; and in the meantime, resolved to erect two block-houses, in order to command the high-road and landing-places—one of them to be a large one, and two pieces of cannon to be put into it.

27th.—As we had got a pretty considerable quantity of wood in town, I ordered what was cut on the Island of Orleans to be piled up at the Point, in order to serve for our summer's provision. At night, a French officer brought a packet to the advanced post of Lorette.

29th.—The men growing sickly ; to ease the duty, took off some of the guards, and ordered a quantity of ginger to be delivered out to the several regiments, to be mixed with the men's water, to correct it. Answered Monsieur de Vaudrenil's letter, and sent with it Capt. Donald McDonald, of the Highlanders, that he might have an opportunity to take a view of the posts.

MARCH 2nd.—Received intelligence that the detachment had crossed over from Point-au-Tremble to St. Nicholas, consisting of thirty soldiers, thirty Canadians, and the same number of Indians.

3rd.—Ordered the wells to be shut up, as the water was reported to be unwholesome. This day, two young New-Englanders, who had been taken up by the Indians some years ago, were, in consequence of my orders, brought to this town by the Acadian woman who had redeemed them, for which I gave her a handsome reward. As I was determined to fortify the heights of Abraham, ordered a detachment, under proper officers, to be selected, in order to cut fascines and piquets for that purpose ; likewise, sent an order to the adjacent parishes to make 10,000 fascines and 40,000 piquets, in order to be ready to fall to work as soon as the season



would permit us to fortify; began also to send over the timber for the two block-houses at Point Levi; begun also to repair the flat-bottomed boats.

5th.—As it appeared that in all the grants made to the inhabitants, right was ever reserved of such wood as was necessary for the King's service, to facilitate the people's making fascines, impowered them this day, by an ordinance, to take it wherever it was most convenient for their purpose. This day great part of the ice went off, and the river was not passable; in the evening it froze hard again. Finding that it would become very difficult for me now to support the post at Point Levi, I recalled from thence the captain and part of the detachment, leaving only as many as would protect the provisions and the block-house that was constructing.

6th.—In the evening, received intelligence that the party which had crossed over from St. Nicholas had now passed through the woods and taken post at St. Michel, two leagues below Point Levi.

7th.—Began to put up the block-house at Point Levi.

9th.—The sickness still on the increase, notwithstanding every measure was taken to prevent it spreading; and the cause being manifestly the scurvy, gave orders this day about the method of boiling and preparing the salt pork, it being impossible to procure fresh provisions or vegetables.

10th.—The large block-house at Point Levi being finished, a guard was this day put into it, and two guns mounted therein. A French officer came this day again to the advanced post with a letter from Mons. Vaudreuil.

11th.—Last night and this day, several deserters came in, being mostly of the colony troops, and some of Languedoc. Returned an answer to the letter I received yesterday, and sent Captain McDonald with it.

13th.—Begun a block-house at Point Levi to cover the landing of any troops I should find necessary to throw over to support that post, or to secure their retreat.

14th.—Having some intention, in my turn, to pay a visit to the enemy, if their situation should give me any hopes of doing it with success, and the sickly state of the men would permit it, reviewed this day the Grenadiers, and ordered them to be completed.

16th.—Finished the block-house begun the 13th inst.

18th.—Began another small block-house at Point Levi.

19th.—As I found I could attempt no considerable enterprise at this time of the year, without harassing the garrison to such a degree as would render it, perhaps, unfit afterwards for further operations, I resolved to endeavour to surprise their two advanced posts; having for that purpose acquired a perfect knowledge of their situation, and the distance being too great to make out the march in one night, reinforced this last night the posts at St. Foix and Lorette with the men destined for this expedition.

20th.—This morning, at the break of day, Captain Donald McDonald surprised and attacked the post of the enemy at the Calvaire, and Captain Archbold at the village *Brulé*, with so good success that the former made seventy prisoners and the latter seventeen, without the loss of a man, only six wounded; but many were frost-bit from the coldness of the night.

21st.—The two small block-houses at Point Levi being now finished, put guards into them.

24th.—Finished cutting down the wood round the block-houses at Point Levi. Sickness continuing among the troops, was obliged to raise blankets among the country-people, upon a promise to return or pay for them on the arrival of the shipping.



25th.—Finished repairing nine of the worst flat-bottomed boats. It having been represented by Dr. Russell that wine would be extremely necessary for the men who were troubled with the scurvy, ordered a quantity to be bought and distributed among them, which they were to pay for themselves. The Acadian woman who had been with me before returned and informed me the Indians of Nova-Scotia had made their peace with the British Government. She promised to forward a letter to the Governor of the British fort in the river St. John's, which I sent to him, informing him in general terms the garrison was well, and desiring he would forward the same to General Amherst and the Governor of New-England.

28th.—Received intelligence the French had sent up pilots to their ships which had wintered in the Sorel; that they were busied in cleaning and getting them ready, and everything else, for an early expedition in spring; that they had reinforced their advanced guard, and the whole regiment of Languedoc was come down to Point-au-Tremble and St. Augustine.

29th.—Was informed Mons. de Boishebert, captain of the colony troops, was returned from the lower parts of the country, where he had been some time, and reported a peace was talked of.

APRIL 2nd.—Fresh intelligence being had of the designs of the French, ordered the parishes to bring into town the fascines and piquets they had been ordered to make as expeditiously as possible; at the same time as a report prevailed that General Amherst had attacked and burned Chambly, I thought it was right to be in readiness to second him, in case such a report was confirmed, and for that purpose ordered three of the regiments to be reviewed, and the grenadiers and piquets to be in readiness to march.

3rd.—As I considered the reports spread among the French of paquets from Europe to be with an intention to amuse the

people and alienate them from us, I thought it might be of use to counterwork this stratagem by making a serjeant and four men of the ranging company cross the river and come in upon some of the out-guards, pretending to be sent express from General Amherst ; this gave great spirits to the garrison, and visibly affected the French inhabitants.

4th.—Whilst the people were yet warm with this news, I thought it right to publish a manifesto to make known to them His Britannic Majesty's good dispositions, without saying positively that any such account had arrived ; that at the same time I should neither bind myself too much by the declaration therein made, and at the same time to keep the people quiet in case there was any stir above.

6th.—I ordered a schooner to be brought up from the Island of Orleans, in order to get her ready for sea to meet Lord Colvil and give him some account of our situation.

8th.—Ordered Major Mackellar, chief engineer, to survey the ground about the Caprouge, in order to take post there, thereby to prevent the enemy landing their artillery in that place.

9th.—Began to cut the hulks out of the river St. Charles, in order, if it was possible, and we had the time, to fit them up as floating batteries ; we found the ice fourteen feet thick round the hulks.

10th.—The spruce drinks having been tried in the several hospitals, and found very beneficial to men in scorbutic habits, the disorder at this time mostly prevailing, ordered it to be given to all the men as a preservative against that fatal disease. This day, the ice above the town, as far as the Chaudière, gave way, but it stoppèd there.

14th.—The workmen finished four floating batteries.

15th.—The schooner *Lawrence* began to be caulked and graved.



17th.—The best intelligence was now procured that the French had armed six ships, which had remained in the river last autumn, with two gallies which they had built; that they designed to bring down this squadron, with a number of boats, to transport the troops to the Cap Rouge, where they were to wait the arrival of their ships; also, that they were fortifying the Three Rivers. Upon this I went to reconnoitre the ground, and thought I could not do better than to fortify the Hill, in order to hinder the enemy from landing their cannon in the river, and oblige them to bring it round by land, which, considering the badness of the road, would in that case delay their operations a considerable time.

18th.—Ordered a number of fascine-makers up to the Cap Rouge to be ready to establish that post as soon as the weather would permit, and part of the light infantry to cover them, cantoning for that purpose in the houses thereabouts, to be followed by Major Dalling with the remainder of that corps the next day.

19th.—At break of day Monsieur Herbin, an officer of the colony troops, crossed the river of Cap Rouge over the ice, with sixty men and five or six Indians, with an intention to surprise our party; but being upon their guard, they obliged them to return in a great hurry, having one serjeant killed, three or four of the men wounded, and one of the colony troops taken prisoner; a large party drawn up on the other side, to favour their retreat, also ran for it, our light infantry pursuing them; they were dispersed before Major Irwin, who had marched with some piquets, could arrive; the same day the chief engineer marked the ground for a redoubt on a rising ground advanced beyond the heights, where I designed to establish my lines. This day a schooner was finished and fitted for sea.

20th.—This day the schooner took in her guns and stores, and was fitted for sea.

21st.—The schooner, commanded by Lieut. Fortye, of the 35th, fell down to the Island of Orleans to take in her wood

and proceed down the river; by her I wrote to Lord Colvil to inform him of the intelligence I had received, and gave him an account of the state of affairs, that he might use the greater diligence to join us. The same day ordered out a party of 120 men to work three hours in the morning and three in the afternoon at the advanced redoubt to be continued. As the garrison was so sickly, I was obliged to use them with the utmost tenderness; and the ground was so hard, it was hardly possible to drive in the piquets. That I might not be obliged to watch within as well as without, I this day ordered all the people to depart from the town, giving them three days to take away the effects they could carry. Ordered them to put up what they could not take away in the Recollets, over which I promised to set a guard, to be under the care of that community, together with two substantial inhabitants of the town; also, permitted the religious belonging to the two nunneries to remain in town, as they were extremely useful in taking care of our sick.

22nd.—Ordered each regiment to have a piquet in readiness for any emergency. I had also sent out two pieces of cannon, which were drawn with infinite labour and trouble, to St. Foix.

23rd.—The ice gave way everywhere in the great river; that in the Cap Rouge also went off; in consequence ordered the 15th regiment, 28th, 47th, 58th, and 2nd battalion, together with the grenadier companies of the whole, to hold themselves in readiness to encamp on the first notice. My design was, if the weather had permitted, to have encamped with this body at St. Foix, to be at hand to sustain any of my advanced posts and prevent the enemy's landing, but it froze so hard every night that I could not venture on this measure yet, considering the sickly state of the men.

24th.—Captain Donald McDonald, a brave and experienced officer, who had been on several little parties this winter, having asked to have the command of a company of volunteers,



I formed one for him this day, consisting of picked men such a corps might be of use, and I thought it necessary to give officers who were willing an opportunity to distinguish themselves.

25th.—This day, augmented the working party at the advanced redoubt with one hundred men, though that work advanced but slowly, the ground being so hard they could not drive their piquets above nine inches into it. To encourage the men, and endeavour to put a stop to the spreading sickness, two hundred men having fallen ill this last week, I ordered the working parties a gill of rum each, to be mixed with their water in their canteens before they went out, as it was observed they often made use of snow-water, which was pernicious. This night, recalled my party from Lorette to St. Foix, having ordered all the bridges over the Cap Rouge to be broken up.

26th.—Having given a sufficient time to the French to withdraw their effects, this day I ordered the gates to be shut; ordered also part of Captain McDonald's company of volunteers to Sillery, to be followed by himself with the remainder in the morning; in the evening, had a report from Major Dalling that he heard a good deal of firing of musquets on the other side of the Cap Rouge. The chief engineer marked out the ground for the intended lines upon the heights of Abraham this afternoon.

27th.—Being Sunday, very rainy weather, and it having blown hard the night before, I had intelligence at three o'clock in the morning that the enemy had landed the night before at Point-au-Tremble, and had marched on to Lorette; that they had with them seven vessels of all sorts, on board of which they had their provisions and artillery. On this information I marched immediately with the grenadiers, piquets, Amherst's, and two field pieces, to St. Foix, ordering three other regiments, commanded by Colonel Walsh, to march out to cover my retreat, and Major Morriss with

Otway's to Sillery. The enemy I found in possession of all the woods from Lorette to St. Foix, and just entering the plain: however, they declined attacking me in the advantageous position I had taken; but, finding that their numbers were increasing, and endeavouring to get round me by the woods, the weather very bad, and having received intelligence, while I was out, of a report that two French ships were at the Traverse, I thought it proper to retreat to town, which was accomplished in a very regular manner, having withdrawn all my posts with the loss of only two men; knocked off the trunions of two eighteen-pounders I could not bring off upon account of the badness of the roads. The enemy followed us with their irregulars, but could make no impression on our rear. Blew up a small magazine of provisions and ammunition in the church, which I could not remove for want of carriages. As my numbers were so small, I could not think of keeping post at Point Levi any longer: I ordered the officer commanding there to burn the block-houses, spike the guns, destroy the provisions, and come off with the first tide, which was effected.

28th.—As I considered the enemy, so near at hand, would never suffer us to fortify the heights of Abraham; that even unmolested the chief engineer was of opinion it would take up ten days to execute the plan proposed; that the garrison was so sickly it could hardly be supposed equal to the task of guarding both town and lines; having also a strong confidence in troops who had hitherto been successful, I resolved to give the enemy battle before they could establish themselves: in consequence, having given my orders this morning at seven o'clock, I marched out with all the force I could muster in two columns, and, as soon as I arrived upon the heights, formed this little army in the manner following:—The right wing, consisting of Amherst's, Anstruther's, 2nd battalion Royal Americans, and Webb's, was commanded by Colonel Burton; Kennedy's, Lascelles' Highlanders, and Brag's, formed the left, commanded by Col. Fraser; Otway's and the 3rd battalion of Americans,



commanded by Colonel Young, formed a *corps de réserve*; Major Dalling, with a corps of light infantry, covered the right flank; Hazzen's rangers and a company of volunteers, commanded by Capt. Donald McDonald, a brave and experienced officer, covered the left. The battalions had each two field-pieces. While the line was forming, I reconnoitred the enemy, and perceived their van busy throwing up redoubts, while their main body was yet on the march. I thought this the lucky minute, and moved the whole in great order to attack them before they could have time to form; they were beat from their works, and Major Dalling, with great spirit, forced their corps of grenadiers from a house they occupied to cover their left. Here he and several of his officers were wounded; his men, however, pursued the fugitives to the second line, which checked our light infantry, who immediately dispersed along the front of our right, which prevented Col. Burton from taking the advantage of the first impression made on that left flank. The light infantry was immediately ordered to clear the front and regain the right; but in attempting this, they were charged, thrown into confusion, retired to the rear, and never again could be brought up during the action. As soon as I perceived this, I ordered Major Morriss, with Otway's battalion, to wheel up and cover the right flank. This recovered everything there; but a very little while after the left gave way, though they had early made themselves masters of two redoubts. I ordered Kennedy's from the centre and the 3rd battalion to sustain them, but they were too late. The disorder spread from the left to the right, and the whole retired under the musketry of our block-houses, abandoning their cannon to the enemy. Nothing more could now be done but to give the troops time to rest and endeavour to keep the enemy out of the town. The chief engineer being wounded, I ordered Capt. Holland to visit the works, and all the officers and men to parade for work at five next morning. This evening, the French fleet anchored off the Foulon.

Quebec, 25th May, 1760.

28th.—After the action of this day nothing more could be done; it was necessary to give the men rest.—Ordered the chief acting-engineer, Capt. Holland, Major Mackellar being wounded, to visit the works, and officers as well as men to parade for work at five next morning. The French ships anchored off the Foulon.

29th.—I had taken the precaution yesterday morning, early, to employ pioneers to break up the small roads leading to the town. I ordered embrasures to be cut in the faces, flanks and curtains of the bastions of St. Louis, *La Glusière*, and Cape Diamond. St. John's gate was shut up, and four twenty-four-pounders were mounted this night. As we had the advantage of a numerous artillery, the enemy by the best accounts ill-furnished in that respect, and our wall bad, the best we could do was to endeavor to knock their works to pieces before they could mount their cannon. Ordered the wounded to be put into the two convents, the women to cook the soldiers' provisions and attend the sick, in order to save as many hands as we can. This day the enemy had drawn their first parallel across the heights, about six hundred yards from the wall. At eleven this morning the enemy brought up a twelve-pounder, and fired several shot through the great block-house; but it was soon dismounted by some accident in firing: the powder magazine caught, blew up the roof, and burned it to the ground. A captain and about twenty-five men were disabled. This was unlucky, as it was our most advanced work, roomly, strong, and *hors d'insulte*, having three pieces of cannon in it.

30th.—Last night, made a small sortie of one officer and twenty men to disturb their works: the officer was taken. As, from the nature and situation of the place, and the pressing necessity there seemed for the enemy to make quick work, and as it conduced to the safety of the men, ordered the regiments to encamp in their respective alarm-posts this day. Having observed a good deal of drunkenness among the men, ordered all the spirits in the lower town not belonging to the King to be spilled. As many of them were



breaking into the houses, dreading the consequences, ordered one to be hung for an example to the rest. Mounted six twenty-four-pounders on the rampart; the curtain between *La Glasière* and St. Louis was strengthened by a parapet, and embrasures left in it for thirteen guns; employed the carpenters to make platforms; at night began to cut embrasures in the two faces of St. Louis bastion; very troublesome it was to procure earth for these works. Ordered small sorties every night to fire upon and harass the workmen.

MAY 1st.—Observed in the morning that the enemy had begun to raise a battery on a rising ground to their right and in the front of their line, intended for *La Glasière* and Cape Diamond bastions. Ordered our fire to be directed to that place. The regiments quartered in the lower town were ordered to the upper one. The men off duty were divided into two parts, to work night and day alternately six hours, and to have always their arms by them. The commanding officer of artillery this day reported that several of the French guns were very bad, and several of the shells unserviceable. Dispatched Capt. Macartney in the *Racehorse* bomb to General Amherst, to acquaint him of the situation of affairs here, that he might take his measures accordingly. Seven guns mounted this day; great difficulty in fitting the merlons, part fascines and part earth and rubbish, as it could be scraped together. Cut out five more embrasures between the bastions St. Louis and St. Ursula.

2nd.—As we had neither news nor instructions, and being thoroughly resolved to maintain the place as long as possible, ordered in a return of the artillery, by which it appeared we expended to this time 1473 shot and 962 shells of different sizes, and that if we continued to fire in the same proportion as hitherto, our ammunition would not hold above fifteen days. I recommended economy, that we should not by too early a profusion disable ourselves from giving them a warmer fire when they should approach closer. Appointed alarm-posts for the convalescents, that they might be ready to give assistance if the enemy should attempt a storm; fraised

all the most accessible places from the lower town; mounted twelve more guns on the ramparts; finished all the platforms between *La Glasière* and St. Louis bastions. A small party was ordered to lie out every night along the high bank of Cape Diamond, to watch the enemy's motions and prevent any surprise on that side.

3rd.—w.—Our fire retards the enemy, who seems to advance slowly. This day, about eleven o'clock, the fortified house was set on fire, a main avenue to the land side to the lower town, which was mostly burned. Great difficulty we had to prevent the Intendant's house from being burned, or its spreading to the upper town. The guns brought yesterday on the rampart were now mounted, and platforms laid for three howitzers. Began to fill up the parapet between St. John's and St. Ursula's bastions, and likewise the left face of the potace. This day, cut out embrasures for three more guns; at night a soldier of Webb's deserted.

*Ammunition expended this day.*

Powder, barrels.		Shot.		Shells. <sup>1</sup>
21½	....	24—617	....	13 in.—13
		18—470	....	8 "—16
		12—459	....	5½ "—48

4th.—N.E.W.—The enemy was observed this day to run out a boyau to the left of their work and towards St. Ursula's bastion or St. John's Gate; mounted four guns on the left of St. Ursula's bastion. Palace-gate was shut up, all but the wicket. Firing a gun by accident, a box of hand-grenades took fire, blew up, and wounded an officer and four men; one twenty-four-pounder this day rendered unserviceable. The enemy sent down a vessel which passed the town this night.

*Ammunition expended.*

Powder, barrels.		Shot.		Shells.
50	....	24—179	....	8 in.—30
		12—210	....	4½ "—46
		18—225		



5th.—The convalescents I ordered to make wadding, which was much wanted, and fill sand-bags; ten women from each regiment were to assist in this work. 300 men employed to bring guns from the batteries next the water, to put them on the rampart, and the rest to make embrasures, fraise the rock towards Beauport, and make several places of arms on that side. In case the enemy forced the picqueting at the left of the nine-gun battery, cut down a small house, which was made into a redoubt to flank the battery and all the picqueting of Cape Diamond; the enemy's boyau very little advanced. Ordered the guards to be under arms every morning an hour before daylight. Sent two faithful Canadians down the river in a canoe to gain intelligence of the enemy, and know if there was any shipping in the river. A soldier of the Royal American regiment deserted this night from one of the block-houses; the Rangers were ordered out to fire upon the enemy's workmen two or three times, in order to retard them.

*Ammunition expended.*

Powder, barrels.		Shot.		Shells.
25	....	24—114	....	4 $\frac{2}{5}$ in.—2
		18— 82		
		12— 3		

6th—w.—We observed this morning that the enemy had erected another battery against the bastions *La Glasière* and Cape Diamond, upon which I ordered the cannon to bear against that part; in a short time it was demolished. As the enemy now seemed to intend carrying on their attack towards bastions St. Ursula or St. John's gate, the heights of Cape Diamond overlooking that ground, I ordered this afternoon two cavaliers to be erected thereon, to mount heavy cannon upon them, one of which was instantly begun. This evening, two deserters came in, who had been in our service formerly: their information was, that in the action of the 28th their left was in great disorder, and had absolutely refused to advance, when our left gave way; that their loss had been very considerable; that all the

battalions in Canada were there completed from chosen Canadians; that their numbers might be about 15,000; that they talked of artillery, but apprehended they were but ill-furnished in that respect, as well as with provisions, of which at present, however, they gave a pretty good allowance.

*Ammunition expended.*

Powder, barrels.		Shot.		Shells.
65	....	24—298	....	13 in.— 7
		18—323	....	8 “ — 55
		12—147	....	5½ “ — 2
				4½ “ — 2

*7th—Morning—w.*—The men continued working in the cavaliers, and mounting guns on the ramparts; brought up from the lower town four thirty-two-pounders and two twenty-four-pounders—the former intended for the cavaliers. The enemy busied in repairing their batteries; saw them land two pieces of cannon out of a schooner which came down this day. Signals were made along the coasts on the Island of Orleans, In the evening, a topsail vessel and a schooner of the enemy's were seen going up the river. A fine breeze sprung up at north-east. Some men poisoned by a root resembling a parsnip.

*Ammunition expended.*

Powder, barrels.		Shot.		Shells.
40	....	24—	....	13 in.— 7
		18—	....	8 “ — 25
		12—	....	5½ “ — 3
		8—	....	4½ “ — 6

*8th—N.E.*—The men employed still on the cavaliers; got up six guns from the lower town. The signals in the country repeated and increased. Observed the enemy had begun another battery more to the right, intended against the right face and counter-guard of *La Glasière* bastion. Ordered a continual fire to be kept on it all night, in order to demolish



the same. This evening, about half-an-hour after eleven, the French schooner gone down the river repassed the town, and joined the French fleet.

*Ammunition expended.*

Powder, barrels.		Shot.		Shells.
96	....	24—421	....	13 in.—18
		18—305	....	8 " —36
		12—362	....	4 $\frac{3}{4}$ " —17

9th—N.E.—Observed that the last night's fire had prevented the enemy's working, and had almost ruined their batteries ; the cavaliers finished, all to the merlons ; the artillery, being very weak, was obliged to complete their additional to 450. This morning, between ten and eleven, we had the joyful sight of a ship which hoisted British colours in return to those we shewed at the citadel ; she proved to be the *Lowstaff* frigate, commanded by Capt. Deane, who left Europe with Commodore Swanton the 9th of March. I acquainted him with our situation, and desired he might remain here to co-operate with us in anything that might be for His Majesty's service. Received intelligence the enemy intended storming us this night or the next. Ordered one-half of the men off duty to remain with their arms upon the ramparts all night ; the other half to be ready to turn out. Resolved, with Capt. Deane, to send a schooner down the river to hasten up any of our ships he might meet. I put a serjeant and 12 men on board, and Capt. Deane sent a midshipman in her ; she sailed this night.

*Ammunition expended.*

Powder, barrels.		Shot.		Shells.
95	....	24—560	....	13 in.— 3
		18—360	....	8 " —30
		12—240		

10th.—The wind came about to the southward this day, and it rained. The schooner returned, having touched as she went down, and lost her rudder ; shifted everything from on board to a sloop, which was sent down this night

on the same errand. Demanded of Monsieur de Levis the recovered men, as stipulated by the cartel ; ordered the gunners to level at the batteries, as I was diffident of our works. Settled with Capt. Deane that the *Porcupine* sloop should be hove-off, repaired, completed with guns, and prepared for sea in the best manner possible, which he readily took upon himself to do. One twenty-four-pounder and three carriages rendered unserviceable ; one twenty-four-pounder burst, killed two men, and wounded two more. We began to mount guns on the cavaliers and run a stockade through the ditch of Cape Diamond bastion. A large party had been employed these four days past to fraise the face of the rock towards the river St. Charles. Got four more cannon from the lower town ; mounted two on the cavaliers, and changed some twelve-pounders that were on *La Glasière* and Cape Diamond bastions, and put twenty-four-pounders in their places.\*

*Ammunition expended.*

Powder, barrels.		Shot.		Shells.
119	....	24—489	....	13 in.— 32
		18—496	....	8 " —121
		12—229	....	4 $\frac{3}{8}$ " —130

11th—N.E.—Monsieur de Levis answered me in polite terms, that he could not allow the recovered men to return into a town that was besieged. To this I replied by quoting the 27th article of the *cartel*, which included all the possible cases of war. About ten o'clock this morning the enemy opened two batteries, one of six guns and the other of four, and seven mortars, none larger than 18-pounders ; several 12, 8, and 4-pound shots were picked up. Had the coehorns laid in readiness in case the enemy should attempt to advance their boyau under favour of the batteries they had opened. Gave particular directions to the artillery to be careful in the management of that branch ; to keep always a superiority of fire over the enemy, but not to squander away the ammunition unnecessarily—in short, to be cautious and sure.



The enemy dismounted three of our guns—two twenty-four and one twelve-pounder. This night, about 9 or 10 o'clock, a schooner of the enemy's passed the town, notwithstanding the cannon of our batteries and of the frigate.

*Ammunition expended.*

Powder, barrels.		Shot.		Shells.
155	....	32—12	....	13 in.—31
		24—809	....	8 “—156
		18—501	....	5½ “—29
		12—390	....	4½ “—90
		8—5	....	

12th—N.E.—The enemy did not appear to have made any great progress this morning; only the battery upon their right was observed to be more forward, and opened at eight o'clock, consisting of two twenty-fours and one twelve-pounder; their fire was directed to the right face of the bastion of *La Glasière*, under which lies a counter-guard, or false bray. One of these guns was soon silenced. One of the cannon of the enemy's six-gun battery played in the same direction and on the same face. The chief acting-engineer reported to me, at four this afternoon, that, having observed the enemy direct their fire very briskly to the above-mentioned part, he had been out to observe the effect, and was surprised to find it so great, owing, as he supposed, to the rottenness and badness of the wall. I went myself to examine it, and found it in the condition reported. This was matter of astonishment, the enemy having fired but a short time, and at such a distance as rendered the effect very surprising. Ordered a party of men to clear the rubbish as soon as it was dark. The men have been chiefly employed this day in bringing up ammunition to the artillery. Finished, however, the traverses in the flank of *La Glasière* bastion, and carried on the picqueting in front of it and Cape Diamond bastion. Finished this day the works from Palace-gate along Otway's camp up to the Grand Battery, which are now in a good posture of defence. From the opening of

the batteries yesterday till six this evening, four men killed and nine wounded. To save the men as much as possible, ordered this evening only one-third of the men to stand to their arms during the night. It is observable that both shot and shells appear new, which tallies with the intelligence received during the winter that they were casting them at Trois-Rivières. This day they threw carcasses. A party employed at night to make merlons to the cavaliers, to repair the embrasures which had suffered, and to complete the traverses. We silenced four of the enemy's cannon and hurt their batteries much; one of our eighteens and one twelve-pounder rendered unserviceable.

*Ammunition expended.*

Powder, barrels.		Shot.		Shells.
110	....	24—453	....	13 in.— 15
		12—455	....	8 “ — 97
		18—402	....	4 $\frac{2}{5}$ “ —120

13th.—N.E.—Last night 200 hundred men were employed to repair the embrasures and clear the rubbish in the ditch below the face and counterguard of *La Glasière* bastion, which had been knocked down yesterday by the enemy's cannon; some also were employed about the cavalier. At break of day signals were made along both shores; a rocket was thrown up on the Beauport side, and another at Point Levi; answered by a gun from the frigate. Mons. de Levis this day informed me by letter that he was sending a courier to Mons. de Vaudreuil about my demand, as he could not pretend to take upon him to settle that point. The enemy's ships were observed to have moved more into the stream, as the enemy directed several shells and carcasses to the Jesuits' college. Ordered provisions of every species to be put on board the *Porcupine* sloop and schooner, as much as they could conveniently stow; this, though, indeed, is rather a pretence, as I intend to provide for a retreat in case it becomes absolutely necessary. Some of the enemy's cannon



chain of sentries; killed one and carried off another. Beat to arms, as concerted above. Commodore Swanton in the *Vanguard*, with the *Lowstaff* and *Diana*, got under sail as soon as the tide served, and went up the river to attack the enemy's frigates; they ran for it, but six of them got on shore, the *Pomona* in particular, on board of which was great part of the enemy's ammunition. This day we continued the ravelin, which was near finished, except the ditch and glacis. The parapets that wanted filling were this day completed; the enemy fired only four shells and a few shot. Four deserters came in this evening, who reported that the enemy was making the necessary preparations to retreat—that, however, they had reinforced the trenches and posted the grenadiers there. Ordered the artillery to fire on the trenches this night, till about one or two in the morning, when it might naturally be supposed they would begin to retreat, at which time they were to fire into the country entirely.

*Ammunition expended.*

Powder, barrels.		Shot.		Shells.
172	....	32—	5 ....	13 in.— 17
		24—	671 ....	8 “ — 35
		18—	1132 ....	4 $\frac{2}{5}$ “ — 103
		12—	230 ....	

17th.—This morning I intended a strong sortie, and for that purpose had ordered the light infantry, grenadiers, Amherst's, Townsend's, Lascelles's, Anstruther's, and Fraser's, under arms. Lieut. McAlpin, whom I had sent before to make small sallies and amuse the enemy, returned, and reported that the trenches were abandoned. I instantly pushed out with these corps, in hopes to come up with their rear; but they were too expeditious: their rear crossed the Caprouge before we could reach them. We took several prisoners, stragglers, and much baggage, which otherwise would have escaped. We took their camp standing, great part of their stores, ammunition, 34 pieces of cannon—four of them brass

MAY, 1760.]

45

12-pounders,—six of our own brass field-pieces, six mortars, four petards, a large provision of scaling-ladders, and intrenching tools beyond number. Monsieur De Levis wrote me a letter, requesting I should take care of the sick and wounded he left behind.

JAS. MURRAY.

Quebec, 25th May, 1760.

—e—









